

# *Traité de l'Amour*

## *Livre II*

### *La Trinité Créée*

*Abbé Joseph Grumel*  
*Prêtre selon l'ordre de Melchisédech*

## **Traité de l'Amour**

### Livre II

#### *La Trinité Créée*

**De l'amour de l'homme et de la femme  
dans la pensée de Dieu**

*« N'ai-je pas fait un seul être,  
« qui a chair et souffle de vie ?  
« Et cet être unique, que cherche-t-il ?  
« Une postérité donnée par Dieu.*

*Malachie 2/15*

# Traité de l'Amour

## Livre II

### Objet du livre II

« Voyez de quel amour nous sommes aimés de notre Dieu ! » Tel sera le cri d'admiration des rachetés qui se retourneront vers l'histoire de la Terre, lorsqu'elle aura joué son rôle, lorsqu'elle aura enfanté pour la Trinité Sainte, éternelle et infinie, une multitude de fils et de filles capables de multiplier ce qui fait le bonheur le plus haut, le plus parfait, le plus désirable à travers l'Univers entier. Les îles lointaines exulteront (Ps.64/6, Is.40/5, 41/4, 10, 12, 15...), c'est-à-dire les immenses galaxies où des milliards de planètes attendent « la révélation des fils de Dieu » (Rom.8/19-22) <sup>1</sup>. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père », disait Jésus, qui s'y connaissait mieux encore que la science astronomique moderne, qui pourtant nous ouvre des perspectives aussi grandes que les espaces qu'elle déploie devant nos regards émerveillés.

Il faut en effet s'élever quelque peu au-dessus des brumes de la Terre, de son étroitesse, de sa mesquinerie, pour accéder au Dessein de Dieu. Ce n'est que du point de vue de l'éternité que l'on comprend la vie éternelle ; du point de vue de l'immensité que nous commençons à voir le sens de notre vocation (Eph.4/4 : il s'agit de notre vocation à la filiation divine) : son terme explique son commencement, tout comme le plan de l'architecte se comprend parfaitement lorsque la maison est faite.

Si nous savons ainsi extrapoler au-delà de nos timidités, de nos lâchetés, de nos misères, de nos chagrins présents, nous saurons nous en guérir. Les Hébreux murmuraient dans le désert, contre celui qui les arrachait à la servitude : hélas ! ils ne pouvaient détacher leur esprit des sables arides et brûlants, pour imaginer les splendeurs et les douceurs de la Terre Promise. Ainsi en est-il de nous : préoccupés – faussement – que nous sommes, par la figure de ce monde qui passe (la. Jn. 2/17) nous n'osons nous hausser à ce siècle futur qui ne passera pas. Il le faut cependant, pour que dès cette Terre, soit enfin réalisée la Volonté de notre Créateur et Père, au-dessous de laquelle nous gisons encore (3<sup>ème</sup> demande du Pater).

Car le Dessein de la Trinité Sainte sur l'homme et sur la femme, - sur « Adam » : homme-femme – est en rapport avec l'Univers matériel. Les Anciens n'en saisissaient que ce que les sens nous en disent. Nous en comprenons ce que l'observation et le calcul nous révèlent. Notre perspective a changé ; non pas celle de Dieu. Mais la conjoncture psychologique où nous sommes permet de saisir beaucoup mieux qu'eux, le sens profond et plénier des divines Paroles qui « ne passeront pas », parce qu'elles sont le fondement du Ciel et de la Terre (Lc.21/33). L'Amour croit tout, espère tout (I Cor.13/7). Rien n'est trop beau pour lui, rien n'est trop merveilleux de la part de l'Eternel. Le doute n'est-il pas en définitive une lâcheté du cœur lorsqu'il ne vibre plus à l'unisson de l'Amour ?

Aussi, en exposant dans ce livre les magnificences du Dessein de Dieu sur l'homme et la femme unis et conjoints, dans une ressemblance incarnée de la Trinité Invisible, nous inviterons le lecteur à comprendre les raisons profondes de nos misères présentes ; il trouvera non seulement le moyen de s'en consoler, dans la perspective de la Cité future,

---

<sup>1</sup> - Fred Hoyle : « Aux frontières de l'astronomie ».  
Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

mais de les guérir entièrement, en construisant cette fois sa demeure sur le Rocher : ce Rocher, c'est le Christ parole vivante de Dieu (Mt.7/24-25 ; I Cor.10/4).

Il s'agit en effet de construire Adam, et ce livre donnera les plans de cette prodigieuse construction ; Adam, certes, a existé, mais pendant combien de temps ? L'Écriture avance 930 ans <sup>1</sup>. Ce dont nous sommes certains, c'est que la fragilité originelle du premier homme n'a pas résisté longtemps à la séduction de l'Adversaire. Et dès lors, nous n'avons jamais connu Adam : nous avons connu « Hènosch » <sup>2</sup> c'est-à-dire l'homme malade, une dislocation, un adultère, une rupture entre les deux éléments que Dieu avait créés unis pour qu'ils restassent unis ; nous avons connu les « Methim » = les mortels que la faute a engendrés. Et nous sommes nés ainsi, sous le signe de la division, de l'adultère. Très tôt nous avons été marqué par le doute, le scandale, le chagrin, le désarroi de cette humanité ratée – par sa faute ! Et Adam, c'est-à-dire l'homme et la femme dans l'unité, répondant en tout point au désir de Dieu, est encore devant nous : nous avons à le réaliser. Et ce livre donnera les enseignements nécessaires, et je pense, suffisants, pour amener au sommet de l'admirable Univers matériel, cette créature de prédilection que nous sommes déjà en puissance.

\*\*\*

## Plan de ce livre II

Nous partirons dans la première partie de ce que nous sommes : nous analyserons ce scandale pernicieux qui nous paralyse ; et nous tâcherons de discerner comment, parmi les morales incohérentes que nous nous sommes données, comme pour replâtrer notre demeure qui s'effondre, le Précepte divin contient déjà l'Espérance du Salut. Cette vue psychologique et morale s'étendra sur les six chapitres qui composent la première partie.

Ensuite, nous interrogerons le Dogme et l'Écriture : la lumière alors resplendira sur nos ténèbres. Nous verrons comment la Trinité Sainte éclaire de son indicible Lumière, toutes les dispositions corporelles, sensibles, affectives, de notre nature sexuée. Nous suivrons ainsi, pendant trois chapitres, les indications de l'Écriture. Puis, trois chapitres nous permettront de prendre conscience de la Lumière fulgurante que l'Incarnation du Verbe de Dieu projette sur notre chair qu'il a pleinement assumée. Et c'est ainsi qu'en découvrant en Marie, l'archétype de la Femme, nous deviendrons capables de suivre la voie qu'elle nous a tracée.

Nous resterons devant l'alternative que le premier homme trouva devant lui, mais avec l'avantage de savoir, non plus intuitivement, mais explicitement, la Pensée de Dieu sur nous.

\*\*\*

---

<sup>1</sup> - L'année, chez les Hébreux, est bien constituée des quatre saisons. Il est très intéressant de faire la chronologie des patriarches à partir des données bibliques. On voit ainsi qu'Adam a connu 7 générations de ses descendants, et Noé 10 ! Après le déluge, la vie a été réduite à 120 ans maximum (Gen.6/3). Nous en sommes encore là !

<sup>2</sup> - Mot hébreu, qui désigne l'humanité en général, affaiblie par le péché. Voir nos « Racines hébraïques ».

## **Traité de l'Amour**

### **Première partie : L'homme malade devant la Loi**

#### **Chapitre 1**

##### **Analyse et résolution du scandale**

Voici une armée de boiteux : a-t-on idée d'une chose pareille ? Ils cherchent vainement à marcher en cadence, mais ils tirent chacun comme ils peuvent les béquilles qui sont leur appui. Aussi, la troupe est-elle dispersée, chaotique, lamentable. Tel est le genre humain.

Prenez garde de leur enlever leurs béquilles ! Ces infirmes y sont tellement habitués ! Ils croient que cet outil indésirable leur est indispensable. Et effectivement, il en est bien ainsi, puisqu'ils le croient ! Que faire en face de cette situation pitoyable ? Les guérir ? Sans aucun doute, c'est-à-dire leur apprendre à marcher sur leurs deux jambes, bien droit, bien en équilibre... Mais pour cela, il faudrait qu'ils acceptassent de laisser leurs béquilles, de quitter cette vieille habitude, habitude séculaire, qu'ils ont contractée dès leur plus tendre enfance, de toujours vouloir s'appuyer sur un bout de bois pour progresser. Essayer de les persuader qu'ils peuvent, qu'ils doivent marcher normalement la tête haute : ils ne vous croiront pas. Et si vous approchez pour les dépouiller de l'ignoble objet de leur servitude, ils vous insultent et se révolteront contre vous...

Cette image nous permet de mieux comprendre la situation ambiguë et contradictoire dans laquelle nous sommes venus en ce monde. Nos yeux étaient à peine ouverts sur la lumière du jour et la beauté du ciel, qu'ils n'ont vu de nos parents, ceux qui nous ont appelés à la vie, qu'une tête et des mains ; le reste de leurs corps était caché par des étoffes et des linges. A peine sevrés, le sein de nos mères nous fut caché pour toujours, là pourtant où nous avons bu la vie. Des rideaux, des fenêtres nous voilaient le soleil, la lune et les étoiles. Des murs, un plancher, un plafond nous interdisaient à tout jamais le jardin de délices. Notre peau fut privée d'air par des langes, des layettes, des maillots, des bonnets... Des chaussures enveloppèrent nos pieds nus avant même qu'ils aient connu la fraîcheur du sol, et jamais ils n'ont reçu la délicieuse caresse de l'herbe verte. Nous avons néanmoins marché, mais pour nous heurter à des portes aux poignets trop hautes, aux serrures implacables. Et derrière la porte un escalier vertigineux, terrifiant, obscur, où la moindre chute pouvait être mortelle : « Ne joue pas dans l'escalier ! » Et au-dessous de l'escalier, la rue : cet égout de tous les vices, où la convoitise et l'argent ont inventé ces instruments de mort qui filent à toute vitesse, sans jambes, ni mains, ni yeux. La cohue et le vacarme très vite ont altéré nos sens. Notre odorat n'a rencontré que des puanteurs de gaz brûlés, de pipi de chat, d'aliments conservés ou demi-décomposés à l'étal des boucheries, des poissonneries, des fromageries... C'est à peine si quelques platanes cerclés de fer, aux racines prisonnières des trottoirs en ciment, quelques oiseaux exilés dans leur feuillage, pouvaient nous donner une lointaine idée de notre véritable milieu vital...

Puis, très vite, il a fallu prendre contact avec les hommes : nos parents d'abord, qui avaient de curieuses manières d'éluder les questions qui nous tracassaient le plus. Ils nous entouraient d'interdits : « Ne mets pas ta main à la bouche ! – Pourquoi ? – Parce

qu'il y a des microbes. - Qu'est-ce que les microbes ? – Des êtres méchants qui causent des maladies... » Et effectivement, nous avons vu des malades, nous avons été malades nous-mêmes, faisant, très jeune peut-être, cette douloureuse expérience de la fuite d'une vie qu'on ne peut retenir, d'un souffle qui s'en va et qu'on ne peut reprendre... Pourquoi cela ? Les microbes sont-ils seuls responsables ?

D'autres défenses plus graves pleuvaient sur nous : « Ne fréquente pas les mauvais camarades... » Il y a donc des hommes, des enfants, mauvais ? En passant devant un café, un cinéma, où des images colorées cherchaient à retenir le regard, notre mère nous tirait par la main : « Allons, viens... ». Il ne fallait pas regarder cela : l'affiche, l'ivrogne...

On nous laissait cependant regarder le gendarme, le soldat, dont les uniformes répandaient une terreur qui paraissait salubre même aux grandes personnes. Et nous avons joué avec des pistolets, des carabines, des soldats de plomb, des tanks, des avions de combat en ébonite, en matière plastique, sous l'œil attendri de nos grand-mères qui ne voyaient là aucun mal. Le crime qui supprime la chair humaine sous le couvert de la légalité nous paraît négligeable, voire nécessaire, glorieux même. Alors que rien n'était si horrible que la femme demi-nue, dont l'image figurait sur les magazines alléchants offerts aux passants par le kiosque du coin.

Un jour, dans la rue, passa le corbillard et derrière la foule en deuil. Et il fallut nous instruire de la mort. Celui qui nous donna l'explication relativement satisfaisante fut celui même qui préside à l'enterrement. Monsieur le curé : « Le corps est enterré, mais l'âme va au Paradis. » Pourquoi en est-il ainsi ? Et si l'âme va au Paradis, pourquoi tous ces gens sont-ils inconsolables ?

Très vite nous avons eu l'impression, qui s'est confirmée de plus en plus, qu'il y avait quelque chose de cassé autour de nous. Le malaise est contagieux. Or les grandes personnes qui ont provoqué notre admiration, nous l'ont bien vite manifesté : lorsqu'il fut question de savoir comment le petit frère ou la petite sœur était venu au monde, nos parents se sont dérobés. Peut-être nous ont-ils trompés ? ou renvoyés à quelque livre écrit par un jésuite, qui exposait abondamment la reproduction des plantes par les fleurs, et des animaux, terrain plus scabreux et qui laissait habilement dans une pénombre inquiétante le mystère de notre propre génération. C'était cependant un point capital, déterminant... Y aurait-il au point de départ de ma propre vie, quelque chose de douteux, de peccamineux, de honteux, puisque l'on avait honte d'en parler devant moi.

Et vint l'adolescence, avec sa blessure douloureuse : l'intuition mal expliquée, mais certaine, d'être pris au piège. Mais quel piège ? Celui du mensonge ? De la peur de vivre érigée en système d'éducation, en structure de société ? Il faut bien se rendre compte que l'amour est profané et que l'histoire se bâtit sur le crime. Et maintenant me voici obligatoirement engagé par une pression morale et sociale, dans une sorte de carrousel où il suffira de paraître quelque chose et de parader avec un heureux mélange de vertus et de vices, pour réussir. La vie, certes, ne sera pas drôle, mais le divertissement, qu'il soit comique ou tragique, la rendra supportable. Les révoltés et les anarchistes n'ont-ils pas toujours tort ? Et les saints n'ont-ils pas été brûlés, écartelés, rejetés, vomis, sans qu'apparemment du moins le monde en ait été inquiété ?

L'honnête homme sera donc nécessairement à mi-distance entre le saint, trop illusionné, trop utopique, et le révolutionnaire, fanatique au point d'en être ridicule. D'ailleurs la morale que l'on enseigne dans les hautes classes ne dit-elle pas

constamment : « In medio stat virtus » : « Au milieu se tient la vertu ». Cette médiocrité d'une immuable vertu apparaît alors comme le spectre de l'ennui divinisé.

Sous l'étreinte de ce monde, l'enfant doit perdre, pour survivre, toute aspiration à l'héroïsme, toute vocation au sublime, tout désir sincère de s'exprimer poétiquement. Le conformisme des règles étouffera son génie : c'est l'éducation littéraire et nationale qui le veut. Le nivellement démocratique lui prépare une situation conditionnée. La morale ambiante du bien et du mal veut le contraindre à une imperfection de bon aloi. Son idéal se réduira à désirer la sépulture de première classe que l'on donne, en la faisant payer à la famille, aux citoyens qui ont bien mérité des ordres militaires, civils et religieux.

On comprend fort bien que certains jeunes, limités ainsi par la grisaille du béton, la poussière des villes, le tableau noir, bornés à un humanisme enclos entre la naissance douloureuse et la mort horrible, décident de s'arroser d'essence et de brûler comme des torches. Si la mort est la seule issue possible hors de cette odieuse prison des phénomènes dont on ne dit jamais le pourquoi, d'une histoire qui n'est qu'un renouvellement de sottise et de violence, il vaut mieux mourir tout de suite. Voilà la raison pour laquelle certains bébés, pressentant tout cela dans une intuition plus vraie que toute logique dont ils sont encore incapables, se laissent mourir de faim, d'inanition, d'anémie, de leucémie, de tuberculose, de poliomyélite, de langueur et de dégoût. A moins que, finalement, la convoitise prenant le dessus ne finisse par faire taire la noblesse et la dignité de l'âme intime, pour étouffer l'appel de l'Esprit. Alors apparaît, avec les années, cet homme dont le nombre est 666 qui saura rationaliser et justifier à ses propres yeux, par la sagesse de ce monde, ses ambitions sordides, ses tendances à la tyrannie, à la violence, à l'oppression du prochain, ses méchancetés secrètes habilement camouflés sous la politesse mondaine. Il se décide alors à entrer dans la lutte pour la vie, non pas comme un agneau, mais comme un loup. La fable d'ailleurs, qu'il a appris de ses maîtres, ne dit-elle pas : « la raison du plus fort est toujours la meilleure » ?

Arrêtons ici ces considérations largement suffisantes pour nous faire mesurer l'indignation de notre Seigneur lorsqu'il dénonçait et condamnait avec tant de véhémence le « scandale de ce monde » (Mt.18/5s ; Lc.17/2s ; Mc.9/42s.).

Ce « monde », certes, n'est pas la création de Dieu, belle et bonne quand elle sort de ses mains, (Gen.1/10, 12, 18, 24, 31), belle et bonne encore aujourd'hui tout autour de nous, et même en nous, dans les dispositions infrangibles – heureusement ! – de notre nature. Dieu ne saurait condamner l'ouvrage de ses mains. Il faut ici dissiper toute équivoque, afin de ne pas accuser le Seigneur d'avoir fait quoi que ce soit de « mauvais », ou de « mal ». C'est là cependant une tentation fréquente, exprimée par la question qui revient si souvent : « Mais comment se fait-il que Dieu permette le mal ? » Poser une telle question, c'est déjà insulter le Seigneur. Car Dieu ne permet nullement le mal, il l'interdit absolument. Il en a une telle horreur qu'il ne peut même pas y attacher son regard : « Les yeux de Yahvé sont trop purs pour voir le mal ». Cette indication du prophète est nettement confirmée par notre Seigneur, lorsqu'il prédit quelle sera son attitude à l'égard des « artisans d'iniquité » : « Retirez-vous de moi, je ne vous ai jamais connus » (Hab.1/13 ; Mt.7/23).

Il faut admettre en effet que la « présence » de Dieu n'est pas « uniforme » partout : en ce monde qui est ennemi de Dieu, qui n'est pas accordé à son amour, il n'est présent que par son action créatrice miséricordieuse. Les « causes secondes » soutiennent encore le pécheur dans son existence, mais au niveau du cœur, de l'esprit, de la

conscience, il n'y a plus cette familiarité amoureuse avec la Trinité Sainte, qui fait toute la joie de la vie, la raison de l'action de grâce qu'une créature libre doit à son Dieu.

« Ce monde », et son scandale, c'est-à-dire sa nuisance pernicieuse, sont donc d'une certaine manière « en dehors de Dieu ». Jésus ne parlait-il pas des « ténèbres extérieures » ? C'est là que fut jeté l'invité aux Noces qui ne portait pas la robe nuptiale, c'est-à-dire l'Amour<sup>1</sup>. Jésus frémit en évoquant la mort de celui qui resterait hors du Père (Jn.6/39). Ces « ténèbres extérieures » sont bien le lieu des esprits pernicieux, révoltés contre l'amour, et qui cherchent cependant à leur échapper en s'introduisant dans un homme, voire un animal, comme dans une sorte de « maison » de « demeure »<sup>2</sup>.

Ce monde que le Seigneur condamne à cause de son scandale est donc le résultat d'innombrables distorsions, désobéissances, outrages à la Loi de Dieu : il est la fabrication de l'homme pécheur animé, inspiré, possédé parfois, par l'Ange des ténèbres. Dieu est exclu, c'est évident, aujourd'hui plus que jamais, puisque l'athéisme est devenu quasi universel, puisque son Nom très saint monte si rarement sur les lèvres des hommes pour une louange chargée de reconnaissance ! Et puisque Dieu est ainsi exclu par une sorte de volonté collective, parfaitement consciente chez l'Ange, semi-consciente chez l'homme, Dieu s'est effectivement retiré : « Mon Esprit ne sera plus humilié en l'homme » (Gen.6/3). Cette parole qui préside à toute l'histoire du péché, depuis la prévarication du Déluge, résonne d'une manière tragique sur l'humanité entière.

Tel est bien « ce monde » voué à la perdition par la Parole prophétique. Le Déluge, la destruction de Sodome et de Gomorrhe par le feu du ciel, nous fournisse le « pourquoi » véritable des innombrables fléaux et catastrophes dont le genre humain n'a cessé de pâtir, jusqu'à ce qu'enfin la grande Babylone soit anéantie dans des flammes terrifiantes (Ap. ch.18). Si la colère de Dieu frappe ordinairement et d'une manière constante par la diminution de notre élan vital, par le vieillissement et la mort universelle, elle sévit parfois d'une manière spectaculaire et manifeste, par les inondations, les tremblements de terre, les famines, les épidémies. Il est vrai que nos contemporains sont devenus aveugles dans leur sottise, si bornés dans leur idolâtrie, qu'ils ne savent plus discerner les « signes des temps » (Lc.12/56/57). Les châtiments qu'ils ont attirés eux-mêmes sur leurs têtes, pour terribles et terrifiants qu'ils soient, sont devenus impuissants à provoquer leur conversion. (Ap.16/13). La grêle des jugements divins ne suscite plus que le blasphème, lorsque le cœur est complètement appesanti. Moïse dressait autrefois le serpent d'airain, invitant les Hébreux à regarder vers lui pour être sauvés : « Voyez, leur disait-il, voyez le serpent qui vous a mordus, et qui en a fait périr parmi vous un grand nombre ! Considérez la gravité du mal dont vous avez souffert ! Dites bien qu'il est le résultat d'une faute de votre part... » Les Juifs d'alors comprenaient, si dure que soit leur nuque, et ils reconnaissaient qu'ils avaient péché en murmurant contre Dieu<sup>3</sup>. Mais si la correction paternelle ne parvient plus à ramener le fils prodigue (Lc. ch.15), alors l'étreinte du monde est complètement refermée, et il semble alors que tout soit irrémédiablement perdu. L'ambition de Satan serait accomplie ! Cette perspective fait trembler les Saints, et certains ont exprimé leur angoisse en visions imaginatives des flammes de l'Enfer.

---

<sup>1</sup> - Mt.22/13 + paral ; Mt.12/43s. Cet épisode de l'Évangile nous fait comprendre ce désir du démon de s'introduire en l'homme. Voir aussi Mc.5/1-20 + paral.

<sup>2</sup> - Le mot « maison » en hébreu dérive d'un verbe qui signifie à la fois « construire » et « engendrer ». Le démon qui réside en un homme n'y est pas inactif.

<sup>3</sup> - Nb. 21/13s. Episode très important : il n'y a pas de meilleure pédagogie que l'ostension du châtiment : il ne provient que de l'ennemi, le Serpent, dont vous avez été dupes.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

Jésus mesurait, plus qu'aucun d'entre eux, et plus que tous réunis, le danger pernicieux de l'influence diabolique répandue dans le monde. Aussi il est bon de revenir à sa Parole et de l'écouter à nouveau :

« MALHEUR AU MONDE à cause de ses scandales... »

Nul ne saurait rester indifférent devant une telle menace tombée des lèvres du Verbe de Vérité, du Souverain Législateur et du Juge Suprême ! Aussi, en l'écoutant, une question monte immédiatement à notre cœur : cette question, ne l'écartons pas, car nous en aurions si facilement envie ; laissons-la nous imprégner jusqu'à ce que nous puissions lui donner la vraie réponse qui nous délivrera. Cette question, la voici : « Suis-je moi-même visé par cette Parole du Seigneur ? J'appartiens au monde ! C'est évident ! Dans quelle mesure suis-je « de ce monde » ? Dans quelle mesure le monde est-il en moi, y opérant son action de mort et de corruption ? Qui m'aidera à faire le partage ? Qui m'éclairera pour ce discernement capital ? Vais-je me ruer avec la multitude bruyante vers la fosse infernale, en me divertissant pour n'y point penser, ou bien au contraire, vais-je faire marche arrière, sortir audacieusement de la caravane égarée ? » Et je crie alors vers le Seigneur qui vient secouer ainsi ma tiédeur, mes ambiguïtés, mes compromissions, en frappant à la porte de mon âme (Ap.3/20) : « Ah ! Seigneur, tu éveilles en moi une angoisse secrète, celle même qui me bouleversait autrefois lorsque, tout enfant, à peine éveillé aux lumières de la conscience, je faisais semblant de trouver douces les eaux amères du péché ».

Cependant n'ayons nulle crainte : ce n'est pas en juge que le Seigneur nous parle ainsi, mais en Sauveur miséricordieux, tendre et compatissant. Il veut nous arracher à la griffe qui déjà s'est refermée sur nous, au point peut-être, que notre corps gémit sous la morsure du vieillissement, que notre cœur s'est emmuré dans une cuirasse d'airain pour survivre dans un monde sans amour... Ce n'est pas trop tard : tout peut recommencer puisque le Père est Tout-Puissant.

Notre Seigneur veut nous arracher à la séduction de l'Adversaire, séduction d'autant plus dangereuse que le monde qu'il a organisé, sur lequel il garde, sans contredit, un véritable empire<sup>1</sup>, comporte ses beautés et ses réussites. Elles ne sont rien, certes, en comparaison des beautés et des réussites du Royaume de Jésus ! Mais comme pour l'instant, nous n'en avons pas d'autres, nous sommes enivrés, stupéfiés, hypnotisés par la « figure de ce monde » (1 Jn.2/17-19, 5/19). Laissons donc cette drogue de rêve qui nous cache l'horreur du mal et de la fosse de perdition : par un sursaut de vie, envisageons dans une foi totale aux promesses du Seigneur, le Monde nouveau, la Terre renouvelée par la Justice, les beautés et les réussites d'une humanité enracinée dans le Dieu vivant.

Echappons donc au scandale du monde : d'abord en prenant bien garde de ne pas répandre autour de nous cette résignation désespérée (Sag.1/16, 2/20) qui amorce le mauvais raisonnement des impies. Mais aussi, gardons-nous d'être scandalisés nous-même, et tributaire d'un sur-moi qui voudrait nous captiver par son filet.

Voici en effet ce que dit notre Seigneur :

*« C'est une nécessité que le scandale arrive : mais malheur à l'homme par qui arrive le scandale ».*

---

<sup>1</sup> - Satan, ou Lucifer, a reçu de Dieu une mission sur l'homme, dont il s'est mal acquitté. Les dons de Dieu sont sans repentance.

Nécessité : non pas voulue par Dieu, certes, mais parce que l'homme ayant posé son mauvais choix, et persévérant dans ce mauvais choix, l'ambiance déprimante, la contagion du péché, l'influence pernicieuse opèrent inévitablement leur ouvrage de dégradation et de dépravation. La mort commence ses ravages dès l'éveil de la conscience, et même auparavant. L'enfant qui n'a pas demandé à naître, arrive dans un monde perdu ; il est pris malgré lui dans la caravane qui se dirige vers la fosse. Inévitablement, il recevra les leçons d'un mauvais maître qui lui apprendra que la désespérance est la loi de la vie, que la violence est la seule ressource, qu'il est bon de blasphémer pour avoir l'autorité d'un chef. Des paroles porteuses de mort monteront aux lèvres des insensés et des impies, pour briser la vie dès ses premiers souffles... Ainsi Jésus, dans sa clairvoyance divine, dénonce la gravité de cette faute, qui, la plupart du temps, échappe à la conscience claire de celui qui la commet :

*« Quiconque scandaliserait l'un de ces petits qui croient en moi, il serait meilleur pour lui qu'on lui attachât une meule d'âne autour du cou et qu'on le précipitât dans la mer... »*

Nous tremblons en méditant ces paroles, à la pensée du scandale immense et universel, qui opère dans toute une jeunesse l'effroyable mutilation de l'athéisme. L'Ange de l'Apocalypse nous présente en effet Babylone toute entière précipitée dans la mer par une énorme meule (Ap.8/8, 14/8, 18/2-3). Cependant le scandale arrive toujours par une personne qui en porte la responsabilité : l'ambiance de ce monde est devenue anonyme, certes, mais à la suite d'innombrables déficiences individuelles. Aussi, c'est bien à la porte de chaque cœur humain que le Seigneur frappe, car lorsqu'un homme se tourne sincèrement vers Dieu, une espérance formidable de Salut se lève sur le monde.

Rien ne sert de condamner : il suffit que nous soyons avertis. Car celui qui se rend coupable du scandale en a d'abord été la victime. Il importe avant tout de l'aider à se guérir de cette ancienne et mortelle blessure, et c'est à cela surtout que le Seigneur nous engage avec tant d'insistance, en prononçant ces paroles qui ne paraissent dures qu'à ceux qui ne savent pas le prix de la vie, et qui n'ont aucune idée des splendeurs de l'Espérance chrétienne.

*« Si ta main est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi : mieux vaut pour toi entrer manchot dans la vie, que d'être jeté avec les deux mains dans la géhenne (Mc.9/43-44).*

*« Si ton œil est pour toi un sujet de scandale, arrache-le et jette-le loin de toi : il vaut mieux pour toi entrer dans la vie avec un seul œil que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne de feu... (Mt. 18/9).*

Parole dont le caractère concret n'échappe à personne, et révèle à tous l'extrême énergie qu'il faut déployer pour échapper à l'emprise d'un monde corrompu. Jacques faisait écho aux paroles du Seigneur lorsqu'il enseignait que la « religion pure et immaculée devant Dieu le Père est de se garder des souillures de ce siècle, et de visiter les veuves et les orphelins dans leur détresse » (Jc.1/27)

Bien entendu, les bien-pensants – l'élite de la société honorable, même ecclésiastique – ont tendance à croire que le scandale provient surtout des bandits, des gangsters, des criminels, des écrivains douteux qui outragent les bienséances, des journaux et des films qualifiés de mauvais, des émissions immorales ou amoraux de la radio et de la télévision. Loin de nous l'idée de nier que le scandale provienne d'abord de

ceux qui, pour ainsi dire, en font profession, pour des raisons d'intérêts, d'ambition, d'avarice, de gloriole, que sais-je ?... Mais il faut reconnaître loyalement que le scandale vient aussi d'une morale honnête dont les compromissions ambiguës sont parfois plus pernicieuses que le libertinage affiché. Les publicains faisaient scandale car ils passaient pour des voleurs notoires ; et cependant les pharisiens scandalisaient aussi, bien plus gravement, quoique peut-être leur conscience mal éveillée ne leur reprochât rien du tout. C'est contre « le levain » de ces derniers, « qui est l'hypocrisie », que le Seigneur met en garde ses disciples (Mt.16/5-12) alors qu'il tolérait volontiers qu'ils fréquentassent avec lui les publicains. L'idole de la « patrie chrétienne » - « catholique et français toujours » - a sacrifié sur ses autels des victimes par millions qui, toutes, se sont égorgées les unes les autres, avec la même fureur sacrée : le désastre est infiniment plus grave que le meurtre d'un caissier de banque ! un certain cléralisme bénissait de telles abominations. Ainsi les récentes leçons de l'histoire nous permettent de « juger l'arbre à ses fruits » (Mt.7/15), de nous dégager du scandale des faux-prophètes, beaucoup plus pernicious que celui des truands, parce qu'il est caché. Le gâteau empoisonné n'est-il pas infiniment plus dangereux que la boîte de cartons sur laquelle tout le monde peut lire : « Mort aux rats » ?

Ces considérations suffiront, je l'espère, à nous montrer avec quel discernement perspicace il importe de dépister les prises que le Prince de ce monde a sur nous. Il existe un encratisme orgueilleux et vertueux, méprisant pour la chair, plus dangereux qu'une débauche avouée, il sera plus facile de reconnaître celle-ci et de s'en repentir, que de déceler le blasphème secret véhiculé par certaines morales rigides et scrupuleuses ! L'homme avisé se garde des prostituées et des pharisiens, sachant que ceux-ci entreront plus difficilement que celles-là dans le Royaume des cieux (Mt.21/31-32).

Comment donc échapper au scandale ? Echapper au monde ? Impossible ! Mais se guérir des blessures qu'il nous a infligées, retrouver en toute lucidité de conscience l'innocence première. C'est bien cela que Jésus nous enseigne en nous apprenant la « voie d'enfance » : « Si vous ne redevenez pas comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » (Mt.21/31-32). Les petits enfants dont il est ici question n'ont pas encore été scandalisés par le monde : ils n'ont pas encore subi de sa part cette flétrissure du cœur, de la conscience et de l'esprit. Malheureusement, leur intégrité est fragile, en raison même du milieu vital dont ils ont impérieusement besoin. L'histoire des Saints nous montre que le Seigneur a parfois préservé comme miraculeusement certains êtres privilégiés de tout scandale pour en faire des témoins de ses messages et des instruments de la Rédemption<sup>1</sup>. Mais le cas général est que nous sommes tous blessés, tous boiteux, tous infirmes, et que nous avons à nous guérir, à nous redresser, à nous relever. Pour redevenir des enfants ? Certes, avec cette innocence et cette disponibilité originelles, mais cette fois inaccessibles au scandale, immunisés contre lui, c'est-à-dire affermis dans la Foi, l'Espérance et l'Amour.

Car nos cœurs sont faits pour la loi spécifique qui nous fait vivre : l'Amour qui vient de Dieu. Un monde sans amour, où l'amour est profané, détourné, avili, veut nous faire croire qu'il n'en est pas ainsi : que l'idéal d'un monde construit sur l'Amour est utopique. A nous de passer au-dessus de ces négations et de ces réticences, pour rendre à notre Père et Créateur un « Amen » d'une fraîcheur toute baptismale.

Enoncer ces paroles semble tout simple : les réaliser c'est autre chose. Pourquoi donc ? Parce que les anciennes habitudes nous ont réellement conditionnés jusque dans nos réflexes les plus profonds. C'est pourquoi Jésus n'hésitait pas à dire : « Si ta main te

---

<sup>1</sup> - Telle Bernadette Soubirous, Mélanie de la Salette, les voyants de Fatima...etc  
Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

scandalise, arrache-la et jette-la loin de toi... » Parole saisissante qui nous fait comprendre que modifier nos activités ou modifier notre regard équivaut à une mutilation. Conditionnée que nous sommes par une éducation erronée, il faut tailler en nous comme dans une chair vive, plus encore dans notre âme même. Combien de personnes seront capables de supporter cette blessure de l'âme ? Car la Parole de Dieu, nous dit l'Épître aux Hébreux, est bien ce glaive à double tranchant, qui va sectionner en nous les habitudes mentales les plus intimes (Hb.4/12s). Et c'est pourquoi tant de gens, pressentant cette douloureuse incision de la divine Parole, s'en détournent instinctivement : ils ne veulent pas entamer le dialogue avec cette accusatrice, et ils cheminent tout au long de leurs jours, en se bouchant les oreilles, en fermant les yeux, en refusant l'évidence de la dette qu'il faudra, tôt ou tard, payer jusqu'à la dernière obole (Lc.12/57-58). Il faudra en effet que les secrets des cœurs soient mis à nu (Ps.90h/8-9 ; Rom.2/16), les contradictions les plus inavouées résolues, les repliements les plus subtils déployés sous la lumière du Dieu vivant. Il ne peut y avoir de salut pour l'homme que par la refonte de son être, et s'il ne veut pas s'y soumettre, sa perdition est sans remède.

Tel est bien le drame de l'égaré : la longue habitude de son errance ancestrale lui fait croire qu'il ne peut y avoir d'autre route que la sienne, ou mieux encore : il a perdu l'idée qu'il y ait une route. Qui voudrait l'y ramener passerait pour un trouble-fête, un gêneur, un adversaire, un ennemi ; et comme c'est Dieu qui entreprend de « ramener les égarés sur la voie », c'est lui qui passe pour l'adversaire. Étrange retournement de situation, étrange aberration psychologique que Jésus indiquait dans la petite parabole déjà citée : « Hâte-toi de te mettre d'accord avec ton adversaire, pendant que tu es en route, ... sinon il te faudra payer jusqu'à la dernière obole ».

Alors, que se passe-t-il donc ? Est-ce Dieu, est-ce le Sauveur qui devient un objet de scandale ? Sans aucun doute... Et cela se comprend aisément. Pour des gens habitués à l'erreur, comment la Vérité ne serait-elle pas scandaleuse ? Mais alors que le scandale du monde blessait, dérangeait les aspirations véritables et justes de la nature, le scandale de la Parole de Dieu vient blesser et déranger cette pseudo-nature, ou cette sous-nature, que le monde nous a imposée, et par laquelle nous sommes solidaires de ce monde. Il importe donc au plus haut point de d'élucider ce « scandale » que provoque la Vérité, non pour l'éviter, mais pour l'assumer en le surmontant et devenir ainsi un citoyen de ce monde nouveau qui sera construit sur des principes tout différents, voire diamétralement opposés à ceux que nous avons connus jusqu'ici sur la Terre.

\*\*\*

## Chapitre 2

### **Le scandale de la Vérité**

*« Heureux celui pour lequel je ne suis pas un objet de scandale... » (Mt.11/6)*

*Ainsi parlait celui qui disait de lui-même :*

*« Je suis la Vérité ». (Jn.14/6)*

De telles paroles donnent à réfléchir d'autant qu'elles s'illustrent encore par cet autre :

*« Malheur à celui par lequel le scandale arrive ! » (Mt.18/7)*

Et nous savons combien Jésus a payé cher le scandale qu'il a provoqué dans le monde !

Il suffit de regarder la Croix. Qui donc a dressé cet instrument de torture ? Des bandits ? des criminels ? des impies ? des mécréants ? Non pas, mais des prêtres et des docteurs de la Loi. Pourquoi donc ? Ils ont été scandalisés. Scandalisés par qui ? Par la Vérité que cependant ils recherchaient, qu'ils professaient, dont ils étaient officiellement les ministres ! Ils étaient donc aveugles ? Sans doute ! Mais ils n'étaient pas conscients de cet aveuglement, ils disaient au contraire : « Nous voyons clair ! » (Jn.9/41). N'avaient-ils pas Moïse et les Prophètes ? Quel mystère de ténèbres ! Jean le note par ce mot : « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu » (1/11).

Et cependant le Seigneur « était plein de grâce et de vérité » (Jn.1/14, 17). « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ». Ses miracles indéniables arrivaient juste à point pour authentifier un témoignage, ils avaient tous une haute valeur de signification. (Jn.7/46, le Sabbat). Tel ce paralytique de Capharnaüm qui, remis sur pied, était le témoignage vivant du pardon qu'il venait de recevoir. Tel cet aveugle de naissance qui, recouvrant la vue, se fit aussitôt l'apôtre de la lumière, auprès des intellectuels religieux qui prétendaient n'avoir de leçon à recevoir de personne (Lc.5/17-23 + paral ; Jn.ch.9). Et lorsque Lazare, face à une grande foule de peuples, sortit du tombeau, à la voix du Seigneur, les hauts personnages d'Israël « tinrent conseil contre lui, décidés également à tuer Lazare ». (Jn.11/45, 12/10).

Ainsi, tout au long de la vie publique, le scandale se manifeste : dès les premières prédication en Galilée, ils sont résolus à le faire mourir (Lc.6/11 + paral). Sans cesse, ses ennemis, de bonne foi, lui tendent des pièges, auxquels il échappe par son intelligence merveilleuse, sa connaissance supérieure des Ecritures, et le don qu'il possède de percer le secret des cœurs. (Mc.12/15 entre autres). Là, ils envoient des soldats déguisés pour se saisir de lui ; ici, ils prennent des pierres pour le lapider (Jn.10/31, 7/41s). Lutte incessante, continue, héroïque, au-delà de ce que l'on peut dire, que notre Maître dut affronter au fil des jours.

Les foules, cependant, lui étaient favorables, tout au moins jusqu'au moment des paroles décisives sur l'Eucharistie (Jn.6/41-42). Mais là, dans cette fameuse synagogue de Capharnaüm, les disciples eux-mêmes se retirent : « Cela est trop dur à entendre ! Qui peut le supporter ! » (Jn.6/60). Les Apôtres, au moins les douze, resteront-ils fidèles ? Sans doute, mais non sans peine ! En effet, lorsque Jésus se met à prophétiser sa Passion prochaine, ils hésitent, reculent même, si bien que Jésus est contraint de les placer devant la douloureuse mais nécessaire alternative : « Celui qui ne renonce pas à

lui-même et ne prends pas sa croix ne peut-être mon disciple... » (Mc.8/34s + paral). Pensons à ce que représente ce mot et la chose, à cette époque-là ! Accepter d'être crucifié parmi les ordures qui pourrissent au bord des villes, au rang des esclaves criminels et fugitifs... quelle horreur ! Aussi Pierre proteste de toutes ses forces : « Il n'en sera pas ainsi, Maître, à Dieu ne plaise !... mais Jésus repousse cette intervention dictée cependant par un amour sincère : « Arrière Satan, tu m'es un scandale ! Tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (Mt.16/23).

Voilà donc le scandale suscité à chaque pas, devant chaque personne, en toute situation, par la Vérité visitant la Terre. Les premiers à être scandalisés ne furent-ils pas Joseph et Marie eux-mêmes, lorsqu'après trois jours de recherche dans la Ville Sainte, ils entendent Jésus leur expliquer cette étrange fugue : « Il fallait que je sois aux affaires de mon Père » (Lc.2/40-53). Celui qui était conçu de l'Esprit-Saint avait-il quelque chose à apprendre des hommes ?... A peine paraissait-il concevable que le Juste par excellence fréquentât les docteurs, mais qu'il se présenta parmi les publicains et les courtisanes, même le précurseur, qui cependant avait médité toute sa vie au désert sur les Pensées de Dieu qui ne sont pas celles des hommes (Is.55/7-8), s'offusqua : « Toi, Seigneur, tu viens te faire baptiser par moi ? » (Mt.3/14). Mais ce scandale fut profitable : Jean-Baptiste, qui avait vu d'abord le Messie comme le vengeur des droits de Dieu, portant la hache et le van pour abattre et purifier, découvre qu'il serait l'Agneau de Dieu : les péchés qu'il n'avait pas commis, il les porterait comme victime expiatoire !

Bien mieux : c'est à dessein que Jésus ose provoquer l'effarement, la stupéfaction, la consternation. S'il monte au Temple, c'est pour en déranger l'ordre sacré : il en chasse les bêtes vouées au sacrifice et tous ces changeurs ultra honnêtes, pieusement occupés au saint trafic de la monnaie de Yahvé ! (Jn.2/13s + paral). Voici un jour de jeûne ? Il en profite pour accepter l'invitation à dîner chez un riche publicain, honni du peuple, des chefs et des prêtres (Mt.9/14s + paral.) ! Il y fait bombance avec ses disciples : « Si cet homme était prophète !... » Quant au rituel des repas, ces ablutions minutieuses par lesquelles les « purs » ne cessaient de se purifier, il les considère tout à fait négligeables, dangereuses, perverses même. Les disciples subissent de sa part la contagion du laisser-aller. Aussi les Pharisiens les prennent à partie : excellente occasion pour le Seigneur de mettre les choses au point, avec l'autorité d'Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi : par votre tradition, vous avez annulé le commandement de Dieu » (Mc.7 ; Mt.15). Voici qu'à son ordre, un homme ose transporter un fardeau, en l'occurrence un lit, le jour du Sabbat, dans les rues de la Ville Sainte ! A quelque temps de là, un autre prétend avoir été guéri de sa cécité de naissance par de la boue pétrie par le charpentier de Nazareth, un jour de Sabbat également ! (Jn.ch.5, ch.9). Que signifient ces guérisons ambiguës, marquées au coin par une sorte d'outrage à la Loi ? Pourquoi ne les ferait-il pas un autre jour que le Sabbat ? Voilà qui arrangerait tout ! Mais au chef de Synagogue tout prêt à croire en Jésus, à condition qu'il cessât ses scandales, le Maître du Sabbat répondit : « « Si quelqu'un d'entre vous voit son âne ou son bœuf tomber dans un puits, ne va-t-il pas l'en retirer aussitôt, même un jour de Sabbat ? » (Lc.13/15).

Voilà donc bien dégagé un premier aspect du scandale : celui provoqué par la liberté arrivant toute souriante parmi les esclaves attristés et chagrins : rites, usages, coutumes, ordonnances, constitutions, et finalement ce que Jésus condamne d'un mot terrible : « Les traditions des hommes », ou encore, lorsqu'il invite Pierre à le suivre sur la Croix : « Les pensées des hommes... ».

Nul ne saurait mieux dire que le Verbe de Dieu. Essayons donc de scruter l'expression dont il se sert : « Tes pensées ne sont pas celles de Dieu mais celles des

hommes ». « Par votre tradition, vous avez annulé le commandement de Dieu. » Et pourtant Pierre croyait bien faire et bien dire ; quant aux docteurs et aux pharisiens, ils maintenaient leurs traditions par un zèle tout à fait sincère. Jésus, certes, les accuse d'hypocrisie (Lc.ch.11 ; Mt.ch.23) ; mais dans quelle mesure pouvaient-ils par eux-mêmes déceler, sous l'ardeur combative de leur attachement collectif à la Loi, aux souvenirs des hauts-faits de Yahvé, l'orgueil charnel qui se cachait sous leur fierté d'être fils d'Abraham, et membres de la nation choisie ? Ils ont rejeté le Christ, ce « Jésus de Nazareth », comme s'il n'avait pas été de leur race, puisqu'ils l'ont abandonné aux « Gentils » pour être crucifié. Ils n'ont donc pas reconnu en Jésus ces réflexes, ces tendances si profondément enracinées, par lesquelles ils pensaient, ils agissaient, ils vivaient. Nous avons peine à imaginer la solidarité établie au niveau de la conscience, chez les Juifs de cette époque, entre la religion, la race, et la nation. Elle existe encore chez les Arabes non émancipés, chez lesquels tous les gestes sont rigoureusement commandés par l'impératif catégorique de la contrainte sociobiologique.

Ce sont là les « pensées des hommes », à l'intérieur desquelles toutefois, s'est transmis le « Nom de Yahvé », le « souvenir du Saint ». Dans cette foi en l'Unique, les Prophètes ont sans cesse rappelé que Dieu avait d'autres vues, et même que sa Pensée était inaccessible (Job ch.28 + paral). D'autre part, la Loi parle sans cesse de cette « colère de Yahvé », sans en expliciter les motifs. Il veut résider au milieu de son peuple, dans la Tente du Témoignage, mais celui qui devra s'en approcher ne pourra le faire qu'après l'accomplissement de certains rites précis, lui imposant une purification indispensable, sinon, il sera « frappé de mort » (Lv.7/18s + autres). Nous sommes étonnés de cette sévérité, scandalisés peut-être. Et pourtant nous devons prendre l'enseignement divin tel qu'il est, et nous efforcer de le comprendre. D'ailleurs, à plusieurs reprises, les Livres Saints nous montrent la colère de Dieu en action au milieu de son peuple, y opérant une extermination effroyable : après l'idolâtrie du veau d'or, les fils de Lévi, obéissant promptement à l'ordre de Moïse, passent au fil de l'épée un grand nombre de leurs frères ((Ex.32/33s). Là, c'est un prêtre qui présente à Yahvé un « feu étranger » - participation à l'idolâtrie - et qui est brûlé vif (Lv.10/1-4 ; 1 Sam.6/13-19). Plus tard, l'homme qui osera toucher l'Arche d'Alliance, avec cependant la bonne intention de l'empêcher choir jusqu'à terre, sera frappé de mort. Et l'on pourrait multiplier les exemples.

Il faut comprendre que Yahvé est l'auteur de la vie, et que le cadavre lui fait horreur : d'où toutes les lois de pureté interdisant l'accès au sanctuaire à l'homme qui s'est souillé au contact d'un mort (Lv.11/25). Or, tout le comportement humain, depuis la faute originelle, est orienté vers la mort. D'où l'horreur, l'indignation, la colère du Saint sur un peuple prévaricateur et pécheur. Isaïe a parfaitement ressenti la chose, lorsqu'il vit la gloire de Yahvé dans le Temple, et qu'il fut aussitôt pénétré du sentiment de sa souillure et de sa flétrissure, alors qu'il avait cependant accompli les rites de purification. Yahvé, par miséricorde, avait résolu de résider au milieu du peuple qu'il avait choisi, d'y manifester sa présence par une nuée et une flamme ; mais ce peuple était encore bien incapable de se conformer à sa Pensée, de retrouver son Dessein. Toute la pédagogie de la Loi, avec ses sacrifices, ses ablutions, ses oblations innombrables, apprend aux Hébreux que malgré la faveur dont ils sont l'objet de la part de Yahvé, ils n'en sont pas moins pécheurs. Le Créateur du Ciel et de la Terre a fait alliance avec des « ennemis », pour les transformer en « amis ». Paul le reconnaîtra clairement, avouant dans l'Épître aux Romains, que les Juifs aussi, comme les païens, étaient « fils de colère ».

La tradition des hommes dont le Seigneur a horreur est donc une tradition de péché, et l'on peut dire même la tradition du péché. Il ne peut en être autrement à considérer les misères, les souffrances, les déficiences de la vie humaine, surtout en notre temps ! Dieu

ne serait-il pas souverainement injuste de permettre épidémies, guerres, famines, tares de naissance, dont le nombre s'accroît d'une manière effarante, si tous ces maux n'avaient pour véritable cause un péché que nous portons en nous-mêmes ? Il est incrusté en nous, dans nos réflexes profonds, et nous prenons cette anomalie pour naturelle, parce qu'elle est universelle. Voilà pourquoi l'avènement de la Vérité, de la justice, de l'Amour, et de la vie, dans ce monde soumis au Prince des ténèbres, provoque un énorme scandale.

Une prédication de la paternité et de la bienveillance de Dieu, tombant sur des chrétiens qui n'avaient pas subi la salutaire pédagogie de la Loi, leur a fait perdre le sens de la Sainteté de Dieu. Ils sont dès lors devenus incapables de comprendre leurs épreuves : « Quoi, disent-ils, on nous enseigne que Dieu est bon, et je souffre, je suis affligé, je suis frappé de toutes sortes de fléaux ; on me dit que je suis fils du Père, et je suis dans le deuil et les larmes ! Qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il en soit ainsi ? » Ces chrétiens qui devraient être instruits de la divine Parole, n'en sont encore qu'au niveau le plus primitif de la conscience. Ils imaginent que la divinité n'est qu'un fétiche porte-bonheur. Ils en sont encore à suivre le mouvement spontané de la vie, la figure de ce monde, incapables de ce retournement en eux-mêmes pour y discerner leur peur malade, leurs gênes intimes, leurs angoisses secrètes, leurs pudeurs malsaines, leur raillerie permanente, et finalement l'horrible visage du moi-animal. Ils sont donc irrémédiablement voués à la mort et à toutes les diminutions douloureuses qui la précèdent. Car le vieil homme ne peut que mourir en se défigurant progressivement, en perdant de plus en plus la ressemblance divine antique, dont parfois il ne reste plus que l'ombre d'un souvenir.

Ainsi, celui qui se scandalise de l'Écriture qui le condamne, de cet « adversaire » qui l'accuse sans cesse en chemin, ne se rend pas compte qu'il devrait plutôt se scandaliser de lui-même, de cet « être de péché » qui est en lui (Rom.8/1-13). Pour tomber dans une résignation désespérée ? Non pas ! Mais pour dénoncer et découvrir, en « se jugeant lui-même » (2 Cor. 11/31-32), l'être malsain, monstrueux, sur lequel pèse la sentence de la mort. Heureux l'homme en effet qui peut ainsi opérer cette « mortification » au-delà de laquelle il réalisera la promesse du psaume : « Rien n'est scandale pour les amants de ta Loi » (Ps. 118/165). En effet, ils ont dominé le scandale du monde, qui n'a plus de prise sur eux, et dès lors ils sont entrés dans la sphère de la Loi divine comme dans leur élément vital et naturel. Ils ont retrouvé intelligemment, et cette fois d'une manière indestructible, cette innocence de l'enfant, qui est la condition primordiale du Royaume.

A vrai dire, il n'y a que Marie Immaculée qui n'ait jamais éprouvé de scandale : cette considération est d'une haute portée spirituelle et peut nous aider puissamment à nous guérir nous-mêmes pour retrouver l'accord parfait, la réconciliation essentielle avec le Dieu vivant.

Ceux que l'Église a reconnu comme « saints » parce qu'ils avaient pratiqué, jusqu'à l'héroïsme, les vertus chrétiennes, nous étonnent, et parfois nous scandalisent par leurs comportements étranges. Tel saint Bernard qui, dit-on, ne levait jamais les yeux, ou encore saint Louis de Gonzague qui ne regarda jamais une femme, même pas sa mère, nous dit-on... Evoquons la fuite au désert des ermites des temps anciens, jusqu'à saint Bruno, fondateur de la Chartreuse, pour aboutir à Charles de Foucault qui se retira au centre du Sahara. D'autres moins audacieux, ou moins fortunés, se séparèrent du monde par la barrière infrangible du cloître, dont les hauts murs et les portes verrouillées interdisent aux moines et aux moniales la sortie dans le monde, et surtout l'accès, dans leur domaine, des « personnes du monde », ou simplement du « sexe opposé ». Est-ce une aberration ? L'Église a cependant sanctionné par des lois solennelles ces options qui

paraissent étranges, excessives. Les premiers chrétiens, dira-t-on, n'avaient pas besoin de telles forteresses pour défendre leur vertu. Sainte Agathe demeura vierge au milieu d'un lupanar. Nulle part l'Écriture mentionne l'obligation d'une telle retraite, d'un tel séparatisme. Au contraire, Jésus n'a-t-il pas morigéné sévèrement les pharisiens qui se prétendaient « séparés » ? Séparés, ils l'étaient beaucoup moins qu'une clarisse, qu'une carmélite, qu'un trappiste, qu'un chartreux... Il est vrai que Jésus s'est retiré au désert, qu'il se réservait des moments de solitude. Et il est vrai aussi que pour faire l'éducation de son peuple, le Seigneur l'a conduit pendant quarante ans dans le désert, ce qui était une singulière séquestration.

Certes, l'Écriture ne mentionne d'aucune manière les constitutions monacales et religieuses, mais elle invite l'homme qui veut entrer dans la voie du Salut à « sortir du monde ». « Vous n'êtes pas du monde, comme je ne suis pas du monde », disait souvent Jésus à ses disciples (Jn.15/18-19). Cependant, ni les disciples ni les premiers chrétiens n'ont éprouvé le besoin de se retirer ainsi, soit dans la solitude des déserts, soit dans les cloîtres : leur foi parfaite les mettait très au-dessus de la prise, de la morsure, de l'influence délétère du péché. A vrai dire, les dernières Epîtres des Apôtres font déjà mention d'une corruption qui s'introduit dans l'Église : les auteurs de ces négations, de ces désordres sont fustigés amèrement par Pierre (2<sup>ème</sup>) et par Jude. L'Épître aux Hébreux exhorte instamment ses lecteurs à se garder de la souillure renaissante du péché (Hb.4/1-10, 5/11, 6/6, 10/19s). L'histoire des premiers siècles nous montrent bien que les appréhensions des Apôtres n'étaient pas vaines : le monde a imposé de nouveau sa contrainte à ces « nouveaux-nés » (1 Pe.2/1-3) tout fraîchement lavés dans les eaux du baptême, et qui n'étaient pas encore substantiellement nourris du « lait du Verbe » pour tenir ferme dans le combat de la foi (Eph.6/10s).

Et dès lors, par l'intuition de l'Esprit, les meilleurs des fils de l'Église ont senti qu'ils avaient un trésor infiniment précieux à sauvegarder. C'est la raison pour laquelle ils ont poussé jusqu'à l'héroïsme et parfois jusqu'à un excès ridicule, leur hantise et leur crainte de le perdre. Sans doute, ils ne pouvaient exploiter à fond toutes les richesses contenues dans le « bon dépôt » de la Parole de Dieu et de la liturgie. Mais ils avaient la certitude spirituelle, sur-rationnelle, que le Secret de la vie était là. Aussi, pour leurs frères les hommes, en même temps que pour eux-mêmes, ils ont édifié des Ordres religieux, dont la préoccupation et l'activité essentielles seraient l'Opus Divinum : l'Office Divin, l'œuvre de Dieu. Peut-être, tous ces hommes de bonne volonté qui ont opté généreusement pour les exigences du cloître, auraient-ils été scandalisés de voir les conséquences pratiques que nous savons tirer aujourd'hui de la Révélation qu'ils conservaient sur leurs codex et leurs parchemins. Mais ils voulaient avant tout échapper au scandale de ce monde, dans l'espérance certaine qu'en gardant l'intégrité de la Foi, en sauvegardant le Texte Sacré, par le chant, la prédication, l'écriture, ils assureraient pour l'Univers entier, pour le genre humain réparti sur toute la Terre, ce « salut » qui allait être manifesté dans les derniers temps (1 Pe.1/5).

Il serait, je pense, maladroit d'imiter servilement nos aînés dans la foi, qui en leur temps, ont opté, par le Don de Conseil qu'ils avaient aussi, pour des modes de vie nécessairement solidaires et tributaires de l'époque. Mais nous avons, à travers leur effort et leur héroïsme, à rejoindre la Foi Apostolique dans toute son intégrité, l'Évangile dans toute sa lumière, le Nom de Dieu dans toute sa Sainteté. Il existe dans l'Écriture des textes – spécialement dans les psaumes – particulièrement efficaces pour provoquer en nous ce discernement indispensable, cette sortie « hors du borbier où nous enfonçons » (Ps.68/3), cet envol « hors du filet de l'oiseleur » (Ps.124h/7s). Car les clôtures sont inutiles et dangereuses si nous gardons en nous-mêmes l'esprit du monde : nous

transportons alors le monde à l'intérieur du cloître, ce qui hélas n'a pas manqué de se produire, ici ou là... Mais c'est bien en nous-même qu'il faut abattre le vieil homme, et favoriser la croissance de l'Homme Nouveau, par la Vérité libératrice et l'Esprit d'Amour, pour la Gloire du Père.

A cet effet, lisons par exemple le psaume 5 de David :

*« Ma parole, entends-la, Seigneur,  
« Discerne ma plainte !  
« Attentif à la voix de mon appel  
« O mon Roi et mon Dieu !*

La créature souffrante est engagée, pour se libérer, dans un combat trop dur pour elle. Que faire, sinon faire appel à l'Être dont elle reçoit l'existence ? La Foi est d'abord une prière, un appel, une plainte ; car depuis notre enfance, nous sommes sourdement et intimement persuadés que ce monde n'est plus le véritable milieu vital capable de nous conduire à l'épanouissement et au bonheur.

*« C'est toi que je prie Seigneur Yahvé,  
« Au matin tu m'écoutes,  
« Au matin je t'offre mes vœux  
« Et je t'attends Seigneur.*

Le matin, ce moment privilégié où le vacarme de la ville et les poussières dues à l'agitation des hommes ne polluent pas encore la limpidité de l'air. « Je t'offre mes vœux » : « je dispose mon offrande ». L'hébreu révèle une disponibilité à Yahvé : « Je me mets à ta disposition », et j'attends l'inspiration de l'Esprit.

*« Tu n'es pas un Dieu agréant l'impiété  
« Le méchant n'est pas ton hôte  
« Non, les insensés ne tiennent pas  
« Devant ton regard.*

*« Tu détestes tous les malfaisants,  
« Tu fais périr les menteurs  
« L'homme de sang et de fraude  
« Le Seigneur le hait.*

Voici donc comment l'Esprit de Dieu, inspirant le prophète, nous invite à faire la distinction, le discernement capital : Dieu ne peut en aucun cas commettre le mal. Tout ce qui sort de la main de Dieu est bon : si le mal s'est introduit, c'est uniquement de la faute de l'homme. Il faut donc rompre carrément et totalement avec la mentalité du péché, et nous avons ici sept termes qui la caractérisent : « « impiété », « méchanceté », « les insensés » : victimes de cette folie de l'homme charnel étranger à l'Esprit de Dieu, « les malfaisants », « les menteurs », « l'homme de sang » : expression fréquente de l'Écriture qui dénonce la tendance homicide de l'homme charnel, tel Caïn, dont Jean nous dit qu'il « était du Diable » (1 Jn.3/12). De même Jésus dans l'Évangile dévoile les visées homicides des pharisiens à son égard et leur dit : « Vous avez le Diable pour Père » (Jn.8/44). Ceux qui sont « nés du sang », ont tendance à répandre le sang (Jn.1/13 ; Rom.3/15) ; c'est pour dénoncer et évincer cette abominable tendance qu'était instituée autrefois toute la Loi sacrificielle. On a supprimé les prescriptions du Lévitique, auxquelles ne sont plus tenus les chrétiens, mais malheureusement, on a manqué de réalisme : on

n'a pas su voir que ceux qui étaient tributaires de la génération charnelle, portaient en eux-mêmes les vieilles tendances homicides, lesquelles se sont manifestées au grand jour dans d'effroyables guerres ! « L'homme de fraude » : la fraude et le meurtre vont de pair : Jésus dénonce en effet Satan comme « homicide et menteur dès l'origine »<sup>1</sup>.

*« Et moi par la grandeur de ton amour,  
« J'accède à ta maison ;  
« Vers ton temple sacré je me prosterne,  
« Pénétré de ta crainte.*

Non pas « par mes mérites », mais par « la grandeur de ton amour ». Le psalmiste a parfaitement conscience de son indignité : Dieu a couvert son péché, il a fermé les yeux pour ne pas voir, en celui qu'il a choisi, ce mal dont il a horreur. Il l'a introduit dans son intimité : « J'accède à ta maison ». C'était autrefois la Tente de réunion, le Temple fait de main d'homme. Ces figures ont joué leur rôle : désormais le Temple de Dieu n'est autre que le corps, nos corps, où l'Esprit a voulu faire sa demeure (1 Cor.6/19-20). Si le psalmiste se prosternait devant le temple fait de main d'homme, à combien plus forte raison devons-nous nous prosterner devant ce Temple qui n'est point fait de main d'homme ! Indication précieuse fort contraire à l'esprit de ce monde, où le corps est méprisé, ridiculisé, offensé ! ou bien alors convoité, vendu et trafiqué ! Cette attitude de respect et de vénération à l'égard du corps devient particulièrement logique et sainte, lorsque c'est Jésus vivant dans l'utérus de Marie qui est adoré comme Sagesse éternelle et incarnée. Tel est l'acte d'adoration qui rend à Dieu le Père, dans l'Esprit, la plus grande gloire.

*« Seigneur, guide-moi dans ta justice  
« A cause de mes tyrans.  
« Redresse devant moi ton chemin.*

Le psalmiste admis à l'intimité des mystères divins, familier de la présence de Dieu en son Temple, a cependant parfaitement conscience de n'avoir pas encore atteint cette « Justice », par laquelle il pourra plaire à Dieu. Mais il ne se résigne pas, il ne garde pas le silence, comme cet homme qui n'avait pas la robe nuptiale et qui demeura muet devant son Maître (Mt.22/12-13). Il supplie pour que Dieu opère en lui cette œuvre de justification trop au-dessus de ses propres forces ; « A cause de mes tyrans », ou « malgré mes tyrans » : ces ennemis redoutables qui ne sont pas de « chair et de sang », mais angéliques, et contre lesquels il nous faut cependant mener un combat victorieux.

« Redresse devant moi ton chemin » : les voies de Yahvé seraient-elles tortueuses ? Non pas ! Les voies de Yahvé sont droites et directes. Mais elles paraissent tortueuses aux hommes devenus pécheurs, dont le regard est faussé. Ainsi argumentait le prophète Malachie au début de son livre, contre ceux qui prétendaient que les voies de Yahvé n'étaient pas droites. C'est la grâce de Dieu qui opérera en nous cette purification du regard, cette rectification du jugement, et nous verrons alors que les voies du Seigneur, celles qui précédaient le péché, et qui demeurent toujours, étaient droites et directes, et prodigieusement simples. Marie Immaculée a discerné immédiatement cette voie du Seigneur, et c'est pourquoi sa foi l'a rendue bienheureuse.

*« Non, rien n'est sûr en leur bouche  
« Leur fond n'est que ruine,*

---

<sup>1</sup> - Jn.8/44. Gen.ch3 ; observer la tentation première : elle est une suite de mensonges. Voir explication de ce texte au volume III.

*« Leur gosier est un sépulcre béant  
« Mielleuse est leur langue ».*

Si « rien n'est sûr en la bouche des hommes », pourquoi en fait-on si grand cas ? Et pourquoi fait-on si peu de cas des paroles qui procèdent de la bouche de Dieu, dans lesquelles nous trouverons la vie ? « Leur fond n'est que ruine » : Jésus disait de même : « La bouche parle de l'abondance du cœur : comment pourriez-vous dire de bonnes choses, vous qui êtes mauvais ? Rendez l'arbre bon et son fruit sera bon » (Mt.13/33-37). Ces considérations nous amènent à penser que les diverses paroles élaborées dans un monde de péché sont dangereuses ; une psychologie malsaine se donne des règles dépravées, tout en les croyant bonnes. « Rendez l'arbre bon » : qu'est-ce à dire, sinon « rectifier votre psychologie », et ce n'est qu'ensuite que vous pourrez vous donner des règles de comportement conformes à la Pensée de Dieu. Remarquons ici la prudence du psalmiste par rapport au monde qui l'entoure.

« Leur gosier est un sépulcre béant » : ce qui signifie que les propos qui en sortent s'inspirent d'un dessein homicide. Cela devient évident dans les discours politico-militaires qui exalte l'idole de la patrie. Mais plus couramment, il suffit d'écouter un « bon chrétien » raconter avec enthousiasme le film de violence qu'il a vu la veille, pour se rendre compte qu'il savoure le meurtre et se délecte du sang versé, sans que sa conscience claire soit éveillée. Soyons donc sur nos gardes : tant que nous discernons en nous-mêmes un attrait pour le roman policier, pour les faits de guerre, les contes où fourmillent le mensonge, la duplicité, la mauvaise foi, la fourberie, les comédies où l'exposé des déficiences de l'homme fait rire les insensés, nous portons en nous-mêmes un ferment de mort : celui que nous dénonçons si facilement chez les autres.

Cette parole du psaume : « Leur gosier est un sépulcre béant », est citée par Paul lorsqu'il fait le tableau, au début de l'Épître aux Romains de la dépravation universelle qui attire la colère de Dieu sur le genre humain (Rom.1/18-32).

« Mielleuse est leur langue » : car elle distille la flatterie, cette forme de mensonge plus pernicieuse qu'un gâteau empoisonné.

*« Traite-les en coupables, ô Dieu,  
« Qu'ils échouent dans leurs intrigues !  
« Pour leurs crimes sans nombre, chasse-les,  
« Pour leur révolte contre toi !*

Le psalmiste fait appel au jugement de Dieu. Il s'accomplit, ce jugement, d'une manière immanente, car l'homme ne récolte que ce qu'il sème. Le pécheur ne peut être que puni et confondu par son propre péché. L'avantage matériel qu'il obtient par la fraude lui cache la blessure qu'il s'est faite à lui-même, par laquelle vont s'écrouler peu à peu ses forces vitales. Il y a en tout homme un pécheur qui doit mourir et un homme juste qui doit naître et grandir. Il nous faut donc accepter, contre ce qu'il y a de mauvais en nous, la condamnation portée par la Parole de Dieu, et en faveur de ce qu'il y a de bien, de vrai et de beau en nous, l'encouragement de cette même Parole, qui ne manquera pas de produire son effet :

*« Joie pour tous ceux que tu abrites,  
« Réjouissance à jamais !  
« Tu les protèges, en toi exultent  
« Les amants de ton nom.*

Cette joie n'est pas pour demain, mais pour aujourd'hui, pour cet instant même dans lequel je pose l'acte libre fondamental de mon oblation à Dieu, mon Créateur et Père. Le Nom de Dieu qui a été profané à travers l'histoire du péché, finira par resplendir sur le monde, comme le Soleil dissipe les brumes du matin. Nous savons maintenant quel est le Nom de Dieu : c'est Celui de la Trinité Sainte qui va resplendir lorsque la créature humaine en deviendra, par la foi, la parfaite image et ressemblance.

*« Toi, tu bénis le juste Seigneur,  
« Comme un bouclier le couvre ta faveur.*

Tu bénis tout ce qui est juste en l'homme, tout ce qui s'achemine, tout ce qui s'oriente vers cette justice dont la perfection réside en Jésus, ton premier-né : et c'est dans cette justice que nous serons sauvés. Dieu ne saurait détruire son œuvre : c'est nous qui la détruisons dans l'exacte mesure où nous la profanons, où nous la compromettons avec les puissances des ténèbres, où dans notre inconscience et notre insouciance, nous la laissons à l'empire de l'Ennemi. Car Dieu est fidèle en ses Paroles, mais fidèle aussi en ses œuvres qui sont comme sa Parole subsistante.

Nous voici donc aiguillés vers cette conformité avec la Parole de Dieu, par laquelle nous assumerons, pour notre salut, le scandale qu'elle provoquait en nous, et par laquelle également le monde ne pourra plus nous scandaliser. « Sur mes lèvres, j'ai prononcé les jugements de ta bouche » : ainsi parlait le psalmiste, qui à force de méditer « jour et nuit » la Loi de Yahvé, l'a faite sienne, l'a incorporé à sa chair même. Telle est en effet la connaissance de Dieu, la véritable, qui peut nous sauver : une connaissance qui devient une expérience, puis une incarnation. Que la chair humaine devienne une expression de la Vérité divine : telle est bien sa raison profonde. Mais il faut aussi qu'elle soit un sacrement vivant de l'Amour. En effet, les voies de Dieu sont Amour et Vérité : jamais l'une sans l'autre. Il est certes difficile de retrouver la vérité dans les processus de mensonge qui accablent le genre humain, dès le péché d'origine ; mais plus difficile encore de surmonter le scandale afin de rendre à la chair humaine toute sa dignité comme sacrement et véhicule de l'Amour divin. C'est sur ce point plus particulier que nous allons maintenant fixer notre attention.

\*\*\*

**- Fin du chapitre 2 -**

## Chapitre 3

### **« Toute chair avait corrompu sa voie... »**

(Gen.6/12)

La Bible parle ainsi : « Toute chair... » C'est un peu choquant pour nos oreilles ; aussi certains traducteurs pudibonds évitent ce mot. Il revient cependant à chaque page : « Toute chair verra la Salut de Dieu » (Lc.3/6). « A toute chair, il donne le pain » (Ps.135). Et aussi « le Verbe s'est fait chair », parole qui scandalisa des générations d'hérétiques. « Ma chair est la vraie nourriture », qui détourna les foules, épouvanta les disciples, et demeure au cœur même de l'Eglise le signe de la contradiction. Ceux qui ne savent pas discerner le corps mangent et boivent leur propre condamnation : « Voilà pourquoi il y en a tant parmi vous qui sont malades » et pourquoi aussi « beaucoup sont morts » (1 Cor.11).

Il nous faut donc accepter le terme dont Dieu se sert, tout comme il nous faut accepter aussi notre propre chair, en éliminant les sentiments et les complexes de la honte. La chose n'est pas facile : c'est même sur ce point que la conversion indispensable pour entrer dans le Royaume des cieux sera la plus difficile. Les petits enfants que le Maître nous présente comme modèle, n'avaient pas encore été touchés par la honte. Mais lorsque cette blessure est intervenue, au niveau de la conscience et des réflexes profonds, est-il possible en ce monde de s'en guérir ? Peut-on oublier sa langue maternelle ? Certainement pas. De même, nul ne saurait par ses propres forces ou par son propre raisonnement se guérir de la honte congénitale. Heureusement : « A celui qui croit, tout est possible » (Mt.17/20), la Grâce de Dieu toute puissante peut opérer la salutaire réfection.

Certains chrétiens prétendent être scandalisés par ce qu'ils lisent dans la Bible : on leur a dit que c'était la Parole de Dieu. Ils ouvrent le Livre : ils s'aperçoivent qu'il y a dans ses pages nombre d'histoires qui ne sont guère édifiantes. Ils s'attendaient sans doute à un ensemble de sermons pieux, de contes moralisateurs. Ces chrétiens sont irréalistes, superficiels. Ils n'ont pas encore compris que l'Ecriture ne pouvait qu'être sincère : sans pouvoir rien inventer, mais seulement raconter ce qui est arrivé. Et comme tout ce qui est arrivé depuis la faute originelle est un mélange de bien et de mal, il est rigoureusement logique et conséquent que l'histoire objective exprime un comportement de pécheurs. L'Ecriture est le résultat, le condensé de l'histoire du péché et du salut : un mélange d'ombre et de lumière. Si Adam était resté docile au plan de Dieu, l'Ecriture qui aurait été élaborée au cours des âges ne raconterait que des choses édifiantes et merveilleuses. Elle eût été un recueil de belles prières, de beaux exemples, de hauts sentiments, de ferveurs mystiques, de miracles et de prodiges... Il a plu au Seigneur, en définitive, qu'il n'en soit pas ainsi : réjouissons-nous et acceptons le Livre tel qu'il est, comme la manifestation des ténèbres que la Lumière cherche à dissiper : « toute chair avait corrompu sa voie devant Dieu », mais le Verbe de Dieu « venu en chair » a sauvé ce qui était perdu.<sup>1</sup>

En quelques mots, l'Ecriture résume des siècles : à quoi bon s'attarder, en effet, sur la génération pervertie de Caïn l'homicide, jusqu'à Lamech qui multiplie la vengeance et

---

<sup>1</sup> - Ces considérations valent aussi pour l'histoire de l'Eglise : tant que l'histoire n'est pas achevée, elle reste composée de pécheurs et de saints.

se vante de sa violence devant ces deux femmes ? (Gen.4/17-24). Le péché, quelle monotonie ! toujours le même, infiniment triste. Rien ne ressemble tant à un cambrioleur qu'un autre cambrioleur, à un roman policier qu'un autre roman policier : rien n'est aussi étonnant que l'attrait de nos contemporains pour un genre littéraire mortellement ennuyeux. Un mort : il faut trouver l'assassin, le confondre et l'abattre à son tour. Et après ? Le mort est-il ressuscité pour autant ? La vie du monde s'est-elle améliorée ? Y a-t-il quelque chose de nouveau sous le soleil ? Non pas...

L'histoire devient intéressante lorsque, au milieu de ce désordre et de cette confusion, Dieu entre en scène. Il le fait avec Noé qu'il prend pour confident de sa tristesse et même de son dégoût. Il se repent d'avoir créé l'homme, car dit-il : « Toute chair a corrompu sa voie... », et le mal est devenu sans remède. Ils ne peuvent plus être persuadés : il faut donc faire une saignée dans ce vieux tronc qui se rue à la pourriture et à une décomposition infiniment douloureuse. Le Déluge permettra à de nombreux êtres humains d'échapper à la violence, aux tortures, à l'esclavage, à l'oppression dont la Terre était déjà remplie. Le Déluge est une œuvre de miséricorde en même tant qu'un châtiment paternel. Noé trouve grâce aux yeux de Dieu, il exécute son ordre. Mais nous voyons bien que sa justice, et celle de ses fils, est encore toute relative : quel mal y avait-il à ce que ses fils voient la nudité de leur père ? Leur attitude – scrupuleuse de la part de Sem et de Japhet, injurieuse de la part de Cham – révèle assez que vis-à-vis de la chair, ils sont tous profondément blessés (Gen.ch.6 et 9/20s).

C'est à partir d'Abraham que l'initiative de Dieu devient manifeste. Cependant, la chair humaine, même dans la race choisie, ne rectifie pas sur le champ sa voie corrompue : Abraham, par deux fois, abandonne Sarah sa femme au pouvoir des potentats dont il craignait la jalousie. Il faut que Dieu intervienne lui-même, en permettant une maladie significative sur la maison de Pharaon, pour que la supercherie de notre patriarche soit décelée (Gen.ch.12). Il a d'ailleurs de nombreuses concubines, dont les fils seront énumérés en corolaire, comme quantité négligeable, et renvoyés sans pitié de sa maison (Gen. 25/1-6, 21/8s). Agar n'est qu'une servante : elle accède cependant au lit conjugal pour enfanter au nom de Sarah, une progéniture qui sera et qui demeure encore aujourd'hui un sujet de disputes et d'ennuis considérables. Et cependant, malgré tous ces évidents désordres, Abraham est justifié aux yeux de Dieu : il a cru que le Tout-Puissant, Celui qui a fait le ciel et la terre, dont il a reçu la bénédiction par le sacerdoce de Melchisédech, peut et désire prendre lui-même l'initiative de la vie dans le sein de la femme. Il le démontre par un triple miracle que Paul montrera très bien à la fin du chapitre 4 de l'Épître aux Romains <sup>1</sup>. Ainsi la chair humaine, toute corrompue qu'elle soit encore, est ramenée déjà sur la voie...

Mais la leçon n'est pas comprise ! Parallèlement à Abraham, Lot son neveu n'hésite pas à cohabiter avec les habitants débauchés de Sodome. Mal lui en prend, lorsque le Messager de Yahvé lui demande l'hospitalité : les Sodomites pervers ne prétendent-ils pas le prendre comme partenaire de leur ignominie ? Et que fait Lot ? Il respecte, certes, la loi de l'hospitalité, mais il propose à l'assouvissement de cette horrible passion, ses deux filles encore vierges ! Nous sommes stupéfaits... lesquelles d'ailleurs, ainsi initiées à la sexualité, n'auront plus aucun scrupule en la matière : après l'incendie des villes de la plaine par le feu du ciel, elles enivrèrent leur père pour avoir de lui, à tour de rôle, une progéniture... laquelle progéniture à son tour, provoquera des ennuis infinis aux Israélites,

---

<sup>1</sup> - En effet : Sarah a dépassé l'âge d'enfanter, elle fut stérile toute sa vie ; quant à Abraham, il n'a plus de semence.

et, avant d'être dispersée et exterminée, aura enduré les menaces réitérées et terrifiantes des prophètes (Gen.ch19 ; Jr.ch.48).

Abraham, sur le tard, est devenu sage : après la réalisation de la promesse, ayant vu que ses enfants nés de ses concubines, restaient voués au péché et à la perdition, ils les expédia vers l'Orient, loin de son fils Isaac. Lui, en revanche, est un non-violent, un constructeur, qui s'occupe à creuser des puits pour favoriser la vie. Ses ennemis s'obstinent à les combler : infatigable, il en creuse d'autres, rendant le bien pour le mal. Finalement, il triomphe de la méchanceté des habitants du pays. Il semble mal récompensé toutefois de sa justice : son fils Esaü lui cause des chagrins infinis par sa vie dévergondée et les femmes étrangères qu'il a ramenées à la maison (Gen.ch12 et suivants). Aussi c'est sur Jacob, jumeau d'Esaü, que se porte l'espoir de Rébecca leur mère : sa douceur et sa paix manifestent clairement qu'il est l'héritier réel des bénédictions de Yahvé, encore qu'il soit le cadet. Nous savons par quelle astuce il profita pleinement du droit d'aînesse qu'il avait acheté à son frère par un plat de lentilles. Il se fait passer pour l'aîné, et la bénédiction de Yahvé passe à travers la voix d'Isaac malgré le mensonge du fils et de la mère. Le reste de la postérité, tous les enfants d'Esaü, sont abandonnés à leur errance, hors de l'Alliance.

Cette sélectivité à travers une race perdue se cristallise ainsi sur Jacob : mais hélas, à l'intérieur même de la famille du patriarche, que de déboires ! Lia usurpe la place de Rachel, sa sœur, et accède sous le voile d'un mensonge au lit conjugal. Elle n'est pas aimée ; elle enfante néanmoins les quatre premiers garçons de Jacob. Rachel qui, elle, est aimée, est stérile. Quelle intention divine se cache là-dessous ? Mais sans attendre la réponse du ciel, elle fait passer sa servante à sa place, dans sa hâte de pouponner. Ça marche. Lia en fait autant, plaçant dans le lit conjugal sa propre servante. A la fin de ce commerce que nous trouvons étrange, Rachel enfante enfin le fils préféré de Jacob : Joseph. La main de Dieu est là qui a manifesté sa puissance de vie sur l'utérus stérile, comme il l'avait fait pour Sarah. Mais bien vite, les choses se gâtent ; la jalousie s'emparent des frères aînés : Joseph est vendu à bon compte, et tant mieux pour lui, car ainsi il peut échapper à la mort. Dès lors, les jours de Jacob seront assombrés par la disparition de ce fils si cher. Et dans cette étrange famille, on peut vivre ainsi : dans le mensonge et la duplicité, pendant des décades !... Vraiment, malgré la bénédiction de Yahvé, Jacob et Rachel ont bien des ennuis avec leurs enfants ! Par la non-violence et la douceur, il avait triomphé de la haine d'Esaü, et voici qu'il retrouve cette même vengeance implacable et meurtrière chez ses propres fils !

Et les malheurs de Jacob ne sont pas terminés : sa femme bien-aimée, Rachel, meurt en mettant au monde Benjamin, le dernier-né, lequel sera retenu en otage par l'intendant du Pharaon, sous l'accusation d'un vol manifeste... Enfin un sursaut d'amour dans cette étrange progéniture : Juda accepte d'être retenu à la place de son jeune frère (Gen.ch.42 à 46). Mais plus tard, les fils de Benjamin feront parler d'eux à Gibéa, et le Livre des Juges nous a gardé, loyalement, cette horrible histoire d'une guerre fratricide et sanglante qui déchira la race élue, alors qu'elle n'était encore qu'une tribu de nomades pillards ! (Jg.ch.19 s).

Ouvrons maintenant les Livres historiques : ils nous montrent qu'au cours des siècles, Israël a sans cesse manqué à l'Alliance de Yahvé, et toujours mérité sa colère. Aussi la mort le frappe comme les autres peuples : mais il n'est pas exterminé. Il garde sa tradition, sa langue, le souvenir de ses ancêtres, et surtout, grâce au ministère des Prophètes et des Sages, le sens du Nom de Yahvé, et la formulation de ses

commandements. Il entretient une flamme au milieu des ténèbres de ce monde : celle de l'espérance en un Sauveur.

Il est vrai que ni les prêtres, ni les rois, ni le peuple n'ont eu un beau rôle dans le maintien de cette « tradition ». Quelques hommes seulement, saisis souvent malgré eux, par l'Esprit de Dieu, en butte à la persécution et à la contradiction, ont mené le combat héroïque pour la vérité et l'amour. Ils ne sont pas tendres pour cette « race perverse », pour cette « engeance corrompue », qu'ils vouent sans ménagement à la perdition, qu'ils menacent des plus redoutables fléaux (Is.1/4 et autres). Le pessimisme des prophètes est insupportable, leur défaitisme est jugé criminel : mais ils ne peuvent dire autre chose que ce qu'ils voient du point de vue de Dieu, ils disent ce qu'ils entendent de la bouche du Très-Haut ; or c'est toujours une condamnation pour le monde présent.

Il y a un épisode pathétique dans le livre d'Esdras : celui du retour des exilés. (ch.9, 10, Néh.ch.8). On assiste au réveil d'une conscience collective qui constate avec consternation que la vie devient impossible si l'on veut obéir à la Loi. En effet, les scribes ont à nouveau ouvert les vieux rouleaux, ils en ont fait la lecture et l'ont expliquée. Le peuple jubile : il retrouve, dans un premier élan, sa raison d'être, sa joie de vivre. Mais lorsqu'on arrive au chapitre où il est question des femmes étrangères, tout s'effondre, car tous les revenants de l'exil ont amené avec eux des femmes qu'ils avaient prises dans les pays lointains... terrible, irrémédiable altération de l'Alliance qui exigeait pour sa transmission fidèle la pureté de la race.

Autre moment difficile : le court bilan, mais combien significatif, que dresse le dernier des Prophètes, Malachie, contre le sacerdoce d'Aaron : les prêtres eux-mêmes « ont oublié la femme de leur jeunesse », et se sont souillés. Ils ont brisé l'Alliance de Yahvé en contractant des unions indignes avec des femmes étrangères (Mal.ch.1). Comment pourront-ils être désormais les témoins d'une Alliance qu'ils ont eux-mêmes transgressée ?

Ce coup d'œil rapide sur les Ecritures nous donne un angle de perspective fort intéressant : nous sommes amenés à conclure que même le peuple hébreu, malgré la Loi, les sacrifices, les Prophètes, avait lui aussi « corrompu sa voie devant Yahvé ». Le lecteur pourra lui-même se reporter au Texte Sacré : il verra combien d'épisodes, de récits d'oracles, de discours confirment ce point de vue. La Bible ne peut que raconter ce qui s'est passé, à savoir : l'homme, depuis les origines, s'est engagé dans la mauvaise voie ; Dieu pendant les deux mille ans qu'a duré l'Ancien Testament, n'a pu le ramener dans la bonne, hormis cette fine pointe, cette fleur unique qui couronne la Tige de Jessé : Marie, son époux Joseph, leurs parents, et quelques rares justes de leur entourage : Zacharie, Elisabeth, Siméon le vieillard, Anne la prophétesse, Jean-Baptiste...

Et lorsque la Lumière est venue et que le mystère de Jésus-Sauveur a fait passer les Apôtres de la « folle tradition de leurs pères » (1 Pe.1/18) à la Vérité éclatante du Conseil divin, le monde antique atteint en quelque sorte son « apogée », avec l'unification politique et militaire accomplie par Auguste. Les routes sillonnent l'empire, les denrées circulent, mais surtout les idées et les livres. Une langue universelle est comprise de tous : fait unique dans l'histoire des civilisations. Vaille que vaille, par des chemins tortueux, ensanglantés par d'innombrables violences grâce à la puissance de travail gratuit que fournit une multitude d'esclaves, la réussite de l'Etat Romain semble combler le désir de paix et d'unité du genre humain. Le monde ainsi groupé et muet sous la férule de l'Empereur, semble content de lui. La culture se répand partout, grâce aux bibliothèques publiques, les foules se pressent dans les théâtres, les échanges se multiplient par terre

et par mer, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Un syncrétisme religieux dissimule les prétentions des dieux qui ne peuvent désormais, pour la paix de l'univers, que se soumettre à Auguste et à Rome. Grecque par la pensée, latine par ses structures, la civilisation permet à un nombre relativement important de citoyens libres de s'interroger, à la lumière des philosophes et des poètes, sur le sens profond de la destinée de l'homme.

Les Juifs cependant demeurent conscients d'avoir plus que la sagesse païenne. Fidèles à Yahvé, ils persistent dans leur jalouse autonomie, rejettent toute compromission avec les idoles. Ils sont cependant puissants et influents, parce qu'habiles et solidaires entre eux, aussi bien dans les succès que dans les revers. Mais ils sont secoués par une crise affreuse, provoqué par le passage sur la terre de Palestine d'un Prophète qui s'est prétendu Fils de Dieu : Jésus de Nazareth. Sur son Nom, la nation sainte est divisée, et la rupture est sans remède, car nul ne saurait être à la fois pour et contre le Christ. En attendant qu'il soit accepté comme Roi de paix, Jésus est nécessairement signe de contradiction pour tous ceux, Juifs ou Grecs, qui sont « nés de la chair et du sang ».

C'est à cette époque cruciale que se lève sur l'horizon de la terre habitée, un homme de culture grecque et cependant jalousement attaché à la tradition de ses pères hébreux. Il reçoit le privilège et la charge de sentir et d'apprécier toutes les grandeurs et toutes les servitudes de la civilisation des « barbares », et d'être en même temps saisi jusqu'aux moelles par le problème de Jésus. Cet homme, en juif fidèle, zélé pour la Loi, s'est rangé bien entendu du côté des accusateurs : ne sont-ils pas les représentants officiels de Moïse et seuls compétents pour juger d'une affaire qui fut si importante ? Comment un homme de chair et de sang peut-il, sans blasphémer, se dire Fils de Dieu ? Aussi est-ce avec un zèle plein de rage, que Saul se fait le persécuteur attitré de la secte de ceux qui croient en son Nom.

Jusqu'au jour où il voit le Christ dans sa gloire et se relève clairvoyant dans les eaux du baptême sous le nom de Paul. Un nouveau nom, en effet, latin, marque le changement profond qui s'est opéré en lui et qui va s'accroître, se préciser, se fortifier pendant plus de dix ans de retraite, de prière, d'études, d'échanges et de contact avec ceux qui furent les témoins des faits. Le disciple de la Loi, le familier de la Tradition judaïque, l'homme cultivé, le citoyen romain, a reçu la Lumière supérieure, transcendante de l'Esprit de Dieu. Il peut porter désormais sur le monde, tant barbare que juif, un jugement pleinement conforme à celui de Dieu même, pour qui « ce qui est élevé devant les hommes est une abomination » (Lc.16/14-15). Il n'est pas illusionné par les frontons dorés des temples, par les jeux du cirque, par les étraves de bronze des navires impériaux ; il est capable de mettre à leur juste place les cérémonies éclatantes que l'on célèbre dans toutes les cités en l'honneur des dieux et des déesses : les sophismes des orateurs, les contorsions des acteurs ne peuvent lui faire prendre le faux pour le vrai, ni l'injustice pour la vérité. Mais aussi, avec cette lumière reçue sur le chemin de Damas, il voit clairement que le système judaïque, pourtant si supérieur à celui des philosophes, n'est lui-même qu'une lointaine et provisoire approximation par rapport au plan de Dieu révélé en son Fils premier-né, Jésus.

Aussi, faisant écho à la Parole de Dieu donnée à la veille du Déluge, Paul, le docteur des nations, déclare : « Toute chair a corrompu sa voie ».

Tel est bien le sens, en effet, des premiers chapitres de l'Épître aux Romains, qui dissonent et hurlent comme une sirène d'alarme parmi le concert des flatteries insensées, des louanges frénétiques que l'humanisme naissant s'adressait à lui-même dans une sorte de naïveté chimérique. « Vous êtes pécheurs, vous Grecs, malgré votre brillante

culture, vous êtes pécheurs, vous Juifs, malgré la Loi de Dieu qui fait votre fierté, et les traditions qui prétendent vous garder des souillures idolâtriques. Toi, homme qui que tu sois, la mort qui s'abat sur toi malgré la comédie raffinée que tu joues, est la preuve flagrante que Dieu est indigné contre toi : tu as manqué en effet à la Justice de Dieu, et tu périras en dehors de sa Volonté... »

Ces perspectives nous mettent dans l'intelligence de l'Épître aux Romains, dont l'autorité divine domine les siècles et les peuples. La tare secrète des consciences est mise à nu : l'impiété a privé l'homme des Lumières divines sur sa propre nature, et, laissé à lui-même, il a corrompu sa voie, il a souillé sa chair dans un comportement de péché, et – suprême folie qu'il prend pour une sagesse – l'homme déchu se trouve très bien comme cela. Quant au Juif, il est si fanatique de la Loi qu'il en est aveuglé : il ne voit plus ses propres transgressions, alors que les païens s'en scandalisent...

Voici quelques extraits de ces chapitres prodigieux <sup>1</sup> :

Paul juge, par l'Esprit-Saint, le monde païen :

*« ... La colère de Dieu se manifeste depuis le ciel contre l'injustice et l'impiété des hommes qui maintiennent la vérité captive de l'injustice ; car ce qui est connaissable de Dieu est manifeste : Dieu en effet s'est rendu clair pour eux. Considérée à partir de la création du monde, dans ses œuvres, son invisibilité devient transparente, de même sa divinité, sa force, son éternité... De sorte qu'ils sont inexcusables de n'avoir pas glorifié Dieu ni rendu grâce, alors qu'ils le connaissaient. Bien au contraire, ils sont devenus fous dans leurs raisonnements, et leur cœur dévoyé s'est enténébré ; leur prétention à la sagesse est devenue folie ; ils ont altéré la gloire du Dieu incorruptible sous des images fallacieuses d'hommes corruptibles, d'animaux, de quadrupèdes et de reptiles. »*

*« Aussi Dieu les a livrés à la convoitise de leur cœur à une impureté qui consiste à considérer que leurs corps sont en eux-mêmes dignes de mépris : gens qui avaient altéré la vérité de Dieu pour le mensonge, et qui avaient vénéré et adoré la créature en écartant le Créateur - lequel est béni dans les siècles, amen. »*

*« Voilà pourquoi Dieu les a abandonnés à des passions déshonorantes : en effet, leurs femmes ont altéré les relations naturelles pour des relations en dehors de la nature ; semblablement les mâles, délaissant l'usage naturel de la femme, ont brûlé dans leur désir les uns envers les autres, pratiquant, mâle avec mâle, l'infamie, et recevant en eux-mêmes le salaire de leur égarement. Et du moment qu'ils n'avaient pas jugé bon d'avoir Dieu en parfaite connaissance, Dieu les a abandonnés à l'hébétéude de l'esprit, à des pratiques inconvenantes : remplis de toute jalousie,*

---

<sup>1</sup> - Voir notre traduction et commentaire de l'Épître aux Romains. Elle passe pour difficile : elle l'est tant qu'on n'en a pas la clé. Or la clé se trouve, comme il fallait s'y attendre, dans le prologue (1/4), où l'Apôtre déclare que la Résurrection de Jésus a mis en évidence d'une manière irrécusable sa filiation divine. Si cet homme, Jésus, est fils de Dieu en notre nature humaine, c'est que tout l'ordre charnel de la génération des fils d'Adam est pernicieux, puisque tous les hommes meurent, subissant la sentence originelle. Inversement Jésus qui est Fils de Dieu par l'Esprit de sainteté, triomphe de la mort - qu'on lui a infligée - par sa résurrection, enlève son corps dans la gloire céleste. C'est ainsi qu'est manifestée sa Justice. Né charnellement, l'homme ne saurait être juste par nature, mais moyennant la Foi, Dieu accepte de le considérer comme juste, et, par l'Esprit de sainteté, de le ramener à la vie.

*perversité, de méchante cupidité, pleins d'envie, de meurtre, d'injustice, de ruse, de mauvaises mœurs, d'insolence, délateurs, calomniateurs, ennemis de Dieu, violents, orgueilleux, vantards, inventeurs de maux, désobéissants à leurs parents, sans conscience, désaxés, sans entrailles, sans pitié, eux qui connaissaient très bien le jugement de Dieu, à savoir que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort, non seulement ils les font, mais ils approuvent ceux qui les font... » (Rom.1/18-31).*

Et maintenant Paul s'adresse aux Juifs qui, par la Loi, ont reçu un certain discernement du bien et du mal : avantage, certes, mais qui peut tourner à leur inconvénient s'ils n'observent pas eux-mêmes cette loi qui est leur privilège :

*« Et toi Juif, qui tires ton nom de la Loi et te reposes sur elle, qui te glorifies en Dieu, connais son dessein, discerne le meilleur, tire ton assurance de la Loi ; tu te persuades d'être le guide des aveugles, la lumière dans les ténèbres, le pédagogue des insensés, le maître des simples, possédant la formulation de la science et de la vérité de la Loi, mais si, prétendant enseigner les autres, tu ne t'enseignes pas toi-même ? Toi qui dis : « Ne vole pas », si tu voles ? « Ne commets pas l'adultère », si tu commets l'adultère ? Tu as les idoles en horreur, si tu dépouilles les temples ? Toi qui te glorifies dans la Loi, si, en transgressant la Loi, tu déshonores Dieu ? « Le nom de Dieu en effet, à cause de vous est blasphémé chez les peuples » : cela est écrit. » (Rom.2/17-24).*

Le péché du Juif sera donc le même, mais sa culpabilité plus grande. L'histoire ne démontre-t-elle pas d'ailleurs que le peuple « à nuque raide » a subi les pires châtiments ? Et Paul achève ainsi sa démonstration :

*« ...Nous avons établi que tous, Juifs et Grecs, sont sous l'empire du péché, selon ce qui est écrit : « Pas un qui soit juste, pas un seul ! Pas un qui soit intelligent et qui cherche Dieu ! Tous ont glissé, et sont devenus ensemble inutiles. Pas un qui fasse le bien, pas un seul ! Tombeau ouvert que leur gosier : leur langue distille la ruse, un venin de vipère sous leurs lèvres. Leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume, rapides leurs pieds pour aller répandre le sang. Ruine et misère dans leurs voies : et ils n'ont pas connu la voix de la paix, pas de crainte de Dieu devant leurs yeux. » Tout ce que dit la Loi, nous le savons, elle le dit à l'adresse de ceux qui sont sous la Loi, afin que toute bouche soit close, et que le monde entier soit justiciable devant Dieu. ...Ce que procure la Loi c'est la connaissance du péché. » (Rom.3/9-20)*

Le péché aux multiples formes, mais toujours égal à lui-même par sa désespérance, sa tristesse, son déplorable ennui – quoi de plus triste qu'une cour de caserne ? – devient monstrueux lorsqu'il s'étale dans l'homicide, la trahison, la guerre, le carnage, - quoi de plus effrayant qu'un champ de bataille ? Mais ce péché, si connu, si évident, est d'abord secret : il se cache dans les zones obscures et indécises de la rupture avec le Dieu vivant. Cette impiété sourde, souvent inavouée, parfois camouflée sous les dehors pharisaïques d'une religion purement formaliste déracine les puissances d'amour, qui sont encore en l'homme, du Dieu vivant qui en est la source. Elles tournent alors à vide, désaxées, gardant une force aveugle, d'autant plus impérieuse que l'instinct vital y demeure attaché. L'être sent intuitivement que là est la vie : le naufragé se raccroche désespérément à l'épave qui sombre avec lui. Ensuite, pour sauver ce qui reste de cette misérable vie que la mort menace inexorablement, l'homme déchu, victime des ténèbres, verra dans son prochain l'ennemi qu'il faut abattre...

Voyons donc le mal à la racine : le Seigneur nous l'indique clairement : « C'est ce qui sort de l'homme qui souille l'homme : car c'est du dedans, du cœur de l'homme que sortent les mauvais propos ; débauches, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, fraude, impudicité, envie, diffamation, orgueil, et folie... » (Mc.7/20-22). L'orgueil arrive juste avant la folie : certes ! De quoi peut s'enorgueillir l'homme lorsqu'une conduite dévoyée lui a fait perdre l'image et la ressemblance divines ?

Remarquons bien l'accord entre le Maître et le disciple devenu le Docteur des Gentils : « Dieu les a abandonnés, puisqu'ils n'avaient pas voulu le connaître, ni lui rendre grâce, à une impureté qui consiste à regarder leur corps comme digne de mépris ». Et Jésus : « Mauvais propos, débauches... » Les Saints, tel le Curé d'Ars qui avait reçu les confidences de tant de pécheurs qu'un sincère repentir avait mis dans la vérité, n'avouent-ils pas que l'impureté joue un rôle primordial dans la déchéance de l'être humain ? Evidemment, nous le verrons plus loin, il faut définir le mot « impureté », qui reste d'autant plus imprécis, et par là dangereux, qu'il est employé par des pécheurs qui savent très mal se juger eux-mêmes... C'est Paul qui nous donne ici, par la lumière de l'Esprit-Saint la caractéristique essentielle de cette « impureté » : un mépris du corps, un mépris de la chair, donc en réalité un blasphème et un outrage à l'égard du Créateur qui l'a faite. Or, ce mépris du corps peut se cacher sous une apparente vertu, et même sous un encratisme tout infatué de lui-même. <sup>1</sup>

La chasteté chrétienne est toute différente de l'âpreté rigide du stoïcien orgueilleux : car elle ne s'inspire pas du mépris du corps, mais, tout au contraire, de l'estime du corps. Elle le considère en effet comme incomparablement beau et bon, dans toutes ses parties voulues et faites par la main de Dieu. La chasteté authentique ne voit plus aucune partie ténébreuse dans le corps humain (Lc.11/35), et surtout elle sait, par la foi, et aussi par les confidences de l'Esprit que le corps, dans ses parties génitales, a reçu une vocation divine. C'est là le trésor qu'il importe de sauvegarder avant tout ; car si la mort est venue en ce monde par un mauvais usage du corps dans l'ordre de l'amour entre les sexes, la vie viendra nécessairement par le bon usage du corps dans l'ordre de l'amour de l'homme et de la femme. Un amour impie et profane a perdu la créature humaine, un amour sacré et instruit du Bon Plaisir du Père la sauvera, sans aucun doute.

C'est cette pieuse intuition qui, sans pouvoir se formuler explicitement, a poussé les ermites, les ascètes, les saints à scandaliser le monde par une attitude intransigeante : ils ont fermement rejeté toute compromission avec la corruption ambiante, qu'elle soit fornication, adultère, flirt, raillerie, propos grossiers, plaisanteries douteuses. L'Eglise, en les canonisant, a authentifié ce choix radical, fidèle en cela à l'avertissement de Paul :

*« Soyez des imitateurs de Dieu comme des fils bien-aimés, et marchez dans l'amour à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et qui s'est livré lui-même comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur. »*

---

<sup>1</sup> - Encratisme : il convient de définir ce mot. Il vient directement du grec et signifie « maîtrise de soi ». La maîtrise de soi est une chose excellente, Paul la désigne nettement comme l'un des fruits de l'Esprit-Saint (Gal.5/23). Mais tant que la grâce baptismale n'a pas purifié la conscience de la honte, le corps et surtout le sexe demeure un objet de trouble, et la tendance à le rejeter et le mépriser est en quelque sorte renforcée par la religion. Tel est l'immense danger de l'encratisme, auquel la chrétienté n'a pas échappé.

Ainsi maintenant que le lien de la piété est rétabli par le Christ, et que, par son sacrifice, notre chair est réconciliée avec son Créateur, une attitude toute nouvelle, transcendante à ce monde-ci, s'impose :

*« Que fornication ni impureté quelconque, ni convoitise ne soient même pas nommées parmi vous : comme cela convient à des saints. Point de paroles déshonnêtes ni de bouffonneries, ni de plaisanteries grossières, ce qui ne serait pas supportable, mais plutôt des actions de grâce. Car, sachez-le bien, aucun impudique, aucun impur, aucun homme cupide (lequel est idolâtre) n'a un héritage dans le Royaume du Christ et de Dieu. Que personne ne vous fasse errer par de vains propos : c'est à cause de cela que la colère de Dieu s'abat sur les fils de la désobéissance ; n'ayez donc aucune part avec eux. »*

Nous sommes donc fixés sur la rupture nécessaire qu'il nous faut accomplir avec la servitude diabolique de ce monde : car Satan ne cesse de ricaner contre le corps, d'offenser une chair appelée à devenir le Temple de l'Esprit vivifiant. Aussi, toute compromission avec son sarcasme est une chaîne et un lien qui tombe sur nous, un voile sur notre regard, au point que les desseins admirables de Dieu ne sont plus accessibles, ne sont même plus pensables. Le railleur, en effet, restera toujours étranger aux mystères de la foi : ils lui apparaîtront pure folie.

Mais l'Apôtre ne se contente pas d'interdire : il prescrit positivement l'attitude de justice capable de nous sauver, en nous gardant dans la Vérité et dans l'Amour :

*« Autrefois, vous étiez ténèbres, mais à présent, vous êtes lumière dans le Seigneur... »*

Nous pensons ici à la parole du Christ : « Si ton regard est simple, tout ton corps sera lumineux... comme une lampe qui t'éclairerait de son éclat ».

*« Marchez comme des enfants de lumière, car le fruit de la lumière consiste en tout ce qui est bon, juste et vrai. »* (Eph.5/1-10)

L'Eglise fidèle, la véritable épouse du Seigneur, celle des Saints, s'est parfaitement conformée à la prescription apostolique. Et même, elle a tellement pressenti l'importance de ces exhortations divines, qu'elle a été plus sévère pour les « péchés de la chair », que pour l'homicide ! Certes, la première génération chrétienne au temps apostolique, se conformait exactement au Sermon sur la Montagne, à sa non-violence, mieux : à sa douceur. Mais les Croisés ne furent plus de cette avis, eux qui n'hésitaient pas à tirer l'épée, avec la bonne conscience d'être des chevaliers chrétiens. Nombre de théologiens, de moralistes, de Saints même, tel saint Bernard, telle Jeanne d'Arc, admettaient la violence comme une inévitable nécessité <sup>1</sup>. Ils avaient sur ce point glissé au-dessous de la divine Parole. Mais, en revanche, sur le point de la pureté et de la chasteté, la conscience chrétienne a acquis, nous dirions une « hypersensibilité », allant jusqu'au scrupule. Diverses influences entrent ici en jeu : divers complexes assez troubles, mais alors inextricables, ont amené cette hantise de blesser la « sainte vertu ». mais nous devons admettre que, malgré ces excès, au milieu de ces craintes devant une chair humaine trop belle pour n'être point troublante, l'Esprit de Dieu n'a cessé de travailler pour ramener l'homme à la simplicité originelle, à partir de laquelle seulement on peut s'engager sur la bonne voie. De même, sous les pénitences excessives, voire terrifiantes, que s'imposaient des Pierre d'Alcantara, des Jean de la Croix, des Benoît Labre, des Jean-Marie Vianney...

---

<sup>1</sup> - Si Jeanne d'Arc avait l'épée au côté, elle ne s'en est jamais servie. Saint Bernard pas davantage.

se cachait un ardent désir de ramener une nature viciée, la leur, mais solidaire de la nôtre et de celle de tous les pécheurs du monde, dans une authentique disponibilité à l'Esprit de Dieu.

Bien entendu, dans ce domaine, l'évasion demeure la grande tentation, elle apparaît comme la seule issue possible ; ne fallait-il pas se délier des liens de la chair ? L'enfant qui s'est brûlé à un objet chaud, repousse loin de lui ce qu'il croit être la cause de son mal. Il ne pense pas, à l'instant même, à accuser sa propre maladresse, sa propre ignorance. Ainsi en fut-il du corps, dont les tendances et les puissances non maîtrisées, et parfois déchaînées, façonnent la figure hirsute, lamentable, ridicule, parfois horrible de ce monde. Comment, dans un réflexe d'auto-défense, ne pas attribuer à ce corps insoumis, à cette chair indomptée, la responsabilité de tout le mal ? Ce glissement est si facile : au lieu de chercher à comprendre, de maîtriser les tendances, de normaliser cette force que l'on a tellement craint - la concupiscence - on a trucidé le corps lui-même. « La chair, voilà l'ennemi ! Sa beauté n'est qu'un leurre, sa grâce est empreinte de la séduction diabolique !... » Les hardis volontaires du salut de l'âme embouchent ainsi la trompette du combat et déclenchent une ruée héroïque de mortification. Jeûnes, disciplines, pénitences, fouets, lanières, ceintures de fer, cilices : il faut cerner, assiéger, arracher, déraciner cette libido, cette concupiscence qui semble l'unique prise de l'Adversaire, de laquelle vient tout le mal. « Oui, il faut sortir du corps pour que l'âme vive, et quel autre moyen, sinon de le tuer ?... »

Cette tentative d'évasion aboutit évidemment à une impasse, ou plus exactement, elle rejoint le résultat qu'obtiennent les insensés et les impies par le dérèglement de leur conduite : « Ils appellent la mort du geste et de la voix ! » (Sag.1/16). C'est le cas de constater que « le sage et le fou meurent pareillement » et que, dans ces perspectives, « l'avantage de l'homme sur la bête est nul » (Eccl.2/16, 3/19). La mystique de l'évasion hors du corps trompe celui qui s'y livre, c'est une véritable « aliénation », qui aboutit effectivement, dans certains cas, à la folie pure et simple. Ceux qui ont enseigné de telles voies à des jeunes adolescents, à des jeunes filles délicates, ont provoqué d'immenses désarroi, pouvant aller jusqu'au suicide : quel choc en effet, lorsque les réalités indéniables de l'appétit sexuel, lorsque les forces de l'amour, s'imposent dans le champ d'une conscience qui se voulait angélique pour avoir la sécurité de la pureté et l'assurance du salut ! A ce titre, l'éducation religieuse est un véritable homicide : plutôt à Dieu que de tels maîtres et directeurs se fussent eux-mêmes, les premiers, décomplexés à l'école du réalisme de l'Écriture et de l'objectivité salubre de la nature telle qu'elle est !

Car la solution véritable ne peut être autre que l'Amen : l'acceptation joyeuse, l'accueil enthousiaste, la reconnaissance amoureuse de l'œuvre de Dieu, belle et bonne. Oui, tout ce qu'il a fait est bien fait en notre corps plus encore qu'en notre « âme ». Il nous est possible de déguiser ou de trafiquer nos sentiments : il nous est heureusement impossible de modifier la forme et la structure de notre corps. Comment faire un pas dans la vérité, en ce domaine, si d'abord nous refusons en nous-mêmes l'ouvrage des mains de Dieu ? Il nous faut au contraire l'accepter pleinement, et reconnaître que si nous croyons que le corps nous perd, c'est que justement nous l'avons refusé, et que nous n'avons pas su en faire un bon usage. C'est ainsi que ses possibilités n'ont pas été exploitées : nous étions le mauvais serviteur qui avait enterré son talent, par peur. Puisque le corps est le véritable Temple, dont le prophète Ezéchiel ne voyait que la figure, ne devons-nous pas, comme il en reçut l'ordre du Très-Haut, en faire la « description détaillée devant les enfants d'Israël, avec toutes ses formes, toutes ses dispositions et toutes ses lois », afin que le corps, assumé dans la lumière de la Foi, prenne sa pleine signification sacramentelle en vue de la vie impérissable ? (Ez.40/4s, 43/6, 10s).

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

Heureusement, nous n'en sommes plus à cette pruderie pudibonde, qui, possédée par le démon muet (Lc.11/14), se refusait obstinément à parler une autre langue que le latin pour exprimer des choses inaudibles aux « oreilles pies », concernant le commandement de Dieu que l'on appelait le sixième. Nous héritons encore de ces réticences, de ces hésitations, de ces approximations, de ces diverses « opinions » théologiques », qui entretiennent le trouble de la conscience chrétienne. C'est là le scandale de l'erreur, qu'il nous faut dissiper par celui de la vérité, en voyant, aussi objectivement que possible « l'état de la question ».

Dieu a donné sa loi pour soutenir « ceux qui défailaient en chemin » (Ps.25h/8). Cette Loi, qui ne pouvait par elle-même nous ramener à la pleine justice, qui ne pouvait donc nous rendre la vie, assure déjà, malgré le péché, un ordre humain acceptable. Chez les Hébreux fidèles, les douleurs de l'enfantement, les soucis de l'éducation, étaient réduits au minimum ; la mort arrivait au terme de jours heureux<sup>1</sup>. Malheureusement, les lois divines qui régissent l'amour entre les sexes ne nous sont pas parvenues dans l'authenticité de la Tradition hébraïque : elles ont été filtrées par l'esprit latin, la pensée grecque, et tout récemment, par la pruderie janséniste ; il en résulte que le sixième commandement, tel qu'il était proposé – et si rarement expliqué – dans l'enseignement ordinaire de l'Eglise, ne peut qu'augmenter le désarroi, provoquer le vertige, au lieu d'éclairer et de consolider les consciences chancelantes. Tel sera l'objet du 4<sup>ème</sup> chapitre.

\*\*\*

**- Fin du chapitre 3 -**

---

<sup>1</sup> - Nous étudierons en détail l'Economie de la Loi dans le livre IV de ce Traité.  
Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

## Chapitre 4

### **Les vicissitudes du sixième commandement**

Ainsi, « toute chair a corrompu sa voie » : le déluge était le châtement de ces dépravations, de même que le feu du ciel qui s'abattit sur Sodome et Gomorrhe. Tous les fléaux qui ont jalonné le cours de l'histoire demeurent autant d'avertissements – non compris – de notre Père Bien-Aimé. Paul, citoyen romain, de culture grecque, Juif entre les Juifs, mais inspiré par l'Esprit de Dieu, nous trace du monde de son temps un tableau sinistre, où se révèle les déficiences profondes d'une civilisation brillante et sympathique : celle du monde gréco-latin, dont nous vivons encore aujourd'hui. En suivant la même perspective que Paul, il serait fort aisé de montrer que l'iniquité déferle en notre temps, comme autrefois : la technique a remplacé la morale, c'est-à-dire cette magie moderne, par laquelle les actes peuvent être posés pour le plaisir seulement, et privés de toute efficacité spirituelle et corporelle. Autrefois, chez les païens, les forces de l'amour gardaient encore le caractère sacré qu'elles ont reçu de Dieu : la prostitution se pratiquait dans les temples ; Vénus présidait aux amours licencieux, comme Vesta à la fidélité et à la stabilité du foyer. Certes, le Nom du Dieu vivant et vrai n'était pas invoqué, mais au moins l'homme se rappelait que l'amour est une grande chose, qu'il comporte de soi une dimension verticale. De nos jours, c'est fini : le coït est commercialisé et rendu inoffensif par la pilule ; aucun dieu, ni vrai ni faux, n'a plus rien à voir dans les amusements agréables ou amers dont il faut seulement éliminer les inconvénients fâcheux avec le minimum de risques. Le mariage, qui se veut encore sérieux, est devenu civil. Un médecin expert saura savamment doser les hormones et les contraceptifs. Il évitera ainsi que la femme, dont le corps est devenu une « boutique d'apothicaire » et qui se décide pour la maternité, n'aie pas quatre ou cinq enfants d'un seul coup, comme les femelles des mammifères inférieurs. Et celle qui veut rester stérile le pourra tout aussi bien ; elle jouira du plaisir de l'amour moyennant quelques nausées immédiates et une incertitude assez inquiétante pour l'avenir. Mais il convient de n'y point penser, non plus qu'à la mort qui, finalement, annule tout.

L'Apocalypse avait prévu cela, lorsque l'Esprit-Saint faisait écrire à Jean : « Que le pécheur pêche encore, que l'homme souillé se souille encore... » (Ap.22/11), sans entrer dans plus de détails, lesquels d'ailleurs eussent été informulables dans le langage de l'antiquité. Quant au Seigneur, il prévoyait son retour et le jugement de ce siècle peu après « l'abomination de la désolation dans le Lieu saint » (Mt.24/15), prédite par le prophète Daniel. Sans doute, pour les Juifs, le Lieu saint était le Temple de Jérusalem qui fut investi par les armées romaines, après les quarante ans qui furent laissés à cette « génération » pour se convertir. Mais sous l'image du temple de pierres qui furent toutes renversées, il faut, avec le Seigneur, comprendre ce que le Texte sacré, en son sens plénier, signifie pour nous, à la veille des derniers temps. Le Lieu saint n'est autre, en fait, que l'Utérus virginal, le lieu où naît la vie. Même dans l'ordre de la Loi et de la génération charnelle, l'homme est appelé à collaborer avec le Créateur pour l'avènement en ce monde d'êtres nouveaux, susceptibles de participer un jour à sa gloire par la vocation baptismale. La désolation devient immense, en effet, lorsque des vues si hautes, qui auraient réjoui nos pères, demeurent incomprises ou bafouées ou traitées de tabous moraux. La conscience impie de nos modernes homosexuels n'est que désert et absurdités, lorsqu'elle n'est pas hallucinée par la drogue. Ce que l'Écriture appelle une « abomination aux yeux de Yahvé » (Lev.18/22, 24-30), ne peut que rendre l'homme insupportable à lui-même. Des penseurs éminents le disent et l'écrivent : il faut bien que l'humanité pécheresse professe sa confusion, afin qu'elle se résolve à tomber à genoux

devant la Majesté de Dieu pour implorer sa miséricorde. « Montagnes, tombez sur nous... » (Lc.23/30).

Admettons que nous pouvons nous tromper nous-mêmes quelques années encore : mais l'illusion n'ira pas loin. Un enfant sur cinq naît aujourd'hui avec un handicap, grave parfois, privé d'un membre, d'un sens, de raison... Il a eu le malheur d'échapper au contraceptif ; il a survécu au poison de la pilule. Qu'allons-nous récolter dans la prochaine génération, et dans la suivante ? Drogues et hormones n'auront pas manqué d'altérer davantage encore les gènes porteurs de l'hérédité. D'autre part, les affamés se multiplient chez les peuples qui prolifèrent dans un sous-développement culturel beaucoup plus grave que la faim. Les géniteurs deviennent incapables de transmettre quelque tradition que ce soit, de vérité, de justice, de morale. Qui ne voit que le genre humain est à la veille de s'écraser sur lui-même par le processus explosif de sa propre convoitise ? Est-il encore temps de réveiller la conscience pour éviter ce désastre universel ? Faut-il travailler seulement pour qu'après l'intervention toute puissante du Seigneur, la régénération puisse être entreprise sur les cendres de Babylone ? Est-ce alors seulement que sera inauguré un comportement vital à la fois pleinement satisfaisant pour la raison et logiquement déduit de la Foi ? Dans cette perspective, nous savons avec Paul, que « notre travail n'est pas vain dans le Seigneur » (1 Cor.15/58).

Nous commençons en effet à être submergés par les fruits du mauvais arbre : peut-être allons-nous enfin « chercher pour trouver » où sont les véritables causes de nos maux ? Lorsque la peste ravageait la ville de Thèbes, Œdipe posa la question : « Qui est coupable ? ». Aujourd'hui, alors que la Terre entière ne peut plus supporter ses misères, ni les remèdes qui pourraient les soulager, allons-nous porter une accusation semblable ? Où est l'erreur, où est la faute ? Adam et son péché originel ? Mais que signifie « Adam » ? Que faut-il mettre sous le mot « péché originel » ? Tout cela est bien vieux ! Faut-il dénoncer l'action pernicieuse des sectes ? - Lesquelles ? Des ennemis de Dieu ? - Où sont-ils ? De l'école laïque ? - qui fait ce qu'elle peut et qui n'est elle-même qu'un épiphénomène, une écume malodorante qui manifeste la pourriture des profondeurs. La franc-maçonnerie ? - certes puissante, elle n'est cependant qu'une baudruche remplie de vent, gens mécontents, plus victimes que coupables, qui n'ont pas su triompher du scandale. Oui, ces gens-là et ceux qui leur ressemblent sont les plus malheureux de tous, puisqu'ils s'acharnent contre le seul Nom qui soit donné aux hommes pour qu'ils soient sauvés (Act.4/12).

Revenons à la parole de saint Pie X. Il voyait avec clairvoyance les déficiences de notre civilisation, au début de ce siècle, alors qu'avec les premiers succès techniques s'amorçaient la ruée vers l'abîme. La pape disait alors : « Omne malum pendet a nobis, sacerdotibus » : « Tout le mal dépend de nous, prêtres ». Combien cela est vrai, puisque tout le bien pourrait également dépendre du sacerdoce ! Mais bien avant Pie X, le prophète Malachie nous invitait à discerner les véritables culpabilités, lorsque le peuple s'effondre :

*« Et voici un décret pour vous prêtres ! Si vous n'écoutez pas, et si vous ne prenez pas à cœur de donner gloire à mon Nom, dit le Dieu de l'Univers, j'enverrai sur vous la malédiction, et je maudirai vos bénédictions ; et déjà je les ai maudites, parce que nous n'avez pas pris à cœur. Voici que je vous briserai les reins, je ferai manquer vos semences, et je vous jetterai à la figure du fumier : le fumier de vos fêtes, et on vous emportera avec lui. Vous saurez alors que je vous ai adressé ce décret afin que mon alliance avec Lévi demeure, oracle de Yahvé. Mon alliance avec Lévi fut de vie et de paix, et je les lui ai accordées ; alliance de crainte : il craignit et trembla devant*

*mon Nom. La Loi de vérité était dans sa bouche, et il ne se trouva pas d'iniquité sur ses lèvres. Il marchait avec moi dans la paix et dans la droiture, et il détourna du mal un grand nombre d'hommes. Car les lèvres du prêtre gardent la science, et de sa bouche on demande l'enseignement, parce qu'il est le messenger du Dieu de l'Univers. Mais vous, vous vous êtes écartés de la voie, et vous en avez fait trébucher un grand nombre dans la Loi. Vous avez perverti l'alliance de Lévi, dit Yahvé des armées. Et moi, à mon tour, je vous ai rendus misérables et vils aux yeux de tout le peuple, parce que vous ne gardez pas mes voies et que vous avez égard aux personnes en appliquant la Loi. » (Mal.2/1-8).*

Malachie s'adressait d'abord aux prêtres de l'ancienne Alliance « qui avaient été infidèles à la femme de leur jeunesse » (2/14), et avaient contracté des unions avec des femmes étrangères. Ils avaient ainsi rompu à la fois l'alliance de Yahvé et leur union conjugale : « N'a-t-il pas fait un seul être qui a souffle de vie, et cet être unique qu'attend-il ? - une postérité de Yahvé » (3/15). Ils sont donc coupables du péché d'adultère que les anciens prophètes condamnaient avec tant de véhémence ; sur eux repose la responsabilité de la rupture, de la « séparation », qui s'étage sur deux plans – les deux grands mouvements de l'amour : ils ont écarté le peuple de l'amour de Dieu, ou plutôt ils ont laissé le peuple s'en écarter ; et ils ont aussi laissé se dissoudre l'amour de l'homme et de la femme, sur lequel s'édifie la famille et la société. L'aboutissement de cette carence de l'ancien sacerdoce sera l'apostasie d'Israël qui, au jour de sa visite, rejettera le Messie et le Sauveur.

Cependant, l'Esprit-Saint qui inspirait le prophète voyait plus loin que la conjoncture historique de Malachie : il mettait dans sa bouche une parole éternelle, valable pour tous les temps, et pour le nôtre. Sinon, le Texte Sacré n'aurait aucune raison de demeurer au canon des Ecritures ; le sens plénier du texte dépasse son incidence historique : c'est ainsi que les Pères et les Conciles comprenaient les Ecritures, et nous ferons de même.

Nous n'avons aucune peine, en effet, à constater que l'histoire a pleinement vérifié la sentence du prophète : nous pourrions citer d'innombrables exemples de la déficience du clergé, depuis Constantin, en passant par le Moyen-Age et l'Ancien Régime... Et après la Révolution Française, que de compromissions avec les « personnages » de ce monde ! Le cléricisme fut odieux : servilité, opportunisme, diplomatie, équivoques, négligences, goût du siècle – et combien ! – ambitions politiques, domination et tyrannie, abandon de la prière et de la divine Parole, que de déficiences qui expliquent parfaitement les réactions de haine, de réprobation, d'amères critiques, et même de persécutions dont les prêtres furent l'objet, non pas de la part des païens, mais des chrétiens eux-mêmes baptisés en Jésus-Christ ! Voilà qui donne à réfléchir ! « Le sel affadi a été foulé aux pieds par les hommes » (Mt.5/13). En écrivant ceci, j'évoque ces pauvres prêtres traînés aux armées, asservis à l'idole nationale, pendant ces horribles conflits qui ont déchiré les peuples de la « chrétienté » ! Prêtres du Dieu vivant devenus des instruments de mort, fauchés à leur tour par la mitraille, et piétinés dans la boue des tranchées par ceux qui survivaient au carnage ! De telles horreurs qui peut-être hélas se reproduiront devant un monde consterné, sous les yeux épouvantés des Anges, pour l'hilarité des Enfers, à une plus grande échelle encore, ont pour raison profonde la déficience du sacerdoce, qui n'a pas su faire le discernement entre la Parole authentique de Dieu et les traditions venues des hommes. (Mc.ch.7).

C'est le cas de dire avec le prophète : « Ce qui manque qui peut le compter ? Ce qui est courbé, qui peut le redresser ? » (Eccl.1/15). Que faire, sinon pleurer et crier vers le Ciel, comme le Christ à l'agonie, lorsqu'une sueur de sang coulait de son front jusqu'à

terre, à la perspective du péché destructeur de l'ouvrage de son Père ; comme la Vierge à la Salette qui, au seuil des temps qui sont les derniers de ce monde, est venue nous remettre en mémoire les terribles prophéties de l'Apocalypse et du Jour de Yahvé. Mais si l'accablement peut nous abattre pendant un temps d'amère méditation sur les horreurs de l'histoire, nous devons nous relever et dire que si tout le mal est venu, depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, d'une constante déficience du sacerdoce, le bien, le bonheur, le Salut découleront aussi de la sainteté du Sacerdoce. Oui, c'est bien là une vue prophétique d'Isaïe :

*« Lève-toi, Seigneur, vers ton repos,  
« Toi, et l'Arche de ta force !<sup>1</sup>  
« Tes prêtres se vêtent de justice  
« et tes fidèles jubilent de joie...*

*« Ses justes, je les bénirai de bénédiction,  
« ses pauvres, je les rassasierai de pain,  
« ses prêtres je les vêtirai de salut,  
« et ses fidèles jubileront de joie » (Ps.131)*

Soutenus dans l'espérance par cette perspective prophétique, voyons avec lucidité les déficiences de l'enseignement sacerdotal qui expliquent, en définitive, non seulement les conflits que nous avons subis pendant toute l'histoire de l'Eglise, et spécialement ce XXème siècle, mais aussi l'effondrement des familles, la dissolution des mœurs, la corruption de la jeunesse. Il est toujours difficile d'analyser la confusion et le néant, puisque le péché est un désordre et un vide. Nous nous bornerons donc à quelques aperçus qui seront suffisants pour nous donner l'évidence de cette nécessité impérieuse où nous sommes, de retrouver exactement le Dessein de Dieu sur la nature sexuée de l'homme.

Des nombreuses lois de Moïse qui régissaient l'ordre familial et les choses de la génération, il n'est resté dans l'enseignement ordinaire de l'Eglise que le « sixième commandement », pour l'explication duquel les théologiens eux-mêmes manifestent leur embarras. En effet, les opinions divergent considérablement lorsqu'il s'agit d'apprécier la culpabilité et la gravité en ces matières. Les termes que l'on emploie sont très mal définis : que signifie exactement les mots « chasteté », « continence », « virginité » ? On nous parle de « matière grave » qui entraîne un « péché mortel »... mais avec la « matière grave », pour que le péché mortel soit effectivement réalisé, il faut aussi la pleine connaissance et le plein consentement. Or, lorsqu'un adolescent se masturbe, poussé par quelque émotion du sexe, y a-t-il matière grave ? Oui ? Non ? Qui peut le dire ? La connaissance est-elle entière ? La connaissance de quoi ? De sa faute ? De l'offense qu'il fait à Dieu ? Quelle offense réelle y a-t-il vraiment ? Un acte dit « incomplet » est-il de soi peccamineux ? Le consentement est-il entier ? Peut-on, oui ou non, se faire une certitude sur ce point ? Il est vrai que l'émotion sexuelle est très forte, et que l'imagination, dans un monde pudiquement – ô combien – vêtu, en renforce l'impulsion, elle a donc sur la conscience morale une incidence troublante... En ce domaine, le jugement moral des théologiens et des moralistes est-il plus perspicace que celui d'un simple chrétien ? Est-il certain que l'émotion sexuelle n'a pas de place dans le lit conjugal, en vue d'une procréation charnelle, qui ne doit jamais être systématiquement écartée ? S'il en est ainsi,

---

<sup>1</sup> - La véritable « Arche d'alliance » est Marie, comme le montre très bien la vision de Jean dans l'Apocalypse ; le Mystère de Marie doit être appliqué, grâce à l'enseignement sacerdotal, sur toute la vie humaine (Ap.11/19, 12/12).

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

il faut admettre que notre nature est complètement dérégulée et corrompue – comme le croyait Luther qui fut condamné – ou alors que Dieu s’est trompé dans son œuvre, puisque la sexualité et les plaisirs apparaissent bien avant que le jeune homme ou la jeune fille soient capables d’être père ou mère de famille et d’en assumer les charges et les responsabilités !

Sans lit conjugal, le célibataire est perpétuellement traqué par le péché mortel, désemparé, et réduit au désespoir... Mais le mariage n’arrangeait pas les choses : car, nous le verrons en détail dans le livre IV – la loi formulée par le Sacerdote, géométriquement parfaite, ne tenait aucun compte des réalités concrètes de la nature, et de sa physiologie. La doctrine du mariage, d’ailleurs, laissait fort à désirer : le seul fait de le considérer uniquement comme un « contrat », sous un aspect juridique, néglige l’aspect ontologique et théologal du problème, le plus important. Oui, certes, le mariage conclu selon les formes est canoniquement valide : est-il vraiment selon Dieu ? La présence du maire et du curé, l’inscription sur les registres, suffisent-elles à en donner la certitude ? Il est certes interdit de séparer ce que Dieu a uni, mais est-il convenable de compromettre Dieu dans le commerce souvent mensonger qui présidait – encore aujourd’hui, hélas ! – aux unions nuptiales ? Quant aux rapports physiques de l’homme et de la femme, ils étaient laissés dans une zone d’ombre intouchable. Comment pouvait-il en être autrement, puisque les hommes qui légiféraient en ces domaines, s’abstenaient par principe, en gardant le célibat, de toute expérience concrète de la chose ? Trompés, obnubilés par leur imagination, ils voyaient des « cas » et des « problèmes » là où les Prophètes et les Apôtres, infiniment plus simples et plus réalistes, n’avaient rien vu. On élaborait ainsi, pendant les 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles, une « morale conjugale » du permis et du défendu, mais surtout du défendu, où il n’est nullement question de la notion la plus fondamentale la plus universelle, la plus indispensable : le sens sacramentel du corps ; morale conjugale construite en dehors de la Révélation et du génie des langues sacrées, rigoureusement ignorante des mystères de la Foi ; morale faussée par le dualisme grec, méprisant de la chair, et blasphématoire pour l’œuvre de Dieu ; rigide et sans âme comme le droit romain, qui condamnait sans rémission au péché mortel et à l’enfer ceux qui ne voulaient pas mourir de misère et de souffrance sous le poids des maternités multipliées et des familles trop nombreuses pour leurs ressources matérielles et spirituelles !

D’ailleurs, la preuve que le Magistère de l’Eglise se trouvait dans le plus grand embarras, apparaît manifestement dans la variation qu’a subie au cours des âges le sixième commandement.

On enseignait autrefois, et les jeunes enfants du catéchisme récitaient, en scandant les syllabes, le commandement suivant :

*« L’œuvre de chair n’accompliras  
« qu’en mariage seulement ».*

Certes, ce commandement avait de notables avantages ; il reproduisait assez fidèlement l’ancienne législation mosaïque qui châtiât, sous peine de mort, le viol d’une vierge (Deut.22/29). Plût à Dieu que cette salubre sévérité de la Loi de Moïse eût été gardé au cours des générations chrétiennes ! Car hélas, le commandement qui résonnait encore aux oreilles des fidèles n’était sanctionné par aucune peine, sinon la menace lointaine d’un enfer, terrifiant sans doute, mais auquel on pouvait échapper si facilement par une confession faite au dernier moment ! Aussi, les habitudes vicieuses du monde ont imprégné la conduite et la conscience des chrétiens qui se fiaient à des slogans tels que : « Il faut bien que jeunesse se passe ! », « Peccato di carne, peccato di niente »... Certes,

Traité de l’Amour – Livre II – La « trinité créée »

l'enseignement courant parlait toujours de « matière grave », mais il semble que le péché était rapporté beaucoup plus à l'émotion sexuelle recherchée pour le plaisir, qu'à la rupture de l'hymen et aux conséquences si lourdes d'engagement mutuel et de fécondation possible que cet acte entraîne. Combien de baptisés en effet – ose-t-on le dire ? – bien inférieurs en cela aux Juifs pieux d'autrefois, ont laissé pour compte la fille avec laquelle ils ont fornicqué, sans penser même, ou si peu, à l'être nouveau qui, peut-être, allait germer dans ses entrailles. S'il était bien expliqué dans sa formulation ancienne, ce sixième commandement pouvait imprimer dans le cœur et l'esprit le sens de la gravité de l'acte conjugal. Pour le poser, il faut être en mesure d'en assumer les conséquences, c'est-à-dire se trouver dans la situation sociale et religieuse du mariage, qui seule permet aussi bien que possible, l'avènement et l'éducation des enfants à naître.

Cependant cette formulation du sixième commandement laissait dans l'ombre bien des questions relatives au sexe, car il ne visait ainsi que les gens mariés. Et les autres ? Il leur était évidemment interdit d'accomplir l'œuvre de chair, mais étaient-ils innocents de tout péché pour s'abstenir seulement de l'acte conjugal proprement dit ? Ou bien alors, il fallait entendre l'œuvre de chair dans un sens plus large, et viser sous ce mot toute émotion sexuelle, volontaire ou non. D'autre part, si un homme marié avait un autre amour que sa femme – ce qui pouvait arriver, n'est-ce pas ? – et s'il savait s'abstenir en dehors du lit conjugal, de l'œuvre de chair, était-il innocent pour autant ?

Ces questions-là et beaucoup d'autres sans doute, amenèrent les rédacteurs du catéchisme – quelle autorité avaient-ils vraiment ? – à changer la formulation du sixième commandement. Il devenait plus vague et plus général, de manière à ce que tout homme et toute femme puisse être éventuellement pris dans son filet et saisi par son verdict :

*« Luxurieux point ne seras  
de corps ni de consentement ».*

Le choix du mot « luxurieux » était-il très heureux ? Tiré du latin « luxuriosus », qui signifie « florissant », il n'a plus aucune portée morale. S'il vient du mot « luxure », il faut définir ce mot. On se gardait bien de le faire. Chacun était livré à ses déductions pour savoir s'il était, oui ou non, « luxurieux ». C'est alors que dans un monde habillé, où les convenances en imposent davantage que les véritables préceptes divins, la conclusion s'imposait que tout ce qui était caché était « mauvais ». Mauvaises pensées, mauvais regards, mauvaises compagnies, « vilaines choses »... Le chrétien assailli de toutes parts, et surtout par sa propre imagination, tombait dans une angoissante infériorité vis-à-vis d'une nature qui devait être horriblement corrompue, vis-à-vis d'un « prochain » dont le « sexe opposé » était à coup sûr une « occasion de péché ». Et comme il fallait fuir les occasions de péché mortel, la morale sexuelle devenait un guetto, où la vertu ne pouvait grandir qu'en serre chaude, ou mourir sur place, ce qui arriver le plus souvent.

Que veut dire exactement « luxurieux de corps » ? L'éjaculation nocturne spontanée, qui effraie tant les adolescents est-elle une « luxure de corps » ? La vision d'un beau corps de femme qui s'accompagne en général de quelque émotion, est-elle déjà une « luxure » ? Lorsque le corps agit tout seul, dans des réflexes spontanés, ne montre-t-il pas une « insubordination à la raison et à l'esprit » ? Il est donc condamné... Dans de telles perspectives, certaines pages de l'Écriture prennent un sens redoutable : lorsque Paul, par exemple, parle du « corps du péché », qui doit « être mis à mort avec ses convoitises ». Et lorsque Jacques dénonce cette convoitise, cette concupiscence, qui « enfante le péché, et le péché, une fois consommé, enfante la mort » (Rom.9/1-10 ; Gal.5/34 ; Jc.1/14-15). Autant de questions gravement troublantes, qui surgissaient au

simple énoncé de ce commandement... Et comment avoir une explication claire ? Quel est l'adolescent qui aurait osé avouer franchement son ignorance, et interroger son confesseur ? Et ce dernier, qu'aurait-il répondu ? Une exhortation plus troublante encore, réchauffée sur les flammes du purgatoire ou de l'enfer. Quant aux gens mariés, cette fois, leur perdition était sans remède : sous la formulation ancienne du sixième commandement, ils pouvaient encore accomplir l'acte de chair en toute sécurité de conscience, puisque la Loi divine le leur permettait. Mais maintenant ils ne peuvent plus être luxurieux en aucune manière, ni de corps ni de consentement, tout comme les célibataires. Ou alors, il faut qu'ils accomplissent l'œuvre de chair sans aucune jouissance, car manifestement, le péché est caché dans la jouissance, et ils ne peuvent jouir sans péché. C'est impensable ! Ou alors, il faut entendre le mot « luxure » dans le sens de la débauche, de la fornication, du libertinage, et autres déviations sexuelles qui étaient définies par des mots précis qu'il eût été préférable d'employer pour dire ce qu'ils signifient.

Et qu'est-ce qu'être « luxurieux de consentement » ? Cela signifie sans doute en pensée, en imagination, en désir ? Non pas, consentement veut dire « volonté » ... Oui mais, où commence la volonté ? N'est-elle pas solidaire de la pensée, de l'imagination, du désir ? Certes, c'était le désir volontaire d'un acte illicite ou illégitime que les théologiens entendaient interdire aux chrétiens, avant même qu'il soit réellement accompli. Il eut mieux valu s'en tenir à la parole simple du Seigneur : « Celui qui regarde une femme au point de la convoiter a déjà commis l'adultère en son cœur... »

Aussi – car je suppose que les transformations de l'enseignement ordinaire ne se sont pas faites au hasard – on a pensé que cette formulation était scabreuse ; on n'osa pas revenir à l'ancienne, et l'on innova de la manière suivante :

*« Tu ne feras pas d'impuretés ».*

Ce que l'on appelait naguère « luxure » s'appelle maintenant « impuretés ». Et l'on retrouve le même mot dans la liste des péchés capitaux. Il a, comme précédemment, le redoutable inconvénient de l'imprécision, et de condamner, pour une conscience délicate, toutes les manifestations de la sexualité ou de l'émotivité. Alors que, au contraire, pour une conscience rude et sans nuances, il peut ne signifier que les actes immoraux de la bestialité ou de l'homosexualité par exemple. Il importe, certes, de ne point blesser les âmes par une révélation trop brutale du péché, mais il faut les éclairer d'une manière précise. Quand donc cela sera-t-il fait ? Le retour à la Parole de Dieu, lue dans le Texte, ce dont furent privés les chrétiens depuis le 16<sup>ème</sup> siècle, nous permettra, je l'espère, de devenir plus réalistes, de voir le péché où Dieu le voit, et là seulement. « Rien au-delà de ce qui est écrit », enseignait saint Paul (1 Cor.4/6), reprenant la prescription de Moïse :

*« Vous n'ajouterez rien à ce que je vous ordonne, et vous n'en retrancherez rien, mais vous garderez les commandements de Yahvé votre Dieu tels que je vous les prescris » (Deut.4/2).*

L'Esprit-Saint qui parlait alors par l'écrivain sacré prévoyait la confusion dans laquelle nous aboutirions lorsque, retranchant d'une part la Loi de Moïse, et ajoutant je ne sais combien de règles, de constitutions, de règlements, pour des formes de vie dite « religieuse », nous serions complètement aliénés, retranchés nous-mêmes à la fois de la nature et de l'Écriture. Et si nous écrivons ce Traité, comme ont écrit avant nous d'authentiques représentants de la Foi apostolique, ce n'est pas pour retrancher ou ajouter quoi que ce soit à la divine Parole, mais pour amener nos lecteurs à la

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

comprendre, à l'aimer, et à la savourer, à la vivre enfin, pour qu'ils en soient en quelque sorte l'incarnation et le témoignage vivant, et que nos livres leur soient devenus bien inutiles.

Il faut en effet sortir de la confusion et du marasme : d'innombrables fléaux nous assaillent, et notamment ces déficiences corporelles et mentales des êtres que nous appelons à la vie. Outre qu'ils arrivent dans un monde de péché, ils portent en leur chair même, des mutilations irréversibles. Ouvrons les yeux ! De tels châtiments ont une raison, ce mal extérieur et tangible – ô combien ! – s'explique par un mal intérieur qui ne se voit pas : celui d'une conscience tombée dans l'ignorance quasi totale des véritables Desseins de Dieu sur la nature sexuée de l'homme. Au terme de ce chapitre, nous sommes assurés de la confusion générale, et que le jugement moral, en ces matières, ne peut être sûr de rien, tant qu'il se conforme à ce monde-ci. Les législateurs ecclésiastiques ne savent plus eux-mêmes comment formuler le commandement de Dieu ! Il leur eût suffi cependant de reproduire l'Écriture : mais hélas, ils en avaient perdu la clé. Nous exposerons dans le Livre IV toutes les prescriptions mosaïques qui régentaient la génération charnelle, et nous en donnerons le sens. Elle était donnée pour des Juifs, mais plutôt à Dieu que les chrétiens y fussent restés fidèles ! De même, s'ils ne comprenaient plus ces antiques prescriptions, il leur eût été salubre de s'en tenir à l'Évangile qui, sur ce point, donne une lumière précise, que nous allons maintenant dégager.

\*\*\*

**- Fin du chapitre 4 -**

## **Chapitre 5**

### **La formulation scripturaire du sixième commandement**

Moïse a employé un seul mot hébreu pour dénoncer le « péché de la chair » (NAPh). Il se trouve en Ex.20/14 et en Deut.5/19, deux passages où le commandement de Dieu est formulé de même manière. Les traducteurs s'accordent pour le rendre par :

*« Tu ne commettras pas d'adultère. »*

Le mot est employé 25 fois dans l'Écriture, et il est fort intéressant de considérer tous ces textes nous contentant de traduire le vocable hébreu par « adultère », faute de mieux, en français. <sup>1</sup>

Voici la prescription du Lévitique :

*« L'homme qui commet l'adultère avec une femme mariée, l'homme qui commet l'adultère avec la femme de son prochain, mourra de mort, lui et sa complice » (Lev.20/10).*

Remarquons l'esprit de cette loi : c'est l'homme qui endosse le premier la responsabilité de la faute. Les législations actuelles, la française surtout, feraient bien de mettre les mâles en face de leur responsabilité dans cette affaire.

*« L'œil de l'adultère épie le crépuscule : « personne ne me verra » dit-il ; et il met un voile sur son visage. » (Job.24/15).*

Péché des ténèbres que le péché d'adultère, car l'ordre social le réprouve ; mais c'est surtout l'Ange des ténèbres qui a usurpé les puissances de l'amour en l'homme pour les détourner du Dieu vivant.

Le Livre des Proverbes contient un discours magnifique sur la lumière qu'apporte le commandement de Dieu pour détourner l'homme de la « femme en pouvoir de mari », ou de « l'étrangère aux paroles doucereuses » (Prov.6/20s, et ch.7) ; Il serait souverainement important que les jeunes gens connaissent par cœur ces paroles. Pourquoi sont-elles si peu connues dans l'Église ? Pourquoi l'enseignement commun semble-t-il les avoir oubliées ? Jamais on ne les entend lire en chaire. Elles sont trop gênantes pour le Prince des ténèbres, qui n'aurait plus personne dans les filets de la prostitution, si elles étaient simplement connues et comprises des jeunes chrétiens. Aussi s'est-il efforcé de les écarter des perspectives de la conscience.

Les Prophètes ne manquent pas de vitupérer contre ce péché pour en détourner les enfants d'Israël, tel Osée, appelé à une vocation très particulière, celle d'épouser une femme qui lui sera infidèle, afin qu'il puisse ressentir jusqu'au fond de lui-même la gravité

---

<sup>1</sup> - Le mot grec « moïcheuein » est beaucoup plus riche que le mot « adultère ». Il signifie d'abord « profaner », détourner de son sens sacré, il peut s'appliquer à un temple, par exemple, qui est profané par un acte peccamineux, tel qu'un meurtre. Ce sens premier est hautement significatif, car effectivement, dans son sens le plus originel et le plus profond, le péché de la chair est bien une profanation de ce qui, par nature, est sacré : le sein virginal. Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

des infidélités d'Israël envers Yahvé son époux. C'est donc avec une profonde amertume de cœur qu'il écrira :

*« ... Il n'y a ni sincérité ni amour,  
« ni connaissance de Dieu sur la Terre,  
« mais parjure, mensonge, assassinat et vol,  
« adultère et violence, meurtre sur meurtre. » (Os.4/2)*

La femme qu'Osée a épousée sur l'ordre de Dieu n'est pas éveillée à l'amour que son mari lui porte. Ce couple chancelant, ce foyer délabré, permet au prophète et par suite à ceux qui le suivront, tel Ezéchiel (ch.16, 23) ou Jérémie (ch.8, 9/11, 23/8-10), de mesurer à travers cette rupture de l'amour humain toute l'offense qui est faite à Dieu par le péché de l'homme.

Ce qui se dégage de tous ces textes est infiniment plus éclairant que le concept juridique et légal de l'adultère. En effet, la séparation de corps, ou le divorce, ne sont que des « épiphénomènes », les manifestations notoires dans la vie sociale, d'un mal très profond, caché souvent même dans les « bons ménages ». Lorsque le feu des fiançailles s'est éteint et que le monotone ennui des jours gris succède aux rêves et aux illusions, lorsque l'homme et la femme ont épuisé les ressources de la passion amoureuse, alors les déficiences de la nature déçue apparaissent : heurts de caractère, humeur chagrine, divergences de goûts, de culture, de tempéraments, aigreurs, ressentiments que les souffrances, les épreuves, les humiliations inévitables exaspèrent. C'est à ce moment-là qu'apparaît l'adultère, c'est-à-dire la précarité d'une union que l'on croyait éternelle, mais qui n'était pas construite sur les fondements et les assises d'une conscience éclairée par la foi. Les personnes s'étaient-elles vraiment rejointes ? A quel niveau s'étaient-elles connues ? A quelle Source ont-elles puisé l'amour qui fait vivre ? Ont-elles seulement trouvé cette Source ? Les deux conjoints ont-ils su déceler à temps ces zones obscures de leurs cœurs pour y dissiper les ombres de l'hypocrisie par une loyauté sans ambages ? Le pacte civil ou religieux voilait cette disjonction intime : les corps, les esprits, les cœurs, peut-être, s'étaient rencontrés, mais non les âmes et les consciences, et ce qui, dans l'âme même est le sanctuaire secret du dialogue entre le Créateur et la créature.

De sorte que, en lisant dans l'Écriture le mot que l'on traduit par : « Tu ne commettras pas d'adultère », il faut comprendre : « Tu ne couperas pas », « Tu ne sépareras pas » : « tu ne couperas pas l'homme de la femme, ni le couple du Dieu vivant ». La dimension horizontale de l'adultère dépend en effet de sa dimension verticale, laquelle n'ayant pas été reconnue, acceptée, explicitée, l'amour qui vient de Dieu moyennant la vérité, s'en va dans une ambiance de mensonge, et le couple se disloque, le foyer s'éteint, la chair se corrompt. Et à la veille du divorce, en se retournant vers des jours qu'ils avaient crus heureux, ceux que l'on croyait époux et épouse se demandent avec anxiété : « Avons-nous le droit de séparer ce que Dieu a uni ?... Mais est-ce bien Dieu qui nous a unis ? »

« Pourquoi la Loi dit-elle : « Tu ne tueras pas » ? N'est-ce pas parce qu'une tendance néfaste de l'homme pécheur le pousse à considérer son prochain comme son ennemi ? Pourquoi dit-elle : « Tu ne mentiras pas » ? N'est-ce pas pour dénoncer cette tendance morbide à tromper, à falsifier, à parodier, à exagérer, à minimiser, à imaginer au-delà de ce qui est, à voiler ce qui pourtant crève les yeux ? Pourquoi la Loi dit-elle : « Tu ne voleras pas » ? Ceci pour extirper la propension malade qui pousse l'homme déchu à ramasser, à agglutiner, à collectionner, à entasser, à barricader, à posséder, à mettre sa sécurité dans des biens matériels où il suppose trouver un appui pour sa vie, une

assurance pour son avenir, une providence pour ses nécessités. De même, le mot « Tu ne commettras pas d'adultère » ou « Tu ne sépareras pas », dénonce la tendance à l'effondrement, au désengagement, à la dispersion, à l'isolement, à la fuite de l'autre, et cet Autre étant Dieu d'abord, et la femme ensuite.

C'est d'ailleurs le Seigneur Jésus lui-même qui nous a donné la raison, l'esprit de la Loi, dans le Sermon sur la Montagne, au sujet de l'homicide et de la rapine (Mt.5/21-23, 38/42). Il dénonce de même la convoitise (Mt./27-30) qui est à la racine de la répudiation (31-32) dont Yahvé a horreur. Mais c'est au cours d'une discussion avec les pharisiens sur ce point délicat, qu'il rappela le Texte Sacré qui fonde l'unité de l'homme et de la femme sur l'unité de la Trinité. Voici ce texte sur lequel il convient de méditer :

*« Les pharisiens s'étant approchés, lui demandaient, pour le mettre à l'épreuve, s'il est permis à l'homme de répudier sa femme... »*

*« pour le mettre à l'épreuve »* : c'était là une question fort discutée entre les doctes, comme elle l'a toujours été d'ailleurs, puisqu'aucune nation, sur la Terre, n'a encore résolu vraiment la « question du divorce ». A cette époque il convenait d'aborder ce sujet avec les disciplines de l'Ecole, avec tout l'arsenal des opinions des Anciens et des décisions de la jurisprudence. Seuls les érudits qui avaient la mémoire farcie de la tradition des pères osaient donner un avis. Manifestement Jésus de Nazareth, qui n'avaient point suivi les leçons des rabbins, allait étaler, sur ce point litigieux, l'ignorance qui était nécessairement la sienne... »

*« ... Il leur répondit en ces termes : « Que vous a commandé Moïse ? » Et ils dirent : « Moïse nous a prescrit d'écrire un billet de répudiation ».*

Effectivement, cette prescription de Moïse se lit en Deut.24/1-4. Mais il faut être attentif et comprendre l'esprit du texte. Les pharisiens, interlocuteurs de Jésus, veulent lui faire dire ce qu'il ne dit pas. En effet, Moïse ne prescrit pas qu'il faut donner un billet de répudiation : il considère la chose comme un fait, comme une coutume préétablie. Il prescrit seulement qu'une femme répudiée une seconde fois ne pourra pas revenir à son premier mari, car ce serait « une abomination aux yeux de Yahvé ». Ce que la Loi exclut formellement c'est qu'une femme ait plusieurs hommes. Ce que Moïse prescrit au premier chef, c'est la pluralité des maris, la polyandrie, il écarte par conséquent du peuple juif les abus terrifiants qu'ont connus les autres peuples sous le régime du matriarcat.

En outre, l'existence du billet de répudiation était une sauvegarde du foyer : l'homme hésitait toujours à écrire ce billet. Il pouvait, dans un moment de colère, chasser sa femme, ou celle-ci fuir quelque mauvais traitement ; mais quand il fallait s'asseoir, prendre un parchemin, de l'encre, rédiger...cela demandait de la réflexion et du temps. D'autant qu'avec ce billet en mains, la femme allait pouvoir crier partout : « Voyez donc ! Ce n'est pas moi qui suis partie, c'est lui qui m'a renvoyée... » Et comme le mari ne serait pas là pour se défendre, tous les torts retomberaient sur lui...

Nul doute, donc, que la Loi de Moïse bien lue et bien comprise, n'allait pas contre l'unité conjugale et la stabilité du foyer ! C'est pourquoi Jésus invite les pharisiens à se reporter directement à Moïse. Mais il dépasse aussitôt la simple controverse juridique : le Verbe de Dieu Créateur s'appuie sur le terrain ferme de la création, sur les dispositions générales et universelles de la nature humaine :

*« C'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse vous a écrit cette règle, mais au commencement de la création, il les fit mâle et femelle. A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront une seule chair. De sorte qu'il ne sont plus deux mais une seule chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni... »*

Paroles admirables qui montrent bien que le mal ne vient que de nous-mêmes et qu'il ne réside pas dans la création de Dieu !

*« C'est à cause de la dureté de vos cœurs »* : Qu'est-ce qu'un cœur dur, sinon un cœur devenu incapable d'aimer ? Que peuvent les lois sur lui ? Rien. La meilleure des lois ne peut rendre au cœur endurci tendresse, délicatesse, générosité, amour, qui seuls peuvent faire l'unité. Et si l'amour est là, plus besoin de loi, pas plus qu'un homme intègre et vigoureux n'a besoin de béquilles. Les lois, solidaires du péché, le légalisent, l'authentifient, en sont en quelque sorte la force. Beaucoup s'imaginent que lorsque le divorce devient légal, on va vers un mieux-être, une plus grande liberté, un progrès de la civilisation. Ce qui serait un progrès véritable, ce serait que les mariages légaux correspondent effectivement à de vrais mariages, basés sur une volonté de Dieu parfaitement reconnue dans les circonstances et dans les personnes. La loi du divorce ne fait que manifester l'étourderie, l'ignorance, la précipitation, la légèreté, la frivolité de mariages faux, encore qu'ils soient canoniquement et civilement valides. La fragilité des foyers tient en effet à ce qu'ils sont fondés avant que les cœurs soient suffisamment sanctifiés pour être capables d'aimer.

*« Au commencement de la création... »* : Nous pouvons lire mieux encore « au principe de la création », et comprendre : le sens, la raison de la création du mâle et de la femelle, c'est l'unité pour laquelle ils sont faits, et vers laquelle ils aspirent. Quelle joie pour nous de savoir que le Seigneur a sanctionné de son autorité souveraine ce texte fondamental de Gen.1/27 : qu'il s'en est servi pour montrer que l'union de l'homme et de la femme est en rapport direct avec le Dieu vivant et sa Parole : par conséquent qu'elle ne peut aucunement être réduite à un simple contrat humain, civil ou même religieux, si l'on entend par ce mot uniquement le rite extérieur. Cette parole éclaire non seulement la morale, mais aussi la psychologie et la biologie, et c'est dans ce sens-là que nous la retrouverons plus loin pour y discerner toutes les richesses du plan divin sur la nature sexuée.

*« Que l'homme ne sépare pas... »* Jésus rejoint ainsi la définition même de l'adultère : un homme peut être infidèle à son épouse accidentellement, par faiblesse, par entraînement : c'est une faute, ce n'est pas l'adultère proprement dit qui n'apparaît que lorsque l'unité conjugale est en danger. Il est vrai que la faute accidentelle n'est psychologiquement possible que parce que l'unité des personnes n'est pas encore établie dans les zones profondes de la conscience. Quoiqu'il en soit, comprenons bien que cette parole du Seigneur pèse sur le genre humain comme un avertissement, mais aussi hélas, comme une condamnation.

Les gens mariés sont-ils seuls coupables du péché d'adultère ? Notre conception juridique de ce mot tendrait à nous le faire supposer. Mais les considérations que nous avons déjà faites nous permettent de juger plus profondément et plus universellement. En effet, il y a un péché collectif d'homicide, parce que la violence, la révolte, la révolution, la lutte des classes, sont partout répandues dans les airs, imprègnent l'ambiance sociale et familiale, comme autant de poussées et d'invitations à l'homicide. Le vol lui aussi, blesse constamment la conscience collective, puisque partout, grilles, portes, serrures,

gendarmes, coffres forts, prisons, prétendent mettre à abri du cambriolage des biens dont personne ne peut être sûr qu'ils aient été saintement acquis... Les bandits volent illégalement, mais il arrive que des gens qui se croient honnêtes et qui passent pour tels, le fassent dans le cadre des lois, avec beaucoup moins de risques. Ainsi en est-il de l'adultère : on le respire partout. Il n'est plus possible de tourner le bouton d'un poste de radio, d'allumer un téléviseur sans qu'une tromperie conjugale soit le sujet d'une pièce de théâtre, d'un roman feuilleton... L'amour est odieusement profané et déraciné de sa Source ; les relations de l'homme et de la femme sont viciées et détournées de leur sens ; les viveurs et les débauchés ont l'honneur de la chanson et de la célébrité, beaucoup plus qu'un père de famille qui gagne modestement et loyalement sa vie, dans la fidélité et la patience. Ce qu'on appelle liberté de mœurs en ce domaine, n'est qu'un effondrement de la conscience, le refus des responsabilités, la fuite de tout engagement, l'incapacité de poser un acte libre, un acte vraiment humain.

Allons plus loin : ayons le courage de discerner dans l'Eglise elle-même, non pas, certes, dans ses documents infaillibles ou sa sainte liturgie, mais dans ses institutions humaines, la marque de cet état d'incompréhension, de séparation, de rupture des sexes. En effet, la discipline du célibat ecclésiastique ou religieux n'est-elle pas, sous un certain aspect, la preuve évidente qu'au niveau de la conscience collective pour laquelle les lois sont établies, l'unité et la communion entre les sexes semble trop difficile à établir, à maintenir, à parfaire, que mieux vaut laisser pour le Paradis un idéal impossible sur la Terre ? Certes, il y a des raisons spirituelles et très théologiques du célibat religieux, en rapport avec la virginité sacrée. Si elles étaient connues, elles rendraient inutiles les disciplines du célibat qui ne sont nécessaires qu'en raison de notre ignorance des Desseins de la Trinité Sainte sur la trinité créée, l'homme-femme, l'Adam premier et universel. C'est donc au milieu d'un monde encore cassé et sous la contrainte qu'il fait peser sur nous, qu'il faut, en s'appuyant comme nous le faisons sur la divine Parole, découvrir ce qui n'est pas vu encore, expliquer ce qui n'apparaît pas, expliciter un idéal qui paraît encore inaccessible. Nous espérons que l'unité et la communion entre les sexes deviendra possible et réelle, que la rupture de l'adultère se guérira dans la conscience humaine, et que l'amour puisé en Dieu rendra toute loi inutile.

Dans le Sermon sur la Montagne, Jésus a repris, la portant à sa perfection, la prescription mosaïque qui condamne l'adultère, come il l'a fait pour les autres commandements. Il convient de s'arrêter aussi sur l'enseignement qui tomba alors des lèvres du Verbe fait chair :

*« Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu ne commettras pas d'adultère » ; et bien moi je vous dis que quiconque regarde une femme au point de la convoiter a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. »*

Et c'est là que Jésus ajoute, comme le rapporte saint Matthieu, les exigences pour se préserver du scandale : « Si ton œil... si ta main... te scandalise... » (Mt.5/27s)

Saint Matthieu a traduit le mot hébreu « NAPH » par le verbe grec « moïcheuein ». Il jugeait sans doute qu'il était le plus approchant pour rendre l'idée de celui de la langue sacrée. Désormais c'est le même mot qui va figurer dans les autres passages du Nouveau Testament où il est question du même sujet.

Nous devrions le traduire par : « Tu ne profaneras pas ». Tu ne rendras pas profane ce qui est de soi sacré. Quoi donc en effet de plus sacré que l'image et la ressemblance du Dieu vivant dans l'ouvrage de ses mains, dans l'œuvre qui couronne tout l'Univers :

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

l'homme et la femme dans la transparence de la vérité et la communion de l'amour ? Transgresser la loi de Dieu dans ce domaine, c'est autrement plus grave qu'une simple désobéissance rituelle ou cérémonielle ! C'est au niveau ontologique et biologique que la créature offense son Créateur en se détruisant elle-même. C'est pourquoi le Seigneur Jésus en nous traitant, nous, aussi bien que ses contemporains, de « génération adultère et pécheresse », nous indique que nous sommes le fruit d'une nature « profanée » et devenue étrangère, en quelque sorte, à la Trinité Sainte, tombée au dessous de son Dessein merveilleux. Oui, c'est bien cela, même si nous sommes issus d'un mariage légitime, comme l'étaient aussi les honnêtes pharisiens qui contestaient et cherchaient à la mettre à l'épreuve... comme l'était le prophète David, qui avouait : « Ma mère m'a conçu dans le péché, elle m'a enfanté dans l'iniquité » (Ps.51h/7).

Il y a donc un « péché », une déviation, une dépravation, un manque, un vide dans les rapports entre les sexes. Et ce péché qui aboutit à la rupture, qui se manifeste par le divorce, est décelable au niveau de la conscience sous l'aspect de la convoitise. C'est bien en effet ce que dit le Seigneur :

*« Si quelqu'un regarde une femme au point de la convoiter... »<sup>1</sup>*

Voilà le mot : l'Écriture l'utilise en de nombreux passages. Dans un sens large, il désigne d'abord tout désir de possession, aussi bien de la maison, de l'âne, du bœuf, que de la femme du prochain. Puis, dans un sens plus particulier, il vise l'attrait du plaisir sexuel. A vrai dire, le mot, quel qu'il soit, convoitise, concupiscence, appétit sexuel, érotisme... » recouvre toujours une réalité confuse et trouble, car partout l'amour se mêle à la convoitise, à tel point que, dans le langage courant, le mot « amour » profané et détourné de son sens, est employé pour désigner le commerce charnel. Il est difficile je crois de rencontrer quelqu'un qui n'aime que lui-même à travers l'autre, il aimera aussi, presque nécessairement l'autre à travers lui-même. Cette ambiguïté devra se purifier, sinon la convoitise finira par tuer l'amour, comme cela se voit, hélas, si souvent. Celui qui est suffisamment attentif sur les mouvements de son cœur et cherche sans cesse à faire triompher en lui l'amour sur la convoitise, entre de bon gré dans la mouvance de l'Esprit-Saint. Il aboutira tôt ou tard, en fonction de sa générosité et de son abnégation, à l'amour parfait que nous demande le Seigneur : « Comme je vous ai aimés... ». Amour que l'on est en droit d'appeler oblatif. Inversement celui qui se laisse entraîner étourdiment au penchant égocentrique de sa nature viciée cède à la convoitise et fait taire en lui la voix de l'amour, de l'oubli de soi, du dévouement, du sacrifice. Il ne récoltera finalement que confusion et désolation, dans une amère solitude. Certes, la miséricorde de Dieu sera toujours prête à le secourir, mais au cours de sa pénible et décevante existence, il n'aura connu que des jours de malheurs et fait souffrir les autres. Il existe aussi des personnes insatiables comme des gouffres, dont la désespérance et l'ennui sont d'autant plus intolérables que leur convoitise n'a cessé de grandir avec les années, parce qu'elle n'a pas été décelée ni déracinée à temps.

---

<sup>1</sup> - Voici quelques références : Lc.18/11 ; Hb.12/8, 13/4 ; Jc.1/14 : texte important où Jacques nous donne la raison profonde de tous les malheurs et de la mort, en la rattachant au processus de la convoitise. Mt.12/39, 16/4 ; Mc.8/38 ; Rom.8/3 : texte important où l'apôtre ramène toutes les interdictions de l'ancienne Loi à une seule : « Tu ne convoiteras pas ». En accord avec Jacques, il ramène toutes les composantes du péché à une seule racine : la convoitise. Mt.15/19 ; Mc.7/21, 10/11 ; Jn.8/3-4 : la femme surprise en flagrant délit d'adultère. 2 Pe.2/14 ; Mt.19/18 ; Mc.10/19 ; Rom.13/9 : mettre en relation ce texte avec Rom.8/3 et ce que nous avons dit ci-dessus.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

On a voulu faire autrefois une « morale sexuelle », comme si l'on pouvait isoler le sixième commandement du reste de la Loi. Même le ch.18 du Lévitique qui proscrit les désordres sexuels de tout genre, rattache ses enseignements, d'une manière tout à fait explicite, à la connaissance de Yahvé :

*« Ne vous rendez impurs par aucune de ces pratiques ; c'est par elles que ce sont rendues impures les nations que j'ai chassés devant vous. Le pays est devenu impur, j'ai sanctionné sa faute, et le pays a dû vomir ses habitants. Mais vous, vous garderez mes lois et mes coutumes, vous ne commettrez aucune de ces abominations, pas plus le citoyen que l'étranger parmi vous. Car toutes ces abominations-là, les hommes qui ont habité la terre avant vous les ont commises et la terre en a été rendue impure. Si vous la rendez impure, ne vous vomira-t-elle pas comme elle a vomi la nation qui vous a précédés ? Oui, quiconque commet l'une de ces abominations, quelle qu'elle soit, et tous les êtres qui les commettent, seront retranchés de leur peuple. Gardez mes observances, ne mettez pas en pratique ces lois abominables que l'on pratiquait avant vous ; ainsi ne vous rendront-elles pas impurs. Je suis Yahvé, votre Dieu » (Lév.18/24-30).*

Les prophètes condamnent l'adultère en même temps que tout autre manquement à la Loi de Dieu ; ils interdisent la convoitise de la femme aussi bien que la convoitise de tout ce qui appartient au prochain. Jacques explique nettement dans son Epître, que la Loi de Dieu fait un tout, et que l'on ne saurait transgresser un seul point de la Loi sans être justiciable de la Loi toute entière (Jc.2/10-13). Indications précieuses : elles nous permettent d'atteindre la tendance au mal jusqu'en sa racine secrète, afin de l'extirper. Cette racine, c'est le « pour soi », l'égoïsme de l'homme charnel, de ce vieil homme qui va « se corrompant au fil de ses convoitises » (Eph. 4/22). Nous sommes donc amenés, par la pédagogie de la Loi, à ce mystère de « mort et de vie », d'ensevelissement et de résurrection. Il nous faut faire disparaître en nous tout ce qui vient de la « tradition des hommes » étrangère à la Pensée de Dieu, pour dégager l'être créé selon Dieu, en toute justice et vérité, afin qu'il atteigne la sainteté. On ne saurait mieux dire que Paul, dans sa lettre aux Ephésiens:

*« Voici donc ce que je vous dis et déclare dans le Seigneur : ne vous conduisez plus comme les païens, selon la vanité de leurs pensées. Ils ont l'intelligence obscurcie, ils sont étrangers à la vie de Dieu, par l'ignorance et l'aveuglement de leur cœur. Dans leur désespérance, ils se sont livrés aux désordres et à toute espèce d'impureté, avec une ardeur insatiable. Il n'en sera plus ainsi désormais pour vous : vous avez été instruits du Christ - si toutefois vous avez été informés de lui et si vous avez été instruits en lui selon sa vérité ! A savoir : il vous faut laisser votre premier genre de vie, et dépouiller le vieil homme qui se corrompt par les convoitises de l'erreur ; renouveler dans l'Esprit votre mentalité et revêtir l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la Vérité. » (Eph.4/17-24)*

Oui, il faut avoir les dons de l'Esprit et la lumière de la Foi, pour que la Loi prenne tout son sens. Les hébreux en effet appliquaient les prescriptions de Moïse, la circoncision, les rites sacrificiels, célébraient les fêtes qui ponctuaient les saisons, mais comprenaient-ils ce qu'ils faisaient sous le regard de Yahvé ? Paul dégage le vrai sens de la circoncision dans ses Epîtres aux Romains et aux Galates, par rapport au Mystère du Christ. Il faut attendre l'Epître aux Hébreux pour comprendre, par l'immolation sacrificielle volontaire de Jésus, les anciens rites expiatoires. A nous donc, par la lumière des enseignements apostoliques, de dégager pleinement le sens de la Loi, d'en constater les limites, de manière à apprécier à sa juste valeur la transcendance de la Nouvelle Alliance,

donc de l'Ordre biopsychologique inauguré par le christ, par rapport à l'Alliance ancienne, à l'ordre biopsychologique ancien, solidaire du péché et de la Loi.

\*\*\*

**- Fin du chapitre 5 -**

## Chapitre 6

### Les limites et le sens de la Loi

L'Écriture nous apprend que Moïse, en descendant du Sinaï, où il venait de recevoir le Décalogue, voyant l'apostasie et l'idolâtrie du peuple, la trahison du sacerdoce, brisa les deux tables de pierre sur lesquelles Yahvé avait écrit de sa main les Dix Préceptes (Ex.ch.32). Aussitôt s'allume la première guerre de religion : les Lévites, partisans de Moïse, se lèvent avec fureur, tirent l'épée, et frappent les coupables – et d'autres peut-être aussi... Le carnage cesse par l'intercession de Moïse qui apaise cette brusque colère de Dieu. Il remonte sur la montagne pour recevoir, avec une révélation capitale sur la Miséricorde de Yahvé, un nouveau Code d'Alliance, à vrai dire fort différent du premier. On y retrouve seulement la prescription d'adorer le Dieu Unique : la prohibition de l'idolâtrie y étant plus fortement affirmée que précédemment.<sup>1</sup> Mais il n'y est plus directement question de « Tu ne tueras pas », « Tu ne mentiras pas », « Tu ne commettras pas d'adultère », « Tu ne voleras pas ». Ce sont des fêtes qui sont prescrites, ainsi que l'observation du Sabbat.<sup>2</sup>

Dieu aurait-il changé de pensée ? Non pas, mais il tient compte de la faiblesse d'un peuple trop malade, encore incapable de se hausser à la stricte observance du Décalogue. L'instinct d'homicide est encore trop enraciné dans le cœur et la chair de ces barbares pour leur imposer explicitement le commandement : « Tu ne tueras pas ». Toute l'histoire d'Israël va bien démontrer que les Juifs étaient capables d'opérer des génocides : ils exterminèrent de gaité de cœur les populations qui voulurent enrayer leur progression vers la terre Promise. Du livre des Juges jusqu'à celui des Macchabées, ce n'est qu'un tissu de meurtres, de vengeances, de pillages, de séditions, de sang versé : une transgression continuelle du commandement : « Tu ne tueras pas » ! Dieu tolérait : il prévoyait que les nomades à nuque raide dont il faisait son héritage, ne pourraient subsister que de rapines, aussi dans cette deuxième édition de sa Loi, il n'énonce pas clairement : « Tu ne voleras pas ». Moïse peut-être avait-il été trop pressé : il ne mesurait pas les délais qui seraient nécessaires pour que vienne une civilisation construite sur le Décalogue : et nous ne l'avons pas encore vue ! Aussi Dieu prend-il le plus grand soin de lui « révéler son Nom », c'est-à-dire : sa patience, sa longanimité, sa miséricorde, avant de lui prescrire le deuxième code de l'Alliance !

Nous sommes obligés de constater que si les Juifs, dans leur ensemble, n'ont pas été capables d'appliquer le premier Décalogue, celui qui rendrait la Terre agréable comme un Paradis, les chrétiens n'ont pas réalisé davantage la Volonté du Seigneur ainsi formulée : « Tu ne tueras pas, tu ne mentiras pas, tu ne voleras pas, tu ne commettras pas d'adultère... » Car l'histoire des nations prétendues chrétiennes est aussi sauvage, sanglante, abominable, sinon davantage, que la conquête de Canaan, ou l'extermination des populations de Madian. A mesure que les hommes se sont multipliés sur la Terre, l'iniquité a grandi au moins dans les mêmes proportions. Et tout récemment, le développement des sciences et des techniques a servi d'abord à accroître les moyens de destructions, la puissance des armes, la dévastation des campagnes, et la pollution des cités et des sols. Quelle est donc cette malédiction atavique qui pousse l'homme à se

---

<sup>1</sup> - Comparer les ch.20 et 34/10 s. de l'Exode.

<sup>2</sup> - Est-ce seulement pour éviter les répétitions que ces commandements ne sont pas explicitement nommés ? car la suite du texte dit : Yahvé écrivit sur les tables les paroles de l'Alliance, les dix Paroles ».

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

détruire, à mettre tout son génie au service de la mort ? Comment expliquer cette ténébreuse aberration ?

Certes, il y eut des justes et des saints, des hommes pieux, de fidèles observateurs des préceptes, aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Nous n'osons dire qu'ils furent une exception, car il nous est impossible de juger. Parmi les petits et les humbles, ceux que l'histoire ignore, Dieu compte sans doute beaucoup d'âmes qui lui appartiennent, beaucoup de cœurs qui lui sont dévoués. Chez le pécheur, voire le criminel, il reste sans doute une parcelle de terre vierge, un sanctuaire intangible où l'Esprit de Dieu réside encore, prisonnier, emmuré, mais présent. Nous le savons, nous l'espérons de tout cœur...L'histoire du larron qui reconnaît Jésus en payant pour ses crimes, est significative à cet égard. Mais l'histoire des nations nous oblige à reconnaître ce que Jésus disait à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jn.18/36). Et l'on pourrait dire aussi en pleurant avec le psalmiste : « Mes yeux versent des torrents de larmes parce que l'on observe pas ta loi... » (Ps.118). En effet, le comportement collectif et quasi unanime des hommes ne se réfère pas à la Loi de Dieu.

Leur bon cœur ne fait jamais défaut, ni leur générosité : il suffit de voir avec quelle somme d'héroïsme le guerrier risque sa vie pour la cause qu'il défend, sans doute parce qu'il la croit bonne. C'est le « Prince de ce monde » qui sait jouer habilement sur l'aveuglement de la conscience pour parvenir à ses fins, à savoir la mort, en tirant parti de ce qu'il y a de meilleur en l'homme. La loi n'a donc servi de rien ? Nous ne saurions le dire ; sans la Loi, l'humanité n'aurait peut-être pas survécu et serait anéanti depuis longtemps. Qui peut le savoir ? La Loi aurait donc assuré une survie de l'espèce humaine ? C'est ce que démontre l'existence même du peuple juif, porteur de la Loi, et son messager pour les nations. Il est plus vigoureux que jamais, malgré ses tribulations, malgré les efforts gigantesques déployés pour son anéantissement. Il est toujours fier de sa vocation divine, tout en désobéissant constamment aux préceptes dont il est le héraut ! on ne peut plus dire qu'il soit idolâtre, comme le furent ses ancêtres qui préférèrent le veau d'or à Yahvé ; mais il n'y a pas chez lui un culte officiel, une profession de foi unanime, et par rapport à Jésus il reste et demeure dans l'apostasie formelle et l'incrédulité quasi totale. Chez lui, comme chez nous, il n'y a qu'un « petit reste », qui n'a pas fléchi le genou devant Baal ou devant Mammon.

C'est donc un scandale ! La Loi qui vient de Dieu lui-même n'a pas réussi à assurer le bonheur de l'humanité ! Pourquoi donc ? Le législateur se serait-il trompé ? Certes non ! Il n'est pas comme ces législateurs humains qui multiplient des lois contradictoires, sans jamais parvenir à cet ordre social, à cette « république » qu'ils poursuivent comme une chimère... La faute est du côté de l'homme, récalcitrant, lâche ou cupide, qui délaisse la parole qui pourrait le sauver, ou du moins le rendre moins malheureux, transformer la Terre en lieu de délices, en attendant que la conscience se réveille à la lumière totale du Dessein de la Trinité sur la nature humaine ! Aussi, après tant de siècles d'expérience amère du péché, nous devenons capables de comprendre l'argumentation de Paul qui liait étroitement l'iniquité à la Loi, comme l'envers et l'endroit d'un vieil habit qui tombe en loques, sans cesse rapiécé, et sans cesse déchiré, et qui ne peut ni réchauffer ni vivifier celui qui cherche à s'en recouvrir :

*« Que dirons-nous donc ? La Loi est-elle péché ? Certes non ! Mais je n'aurais jamais connu le péché sans l'intermédiaire de la Loi. En effet, je n'aurais su discerner la convoitise, si la Loi n'avait dit : « Tu ne convoiteras pas ... »*

Et je n'aurais jamais connu la tendance homicide si la Loi n'avait dit : « Tu ne tueras pas ». En effet, combien de peuples sans loi se sont fait une gloire de l'homicide ? Pour qu'un citoyen soit un « bon soldat » (oh ! étrange dissonance des mots « bon » et « soldat » !...), il est rigoureusement nécessaire qu'il sache et veuille tuer hardiment et sans aucun scrupule, qu'il soit bien assuré qu'en agissant ainsi il accomplit son stricte devoir. Le vrai soldat, conditionné pour le meurtre, en principe tue tout le monde sauf ceux qu'il lui est interdit de tuer ; il arrive même que dans la même armée, on tue les déserteurs, les mutins, les espions, les traîtres, tous ceux justement qui doutent et refusent de tuer ! Certains héros n'ont pas hésité à abattre des chefs trop mous par les armes qui leur étaient données contre l'ennemi. Si l'on dit à un soldat : « Tu ne tueras pas » : il ne peut plus être soldat, sinon dans une armée pacifique, armée de pelles et de pioches, de charrues et de batteuses...

De même, je n'aurais pas connu la cupidité, cette soif de posséder, si la Loi ne m'avait dit : « Tu ne voleras pas ». Les peuples qui vivent en pleine brousse de la cueillette des fruits ont-ils besoin de ce commandement ? Qu'y a-t-il de plus naturel que de prendre ce qui est à portée de main ? Aucun être vivant ne saurait subsister sans satisfaire son désir de manger, de boire, de s'abriter, sans une certaine sécurité appuyée sur la possession des choses, ne serait-ce qu'un terrier, une caverne, une hutte ? Ainsi, il n'est pas facile pour l'homme « animal », de comprendre que sa véritable loi, celle qui convient à sa nature d'homme, et non point à sa nature déchue d'animal, est de donner et non de prendre, de cultiver et non d'exploiter, d'embellir et non de ravager.

Mais c'est dans le domaine de la sexualité que la Loi impose à l'homme le retournement le plus difficile, puisque la femme est « le plus grand des désirs de l'homme » (Si.36/22). Sans la barrière de la Loi, en ces domaines, l'humanité se serait depuis longtemps effondrée sur elle-même dans une prolifération véritablement explosive : et cette menace subsiste, s'accroît même, puisque paradoxalement ce sont les peuples sous-développés qui se développent le plus ! Lorsque le corps devient l'instrument du péché, selon la pertinente expression de Paul (Rom.6), Dieu lui-même, tout miséricordieux qu'il soit, est obligé d'envoyer le feu du ciel sur Sodome. Et puisque la mort, manifestation de la colère de Dieu, selon les antiques sentences, subsiste encore universellement, nous devons conclure que nos corps sont encore des « instruments de péché », que ce soit dans le cadre ou hors du cadre de la Loi.

*« ...Voici donc que le péché, qui prend force par l'intermédiaire du commandement, a accompli en moi toute convoitise ; sans la Loi en effet, le péché est mort... »*

C'est-à-dire qu'il est indiscernable à la conscience claire, comme s'il n'existait pas. Mon action toute spontanée, toute bonne qu'elle me paraisse, n'est cependant pas pour autant conforme à la Pensée de Dieu. Comment donc vais-je me rendre compte de cette distorsion ? Par la Loi, c'est bien ce que dit Paul :

*« Quant à moi je vivais autrefois sans la Loi... »*

Evoquons en effet ces épopées héroïques des transgresseurs inconscients de la Loi qui tuent, violent, et pillent sans vergogne : ils se livrent à l'aventure de la vie sans frein, trompés par le Prince de ce monde qui les manœuvre au gré de leurs instincts animaux. Les peuples qui commencent à être affinés par la Loi les appellent les « Barbares », et redoutent leurs invasions. Mais ceux-ci perdent tout en voulant tout gagner.

*« Mais à l'avènement du commandement, le péché a repris vie, et moi je suis mort ; et il est arrivé que le commandement qui m'était donné pour la vie a provoqué la mort... »*

Le vieil homme avec ses convoitises dénoncées par la Loi doit mourir : mais la Loi lui en donne la raison : c'est le péché. Et la conscience du péché sous la lumière de la Loi provoque évidemment une angoisse, qui est, effectivement, dans les profondeurs de l'être, la véritable cause de la mort.

*« C'est en effet le péché qui, prenant force à travers le commandement, m'a terrassé et m'a tué : oui, cette Loi sainte, ce commandement juste et bon... »*

A travers la Loi, Dieu certes est un accusateur. Il ne dit plus, comme il disait au commencement : « Si tu manges de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu mourras de mort » ; mais : « tu as mangé de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, il te faut donc mourir... » La Loi est donc bien la même sentence de mort, mais prononcée non plus avant mais après la faute. Il est certain que si l'homme déchu pouvait se conformer exactement à la Loi, - mais il lui faut la Foi pour cela ! - la Loi sainte serait pour lui source de vie et de salut.

*« Ce qui était bon pour moi a donc tourné à la mort ? Non pas ; mais c'est le péché, pour qu'il se révèle péché, qui, à travers ce qui était bon pour moi, a perpétré la mort. Ainsi, par le moyen du précepte, la perversité du péché devient-elle tout à fait évidente... » (Rom.ch.7)*

Ainsi la caducité de l'ordre humain tributaire du péché a trouvé son explication : Paul écrivant cela avait la lumière parfaite sur ce qu'il appelle le « péché », qu'il semble personnifier, et qui mutile l'homme en le rendant incapable d'accomplir une loi bonne, juste et sainte.

Que procure donc la Loi ? - la connaissance du péché. Et c'est déjà beaucoup. Cependant, comme l'histoire le démontre, aussi bien celle qui est appelée « sainte » que l'autre, l'homme convaincu de péché n'arrive pas à le définir, à situer exactement ce « péché », cause de tous les vices de son comportement. Il lui faut pour cela la Révélation de Jésus-Christ : alors les prescriptions de la Loi deviennent lumineuses et leur pédagogie évidente.

Car, dans le cadre de la Loi, l'Esprit de Dieu était au travail, dans le « petit reste d'Israël », si bien que la tige de Jessé a fleuri, que l'ordre ancien a donné son fruit : le Messie est venu et il est venu en réponse à une foi parfaitement simple et lucide qui a dépassé l'ordre de la Loi. Marie en effet arrive comme le fruit béni de cette sainte union de Joachim et Anne, et sans doute aussi de leurs parents, dont les noms nous sont inconnus, qui, sous la pédagogie de la Loi, ont retrouvé quelque chose des secrets du Paradis terrestre, de cette vérité qui était oubliée et transgressée depuis tant de générations. La réponse de Dieu aux prières de son peuple n'est pas explicable autrement que par la victoire de la Foi de Marie.

Lorsque la Foi porte son fruit, elle débouche dans un ordre biopsychologique nouveau. Heureusement ! Car à vrai dire, si la Loi de Moïse était appliquée rigoureusement, sans autre espoir que les promesses qu'elle donne, le spectre de la mort ne serait pas écarté. La longueur des jours qu'elle promet serait imprégné d'un insupportable ennui. L'Ecclésiaste l'a bien constaté, au terme de tout ce que la Loi peut

donner de meilleur : « Tout n'est que vanité et poursuite du vent ». Il pose la question en homme vraiment désillusionné : « Que revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le Soleil ? »

*« Une génération s'en va, une génération vient,  
Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie,  
Tout est ennuyeux... »*

Il est vrai que l'homme peut se divertir et s'amuser pendant un certain temps avec les ouvrages de ses mains. Les courses de chars, qui autrefois attiraient tant de monde dans les cirques, sont remplacées par les courses de voitures, les paquebots ont remplacé les galères, les trains les diligences, Concorde reliera Paris à New York en moins d'une heure, permettant à quelques rares citoyens pressés et influents de risquer leur vie en le payant très cher dans un engin d'une fragilité égale à sa technique... Quelques-uns parmi les fils d'Adam, égarés et à l'étroit – ô combien ! – dans des capsules, s'élanceront vers la Lune, ou à la rigueur vers Mars ou Vénus, en n'ayant qu'un désir, c'est d'en revenir... Et puis après ? La cavalcade de ce monde va plus vite, elle change de couleur et de forme, mais elle va toujours au tombeau. Il s'y produit beaucoup de désordre et de tumulte, et à supposer que la Loi de Moïse y soit rigoureusement appliquée, elle deviendrait sereine et silencieuse, comme une procession, mais elle irait toujours vers la fosse...

La Loi a ses limites : elle enferme l'homme entre une naissance sanglante et une mort toujours affreuse. Mais elle dit à l'homme : « Cette vie précaire que tu as sur la Terre, toute empreinte de larmes, de cris, de deuil, n'est pas celle que ton Créateur a rêvée pour toi. Tu t'es placé sous le signe du bien et du mal, donc sous le jugement de condamnation de la sentence divine. Alors, nous nous tournons vers la Loi pour l'interroger, et nous lui demandons : « Que faut-il faire ? » Et elle nous répond : « Observez bien les rites qui vous ont été prescrits, les commandements que vous avez entendus ; aimez Dieu par-dessus toutes choses, c'est-à-dire en surmontant le scandale de vos épreuves et de vos malheurs. Efforcez-vous de chanter malgré la souffrance, malgré la mort, exprimez-lui votre action de grâce. Vous dépasserez ainsi votre ennui quotidien, et vous sentirez peu à peu que vous étiez appelés à tout autre chose, dans l'Ordre de la connaissance de Dieu et de ses Mystères. » Et c'est ainsi que la Loi bien comprise nous conduit à la Foi.

Mais dira-t-on, admettre la Foi, n'est-ce pas déjà avoir la Foi ? Oui, c'est admettre déjà que Dieu nous a parlé : les Juifs admettaient que Dieu avait parlé à leurs pères de multiples manières et sous de nombreuses formes (Hb.1/1-3). Moïse cependant n'a pas pu voir la Face de Dieu : c'est-à-dire qu'il n'a pas eu la pleine Révélation. Il faut aller plus loin, et admettre que « Dieu, en ces derniers temps, nous a parlé en fils ». C'est l'acte de Foi en Jésus fils de Dieu en notre nature humaine d'abord, puis en sa nature divine ensuite, qui nous donne la vraie connaissance du Dessein de Dieu par lequel nous aurons le Salut. La Loi certes, est déjà une indication de la Pensée de Dieu. Elle tend à éviter un plus grand mal, à rendre le séjour terrestre sinon agréable, du moins supportable. Elle nous a été donnée, nous dit l'Écriture, par le ministère des Anges, et par un médiateur qui était Moïse. Il contempla le Tabernacle céleste, et en reproduisit le symbole terrestre par le Temple et toutes ses lois cérémonielles. Il n'a pu dire clairement tout ce qu'il avait vu, les fils d'Israël ne l'eurent pas compris. La Loi est donc bien une partie de la Pensée de Dieu, et son expression symbolique, mais elle tient compte du mauvais choix de l'homme.

La Foi dont nous parlons ici transcende la Loi et elle nous en donne en quelque sorte la raison, car elle nous donne la connaissance exacte de la Pensée de Dieu qui permettra

à l'homme-femme de rejoindre le plan premier qui préexistait au péché, et dépasse par conséquent la figure de ce monde conçu et élaboré sous le signe du péché. C'est pourquoi Paul dit que la vraie justice ne peut venir que de la Foi. La Foi est donc l'accès à cette « Sagesse de Dieu qu'aucun des sages de ce monde n'a connue » (1 Cor.2). C'est la montée à la « Montagne de Yahvé » - du sommet de laquelle on peut contempler tout l'itinéraire parcouru sous la conduite de la Loi - par cette caravane désordonnée et tumultueuse des fils d'Adam égarés comme des brebis sans pasteurs. La Foi est l'entrée dans la « Tente de Yahvé », dans son intimité, au lieu de sa demeure, où il nous instruit directement par son Esprit, non seulement de ce qu'il y a de bien, de meilleur, mais de parfait.

Est-il possible que notre Créateur souverain nous fasse une telle confiance ? Elle est faite depuis longtemps, à l'Univers entier, et à chacun d'entre nous, jusqu'aux plus petits, jusqu'aux enfants les plus humbles, souvent plus perspicaces en ce domaine que les doctes (Mt.11/25-27). « Dieu nous a parlé tout récemment par son fils qu'il a fait héritier de tout l'Univers... » Et s'étant ainsi manifesté lui-même en Jésus, il nous a dit absolument tout ce que nous avons à savoir pour entrer dans la super-connaissance de son Mystère. Par cette super-connaissance (epignosis) pourra s'établir l'ordre biopsychologique qui convient réellement à notre nature, ordre dans lequel la mort est exclue, ordre qui ne tombe plus sous les antiques sentences de condamnation, ordre où les promesses sont celles d'une vie qui ne connaît plus de déclin. « Celui qui croit en moi ne verra jamais la mort » (Jn.8/51, 11/25-26, 5/24...).

Oui, quelle différence, quel abîme entre la conscience servile, l'obéissance aveugle du croyant qui admet que Dieu est plus intelligent que lui et qu'Il mérite d'être écouté, et cette claire intelligence du Bon Plaisir de Dieu sur notre nature, expliquée par son Mystère Trinitaire ! Plût à Dieu bien sûr que les hommes aient eu au moins ce minimum de bonne volonté et de bon sens par lesquels ils admettraient d'abord que Dieu ne peut ni se tromper ni les tromper ! Qu'ils lui doivent obéissance beaucoup plus qu'aux lois et aux règlements par lesquels ils s'asservissent les uns aux autres !... Si la conscience collective de l'humanité pouvait opérer cette révolution, quelle heureuse transformation de toute la planète ! Le judaïsme aurait alors achevé la conquête du monde, puisque toutes les législations s'inspireraient du Décalogue. Mais il est peu probable que les hommes se rangent volontiers et universellement sous la Loi de Moïse : ils en devinent trop les imperfections et les limites. C'est la Foi chrétienne, l'Évangile dans toute sa pureté et toute sa force qui nous amènera cette régénération que le Christ a promise et qui doit accompagner son merveilleux retour dans la gloire (Mt.19/28).

\*\*\*

**- Fin du chapitre 6 -**

## Deuxième partie

### L'homme devant la Foi en vue de sa guérison

#### Chapitre 7

##### La Lumière de la Trinité

##### Dieu les fit mâle et femelle

« C'est trop beau pour y croire ! »

Telle est l'expression du prisonnier, longtemps enfermé dans un obscur cachot, lorsqu'il voit s'ouvrir devant lui la porte de la liberté et de la lumière. Il risque de trembler, de reculer, de se scandaliser du vrai, comme il s'était scandalisé de son malheur lorsqu'on l'a lié de chaînes. L'habitude de la servitude a été si longue, elle a si profondément gravé son empreinte, jusque dans ses réflexes organiques, que la libération est un véritable déchirement. Il faut passer par un purgatoire de feu pour retrouver la simplicité toute divine du merveilleux Dessein de la Trinité qui, dès la création du monde, était à notre portée (Mt.25/34). Eh quoi ! nous cherchions une loi dans les hauteurs des nuages... Elle n'y est pas. Au-delà des mers, au-delà des espaces, dans les planètes lointaines... Elle n'y est pas davantage. La Loi de la Foi qui nous sauve, c'est-à-dire le Bon Plaisir de Dieu est « dans notre bouche et dans notre cœur » (Deut.30/11s.), dans les sourdes aspirations de notre être. Il suffit de mettre au jour ce « Royaume de Dieu qui est au-dedans de nous » (Lc.17/21). A ceux qui continuent de dire, alors qu'ils ont en mains la charte qui les délivre et qui les sauve : « C'est trop beau pour y croire ! », le Seigneur répond : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » (Mt.14/31). Et lorsque, d'ici peu d'années, nous contemplerons la Vérité toute entière face à face, nous dirons : « Mais c'est évident ! C'est incroyablement simple ! » Et le Seigneur nous répondra dans un sourire : « N'est-il pas vrai ? ».

La Trinité Sainte est supérieurement intelligente - est-il besoin de le dire ? Les Trois Divines Personnes savent de toute éternité que l'homme n'est pas, lui, d'une intelligence très rapide ni très perspicace. Il fallait donc que notre Créateur et souverain Maître nous donnât, dans l'ouvrage même de sa création en nous, le moyen aisé et facile de parvenir au bonheur qu'il nous destinait en nous appelant à l'existence. Il l'a fait. Et pour bien le comprendre, pour bien le voir, il nous faut faire abstraction de tout ce que nous avons « produit » en ce monde, somme de vanités et de sottises, de systèmes de pensée et de philosophie, de morales, de codes de droit, somme de cités et de vêtements, et finalement d'ersatz de bonheurs au rabais. Faisons le bond aux origines, comme nous le demande l'Écriture. Allons au premier homme, à l'Adam premier, tel qu'il est sorti, nu et vrai, de la main de Dieu. Et dans cette perspective, nous allons découvrir l'essentiel, la Vérité primordiale qui est de tous les temps, parce qu'elle est transcendante au temps.

Cependant, n'allons pas nous imaginer naïvement qu'Adam était un autre homme que nous : non, non ! C'est bien le même homme présent aux origines, présent et multiplié aujourd'hui, malgré les déficiences dues au péché, et présent au terme de sa rédemption, lorsque tout sera rétabli selon la Pensée du Père. Adam est en nous, même si nous sommes habillés, même si nous nous croyons civilisés, même si nous sommes devenus

sauvages. La nature est modifiée dans ses épiphénomènes, ses apparences, certains aspects de son comportement : elle reste cependant identiquement la même. Et pour savoir ce que contient notre nature, interrogeons le Verbe de Dieu par qui nous existons, car « lui sait ce qu'il y a dans l'homme » (Jn.2/25).

Revenir en imagination « au commencement », est un moyen astucieux pour rejoindre « notre principe ». Les deux mots en effet n'en forment qu'un seul dans les langues sacrées. Les Apôtres questionnèrent un jour Jésus sur la fin des temps ; il leur répondit : « Pourquoi m'interrogez-vous sur la fin, alors que vous n'êtes même pas dans le commencement ? Soyez dans le commencement et vous serez aussi dans la fin, et vous ne connaîtrez pas la mort. » (Logion 18 de l'Évangile de St Thomas). Ce qui démontre bien, par l'autorité du Verbe divin, que depuis la sinistre aventure du péché, l'homme est tombé au-dessous de sa nature, au-dessous de son principe, et nous dirions, en termes actuels, au-dessous de sa loi spécifique. Revenons donc au principe ! Qu'y a-t-il donc au principe ?

*« Au principe, il y a le Verbe,  
« Et le Verbe est auprès de Dieu  
« Et le Verbe est Dieu. (Jn.1/1)*

Au principe, au commencement, avant que le monde fût - le poète biblique l'avait déjà chanté en contemplant la sagesse à l'œuvre (Pr.8 ; Si.24) – mais aujourd'hui aussi, car le monde ne cesse d'être maintenu dans l'existence, dans l'ordre et l'harmonie par la Trinité Sainte qui demeure et pour qui le passé et l'avenir sont un éternel présent.

Tel est le Principe : ce n'est pas un coup d'envoi pour une partie de football, le signal de départ d'une course, le mouvement imprimé au balancier d'une pendule ; le Principe, c'est Quelqu'un par qui subsiste toute chose, c'est-à-dire l'Univers entier, dont je suis.

Il existe un Bonheur, une Joie, une Plénitude, un Amour incommensurable, une Lumière invisible, une Paix inaltérable, un Être sans limite, incréé, indépendant, souverainement libre qui pénètre tout et qui ordonne tout, qui éclaire tout et qui vivifie tout ; et cependant les merveilles infinies d'un Univers incroyablement beau et grand ne lui ajoutent rien. Les milliards d'années que racontent les étoiles et les galaxies ne sont qu'une seconde pour lui. Même si elles n'avaient pas existé, même si le Soleil n'avait jamais brillé, même si je n'existais pas moi-même, car mon existence n'est pas nécessaire, le Principe divin existe, ne perdant rien, ne gagnant rien en bonheur, en joie et en paix par l'ouvrage de sa création.

Ne soyons pas illusionnés par ces malheureux fossoyeurs de notre temps qui cherchent le principe de l'homme en déterrants des cadavres antiques, retrouvés par hasard dans une carrière, dans les alluvions d'un fleuve, dans le sol argileux d'une caverne... Ces recherches ont la valeur d'un amusement, et ne donneront aucune réponse à la véritable question, d'un tout autre ordre, que nous nous posons tous, implicitement ou explicitement : « Quel est mon Principe ? Quel est notre Principe ? » C'est le Verbe de Dieu qui nous répond et qui nous dit : « Nous sommes, mon Père et Moi, dans l'unité de l'Esprit, votre Principe ». C'est bien ce que Jésus disait aux pharisiens qui se scandalisaient de sa prétention à être plus grand qu'Abraham. « Qui donc es-tu ? » lui demandèrent-ils. Il leur répondit : « Le principe, moi qui vous parle »<sup>1</sup>. D'ailleurs il

---

<sup>1</sup> - Jn.7/25. La traduction de cette parole est contestée par certains modernes. C'est la Vulgate qui a raison : « Principium, qui est loquor vobis » : « Le Principe, moi qui vous parle », ou encore : « Le Principe, précisément ce que je vous dis » (oti kai lalo umin). Grammaticalement, il est impossible de comprendre autrement la Parole du Seigneur. Le Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

pourrait ajouter : « Votre Principe, hommes de peu de foi, n'est pas une chose, mais une Personne ; mieux encore : c'est l'unité de deux Personnes infinies et immenses dans une troisième qui s'appelle l'Esprit ».

Une séduction diabolique voudrait nous faire croire que nous ne sommes rattachés qu'à la Terre et aux lois impersonnelles – d'autant plus impénétrables que l'on refuse d'y voir la trace de Dieu ! – d'une prétendue évolution... Ces hypothèses de rampants ne peuvent rien nous apprendre de plus que nous ne savons déjà : nous appartenons à la Terre et nous sommes physiologiquement tributaires de tous les « éléments du monde » qui sont en nous comme des constituants merveilleusement agencés. Mais notre dignité, notre vocation, notre aspiration sont ailleurs : en Dieu, qui est notre principe et notre fin, notre joie, notre lumière, notre espérance, notre bonheur.

En effet : Dieu est-il heureux ? Voilà la question... Les enfants interrogés ainsi lèvent timidement la main, ils hésitent. Ils supposent que Dieu ne saurait être pleinement heureux tant que les hommes sont méchants. Ils n'ont pas tort en un sens. Le péché reste une grave offense à la Majesté divine. Dieu s'est tellement rendu solidaire de sa création en nous, qu'il a supporté lui-même en Agneau immolé, dans la Personne du Fils, toute l'iniquité du monde. Mais ce n'est là qu'une souffrance temporelle, même si l'on a pu dire que Jésus était en Agonie jusqu'à la fin du monde. Marie elle aussi, est venue toute en pleurs sur la Montagne de la Salette et ailleurs, nous montrer que sa compassion à nos misères était parfaitement compatible avec sa joie et sa gloire célestes. Mais un temps bienheureux viendra où la sombre histoire du péché sera terminée, et tout sera alors restauré dans l'ineffable joie divine : car Dieu est le bonheur même.

Quelle est donc la raison du bonheur de Dieu ? Est-ce la toute-puissance ? Il est vrai qu'il a limité volontairement sa toute-puissance en créant l'homme libre, et l'Ange aussi, qui peuvent l'un et l'autre, par leur mauvais vouloir ou leur ignorance, tenir en échec son Bon Plaisir ! Est-ce son immensité ? Sa souveraine intelligence ? Sa liberté totale ? Est-ce la splendeur de sa création ? Tout en se réjouissant dans toutes ses œuvres, comme le dit l'Écriture ((Ps.103/31), il ne crée que pour appeler à participer à son bonheur une infinité de créatures. Mais n'eût-il pas créé, il eût été tout aussi joyeux : son allégresse est un débordement formidable d'être et de vie. Est-ce donc l'amour qui est la raison profonde du bonheur de Dieu ? Oui, sans aucun doute, **l'amour**.

C'est pourquoi il est inconcevable que Dieu soit solitaire ! Les Prophètes d'Israël l'avaient parfaitement deviné, eux qui plaçaient en Dieu même, en l'Unique une « Sagesse » confidente de ses pensées, collaboratrice de ses ouvrages (Prov.8/22s ; Si.24/8-9, etc). Sans doute, avec tout le peuple saint, ils proclamaient chaque jour en leur particulier, et chaque Sabbat à la synagogue : « Yahvé est seul Seigneur ! » (Deut.6/5s.). Avec quelle ferveur ils laissaient monter cette affirmation sur leurs lèvres, avec quelles délices ils en savouraient la solidité, face aux idoles des nations qui ne sont rien. Il n'y a pas de panthéon dans les hauteurs ; il n'y a là-haut ni tumulte ni vacarme, ni rivalités, ni guerres, ni confusion, comme le prétendaient les mythologies païennes. Il est l'Unique et il remplit tout. Le Ciel et la Terre sont resplendissants de sa gloire. Il est le Souverain Législateur, inconnu des nations mais révélé à Israël (Ps.147, fin). Mais cette unicité qui est aussi une transcendance n'est pas une solitude. Il existe un dialogue incessant, une confiance perpétuelle, un échange merveilleux dans une transparence idéale, un baiser qui appelle dans son souffle une multitude innombrable à se réjouir de l'amour créé,

---

scandale qu'elle provoqua chez les pharisiens montre assez ce qu'elle signifie (cf. notre commentaire de Jean).

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

même avant d'avoir la révélation explicite du Mystère divin. Les Hébreux savaient pertinemment que le Nom même de Dieu est pluriel : « Elohim ». Et lorsque leur Père Abraham avait vu Dieu, ce Dieu qui s'appelait le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », il avait vu trois hommes. Cette vision, gravée dans la mémoire ancestrale de la Race élue, n'était-elle pas à elle seule, hautement significative ? <sup>1</sup>

Nous avons cru bon en Occident, et aussi en Orient dès l'époque patristique, de transposer le Mystère de la Trinité dans les concepts de la philosophie. Cette entreprise a peut-être l'avantage de définir inébranlablement le dogme, et de rendre accessible à la raison intellectuelle quelque aspect de la connaissance de Dieu ; mais nous sommes obligés de reconnaître que l'abstraction, étrangère à l'Écriture, tourne court en ce domaine : lorsque les théologiens « dérobent la clé du Royaume de Dieu » (Mt.23/13), prétendent enfermer la Divinité dans leurs formules, les bons chrétiens se trouvent un peu perdus, ils croient alors que Dieu est « incompréhensible », et ils ne voient plus que les « Mystères de la Foi » leur ont été révélés pour être mis en application.

Car du moment que « Dieu est amour », il est vain de prétendre « connaître », par un ensemble de notions, de syllogismes, de concepts et de raisonnements. Tout ce qui était possible a été fait en ce domaine, et nous n'avons point vu que cette manière purement intellectuelle de connaître, ou de contempler Dieu, ait réalisé la promesse formelle de Jésus : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent toi, Père, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn.17/3). Il faut entendre ce mot « connaître » dans le sens de « faire l'expérience de » : c'est bien là le sens étymologique du mot dans la langue sacrée. Ce n'est en effet qu'une connaissance pratique, expérimentale, vivante de la Trinité qui nous établit dans la vie éternelle. Expérimentale ? Ce mot n'est-il pas surprenant ? Il l'est pour nous, mais non pas pour les Hébreux qui, lorsqu'ils disaient « connaître », prononçaient le mot « main », comme nous dirions en français : « manier, manipuler », autant d'opérations extrêmement concrètes et sensibles. C'est bien d'ailleurs dans ce sens que l'Apôtre Jean dirige notre contemplation de Jésus-Christ, vers une connaissance concrète et incarnée :

*« Ce qui était dès le principe (dès le commencement)  
« ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux,  
« ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché  
« du Verbe de vie ;  
« car la vie a été manifesté, et nous l'avons vue,  
« et nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons cette vie éternelle,  
« qui était auprès du Père et qui nous est apparue  
« et ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons,  
« afin que vous soyez en communion avec nous ;  
« quant à cette communion, elle est avec le Père, et avec son Fils Jésus  
« tout cela nous vous l'écrivons pour que votre joie soit pleine...(1Jn. 1/1-5).*

Certes le disciple bien-aimé qui reposa sur le sein du Seigneur, savait que la connaissance de Dieu en Jésus-Christ, seule route pour aller au Père (Jn.14/6-11), est d'ordre expérimental et sensible ! Il avait l'expérience de ce que promettait le Seigneur, au soir de la Cène : « Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit entière » (Jn.16/24) ; ou encore, pour lui, la prière de

---

<sup>1</sup> - Gen.18/2. L'hébreu biblique est une langue très concrète, mais dont les racines ont toujours valeur de symbole ; elle est synthétique, en ce sens qu'elle relie toujours la réalité invisible (que nous tâchons d'exprimer par des concepts abstraits) aux réalités concrètes et aux organes des sens.

Jésus était exaucée : « Maintenant, Père, je viens à toi, et je prie ainsi dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de la joie » (Jn.17/13). Nous pouvons l'avoir aussi, nous autres, cette plénitude de joie : elle est à notre portée, car la parole qui retentissait aux oreilles des Apôtres nous l'avons toute entière dans l'Évangile. En Jésus, le Père nous a dit tout ce qu'il avait à nous dire. Il ne peut rien ajouter de plus : il nous suffit donc d'exploiter le trésor qui nous est donné, ce trésor inépuisable de la divine Parole. Par elle, nous sommes introduits dans la connaissance de la Trinité omniprésente, et donc dans la joie même de Dieu, telle que nous l'aurons éternellement.

Car Dieu est le plus connaissable de tous les êtres ! Qui donc a osé dire que Dieu était incompréhensible, inconnaissable, inaccessible ? Dieu aurait-il parlé pour ne rien dire ? Loin de nous cette pensée blasphématoire ! Serait-il assez malhabile pour parler sans se faire comprendre ? Écoutons saint Paul nous affirmer, et nous démontrer, qu'il avait une « super-connaissance » du Mystère de Dieu. Et il nous demande d'entrer nous-mêmes dans cette connaissance suréminente, avec toute la hardiesse de la Foi, par laquelle nous serons instruits « de la hauteur, de la profondeur, de la longueur et de la largeur pour être ainsi remplis de la plénitude de Dieu » (Eph.3/14-19)<sup>1</sup>. Dieu certes était devenu obscur, son visage s'était voilé, - pas complètement toutefois - durant les longs siècles d'errance, où progressivement les souvenirs du Paradis Terrestre et de la Révélation primitive s'étaient atténués...<sup>2</sup> Le sentiment religieux, toujours vivace au cœur de l'homme, recherchait à tâtons « ce qui n'était pas tout à fait oublié »<sup>3</sup>. Qu'on lise donc les auteurs païens - prétendus païens - tels que les Tragiques, les poètes, tel Platon, tel Xénophon qui nous parle tous deux de la religion de Socrate ! Ils gardent encore une très haute connaissance des attributs divins, de la divine Providence. Sans doute les païens avaient imaginé le Panthéon, que l'on juge indigne de la Divinité parce que l'on a perdu, qui sait, la clé de ses antiques symboles ?... Mais nous avons infiniment mieux, heureusement, que les déductions hésitantes des philosophes, que les trouvailles des poètes : nous avons la Parole de Dieu lui-même, qui est intervenu pour faire de certains hommes ses messagers ; tel Isaïe qui, ayant vu la gloire de l'Unique dans le Temple de Jérusalem, fut terrassé devant sa Majesté, et qui, purifié par le Séraphin, entendit alors la voix :

*« Qui enverrai-je ? Et qui ira pour nous ? »<sup>4</sup>*

---

<sup>1</sup> - Eph ;3/14-19. Il faut remarquer que c'est par l'amour, la charité, que l'on entre dans cette super-connaissance, c'est la voie sur-excellente indiquée au ch.13 e la 1<sup>ère</sup> aux Corinthiens.

<sup>2</sup> - Je tiens en effet pour absolument certaine la thèse de Foi selon laquelle dès le moment de la création, l'homme a été instruit de la Révélation divine, qu'il comprenait par la grâce et l'assistance de l'Esprit-Saint. Cette Révélation était condensée et formulée dans la langue qu'il avait reçue de son Créateur, tout comme les oiseaux reçoivent de lui leur chant, et les animaux leurs cris. L'homme possédait ainsi, dès le principe, un VERBE, qui était l'écho fidèle de la pensée de Dieu, et qui lui permettait en outre de donner des noms aux choses et aux êtres vivants qui l'entouraient, comme cela est dit dans le ch.2 de la Genèse, et comme cela continue de se faire aujourd'hui.

<sup>3</sup> - Le mot « Aléthéia » = vérité signifie « ce qui n'est pas oublié ». (a-léthé)

<sup>4</sup> - Is.6/8. Lorsque le mot « Elohim » est sujet d'une phrase, le verbe qui suit reste au singulier : disposition merveilleuse de la langue sacrée, par laquelle nous comprenons que les trois personnes divines agissent en même temps dans les œuvres « ad extra » = création et rédemption.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

C'est la Trinité Sainte qui s'exprime ainsi, à la fois au singulier et au pluriel : Yahvé et Elohim. Le Trois fois Saint, chanté par les êtres bienheureux, livre quelque chose de son Mystère. Il le fera d'ailleurs tout au long de l'Écriture, puisque les oracles divins utilisent sans cesse cette alternance entre Yahvé et Elohim, entre le singulier et le pluriel.

Cette confiance du Très-Haut demeurerait énigmatique, sinon pour les prophètes eux-mêmes, initiés aux secrets divins, du moins pour le peuple qui les écoutait : Il convenait que la Révélation fut progressive et prudente : une manifestation trop directe de la Trinité eût été prématurée ; elle eut troublé la foi monothéiste du peuple hébreu, encore fragile et contredite constamment par la multiplicité des dieux et des déesses vénérés par les peuples qui les entouraient. Cependant n'est-il pas vrai qu'Ezéchiel annonce que Yahvé viendra lui-même en personne visiter son peuple comme le vrai pasteur des brebis ? (Ez.34/11s, 23s). Que Daniel voit le « Fils de l'homme » dans les hauteurs, auprès du Trône de la Majesté ? (Dan.7) <sup>1</sup>. Le Roi David qui avait le don de la vue prophétique, au-delà du temps, par delà l'histoire, ose dire : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds... » (Ps.110h ; Lc.20/41-43 + paral.) <sup>2</sup>. Ils sont donc au moins deux à partager le titre unique de Seigneur ! Le Messie qui viendra partager l'empire divin mériterait-il le titre de « Seigneur » au point de prendre place sur le Trône du Très-Haut ?

Mais aujourd'hui nous n'en sommes plus aux conjectures de l'Ancien Testament, durant lequel Dieu n'avait pas encore révélé sa Face <sup>3</sup>. Nous avons le témoignage parfaitement clair de l'Évangéliste :

*« Au Principe est le Verbe, et le Verbe est auprès de Dieu  
« et le Verbe est Dieu.  
« Ainsi en est-il au Principe en Dieu.  
« l'Univers est advenu par lui, et ce qui est advenu sans lui  
« n'est que néant.  
« Une vie est en lui, et cette vie est la lumière des hommes  
« Et cette lumière resplendit sans cesse dans les ténèbres <sup>4</sup>  
« mais les ténèbres ne l'ont pas saisie... (Jn.1/1-5).*

Jamais nous n'imaginerons assez le rayonnement de la Personne de Jésus, si fort, si merveilleux, si majestueux et si simple aussi, que ses ennemis en étaient scandalisés et qu'ils disaient : « Il est possédé par un démon... » (Jn.8/48). « Jamais homme n'a parlé comme cet homme » disaient les soldats qui avaient été mandés secrètement pour mettre la main sur lui. L'éloquence de Jésus avait rendu à rien leur mauvais dessein. Les foules suspendues à ses lèvres en oubliaient de manger, pendant des journées entières ! Il commandait à la fièvre, au vent et à la mer ! Il marchait sur les eaux ! Il ressuscitait les morts : « Une force sortait de lui qui les guérissait tous... » (Mc.5/30). Il parlait avec autorité, et non pas comme les scribes et les docteurs, qui cependant parlaient fort bien avec la faconde aisée des orientaux... En lui, le verbe retrouvait la force qu'il avait aux origines du monde, lorsqu'Adam appelait les animaux et dominait sur eux. Par la bouche

---

<sup>1</sup> - En s'appelant le « Fils de l'homme », Jésus a authentifié la prophétie de Daniel, que certains scribes refusaient d'inscrire au Canon des Écritures.

<sup>2</sup> - L'Épître aux Hébreux argumente et donne le sens canonique du psaume de David, montrant la supériorité de Jésus sur David.

<sup>3</sup> - Ex.33/23. Moïse n'avait vu Yahvé que « de dos », ce qui est une manière imagée de dire qu'il n'avait pas obtenu au Sinaï la pleine Révélation.

<sup>4</sup> - Traduction aussi fidèle que possible du présent grec.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

de Jésus, nouvel Adam, la Parole de Dieu venait percuter les choses pour les assainir, les guérir, les transformer, les transfigurer. Et c'est la même parole de Dieu, s'exprimant par la bouche du Fils de l'homme qui fera que les ossements desséchés reprendront vie, comme l'a très bien vu le prophète (Ez.ch.37).

« Une vie était en lui... » C'est le texte grec qui ici ne porte pas d'article, contrairement à ce que laissent entendre les traductions habituelles. « Une vie », non pas cette vie déficiente et misérable qui est la nôtre, mais une vie incorruptible et invincible, une vie « impérissable », comme le dit l'Épître aux hébreux (7/16). Et « cette vie était la lumière des hommes » : la vie qui était dans le Christ bien entendu, et non pas la nôtre qui n'est encore que ténèbres ! Même Jean-Baptiste, qui était prophète, n'était pas lui la lumière !... La Trinité Sainte dans le Fils (Hb.6/6) fait la démonstration de son Bon Plaisir sur l'homme : non pas par un discours, non pas par une législation, non pas par un raisonnement, mais par une réalisation concrète, directement accessible à tous les sens, à toutes les personnes, et surtout aux enfants, qui ne s'y trompaient pas lorsqu'ils crièrent dans le Temple à l'adresse de Jésus de Nazareth : « Béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur » (Mt.21/15s).

Quel est donc le secret de cette personnalité incomparable de Jésus :

*« Il n'est pas né du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais il est né de Dieu. » (Jn.1/13) <sup>1</sup>*

Il est le fruit de l'Esprit-Saint. Il a été conçu dans les entrailles virginales par une « semence d'en-haut », comme l'avaient prédit les Prophètes lorsqu'ils parlaient de la « semence sainte » (Is.6/13), du « germe » (Za.3/6-8), et de « l'Emmanuel » (Is.7/14) :

*« Voici le signe que Dieu vous donne :  
« Voici que la vierge conçoit dans ses entrailles  
et enfante un fils : son nom sera « Dieu avec nous ». » <sup>2</sup>*

« Dieu avec nous » : c'était trop beau pour y croire ! Non seulement Jésus était le « Juste », parce qu'il était venu accomplir toute justice, et réaliser cette « volonté du Père inscrite au début du Livre » (Ps.40h/8) ; mais il est Dieu venu en chair. Sa génération dans le temps révèle sa génération éternelle. S'il est dans sa nature humaine « le premier-né d'une multitude de frères », il est dans le Sein du Père, le « Monogène » (Jn.1/14 ; Rom.8/29 ; Jn.1/18). Cette fois, nous avons la pleine lumière, celle même qui avait été caché à Moïse, et cette lumière c'est que Dieu est essentiellement et uniquement « **PERE** ».

Aussi nous comprenons l'enthousiasme de Jean :

*« Et le Verbe s'est fait chair, et il a séjourné chez nous...  
« Et nous avons contemplé sa gloire... Sa gloire...  
« comme celle d'un Fils unique du Père,  
« plein de grâce et de Vérité. »*

---

<sup>1</sup> - Suivre le texte grec portant le singulier.

<sup>2</sup> - Là encore, non pas « une vierge », mais « la vierge ». Le prophète annonce la disposition générale de la nature sacrée et virginale, appelée à être le sanctuaire très saint de la Divinité.

« Comme celle d'un Fils unique »... aux approches du Mystère de l'intimité divine, l'Évangéliste hésite sur le mot qu'il va employer. Il faut bien en dire un cependant, le mot, quel qu'il soit, est une si faible chose pour exprimer l'inexprimable mystère ! C'est le « vivant », qui de jour en jour, pendant les durées éternelles, exprimera, en le réalisant, le Verbe révélateur de Dieu.

Mais il faut commencer, il faut partir. Aussi, dès maintenant, entrons dans la contemplation du Mystère, puisque, ce faisant, nous rejoignons notre Principe. Ne pensons pas en effet que ce don de connaissance soit pour un avenir lointain, comme la samaritaine qui disait à Jésus : « Lorsque le Messie sera venu, il nous fera tout savoir ! ». Et le Messie était auprès d'elle, mais elle ne le reconnaissait pas, car elle était adultère, hors de la vérité et de l'amour (Jn.4/17, 25). Oui, c'est dès maintenant que la divine Parole a le pouvoir de nous introduire dans la connaissance, à condition que nous sachions y consacrer le temps qui nous est donné pour cet « unique nécessaire » (Lc.10/42).

Jean, et les Apôtres qui s'étaient mis à son écoute, qui avaient tenu compte de l'injonction du Baptiste, nous livrent un témoignage, celui qui découle de leur expérience :

*« De sa plénitude, nous avons tous reçu : grâce sur grâce.  
« Car si la Loi a été donnée par Moïse,  
« c'est par Jésus-Christ que nous sommes advenus la grâce et la vérité ».*

Il était « plein de grâce et de vérité » : il ne l'était que pour les communiquer à tous ceux qui « croient en son nom », et dans l'exacte mesure de leur foi (Jn.1/12). Ils peuvent à leur tour devenir « fils de Dieu ».

Rien n'est plus simple, certes, que la formulation du mystère de la Sainte Trinité ! C'est l'unité du Père et du Fils dans l'Esprit. Celui qui est engendré par le Père et de la même substance divine que lui, répond au Père par une action de grâce infinie, une adoration totale, dans un don de lui-même aussi parfait que le Père qui se donne à lui. Et ce Don mutuel, parfaitement oblatif, s'appelle l'Esprit. Tout est dit en ces simples paroles. Par elles, nous rejoignons l'éternité sur laquelle navigue le temps, l'Être dont nous tenons notre existence, la Vie qui anime tous les vivants...

Avec cette Lumière, appliquons notre intelligence à la lecture du premier chapitre de l'Univers, je veux dire de l'Écriture, en allant à travers les mots, à ce qu'ils signifient :

*« Au Principe, Dieu créa le ciel et la terre...<sup>1</sup>  
« Dieu dit : « La lumière est », et la lumière est...  
« Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires »... et il y a des luminaires... »*

Dieu parle et cela est : dans le Principe, c'est-à-dire par le Verbe, par la puissance de sa Parole. Ce Verbe nous le connaissons maintenant, c'est celui qui est venu nous dire : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas... » (Lc.21/33)<sup>2</sup>.

Nous invitons le lecteur à se reporter au premier chapitre de la Genèse, afin qu'il ait présent à l'esprit, pour nous suivre dans les leçons évidentes que nous allons en tirer.

---

<sup>1</sup> - Gen. Ch.1. Les choses sont des paroles substances de Dieu ; « la lumière est », est une traduction possible du texte hébreu : il n'y a pas de retard entre l'ordre divin et sa réalisation

<sup>2</sup> - Entendez : « Il est plus facile que le ciel et la terre passent que mes paroles ne passent. »  
Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

C'est d'abord que tout l'Univers dépend de cette puissance créatrice de Dieu. Certes, lorsque les Anciens parlaient « du ciel et de la terre », ils s'exprimaient avec la science de leur temps, fort limitée... encore qu'il n'est pas exclu que les anciens sacerdoce aient eu des lumières assez extraordinaires sur les dimensions de l'Univers, et ses lois astronomiques. Quoi qu'il en soit, en même temps que, pour nous, la terre a perdu de sa grandeur, puisque nous pouvons en faire le tour, non plus en quatre-vingts jours, mais en moins de deux heures, l'Univers par contre a grandi dans des proportions inimaginables. Nous allons vite, nous allons loin... trop vite peut-être pour avoir le temps de prendre une conscience suffisante des choses les plus proches de nous, de notre monde intérieur, trop loin peut-être pour ne point être enflés d'orgueil, et rester accessibles à l'admiration, sans laquelle aucune adoration n'est possible.

Les découvertes de la science furent, et demeurent encore pour certains, un scandale. Comment admettre que Dieu, qui contient tout l'Univers puisqu'il « a fait le ciel », ait élu la Terre, cette infime poussière dans notre Galaxie, poussière elle-même dans l'infinité des espaces, pour en faire un lieu privilégié, un séjour de prédilection ? Le Moyen-Age qui situait la Terre au centre du monde, et qui la voyait aussi grande, sinon plus que « le ciel », concevait assez facilement que le Fils Unique du Père, le Monogène s'y soit incarné, pour en être le Roi et le suprême Législateur. Mais maintenant que nous savons ce qu'il en est, que la Terre tourne autour du Soleil, et que ce dernier n'est lui-même avec son cortège de planètes, qu'une étoile très ordinaire parmi d'autres plus grandes, plus puissantes, plus lumineuses que lui... L'homme, blasé en quelque sorte par sa propre science, hésite à croire que ce Dieu Créateur, si grand, se soit abaissé à venir nous parler en confidence. Il met en doute l'authenticité du Message céleste : « C'est trop beau pour y croire ! »

Eh bien non ! Ce n'est pas trop beau ! Rien n'est trop beau, rien n'est trop merveilleux de la part de Yahvé ! Lui seul « fait des merveilles ». Les dimensions de notre science, dont nous sommes un peu infatués, il faut bien le dire, n'ajoutent rien et ne retranchent rien à l'autorité, à la vérité et à la beauté de sa Parole. Bien au contraire : dans la mesure même où se multiplient sous nos yeux les « demeures célestes » (Jn.14/2), où notre curiosité nous permet de sonder les espaces et le temps, nous gardons l'Écriture dans toute son intégrité. Ce que les Anciens appelaient le « ciel » signifie bien l'ensemble des étoiles, le Soleil, la Lune, tout ce qui est au-dessus de nos têtes ; c'est bien tout cela que nous appelons encore aujourd'hui le « ciel », qu'il soit interrogé par le cultivateur qui cherche à savoir le temps qu'il fera, ou par l'astronome qui voit tellement au-delà de l'atmosphère et des limites du Système Solaire ! Oui, c'est bien ce ciel-là, d'abord, dont l'Écriture parle constamment, et notamment Jésus lorsqu'il nous parle du « Père du ciel » ou du « Royaume des cieux ». C'est effectivement l'Univers entier que nous avons pour domaine : mais ne faisons pas la sottise de nous en emparer par le moyen d'une fusée Saturne ou d'une capsule Apollo ! Attendons plutôt de la recevoir en héritage, lorsque nous aurons atteint la plénitude d'âge du Christ, et que dès lors, libres par rapport aux éléments du monde (Gal.4/3,9 ; Col.2/8,20), auxquels nous sommes encore asservis, nous aurons, avec notre corps glorieux, la possibilité de nous y déplacer à une vitesse aussi grande que nous voudrons.

Car finalement, ce qui se dégage du premier chapitre de la Genèse, dont la science est le meilleur des commentaires, c'est que l'homme arrive au sixième jour, comme conclusion, comme couronnement de cette œuvre immense qui, si elle n'avait pas, en l'homme justement, un sens divin, serait absurde et monstrueuse. Du temps des Apôtres et des Père apostoliques, aussi bien dans la communauté juive que dans l'Église chrétienne, il y eut un « culte des Anges » si poussé, si exagéré, que nous autres, fils

d'Adam, nous passions pour des parents pauvres, et que le Christ lui-même, pauvre avec nous, risquait d'être déconsidéré. Les Apôtres se sont élevés vigoureusement contre ces déviations : « Non, non, disaient-ils, les Anges ne sont que des serviteurs : ils n'ont pas droit au titre de fils. Ils sont des ministres, des employés de service, mandés auprès de ceux qui reçoivent le Salut, pour les assister (Hb.1/14). » C'est l'homme qui, malgré ses étroites limites matérielles, est appelé à l'héritage (Hb.2/16), c'est-à-dire à la domination de l'Univers, selon la Parole du psaume : « Tu as tout mis sous ses pieds » (Ps.8/6). Quant à Jésus il interprétait hardiment la parole du psaume 83 : « J'ai dit : vous êtes des dieux... » même si, présentement encore, à cause de la déplorable déviation du péché, l'image de Dieu est effacée ou caricaturée en l'homme (Jn.10/34-36).

Ces perspectives audacieuses nous permettent de comprendre quelle est la véritable dignité de la nature humaine ; elles nous permettront aussi, nous le verrons dans le Livre III, de mesurer le désastre que représente le péché. Certes, on parle beaucoup en notre temps, de la dignité de la personne humaine, en s'appuyant sur des droits qu'on cherche à lui reconnaître et à définir. Mais si la personne humaine a une éminente dignité, ce n'est pas parce qu'elle peut s'exprimer par un langage, comprendre par l'intelligence, retenir par la mémoire : les machines actuelles peuvent le faire aussi ! Est-ce alors parce qu'elle a une liberté de choix et prend la responsabilité de ses actes ? Hélas, c'est aussi par le mauvais choix de cette dangereuse liberté que l'homme perd habituellement cette dignité dont il est si fier, surtout lorsqu'il sent qu'elle lui échappe... L'Écriture est plus audacieuse : elle parle, pour l'homme, beaucoup plus que de dignité, elle parle de gloire, et elle situe cette gloire dans l'image et la ressemblance de Dieu, gravée dans la nature et la personne humaine.

Voici en effet, le Texte Sacré qui nous expose la création de l'homme : création qui demeure aujourd'hui comme elle était autrefois, telle qu'elle sera toujours, même si, dans la conjoncture psychologique présente, nous ne sommes pas encore capables d'en mesurer toute la valeur :

*« Puis Dieu dit : « Faisons l'homme comme notre image et comme notre ressemblance ; et qu'il domine sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel, sur les animaux domestiques et toute la terre, et sur les reptiles qui rampent sur la terre. » (Gen.1/26)*

L'Alpha rejoint l'Oméga : ce qui était au Principe est ce que nous verrons à la fin. Nous ne pouvons pas savoir en effet quelle sera la durée nécessaire pour que s'accomplisse pleinement la Parole qui a été prononcée au-dessus de tous les temps. Cette Parole est en train de se réaliser ; le péché de l'homme, son ignorance et sa mauvaise volonté, y apportent un certain retard, en empêchant l'efficacité. Aussi gardons-nous de croire que ce que nous voyons réalisé présentement sur la terre nous donne une idée fidèle et exacte de ce que Dieu veut ! Au contraire, pour comprendre la divine Parole qui est « comme un or éprouvé par le feu », qui reste sans altération possible malgré nos fautes et nos erreurs, tout comme la lumière ne se souille par aucune ordure de la terre, faisons abstraction de nos actuelles déficiences, de manière à nous établir psychologiquement dans la sphère de la Vérité divine, afin d'y être aussi, par suite, corporellement.

« *Puis Dieu dit* »... C'est l'œuvre du sixième jour : elle a commencé avec la création des animaux supérieurs, les mammifères et les primates <sup>1</sup>, et c'est au cours de ce sixième jour que nous aussi, nous sommes faits. L'homme n'est séparable ni des éléments de l'Univers qui le conditionnent physiquement, ni des animaux, ses petits frères, qui sont créés pour sa joie et pour son service. L'Écriture parle de quatre animaux (Ez.ch1 et 10 ; Ap.4) : l'aigle, le taureau, le lion, et l'animal dont la face est comme celle d'un homme. Sous ces quatre chefs de file, entendons les oiseaux et les poissons, puis les ruminants et les animaux domestiques, puis les animaux dits « sauvages » dont le lion est l'emblème, et enfin les primates qui devaient être nos serviteurs précieux et irremplaçables. La découverte des « préhominiens » ne fait que confirmer ce point de vue : il a existé de grands singes, supérieurement intelligents, capables déjà d'une certaine « vie sociale », possédant sans doute un langage rudimentaire, créés pour être des « aides » sous la domination, l'autorité respectueuse de l'homme. Mais ce dernier, à la suite du péché, a non seulement tué son frère Abel, mais il a massacré et exterminé entièrement ces races inférieures à lui mais supérieures aux quadrupèdes. Œuvre diabolique qui a déséquilibré la biologie humaine... Il ne reste aujourd'hui que des primates plus éloignés de nous, tels les chimpanzés, les gorilles... qui tous savent bien à quoi s'en tenir, face à la dureté impitoyable et aveugle de l'homme.

En nous rapportant ainsi dans ce « Principe » qui précède le péché, nous constatons avec Dieu que ses œuvres sont essentiellement bonnes ; si donc nous sommes amenés à constater un « mal » dans la création inférieure à nous, chez les animaux par exemple, il convient d'admettre que c'est Satan, l'accusateur, qui en est l'auteur soit directement, soit à travers le péché de l'homme qui en est tout aussi responsable. C'est ainsi qu'il convient d'interpréter les paroles de Paul qui nous dit que la Création a été asservie malgré elle, à la vanité, et qu'elle souffre en attendant la manifestation des fils de Dieu (Rom.8/19s). Mais « au commencement, il n'en était pas ainsi » (Mt.19/8) <sup>2</sup>.

« *Dieu* » : le mot ici employé est « Elohim », le pluriel qui désigne les trois Personnes. Le verbe « dit » est au singulier, ce qui indique une œuvre commune. Il y a certes un « Conseil divin » exprimé par le pluriel « Faisons ». C'est le Verbe incarné qui sera auprès de nous le messager de ce Conseil. C'est là le sens de la parole d'Isaïe, reprise par la liturgie, désignant le Sauveur du monde : « Angelus magni consilii » : « Ange (= messager) du grand Conseil ».

« *Faisons l'homme comme notre image* » : c'est la décision commune des trois Personnes qui domine toute l'histoire, et l'on peut dire aussi la création de tout l'Univers. Toute l'activité de Dieu dans sa création est déterminée par cette « fabrication », cette élaboration, et ce salut de l'homme.

« *Homme* » : le mot est « Adam », c'est à la fois un nom propre, qui désigne le premier couple humain, et un nom commun qui nous désigne tous, comme un seul être vivant, qui malgré la dislocation du péché a tout de même survécu. Ce qui est dit du premier homme est dit de tous les hommes de la terre : à une nuance près, c'est que le

---

<sup>1</sup> - La découverte dans les sites dits « préhistoriques » de vestiges de foyers, de travail, (pierre polie ou taillée) de sépultures, ne prouve pas que de tels êtres aient été des hommes. Les blaireaux dans leurs terriers, ont un lieu de sépulture qu'ils accomplissent suivant un « rite funèbre ». Il y a des rites nuptiaux chez de nombreuses espèces, les oiseaux par exemple, les abeilles, etc...

<sup>2</sup> - Par cette parole, Jésus nous invite à rejoindre « ce qui était au commencement », ce que la dureté de nos cœurs, en ce monde, nous empêche de voir pour nous y conformer.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

mot « Adam » désigne à la fois l'homme et la femme dans l'unité, selon la parfaite image de la Trinité Sainte. Alors qu'à la suite du péché, les sexes sont séparés, hostiles, exploités l'un par l'autre, ou asservis l'un à l'autre, selon les diverses situations, heureuses ou malheureuses, des civilisations. Le péché a divisé ce que Dieu avait uni, et il convient de s'abstraire de ces « *modus vivendi* » - *perpendi* – que les lois ont sanctionnés au cours de l'histoire, pour revenir toujours à ce que Dieu fait au Principe, comme nous y invite le Seigneur. De même le prophète Malachie : « N'a-t-il pas fait un être unique qui a chair et souffle de vie ? Et cet être unique, que cherche-t-il ? Une postérité donnée par Dieu » (Mal.2/15). Le Sage nous invite aussi à contempler la gloire de Yahvé à travers son image et sa ressemblance :

« *Tous les êtres vont deux par deux*

« *Il n'a rien fait de déficient.*

« *l'un souligne l'excellence de l'autre (ou : l'un trouve en l'autre sa complaisance)*

« *Qui peut se laisser de contempler sa gloire ?* » (Si.42/24-25).

L'on conçoit volontiers que le Dieu invisible ne pouvait se rendre visible et connaissable qu'à travers sa création. Pour tous les êtres vivants, même sans doute pour les Anges, c'est bien l'homme-femme, l'Adam originel et définitif qui porte le reflet de cette gloire du Mystère le plus intime et le plus secret de Dieu, la Trinité. Lorsque le dialogue de l'homme et de la femme est dans la vérité et l'amour, nul doute qu'il est une résonance, et la résonance la plus adéquate et la plus désirable, du dialogue éternel du Père et du Fils qui s'appelle l'Esprit-Saint <sup>1</sup>

« *Comme notre image* » : le mot « image » est en hébreu le mot « ombre ». L'ombre, la silhouette, donne une idée du personnage ; mais à vrai dire, l'ombre est toujours noire, et ne comporte pas par elle-même d'existence. Elle est une absence de lumière se projetant sur un écran. Voilà qui nous donne adéquatement l'idée de notre « néant de créature », par rapport à « Celui qui est », dont le nom est « Je suis ». Notre existence provient de lui, de son action permanente et fidèle, et surtout miséricordieuse, qui nous donne tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, nos possibilités d'action, notre liberté même. La vraie vie ne commence qu'avec la prise de conscience de cette dépendance absolue où nous sommes par rapport à Dieu. Notre existence dépend aussi des autres créatures qui conditionnent notre vie : nos parents, notre milieu vital, la nourriture, les éléments de ce monde, etc... Ce n'est cependant là qu'une dépendance relative : nous pouvons en effet réagir pour ou contre notre milieu vital et les êtres qui sont en relation avec nous. Alors que, au contraire, quel que soit notre assentiment à la création de Dieu en nous, nous ne pourrions aucunement « rendre à Dieu ce qu'il a fait pour nous » (Rom.8/31-39, 11/33-36).

Nous avons, certes, une vive conscience de notre dépendance par rapport aux éléments matériels et sensibles qui constituent notre « milieu vital », éléments qui, tous, comme nous, sont dans une dépendance d'existence totale par rapport à Dieu ; mais nous ne parvenons pas facilement à la perception, à l'intelligence, ou, ce qui serait mieux encore, à la vision de la présence infiniment délicate et attentive de la Trinité en nous, présence essentiellement active, et même super-active. Cette discrétion de la Trinité s'explique : nous sommes encore trop fragiles pour supporter l'éclat de sa majesté, et en

---

<sup>1</sup> - On conçoit que cette gloire d'Adam ait excité la jalousie des Anges (Sag.2/22-23). Et effectivement la volonté perverse de Satan sur l'humanité aboutit à l'adultère, à la séparation des sexes, et à tous les avatars psychologiques, sociaux et moraux qu'entraîne cette séparation. Nous verrons cela en détail au Livre III.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

contraste, ce qui serait horriblement angoissant, le spectacle de notre néant de créature, de notre néant d'être. Il faut que nous atteignons la plénitude d'âge dans le Christ pour entrer dans cette conscience claire de notre subsistance toute relative à l'amour de celui qui nous tient dans sa main à chaque instant. Et pourtant cette conscience est nécessaire pour que nous puissions nous « réaliser » suivant le Bon Plaisir du Père, dans une relation adéquate avec son Verbe et son Esprit. Par le péché, l'homme a perdu le sentiment de sa relation de créature par rapport à Dieu : voilà pourquoi il échoue et pourquoi la mort intervient. Faut-il penser que dans la nudité de la mort, où le « je », le « moi », « l'âme », la « personne », ne dépendent plus des éléments matériels et sensibles, mais uniquement du Souffle Créateur, l'homme est alors purifié de toute illusion et de toute erreur ? Cette extrême pauvreté de la mort le replace dans une relation vraie par rapport à Dieu. C'est là sans doute l'aspect fondamental de ce « jugement » qui suit la mort, suivant l'affirmation de l'Épître aux Hébreux (9/27).

Ce n'est pas toutefois de bon cœur que Dieu a permis – miséricordieusement – la mort ! « Ce n'est pas de bon cœur que Dieu humilie les enfants des hommes ! » (Lam.3/33). Il eût été bien préférable pour nous de garder dans un cœur fidèle cette exacte perception de la Vérité.

« *Et comme notre ressemblance* » Alors que le mot « ombre » en hébreu disait moins que le mot « image » en français, le mot « ressemblance » dit davantage dans la langue sacrée. La similitude permet de percevoir les traits distincts d'un être : tel un portrait fidèle, une photographie, une sculpture exacte. Ainsi, dans l'Adam réalisé, c'est vraiment le visage de Dieu qui transparaît sur celui de l'homme, et il n'y a pas d'autre manière de représenter Dieu. Philippe en effet, demandait à notre Seigneur : « Montre-nous le Père, et cela nous suffit ». Et Jésus : « Depuis si longtemps que je suis avec vous, Philippe, et tu ne m'as pas encore connu ?... Qui me voit a vu le Père ». Et aussi : « Personne ne va au Père si ce n'est par moi ». Jésus est le nouvel Adam, reproduisant la perfection de l'Adam premier, avec en plus en lui-même, la Nature Divine. Mais cette nature divine était impénétrable aux regards, puisque les gens de Nazareth n'ont jamais vu en Jésus que le « fils du charpentier ». Et par le dialogue de Philippe et de Jésus, nous voyons bien qu'il est tout à fait illusoire de fabriquer, soit matériellement, soit par la voie de la philosophie, une « image » de Dieu autre que celle qu'il a faite de ses propres mains (Jn.14/6s ; Mc.6/2-3).

En effet, c'est une constante de l'Écriture, que toutes les images et les ressemblances de la divinité sont rigoureusement condamnées sauf évidemment, celle qu'il a faite de lui-même en l'homme. Si nous ne savons pas là découvrir le visage de Dieu, nous ne le verrons jamais nulle part. Sans doute, dans le temps du péché, cette image et cette ressemblance sont voilées ; mais il faut s'y référer quand même, puisque Jésus nous y invite fréquemment dans l'Évangile. Il nous dit en effet : « Si vous qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants quand ils vous les demandent, à combien plus forte raison votre Père qui est aux cieux donnera-t-il l'Esprit-Saint à ceux qui le lui demandent » (Lc.11/13). « Vous êtes mauvais » : et cependant il reste en vous certains éléments valables, comme ici l'amour paternel, à travers lequel, il vous est possible d'extrapoler pour aller au Père, « de qui toute paternité tire son nom au ciel et sur la terre » (Eph.3/15). C'est ainsi que Jésus nous raconte la parabole de l'enfant prodigue dont le père, si semblable à nos pères de la terre, est présenté par Jésus comme l'explication la plus adéquate de la Miséricorde infinie du cœur de Dieu (Lc.ch.15).

Mais faisons abstraction de la sinistre aventure du péché, et transportons-nous en imagination dans les temps heureux qui viennent, où nous aurons tous ensemble « atteint

la plénitude d'âge du Christ » (Eph.4/13). L'image de la Trinité, la ressemblance de la Divinité invisible seront alors multipliées à travers l'Adam enfin revenu à son « principe » et à sa « fin ». Nous comprenons dans de telles perspectives, que les Anges désirent « jeter leurs regards dans l'Eglise », pour y découvrir la Gloire de Dieu (1 Pi. 1/12). Il s'agit bien-entendu de l'Eglise triomphante, qui est ici-bas en gestation ; il s'agit aussi de l'Eglise aboutissant à la plénitude du Royaume promis dès cette terre (Mt.6/10). Le sentiment que nous avons déjà de la grandeur des saints, de leur beauté, de leur majesté, de leur simplicité aussi, en un mot de leurs vertus, que nous apprécions par la lecture de leur vie, et aussi par le contact intime de la communion des saints, nous fait deviner facilement ce que pourra être cette ressemblance de la Trinité ainsi multipliée, pour le bonheur et la joie de ses créatures. Et cependant, les dispositions fondamentales de la nature ne seront pas changées, car elles furent parfaites dès le départ : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde » (Mt.25/34). Dieu en effet ne peut faillir en ses œuvres : ce sont les ouvrages des mains des hommes, en ce qu'ils ont d'idolâtriques, qui disparaîtront, mais non pas les « plantations que le Père a plantées de sa main » (Mt.15/12-13).

Certains penseurs, certains fidèles imaginent que le ciel sera tellement différent de la terre, qu'il est impossible et vain de conjecturer sur ce qu'il sera. De telles gens sont victimes de leurs rêves : ils ont vécu psychologiquement dans l'évasion hors des réalités concrètes, dans une ambiance de non-acceptation, de non-amen. Ils n'ont jamais pris conscience de la réalité objective des choses, que Dieu nous impose – et nous propose – parce qu'il ne peut rien y avoir de meilleur pour nous. La gloire céleste ne changera pas la nature, mais elle la transfigurera dans ses dispositions fondamentales, qui ne seront jamais remises en question ; et tout particulièrement cette disposition universelle qu'est la sexualité, puisque c'est dans la différenciation et dans la complémentarité des sexes que Dieu a inscrit son image et sa ressemblance, comme nous le verrons en détail ci-dessous, dans l'explication du verset 27.

*« Qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et les bêtes des champs, et tous les animaux qui rampent sur la terre... »*

« Qu'il domine » : « qu'il soit supérieur », avec une nuance de supériorité intellectuelle. C'est là le sens habituel du mot hébreu. Cette domination de l'homme sur toute la création, et spécialement sur les animaux, est un don de Dieu « sans repentance », comme tous les dons de Dieu, malgré le très mauvais usage que l'homme en a fait. Il a dominé pour tuer et pour détruire, pour chasser et pour terrifier les animaux, qui originellement, ne demandaient qu'à être ses serviteurs et ses amis. Le péché a rompu les liens d'amour : l'Alliance... Les animaux le savent, qui se méfient ataviquement de l'homme. Cependant, ils savent discerner aussi celui qui les respecte et qui les aime, comme créatures de Dieu. Jésus vivait au désert « avec les bêtes sauvages » (Mc.1/12), et à sa suite des saints, tels François d'Assise, Don Bosco, Mélanie de la Salette<sup>1</sup>... qui ont su renouer cette alliance. La chose a été réalisée aussi en-dehors du christianisme par des sages et des ascètes. Et c'est avec joie que l'on voit de nos jours se dessiner un mouvement de réconciliation de l'homme et des animaux.

L'homme a techniquement dominé la matière, en explorant ses lois, et en fabriquant d'innombrables machines qui, si elles étaient utilisées raisonnablement, et dans l'amour,

---

<sup>1</sup> Mélanie enfant faisait faire aux animaux des processions en l'honneur de leur Dieu Créateur, et ceux-ci y répondaient avec grande dévotion. (Voir l'ouvrage « l'Enfance de Mélanie » par elle-même).

l'auraient délivré de nombreuses servitudes. Mais l'idéal n'est pas un monde mécanisé : l'idéal est que les animaux redeviennent les serviteurs de l'homme, comme cela était à l'origine et comme cela sera dans l'achèvement de la Rédemption, car eux aussi attendent avec impatience « la révélation des fils de Dieu » (Rom.8/18-21).

Passons donc à la lecture du verset 27 de la Genèse qui constitue, parmi les versets de l'Écriture, ce que l'on peut appeler une « étoile de première grandeur ». L'importance de ce verset a toujours été signalée par les Pères, car il fonde la dignité de l'homme sur la création immédiate qu'il reçoit de Dieu. Mais il ne semble pas que dans les temps passés, la conjoncture psychologique ait été favorable à la pleine intelligence de ce verset ; car l'on n'acceptait pas que la sexualité, ou si l'on veut, la différenciation des sexes, fut dans un rapport intime avec la divinité, et puisse porter son image et sa ressemblance. Il faut toutefois prendre le texte tel qu'il est et cesser de transposer dans l'âme seulement la similitude avec Dieu.

*« Et Elohim créa Adam dans son ombre :  
« dans l'ombre d'Elohim il le créa,  
« mâle et femelle il les créa.*

Après avoir dit « faisons », dans son Conseil divin, la Trinité Sainte exécute sa pensée, pensée qui, nous le savons par le prophète, « est élevée au-dessus des pensées des hommes comme le ciel est élevé au-dessus de la terre » (Is.55/7-8). Ce qui signifie que dans notre psychologie et nos mœurs de pécheurs, nous ne pouvons accéder que par la grâce illuminative de l'Esprit-Saint à l'intelligence de cette pensée divine, qui nous fonde dans notre existence et dans notre vocation. Il nous faut faire un acte de foi, car nous ne voyons pas encore cette image et cette ressemblance : mais nous n'avons pas à douter qu'elle y réside quand même, nous avons à la découvrir, à la mettre au jour, à la réaliser et à la manifester. « Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous » (Lc.17/21).

« *Elohim* » : traduisons, nous qui avons reçu la Révélation apostolique, la Trinité Sainte, qui va mettre ainsi dans une créature quelque chose de son dialogue éternel, possible grâce à la pluralité des personnes dans une même nature. Il faut en effet éclairer le mystère de l'homme – qui est un mystère d'obscurité – par le Mystère de Dieu qui est un mystère de lumière. C'est seulement dans cette perspective que le texte sacré prend pour nous toute sa valeur d'enseignement. Pour communiquer à la créature quelque chose de son bonheur intime, de sa joie inépuisable, et aussi de sa gloire, Dieu appelle l'homme à l'existence. Paul le dit clairement lorsqu'il déplore que l'humanité ait « échappé, en raison du péché, à la gloire de Dieu » (Rom.3/23). Si le péché nous a ainsi « privés de la gloire de Dieu », c'est qu'elle nous est ontologiquement destinée, en raison même de notre création. Sans le péché, nous aurions participé à cette gloire. La Rédemption n'est autre que la restauration, ou la restitution en nous de cette gloire : « Ceux qu'il a rachetés, ceux qu'il a appelés, il les a glorifiés » (Rom.8/30). Nous verrons plus loin en quoi consiste cette participation à la gloire de Dieu.

« *créa* » : le verbe est celui que l'Écriture réserve à Dieu, et qui ne figure qu'une quarantaine de fois dans la Bible. En notre langue, hélas, le mot, avec beaucoup d'autres, a été profané ; les dramaturges, les poètes, les artistes, voire les hommes politiques, ne parlent chaque jour que de « créer ». Le mot de l'Écriture indique non seulement qu'il y a apparition de quelque chose de nouveau dans le monde, mais que Dieu est intervenu personnellement pour tirer un être du néant, pour faire quelque chose de rien. C'est le premier mot de l'Écriture qui ouvre l'esprit de l'homme à l'idée, indispensable, de création : « Au principe, Dieu créa le ciel et la terre ». Le psalmiste emploie plusieurs fois le mot

« créer » dans le psaume 50, celui de la pénitence. « O Dieu, crée pour moi un cœur pur... ». Il a parfaitement conscience que le péché a opéré en lui – et autour de lui – une destruction si radicale, que Dieu seul désormais peut la supprimer par sa puissance créatrice, tout comme Dieu peut ressusciter les morts. « Qu'ils dansent les os que tu broyas... » C'est bien aussi ce que constate le père de l'enfant prodigue, invitant toute sa maison à se réjouir, en disant : « Il était mort, et il est revenu à la vie » (Lc.15/32).

Aussi, dans ces perspectives essentiellement bibliques, nous donnons pleinement raison au Texte sacré, pour affirmer avec lui que l'homme, Adam, n'est pas le fruit de l'évolution, mais qu'il est créé directement et dans tout son être par Dieu, agissant personnellement et tri-personnellement, et agissant parfaitement. Il existe une différence biologique infranchissable entre les primates et l'homme : le nombre de chromosomes régi par le code génétique<sup>1</sup> ; mais la différence psychologique est bien plus considérable entre eux : celle de l'intelligence et de la conscience. Tous les efforts qui ont été tenté sur singes pour leur apprendre les opérations élémentaires de l'esprit se sont révélés inopérants<sup>2</sup>.

Observons également que les plantes et les animaux sont créés « selon leur espèce », et que cela n'est pas dit de l'homme. Cette constatation sera d'une très haute importance lorsqu'il s'agira de déterminer quel fut sur l'homme le Bon Plaisir de Dieu, auquel nous avons manqué. Proposons dès maintenant la chose sous forme d'énigme : « Dieu a créé l'homme selon son image, mais ensuite l'homme s'est fait selon son espèce ».

« *ADAM* » : le mot évoque-t-il la couleur du sang ? (Dam = rouge). C'est de la terre rouge, de l'argile que l'homme est tiré, Dieu étant présenté ainsi sous la figure du potier. Le mot « terre » se rapproche aussi, étymologiquement, du mot « Adam » : « Adamah » ; De même en latin : homo et humus. Adam est donc le « microcosme », expression chère aux Grecs, qui résume en lui tout l'Univers, non seulement parce qu'il peut le connaître et l'enregistrer mentalement, mais parce qu'il est constitué des mêmes éléments que lui, dans les proportions qui figurent non seulement sur terre (eau de mer), mais dans tout le système solaire. Mais il y a beaucoup plus en l'homme qu'un agencement des éléments chimiques de l'Univers ! Beaucoup plus qu'une architecture savante et complexe des atomes et des molécules ! La vie de l'homme, et surtout celle du cœur et de l'esprit, ne saurait se réduire à une structure géométrique permettant des échanges physico-chimiques entre des éléments simples – lesquels éléments que nous appelons simples sont déjà d'une effrayante complexité<sup>3</sup>. Tout cela est nécessaire à la vie, mais comme une condition, non comme une cause.

L'Écriture nous parle de « l'ancien » et du « nouvel Adam » qui est le Christ (Rom.ch.5). Ce qui signifie que le Verbe de Dieu, par son incarnation et sa vie parmi nous, nous a révélé que la pensée de Dieu était inébranlable. Il a restauré en notre nature l'œuvre du Père, qui est aussi la sienne en communion avec l'Esprit. La Rédemption n'a

---

<sup>1</sup> - 48 pour les primates, 46 pour l'homme ; les primates seraient donc plus « évolués » que l'homme ! Ils ont 4 mains : ce qui est une supériorité acrobatique indiscutable ; et si la main est un facteur de développement intellectuel et « manuel », les singes devraient avoir fabriquer deux fois plus d'outils que nous ! Il n'y a pas pour un organisme vivant de moyen de faire un saut chromosomique : cela donne toujours un monstre.

<sup>2</sup> - Expériences américaines sur 3 chimpanzés par des machines automatiques : plus de 500 000 expériences n'ont rien donné, le résultat de l'addition était toujours dû au hasard !

<sup>3</sup> - Voir les traités de physique nucléaire sur la complexité des atomes.

d'autre sens que de nous ramener à ce « qui était au principe ». Dieu a restauré la nature humaine d'une manière « plus admirable », selon l'expression liturgique <sup>1</sup>, qu'il ne l'avait établie, c'est dans le fait qu'il est intervenu lui-même, en la personne du Fils, conçu et porté dans le sein de la Vierge Marie, et vivant parmi nous, reconnu en tout « semblable aux hommes », tout en étant « plein de grâce et de vérité ». Mais il n'a pas pris une nature différente de la nôtre, ou supérieure à la nôtre. Les Conciles ont toujours affirmé clairement et nettement que le Verbe de Dieu a pris la même nature humaine que la nôtre « hormis le péché », c'est-à-dire hormis la déficience de la nature. Rien n'est aussi réconfortant que de penser que Dieu ne varie pas dans ses desseins, lorsqu'on en a découvert, par la foi, la sublime valeur.

« *dans son ombre* » : Nous traduisons ici conformément à ce que nous avons dit précédemment sur le sens du mot « ombre » que l'on rend habituellement par « image » (v.26). « Dans son ombre » indique la prédilection du Seigneur pour l'homme. Le psaume reprend la même idée : « Qui demeure à l'ombre du Très-Haut » (Ps.91h). Lorsque l'Écriture nous dit que Yahvé est un Dieu jaloux, il faut observer que cette jalousie est toujours dirigée contre les idoles, et non contre l'homme lui-même. La jalousie de Yahvé est une sorte d'amour extrême, on oserait dire excessif, de Dieu à l'égard de l'homme, pour sa sauvegarde contre les idoles de néant.

La deuxième partie de ce verset : « *Dans l'ombre d'Elohim, il le créa* », est une sorte de contemplation du prophète par rapport à l'excellence de l'ouvrage de Dieu. Cette phrase utilise les mêmes mots que la précédente, mais elle amène, avec celle qui suit, un parallélisme qui a valeur d'enseignement, comme très souvent dans l'Écriture. En effet : « l'ombre d'Elohim » correspond à « mâle et femelle » ; « le » désignant « Adam », correspond à « les » désignant « l'homme et la femme », le mâle et la femelle :

« *Elohim créa Adam dans son ombre,*  
« *dans l'ombre d'Elohim il le créa,*  
« *mâle et femelle il les créa.*

Ce qui ne signifie pas que l'homme ou la femme, considérés isolément, ne portent pas déjà une certaine ressemblance avec Dieu, puisque l'acquisition de cette ressemblance est l'objet de toute la sanctification personnelle que nous avons développée dans le Livre I ; mais ce qui signifie aussi que la dualité sexuelle de la nature humaine a pour explication dernière l'image de Dieu qu'elle doit révéler.

Et c'est en cela aussi – outre ses capacités de connaissance et d'amour – que l'homme est supérieur aux animaux et transcende sur eux. Ceux-ci en effet n'ont reçu la sexualité que dans le but de la fécondité et de la survie de l'espèce. Mais il serait insensé de dire que la sexualité animale porte une image divine : le simple énoncé de cette proposition choque la conscience chrétienne. Cependant, les idolâtries antiques n'ont pas manqué de la proposer dans différents mythes ; le culte de certaines idoles, outre la « prostitution sacrée », comportait des scènes de bestialité avec un animal dévoué aux divinités imaginaires. Le diable utilisait l'animal et ses possibilités sexuelles pour détourner la sexualité humaine de sa fin, qui est la connaissance du vrai Dieu, et par cette

---

<sup>1</sup> - Oraison de l'offertoire dans la Messe traditionnelle : « O Dieu, tu as créé la dignité de la nature humaine d'une manière admirable, et tu l'as restaurée d'une manière plus admirable encore. Accorde-nous, par le mystère de cette eau et de ce vin, de devenir participants de la Divinité de celui qui a daigné revêtir notre humanité, Jésus-Christ, notre Seigneur ».

connaissance, la réalisation plus consciente de son image et de sa ressemblance. On comprend l'indignation des auteurs sacrés contre de telles pratiques, qu'ils affirment être une « abomination aux yeux de Dieu » (Lév.18). Il y a en effet dans ces cas, une dégradation de la nature humaine qui outrage gravement la Majesté de son Créateur. Nous comprenons mieux ainsi la sévérité de la Loi que nous avons évoquée (Lév.18/24-30).

Mais sans aller jusqu'à ces « pratiques abominables », c'est déjà une abomination que de considérer que la sexualité humaine est quelque chose de profane, et qu'elle n'a rien à voir avec Dieu. C'est pourquoi l'Écriture repousse si fortement les railleurs et les insensés, car ils outragent et blasphèment l'œuvre si belle et bonne de Dieu, et son caractère naturellement sacré (Eph.5/3).

Il est donc évident que l'homme et la femme, dans l'amour, sont appelés à réaliser une image de l'unité qui fait le bonheur du Père et du Fils dans l'Esprit. Telle est l'aspiration pressentie par tout homme – à moins qu'il ne soit psychologiquement eunuque<sup>1</sup> – et par toute femme, à moins qu'elle ne soit dénaturée. Elle correspond à l'intention divine première : il serait étrange que les plus hautes aspirations de nos cœurs ne soient pas en coïncidence avec les enseignements fondamentaux des Écritures ! Le Créateur de nos cœurs est l'auteur de l'Écriture : il ne saurait se contredire. Ainsi la finalité de la sexualité humaine n'est pas à chercher dans la fécondité, dans la procréation seulement, comme on a cherché à le faire dans les siècles précédents, en ne parlant d'ailleurs que de fécondité charnelle ! Alors que les moralistes qui enseignaient la chose s'abstenaient pour eux-mêmes et par vœu de tout rapport avec la femme : ils se faisaient eunuques et prétendaient apprendre aux autres l'usage du sexe ! Le sens le plus haut et le plus sacré de la sexualité humaine, c'est la connaissance en quelque sorte expérimentale du Dieu vivant, unique et vrai, qui s'appelle la Trinité Sainte, et de recevoir d'elle l'amour qui vivifie.

En effet, s'il est possible aux Anges plus qu'aux hommes de connaître les attributs de Dieu : sagesse, immensité, éternité, etc... par la considération de ses œuvres, il appartient à la créature humaine, parce qu'elle est homme-femme, de connaître Dieu dans ce qu'il a de plus intime : l'échange et le dialogue du Père et du Fils dans l'Esprit. La psychologie des profondeurs rejoint ainsi la théologie trinitaire. Il n'y a pas de plus haute science que celle de ceux qui savent s'aimer dans la fidélité et l'oblation mutuelles. C'est cela, sans doute, qui échappe aux Anges, et dont ils ont été jaloux<sup>2</sup>. En l'homme, la vie intime de Dieu prend une consistance créée ; ce qui était caché et invisible en lui se trouve révélé et manifesté. Dans une même nature, l'homme et la femme peuvent s'offrir et se donner l'un à l'autre d'une manière analogue au Don mutuel du Père et du Fils, ce Don étant l'Esprit. Ces vues auraient fait scandale aux théologiens des siècles passés, qui ne semblent pas avoir vu le sens sacramentel fondamental de la sexualité humaine, elles sont facilement admissibles aujourd'hui. C'est par elle que se fera la grande conversion qui amènera la créature humaine à son principe, en vue de la régénération. L'Esprit-Saint nous révèle dans l'Église « la Vérité toute entière », et l'Église inclut non seulement le Magistère, mais de nombreux chercheurs, littérateurs, savants, qui n'ont cessé, pendant les derniers siècles, de mettre en valeur la sexualité humaine, de montrer qu'elle fait partie

---

<sup>1</sup> - C'est ce sens d'eunuque qu'emploie notre Seigneur pour reprocher aux pharisiens et même à ses disciples leur « dureté de cœur », qui les empêche de voir que le bonheur de l'homme et la pensée de Dieu sont dans l'unité et la solidité du couple (Mt.19/10-12)

<sup>2</sup> - Sag.2/22-23 ; Selon St Thomas d'Aquin, les Anges sont différents entre eux non seulement par leur personne, mais par leur nature ; ils ne peuvent donc établir un véritable « dialogue ».

intégrante de la nature humaine, et que son exclusion aboutit à une mutilation mortelle. Il faut qu'elle soit assumée pleinement, pour que nous puissions recueillir le fruit que l'on est en droit d'attendre d'elle. « Des fleuves de vie jailliront de ses entrailles »<sup>1</sup>. Ces vues projettent une grande lumière sur un grand nombre de textes de l'Écriture qui apparaissaient comme énigmatiques, comme celui que nous étudions ici.

Ce point de vue fondamental est donc posé : la sexualité humaine a un rôle important et même primordial pour réaliser en l'homme l'image et la ressemblance divine ; C'est là, à vrai dire, une chose très ancienne et très nouvelle, que le « scribe initié à la doctrine du Royaume des cieux, sait tirer de son trésor » (Mt.13/51-52). C'est là cette « parabole cachée dès la création », et que l'Évangile donnée dans les « derniers temps » rend parfaitement intelligible<sup>2</sup>.

Il existe dans toutes les sciences des « principes directeurs », qui ne sont pas toute la science, mais comme des outils, pour parvenir à un résultat prévisible et efficace. Ainsi en astronomie, les lois de Kepler, en chimie celle de Lavoisier, en mathématiques les principes de dérivation et d'intégration... Pourquoi n'existerait-il pas pour l'homme certains principes simples, par lesquels il pourrait se réussir lui-même ? Si Dieu est sage, il doit en être ainsi. Or en voici un, justement, posé par l'Écriture, au principe même de notre création : « la sexualité humaine a un sens éminemment religieux, mystique et sacré » ; elle est en quelque sorte une liturgie initiatique à la connaissance et à l'amour de la Sainte Trinité. En raison de la honte issue du péché originel, cette proposition était naguère inadmissible : les Juifs n'ont pas admis que le Verbe se fît chair, que Dieu se fît homme. Les chrétiens n'ont pas admis, jusqu'ici du moins, que la Trinité Sainte puisse s'exprimer sacramentellement dans l'amour de l'homme et de la femme et les témoignages concrets et corporels de cet amour - encore qu'ils soient dans le Canon des Écritures, chantés dans le Cantique des Cantiques. Aujourd'hui, la conscience chrétienne est devenue capable, semble-t-il, d'une telle audace dans la foi, audace qui, au fond, est à la portée des enfants, surtout lorsqu'ils n'ont pas été blessés par le scandale de ce monde.

Prenons une analogie encore dans la découverte de la gamme musicale : tous les sons étaient possibles à la voix humaine, mais il a fallu un grand nombre de travaux pour découvrir la gamme naturelle – dite gamme de Zarlino – et ensuite la gamme tempérée qui, suivant une merveilleuse disposition des nombres, permet de reproduire à une grande approximation, la gamme naturelle sur les douze degrés de la gamme chromatique. Une fois que la gamme est trouvée et que, sur les instruments de musique, les sons sont disposés en fonction de cette gamme, la musique devient possible, et dès lors, les expressions musicales vont varier à l'infini, selon le génie des musiciens. Ainsi en est-il dans le domaine qui nous intéresse : une fois établie la relation ontologique entre la Trinité Sainte et la Trinité créée (homme-femme), il est possible d'inscrire l'image et la ressemblance divines dans tout le comportement intime du couple, en même temps que d'exprimer tout ce que le Créateur y a implicitement disposé.

Il nous reste maintenant à définir les deux mots : « mâle » et « femelle ».

« *mâle* » : Le mot a pris malheureusement, en français du moins, un caractère péjoratif. On l'emploie plus volontiers pour les animaux que pour l'homme ; de même le mot « femelle ». Cette réticence en face de la sexualité est étroitement solidaire de la

---

<sup>1</sup> - Jn.7/38-39. Rôle de l'Esprit dans l'Église : Jn.16/13.

<sup>2</sup> - Sens de la parole de Mt.13/35 : « J'ouvrirai ma bouche en paraboles, et je dirai à haute voix des choses cachées dès la création ».

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

honte originelle, mais aussi d'une certaine pudeur blessée. En effet, nous sentons implicitement que l'on ne saurait assimiler la sexualité de l'homme et celle de l'animal, même si, dans l'une et l'autre, certains phénomènes biopsychologiques sont semblables. Cette intuition est vraie : il doit y avoir autant de différence entre l'expression humaine de l'amour et le coït de l'animal qu'il y a de différence entre la parole humaine et le cri des bêtes, même si dans les deux cas il se rencontre des cordes vocales semblables. En effet, la voix humaine est une parole articulée tendant à exprimer une pensée ; elle est l'organe de la vérité par le moyen du verbe, et Dieu ne dédaigne pas, bien au contraire, à mettre ses propres Paroles dans la bouche de l'homme. Tel était d'ailleurs l'idéal des prophètes et des psalmistes : « Sur mes lèvres, je les ai tous énumérés les jugements de ta bouche » (Ps.119/13). De même, dans la pensée de Dieu, la sexualité humaine aura, grâce aux dispositions de la nature, un sens sacramentel éminemment sacré. Le don du corps, bien au-delà du plaisir qui l'accompagne, et qui, de soi, est bon, exprime un échange au niveau des personnes, c'est-à-dire de l'esprit, du cœur et de la conscience. Il existe aussi, pour employer une comparaison spatiale, une dimension verticale de la sexualité humaine, dont l'animal restera toujours dépourvu, comme il restera toujours dépourvu de parole.

Il est malheureusement possible que l'homme fasse la bête, même quand il veut faire l'ange ! Il peut imiter le cri des bestiaux, le chant des oiseaux, mugir comme un bœuf, crier comme des pintades... Il doit le faire à dessein, et la chose est toujours assez ridicule. En général, la parole humaine, même lorsqu'elle ne veut plus rien dire, comme dans certains discours politiques, reste humaine, au moins dans ses articulations fondamentales. Mais il est arrivé que la sexualité humaine, hélas, soit devenue étrangement profane et bestiale, asservie à la convoitise, à l'avarice, et à tous les désordres du péché. La chose est pitoyable et désastreuse. Voilà l'œuvre de Satan qui a ruiné l'image divine en attaquant la psychologie humaine au point précis où cette image était insérée. Lorsque l'amour humain est déraciné de Dieu, que reste-t-il en l'homme, sinon poussière et cendre, et infinie tristesse ? Telle est l'expérience de ce monde charnel, qu'il nous faut transcender, car il n'aura qu'un temps, et rejoindre au plus tôt le principe de notre création en Dieu qui, nous l'avons vu, est l'intimité du père et du Fils dans l'Esprit.

D'ailleurs, en hébreu, le mot « mâle » n'a pas le sens péjoratif et disqualifié qu'il a pris en Occident. Ce mot « Zakar » se rapporte directement à un verbe qui porte les mêmes consonnes et qui signifie : « se souvenir ». Nous ne voyons pas directement le rapport entre la « mémoire » et le « sexe mâle ». C'est là cependant une vérité très éclairante, mais bien oubliée, parce que le langage actuel est fort éloigné du génie de la langue sacrée. Mais en interrogeant l'Écriture, nous retrouvons, là encore, un mystère de lumière. En effet, toutes les Paroles de Dieu sont adressées au mâle, pour qu'il « se souvienne », et qu'il transmette le souvenir à ses enfants. C'est donc la tradition de la Vérité qui soutiendra la tradition de la vie. Le mâle a donc une vocation essentiellement sacerdotale, inscrite dans les dispositions même de la nature, dont il faut comprendre le sens. C'est sur lui que repose le choix fondamental vis à vis de ce sanctuaire très saint, non fait de main d'homme, qu'est le sein de la vierge. S'il tient à prendre l'initiative de la vie, il doit se souvenir que toute vie est sainte, et que l'acte d'engendrer est lourd d'une responsabilité énorme à l'égard de la progéniture à venir. Mais il faut également respecter la fermeture sacrée du sein virginal, en vue d'une procréation d'un autre ordre, selon le type même de l'Incarnation, ce que nous expliquerons plus loin.

Quoi qu'il en soit, que ce soit dans une voie ou dans l'autre, le mâle est le « médiateur » du Père, non pas parce qu'il peut ensemençer le sein de la femme et

acquérir la paternité, mais parce qu'il a à transmettre fidèlement la Parole dont il a été instruit, afin que sa paternité se rattache à Celui dont « toute paternité tire son nom » (Eph.3/15). Cette vue reste malheureusement théorique, puisque le péché d'adultère et d'apostasie a fait que les mâles qui appellent une progéniture à la vie, et surtout ceux qui veulent jouir en écartant les conséquences de leur acte, n'ont plus l'instruction qui fonderait leur dignité. Il n'en était pas ainsi en Israël, où le sacerdoce d'Aaron sanctionnait l'ordre de la procréation charnelle par tout l'appareil de la Loi, moyennant la circoncision et les différents rites expiatoires. Dans l'Ordre de la Foi, c'est au Sacerdoce selon Melchisédech que l'homme est appelé, en vue d'une médiation en Jésus-Christ beaucoup plus excellente, et en vue d'une vie impérissable <sup>1</sup>.

On peut en effet se référer, pour comprendre la grandeur et la dignité du sexe mâle, soit à l'ancienne Alliance, soit à la nouvelle. Dans les deux cas, on voit que l'homme est appelé à l'image et à la ressemblance divines, mais plus particulièrement avec la Personne du Père, alors que la femme, qui est engendrée de l'homme par la main de Dieu <sup>2</sup>, est appelée à une ressemblance plus directe avec le Verbe, ou Fils, qui est engendré dans le sein du Père. Tout chrétien, tout baptisé, devrait être parfaitement instruit des Mystères de la Foi, pour y conformer sa vie, et ce qui est le plus important dans la vie : sa communion avec son épouse et la génération des enfants. Sur ce point, la déficience de l'humanité est désastreuse, et nous en subissons chaque jour les funestes conséquences.

« *femelle* » : Le mot hébreu « Neqébah » évoque la « coupe », et l'idée de réceptivité, d'accueil, de nid. Le verbe correspondant signifie « concevoir ». La femme est donc « celle qui conçoit ». Par bonheur, le mot garde en français le sens spirituel qu'il possède aussi en hébreu. On dit en effet : « Je conçois la solution de ce problème... » Mais ce qu'il faut avant tout concevoir et comprendre, c'est la démonstration de la Vérité qui nous est faite d'abord par l'Écriture prophétique, et surtout par Jésus-Christ, Verbe incarné, qui est venu l'accomplir directement sous nos yeux. Dieu nous traite ainsi selon toute notre dignité, nous expliquant, nous exposant sa Pensée, afin que nous puissions nous y engager librement. Cette Pensée est simple et directe : nous y accéderions sans aucune peine, si nous n'avions pas l'esprit enténébré par les longues habitudes du péché qui, depuis la chute originelle, ont épaissi considérablement l'ignorance de l'homme. En qualité de disciple qui se doit d'écouter la Parole promulguée par le Verbe de Dieu et confirmée par l'Esprit, toute créature humaine est dans une situation féminine par rapport à Dieu, dans une attitude de réceptivité et d'ouverture. C'est pourquoi, nous qui sommes « Église », nous sommes aussi « épouse » du Christ. Une fois que l'homme – le mâle – a compris pleinement le Bon Plaisir de Dieu – il ne peut guère y parvenir sans l'aide de la femme – il lui appartient d'en être le témoin et le médiateur, pour que la femme, dont le rôle est de « concevoir », puisse lui donner une forme corporelle.

Marie, la nouvelle Eve, nous manifeste la Pensée authentique de Dieu sur la femme, elle qui « a conçu le verbe en esprit avant de le concevoir en son corps » <sup>3</sup>. Elle a accédé à une maternité qui ne peut aucunement décevoir. Sans doute toute femme est faite pour la maternité, mais quelle maternité ? Et toute femme et vierge également, et quel est le sens de cette virginité ? Dans l'esprit charnel, la maternité varie selon les femmes, depuis la prostituée qui conçoit un enfant sans même savoir de quel homme il est, passant par la fille-mère, qui a été surprise ou trompée, la femme mariée et mal aimée, dont le foyer

---

<sup>1</sup> - hb.7/16. Voyez notre commentaire de l'Épître aux Hébreux, sur le Sacerdoce selon l'Ordre de Melchisédech.

<sup>2</sup> - Gen. ch.2, puis Paul 1 Cor.11/1-11. Ce point sera étudié plus loin en détail.

<sup>3</sup> - Antienne de la fête de la Nativité. Thème courant des Pères de l'Église.

reste misérable en raison d'un mari buveur ou adultère, jusqu'à l'épouse bien-aimée qui, face aux douleurs de l'enfantement et aux angoisses de l'éducation peut tout de même s'appuyer en toute sécurité sur un mari fidèle. Cependant même dans ce cas le meilleur, la maternité qui suit le viol <sup>1</sup>, c'est-à-dire l'ouverture du sein fermé par la main de Dieu, ne saurait pleinement satisfaire le cœur et les aspirations de la femme, pour la bonne raison qu'elle sent pertinemment qu'en enfantant ainsi, elle enfante comme une femelle d'animal – ce qu'elle n'est pas ontologiquement - et qu'elle enfante pour la mort. Elle n'a en effet aucune espérance que ses enfants échappent à la « griffe de la mort », ni elle-même. La sentence de condamnation : « Tu mourras de mort » pèse lourdement sur cet ordre biopsychologique humain que nous connaissons encore universellement sur cette terre. Aussi toute joie, tout amour, toute paix seront nécessairement assombris par la perspective qu'ils finiront un jour, et qu'ils peuvent finir beaucoup plus rapidement et plus rudement que l'on pouvait normalement le prévoir.

La « femelle », selon l'étymologie du terme hébreu, est donc « celle qui conçoit », mais qui conçoit de qui ? Toute la question est là. Car si Dieu a fermé le sein de la femme, ce n'est pas sans une raison profonde, celle qu'il laisse entendre en Isaïe 66/9 :

*« Ouvrirai-je le sein pour ne pas faire enfanter, dit Yahvé, moi qui fais naître en gardant le sein fermé, dit Elohim ? ».* <sup>2</sup>

Ce verset prend un relief d'autant plus saisissant qu'il fait suite à cette déclaration de Yahvé annonçant l'enfantement virginal :

*« Avant d'être en travail, elle a enfanté,  
« avant qu'elle ressentit les douleurs,  
« elle a mis au monde un enfant mâle.  
« Qui a jamais entendu rien de pareil ?  
« Qui a jamais vu rien de semblable ?*

Il est certain en effet que l'expérience que nous avons de l'ordre biopsychologique que nous connaissons, dont nous sommes issus, l'ordre charnel, ne peut rien nous dire de positif sur le Bon Plaisir de Dieu : la vue de nos misères devrait cependant nous convaincre d'erreur, et ce ne serait déjà pas si mal...

Ce qui est désastreux dans l'ordre charnel, c'est que la conception peut se réaliser mécaniquement et techniquement <sup>3</sup> sans que l'unité entre l'homme et la femme soit réalisée. C'est là une profonde déficience de la nature, contre laquelle la fermeture du sein nous met en garde. Inversement, dans la génération spirituelle, c'est-à-dire par le Saint-Esprit, Dieu, la Trinité Sainte, reste seul juge du moment favorable, c'est-à-dire de la réalisation de cette unité qui sera la raison de l'immortalité des géniteurs et de la perfection du milieu vital de l'enfant. Le mot « procréation » d'ailleurs, devrait être réserver à la procréation spirituelle ; car, à vrai dire, dans l'ordre charnel, il n'y a rien de nouveau, mais seulement une « reproduction » par le jeu automatique de la duplication des cellules.

---

<sup>1</sup> - Par le mot « viol » nous désignons la rupture de la membrane de l'hymen par le mâle qui altère ainsi l'intégrité corporelle de son épouse, et non pas seulement l'acte peccamineux qui désigne l'œuvre de chair hors mariage.

<sup>2</sup> - Observer ici l'alternance de Yahvé et Elohim. Ce texte est très important ; les prophètes, surtout Isaïe, ont toujours espéré cette initiative de Dieu dans la conception de l'être humain.

<sup>3</sup> - Sens du mot « tikto » d'où vient le mot technique, qui signifie enfanter dans la douleur. Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

Si l'homme s'engage dans cet ordre-ci, ce qu'il fait encore universellement, dans son ignorance du plan de Dieu, il doit s'attendre à tous les avatars que lui apporteront inévitablement les lois du hasard, qui ne saurait nullement être maîtrisé dans l'œuvre de génération. Dieu n'avait pas voulu que dans cette chose si grave qu'est la transmission de la vie, une créature libre comme l'homme, image et ressemblance de Celui qui ne peut aucunement se tromper, tombe victime des lois du hasard : voici pourquoi il a fermé le sein de la femme par l'hymen.

« *Il le créa* » : « mâle et femelle, il les créa » : le pronom personnel « les » est mis en parallélisme avec le pronom « le » du stique précédent. « A l'image d'Elohim, il le créa ». Adam est donc désigné d'abord par un singulier : « le », puis par un pluriel « les », tout comme Dieu se dit tantôt « Yahvé », tantôt « Elohim ». Alors qu'en Dieu l'unité des personnes est totale, parfaite et éternelle, en l'homme au contraire, elle est fragile au départ, perdue par le péché, et doit se reconquérir pendant le temps de la Rédemption par la grâce capitale du Christ et de l'Eglise : « Hommes, aimez les femmes comme le Christ aima l'Eglise » (Eph.5/25). Bien entendu le Christ a aimé l'Eglise d'un amour virginal. Il importe donc que les chrétiens qui sont instruits des Mystères de la Foi et par conséquent du Bon Plaisir de Dieu, ne reviennent pas à l'ordre charnel, même sanctionné par la circoncision, comme le firent les Galates <sup>1</sup>. Ce n'est que dans un amour virginal et sacré, tel que celui qui nous a donné le Sauveur, celui de Joseph et de Marie, que peut se refaire l'unité perdue. L'expérience montre en effet que, pour chrétiens qu'ils soient, les foyers charnels (au sens paulinien de ce mot) ne donnent pas en général le spectacle de l'unité. Il y a heureusement des exceptions qui sont, par la grâce de Dieu, des approches de la Vérité.

Tel est ce verset 27 du chapitre 1 de la Genèse, d'une importance fondamentale, car il appuie l'homme, l'Adam, sur son principe : la Trinité Sainte. Mais tout n'est pas dit encore, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

\*\*\*

**- Fin du chapitre 7 -**

---

<sup>1</sup> - La lecture de l'Epître aux Galates dans ces perspectives devient singulièrement éclairante. Ceux qui voulaient imposer la circoncision aux Galates étaient peut-être plus réalistes que Paul : ils voyaient bien que les païens ne reviendraient pas immédiatement à l'ordre virginal. Paul s'imaginait que ses Galates bien-aimés avaient complètement compris sa pensée et avaient renoncé définitivement à l'ordre charnel. Nous ne sommes pas encore sortis de l'équivoque. Voir notre commentaire de l'Epître aux Galates.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

## Chapitre 8

### La Lumière de la Trinité

#### La hiérarchie sacrée des sexes

Jésus pleurait sur la ville de Jérusalem. Il lui prophétisait sa fin prochaine en disant :

*« Ah ! Si tu avais connu le temps de ta visite,  
« Si tu avais compris, toi aussi, le message de ta paix !  
« maintenant il est caché à tes yeux... (Lc.19/41s, 13/34-35)*

Lorsque Dieu manifeste sa gloire devant le prophète Isaïe, effondré devant sa Majesté, il annonce une suite de fléaux qui vont s'abattre sur la terre. L'obstination dans l'incrédulité de ce peuple à nuque raide rendra vain le ministère du prophète qui cependant, ne devra pas se décourager ; nous lisons en effet :

*« Va et dis à ce peuple : écoutez de toutes vos oreilles,  
« mais vous ne comprendrez pas ;  
« voyez de vos yeux, mais vous ne regarderez pas...  
« Pèse lourd sur le cœur de ce peuple, casse-lui les oreilles,  
« éblouis ses yeux <sup>1</sup>, même s'ils ne voient pas de leurs yeux  
« même s'ils n'entendent pas de leurs oreilles,  
« même si leur cœur ne se convertit point... »*

Le message de Dieu est une évidence, une lumière, un éblouissement ; il s'inscrit dans des faits indiscutables ; mais il heurte des ignorances, des préjugés, des superstitions tellement fortes que l'évidence des faits, des prédications, des miracles, ne peut entamer cette obstination où l'Adam pécheur est enfermé sur cette mauvaise voie, sur cette route qui le conduit à la perdition où il chemine depuis si longtemps...

Le prophète est donc épouvanté par l'ingratitude d'un tel ministère ; prêcher à des sourds, faire briller la lumière devant des aveugles, secouer les cœurs appesantis...

*« Et je dis : « Jusques à quand, Seigneur ?  
« Il me dit : « Jusqu'à ce que les villes soient désertes et sans habitants,  
« les maisons sans hommes, la terre ravagée et déserte,  
« et que la solitude soit grande sur la terre... »*

Et ce n'est qu'au terme d'une histoire toute marquée par les châtements de Dieu, que la « souche laissée en terre portera une semence sainte » (Is. ch.6).

Ces paroles sont scandaleuses et insupportables pour les partisans d'un optimisme naïf ou d'un humanisme divertissant. Que se passe-t-il donc ? Comment se fait-il qu'en manifestant quelque reflet de la gloire de sa Trinité - puisque les Séraphins chantent la triple invocation de la Sainteté divine - Celui que nous appelons « bon et miséricordieux », « lent à la colère et plein de tendresse », nous livre d'abord la prophétie d'une immense désolation ? Dieu ne se trompe pas : c'est nous qui sommes illusionnés sur nous-mêmes, nous nous croyons justes à nos propres yeux... mais Dieu mesure ce que nous avons fait

---

<sup>1</sup> - Comme l'on dit : « cela crève les yeux ».

de la terre sous le régime du péché, et ce qu'il voulait en faire sous le régime de la Vérité, de l'Amour et de la Grâce. Le Déluge a détruit un monde de violence ; le feu du ciel s'est abattu sur Sodome impie et dépravée. Ne croyons pas que notre athéisme blasphématoire, si brillant qu'il paraisse, si séduisant par ses idoles, si fier de ses conquêtes scientifiques et techniques puisse échapper à une juste indignation de Dieu, qui souffre infiniment plus que nous-mêmes de l'asservissement où nous sommes retenus par la séduction diabolique. La parole d'Isaïe est sans ambiguïté possible : elle annonce une destruction quasi générale de la race d'Adam, et combien d'autres prophéties viennent confirmer celle-là. Tant que l'homme charnel demeure tributaire de ses structures mentales et sociales, les mystères de la foi qui pourraient théoriquement le sauver lui sont inaccessibles. L'homme psychique n'entend rien aux choses de l'Esprit<sup>1</sup>. Il y a donc une sorte de nécessité à ce que la race d'Adam, dans sa désobéissance, se rue en masse vers la perdition, la mort et la décomposition qui la suit...<sup>2</sup>

L'ordre divin dans lequel la victoire de la vie sur la mort sera assurée selon la prophétie de Paul (1 Cor.15/56), selon les promesses de Jésus (Jn.8/51, 11/25-26), suivra sans doute la ruine de la grande Babylone dont les trafics horribles sont incompatibles avec les préoccupations du Royaume de Dieu<sup>3</sup>. Mais nous sommes sûrs que les Vérités contenues déjà dans la Révélation apostolique fourniront les bases de cette société nouvelle des hommes régénérés de demain. C'est pourquoi c'est avec une grande confiance et une invincible espérance que nous cherchons à pénétrer dans le principe qui nous fonde et nous soutient dans l'existence, non seulement pour y puiser nous-mêmes la vie, mais pour contribuer, dans la mesure où Dieu le voudra, à ce que soit sauvée l'Eglise fidèle, et par elle le genre humain tout entier.

\*\*\*

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, quelle lumière magnifique et toute simple projette la Trinité Sainte, notre vivant Principe, sur la fondation et la création d'Adam. L'unité et la communion de l'homme-femme, du mâle et de la femelle, dans la distinction et la complémentarité de leurs personnes, seront une expression réelle et concrète, sensible et visible, du Mystère divin invisible, mais plus réel encore que toutes les choses matérielles. Dans la ligne de ce verset 27 du premier chapitre de la Genèse, il convient de lire les textes qui nous parlent de la génération de la femme, et qui placent cette génération en relation analogique avec la Génération du Verbe par Dieu le Père. « Celui qui est dans le sein du Père nous a mis sur la voie », dit saint Jean (1/18).

Nous apprenions autrefois le Mystère de la Sainte Trinité par la formule suivante : « Le Mystère de la Sainte Trinité est le mystère d'un seul Dieu en trois Personnes égales et distinctes ». Formule précise qui, par rapport aux idoles antiques, et par rapport au monothéisme juïaïque, apporte une admirable lumière. Nous savons par elle que Dieu n'est pas solitaire, mais nous ne sommes pas introduits dans l'intelligence des « relations trinitaires ». Seul le Père n'a pas été fait, ni créé, ni engendré ; le Fils est du Père, engendré de toute éternité, « Dieu de Dieu, Lumière de la Lumière, vrai Dieu engendré du vrai Dieu ». Ces formules du symbole ne sauraient être plus parfaites pour nous introduire

---

<sup>1</sup> - I Cor. Ch.2. « Psychique » signifie « animal » : c'est l'homme engendré charnellement et tributaire du péché de génération.

<sup>2</sup> - Il ne s'agit pas ici de damnation, ni d'anéantissement, mais seulement de la mort physique.

<sup>3</sup> - Ap.ch.20. La grande Babylone est la civilisation urbaine impie et athée asservie au Prince des ténèbres. C'est pour la délivrance de ses habitants que Dieu permet sa ruine.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

dans la hiérarchie des Personnes divines. Certes, le Verbe est égal au Père quant à la nature divine, puisque c'est identiquement la même nature qu'il possède avec le Père, mais il est, avec le Père, dans une relation de filiation, éternellement engendré par lui. Seul le Père est inengendré, alors que « le Fils est du Père seul, non pas fait, ni créé, mais engendré » (Symbole de saint Athanase). Le Père ne saurait être Père sans Fils, et le Fils ne saurait être Fils sans Père, c'est une évidence. La hiérarchie réside donc, non pas dans leur nature, mais dans leur fonction au sein de la Trinité, c'est-à-dire dans leurs Personnes : « Le Père est plus grand que moi », disait Jésus, en ce sens-là précisément, et aussi bien sûr comparé à la nature humaine du Christ.

Je reprends à dessein les formules du symbole de saint Athanase, car on ne saurait mieux dire. Leur formule lapidaire peut paraître sèche, mais il faut les éclairer par l'Amour qui est en Dieu, qui est Dieu, et les méditer longuement, cherchant à voir, à travers les lucarnes étroites des mots humains, depuis les ténèbres où nous sommes, la splendeur de l'Être divin, inaltérable dans sa joie et dans sa lumière, et dans la prodigieuse expansion de son Amour créateur et de sa Miséricorde infinie. Il y a certes un échange perpétuel d'Amour entre le Père et le Fils, et cet Amour est l'Esprit. C'est sous cet angle de l'échange de l'Amour, dans une transparence de Vérité, que nous avons rapporté l'Adam primordial et éternel, l'homme-femme, à son Principe trinitaire. Mais au-dessous de cet échange d'amour, l'intimité divine est d'abord un mystère de génération. Et c'est là ce qui est spécifiquement chrétien. D'autres religions avaient imaginé, ou reçu par une certaine révélation, qu'il y avait un couple ou des couples dans la divinité. Les anciens vénéraient des dieux et des déesses, Jupiter et Junon, etc... mais ces images ont été abattues par le christianisme. Elles n'étaient pas cependant entièrement fausses, elles contenaient une part de Vérité. Elles étaient infiniment plus poétiques et encourageantes, malgré leur lot de violence, que l'athéisme moderne qui nous fait toucher le fond du gouffre de l'absurdité et du désespoir ! Cependant le vrai Dieu qui nous a parlé par l'Écriture n'a pas gardé explicitement cette voie pour nous conduire à lui. Je dis « explicitement », car la seconde Personne de la Trinité est bien désignée par cette « Sagesse » créatrice, qui parle au féminin, qui joue auprès du Très-Haut, qui est la confidente de ses desseins et la collaboratrice de ses ouvrages. Ces textes éminemment poétiques (Pr.ch.8 ; Si.ch.24) nous introduisent on ne peut mieux dans le dialogue des deux premières Personnes, dans ce Conseil divin plein d'enthousiasme qui décide à chaque instant de la création permanente de toutes choses.

Cependant le Père est Père et le Fils est Fils : telle est la distinction transcendante des Personnes divines, sans aucune confusion possible. Comme le dit encore le symbole de saint Athanase : « Un seul Père et non trois Pères, un seul Fils et non trois Fils, un seul Esprit-Saint et non trois Esprits-Saints ». A la lumière de ce Principe trinitaire, nous allons maintenant lire les textes sacrés qui fondent la hiérarchie des sexes. Nous commencerons par le texte que Paul écrivait aux Corinthiens, dans sa première Epître, au début du chapitre 11. A vrai dire, l'Apôtre a l'air de vouloir régler seulement un point de discipline dans l'assemblée chrétienne : à savoir que les femmes doivent y porter un voile. Mais à propos de ce détail pratique, pour justifier une coutume de simple convenance, qui n'est pas par elle-même d'une importance capitale – puisque l'Apôtre dit lui-même que « la chevelure est le voile naturel de la femme » - il donne un enseignement dogmatique de la plus haute importance, et c'est cela qu'il nous faut retenir précieusement.

Voici le texte de Paul :

*« Soyez les imitateurs, comme je le suis, du Christ.*

*« Je vous loue, mes frères, de ce que vous vous souvenez de moi à tous égards, et que vous retenez mes instructions telles que je vous les ai données. Je veux en effet*

*que vous sachiez que le chef de tout homme c'est le Christ, que le chef de la femme c'est l'homme, et que le chef du Christ c'est Dieu. Tout homme qui prie ou qui prophétise la tête couverte, déshonore sa tête. Toute femme qui prie ou qui prophétise la tête non voilée déshonore sa tête : c'est comme si elle était rasée. Si une femme ne se voile pas, qu'elle se coupe aussi les cheveux ; or s'il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou la tête rasée, qu'elle se voile.*

*« L'homme ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme. En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. C'est pourquoi la femme doit, à cause des Anges, avoir sur la tête un signe de sujétion. Toutefois pas d'homme sans femme, pas de femme sans homme dans le Christ. Or si la femme a été tirée de l'homme, l'homme aussi naît de la femme, et tout vient de Dieu. »*

Ce qui nous intéresse ici n'est pas tant l'application liturgique du voile de la femme dans l'assemblée chrétienne, mais surtout les raisons profondes par lesquelles Paul voudrait justifier cette pratique. Voyons le texte de près :

#### 11/1 – Sens de l'imitation de Dieu

Paul dit aussi par ailleurs : « Soyez les imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés » (Eph.5/1). Mais ici cette pensée est précisée : « Soyez les imitateurs du Christ ». précision qui nous rappelle la parole du Seigneur : « Personne ne va au Père si ce n'est par moi ». Et saint Jean nous dit également : « Nous devons nous conduire comme il s'est conduit lui-même » (Jn.14/6-9 ; 1 Jn.2/6).

Placée au début de ce développement sur la hiérarchie des sexes en rapport avec la hiérarchie des Hypostases divines, la parole de Paul prend un relief saisissant : si individuellement chaque personne humaine doit porter l'empreinte divine, comme nous l'avons vu dans le premier livre, ici, c'est l'homme et la femme ensemble qui doivent porter l'empreinte de la Trinité.

#### 11/2 – Rappel du sens de la Tradition

*« Je vous loue, mes frères, de ce que vous vous souvenez de moi à tous égards, et que vous retenez mes instructions telles que je vous les ai données. »*

Les mots grecs sont particulièrement expressifs : ils indiquent nettement que le Salut dépend de cette fidélité à recevoir, comprendre et garder un message infiniment précieux sans l'altérer en rien. Rappelons ici que le mot « se souvenir » en hébreu est composé des mêmes consonnes que le mot « mâle ». Paul accomplit un rôle essentiellement sacerdotal de médiateur de la Pensée de Dieu, à l'égard de son Eglise, qui est comme son Epouse dans le Seigneur. L'intégrité de la Tradition du « Bon dépôt » qu'il confiera plus tard à Timothée est une condition essentielle du Salut.

11/3 – *« Je veux en effet que vous sachiez que le chef de tout homme c'est le Christ, que le chef de la femme c'est l'homme, et que le chef du Christ c'est Dieu. »*

Voilà donc le verset qui fonde la hiérarchie des sexes sur la Hiérarchie des Personnes divines. Que signifie le mot « hiérarchie » que nous employons ici ? Il signifie « principe de sainteté ». Rien n'est laissé au hasard dans le monde : même les atomes les plus infimes obéissent à des lois rigoureuses – et combien ! La découverte des lois des

choses constitue la science. Mais les êtres vivants aussi ont des lois : des lois générales qui valent pour tous les êtres vivants et des lois spécifiques qui conditionnent la vie et la survie des espèces. Quelle est pour l'homme la loi spécifique ? Quels sont ses lois spécifiques ? La - ou les - connaît-il, alors qu'il n'est même pas capable d'appliquer les lois générales ?... Eh bien c'est justement sur ce point de la loi spécifique, propre à l'homme, image et ressemblance de Dieu, que le péché nous a fait trébucher ; il nous a fait sortir de cette loi à tel point que la conscience collective a perdu le sens qu'il pût y en avoir une ! Elle s'est dégradée même tellement qu'elle est devenue incapable de discerner les lois générales, comme le prouvent les excès de tout genre qui font que l'homme « court à la perdition, appelle sur lui la mort par les dérèglements de sa conduite ». Or la loi spécifique de l'homme se situe au niveau des relations entre les personnes, tout comme la loi spécifique de Dieu – si l'on peut dire – n'est autre que la loi d'Amour qui fait la Trinité. Cette loi est l'Esprit qui est transparence et communion.

*« Le chef de l'homme c'est le Christ »*

Le mot « chef » ici employé est le mot « tête » qui en hébreu signifie « principe », c'est le premier mot de l'Écriture : « Dans la Tête, dans le Principe, Dieu créa le Ciel et la Terre » ; « Au Principe, dans le Commencement était le Verbe... » (Gen.1/1 ; Jn.1/1). Il ne faut pas penser en lisant ce mot « chef » au sens qu'il a habituellement en français, lorsque l'on parle de chef d'armée, de chef de bureau... encore que ce sens tout à fait dérivé ne soit pas exclu. Le mot « chef » doit être ici compris dans le sens de « principe, type, modèle » : tous ces mots venant se compléter les uns les autres, avec le contenu que nous y mettons habituellement, pour exprimer ce que signifie le mot hébreu. « Le Christ est le chef de tout homme » - comprenons tout mâle – cela signifie que Jésus est la réalisation parfaite et exemplaire du Dessein que la Trinité Sainte a formé de toute éternité sur l'homme. Le Christ est l'homme parfait, non seulement par son comportement, mais en sa nature : homme parfait pour être non seulement contemplé, mais imité. C'est pourquoi la connaissance de Jésus est si importante, c'est pourquoi Paul la préférait à tous les avantages qu'il pouvait avoir antérieurement dans le Judaïsme (Phil.3/8s). Il ne peut y avoir d'idéal plus élevé pour quelque homme que ce soit, que d'atteindre la perfection de Jésus. « Aucun serviteur n'est au-dessus de son Maître ! » (Jn.13/16-17). La plénitude d'âge que Jésus nous propose comme idéal (Eph.4/13), consiste uniquement à atteindre cette perfection de Jésus. Elle est possible car elle est l'objet même de son enseignement et de sa prière : « Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait ». Comment ? « Personne ne va au Père, si ce n'est par moi »... « Sanctifie-les dans la Vérité, ta Parole est Vérité ». (Mt.6/36 ; Jn.14/6, 17/17)

*« Le chef de la femme, c'est l'homme »*

Il faut donner au mot « chef » le même sens que précédemment. Parole souverainement importante : elle condamne les entreprises exclusivement « féminines » et d'ailleurs l'expérience les condamne aussi. Si dans l'Église certaines communautés se veulent exclusivement « féminines » derrière leurs clôtures, elles sont par la Foi et les Sacrements rattachées au Christ-Homme, et surtout elles ont toujours l'assistance des prêtres dans l'exercice de leur ministère sacerdotal auprès d'elles. Ce n'est d'ailleurs qu'à ces conditions qu'elles peuvent « tenir ». Ces institutions, cependant, ne sont pas le Royaume de Dieu : elles présentent un caractère pénitentiel évident ; les réussites féminines dans ces communautés restent rares.

En lisant « le chef de la femme, c'est l'homme », n'allons pas nous imaginer que la femme doit se confondre avec le mâle en le copiant servilement. Regardons vers la

Trinité : « Le chef du Christ, c'est Dieu » : le Christ est d'une personnalité entièrement distincte du Père. De même, « le chef de tout homme, c'est le Christ » ; cependant tout homme garde une personnalité propre, sa vocation propre et incommunicable, ce « nom nouveau » qu'il a reçu de Dieu et qui le constitue comme une créature unique. La sainteté du disciple n'est pas une copie de son Maître ; car son rôle de disciple et de serviteur est bien différent de celui de son Maître. Et c'est là, justement, le paradoxe merveilleux de la vie qui fait des êtres multiples, obéissant aux mêmes principes, mais ayant toujours un caractère personnel et unique dans toute la création.

Il importe donc que la femme, en s'appuyant sur l'homme comme sur son principe, dégage néanmoins toute sa personnalité et toute sa nature spécifiquement féminine. L'amour fait cela : plus la femme sera unie à l'homme dans l'amour, plus elle sera elle-même, mais plus aussi l'homme sera lui-même ; la première épanouissant la grâce de sa féminité, et le second la noblesse de sa virilité. Cette distinction va toujours dans le sens de la complémentarité. Le respect de l'autre doit toujours favoriser sa liberté ; l'amour veut toujours le plus grand bien de l'autre, et ce plus grand bien est son épanouissement personnel et unique. La vraie communion dans l'Esprit est un lien de liberté réciproque, si étrange que cela puisse paraître dans un monde charnel où le comportement obéit à des impératifs possessifs. C'est pourquoi l'Écriture faisant écho à la Parole du Père (Eccl.4/10) déclare : « Malheur à celui qui est seul ». « L'homme sans la femme s'en va à la ruine » (Si.36/21-27). « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gen.2/18). Mais la femme sans l'homme, elle aussi, s'en va à la dérive. Il faut donc sans cesse trouver le point exact de l'harmonie entre les sexes : harmonie qui ne saurait être réglée une fois pour toutes dans les plus petits détails, mais qui ne pourra se réaliser par l'expérience de la vie commune, que si elle s'appuie constamment sur les divines Hypostases, vers une recherche continue d'un mieux-être, d'un mieux-aimer, d'un mieux-vivre, dans une oblation réciproque toujours plus généreuse.

*« Le chef du Christ c'est Dieu ».*

Ce point que Paul amène le premier est aussi le dernier. Il est le premier ontologiquement à la racine même de la création de l'homme par la main de Dieu, au principe du salut et de la restauration de l'homme. Mais il est peut-être psychologiquement le dernier : car en général, c'est par le rapport « homme-femme » et réciproquement, que la créature humaine fait son expérience de vérité. Ainsi en fut-il du prophète Osée, qui découvrit la désolation du cœur de Dieu en face des ingratitude d'Israël, grâce aux infidélités de son épouse. En ce monde de péché, l'expérience de vérité, il faut le dire, comporte beaucoup de mensonges et de déceptions. Mais il n'y a pas d'échec qui finalement ne nous fasse déboucher sur le Christ Rédempteur et Sauveur. En lui, tout ce qui était perdu peut être sauvé. Parce qu'il n'a pas été pertinemment et consciemment enraciné sur son principe divin, le vieil Adam s'effondre sur lui-même ; mais cette effondrement toujours douloureux l'amène à sa confusion, et c'est alors qu'il peut enfin réfléchir et revenir à son principe. Mais les chrétiens, s'ils étaient instruits de leur foi, et qu'ils en voyaient les applications pratiques sur leur vie affective et sexuelle, échapperaient à ces déboires, et par la grâce baptismale qu'ils sauraient conserver et développer, ils marcheraient de foi en foi, de vie en vie, et ne connaîtraient ni vieillissement, ni mort. Tel est l'objet des promesses.

Nous avons donc la hiérarchie suivante :

Dieu le Père, Chef du Christ, Chef de l'homme (mâle), Chef de la femme.
--

Cette position est complémentaire, mais non contradictoire de celle que nous établissons à la fin du chapitre précédent, à la suite de l'étude du verset 27 de la Genèse :

Dieu le Père Dieu le Saint-Esprit L'homme (mâle)	Dieu le Fils La femme.
--	---------------------------

Cette disposition quadratique est extrêmement saisissante : elle se retrouve constamment dans la nature des choses ; les principaux organes de l'homme-femme : cerveau, foie, cœur, moelle épinière, organes sexuels : testicules, ovaires, ... sont en forme quadratique, comme la stature de l'homme, deux jambes et deux bras. L'homme complet, l'Adam, l'homme et la femme ensemble, ont 4 mains, 4 yeux, quatre oreilles... Le nombre 4 étant celui de la stabilité parfaite, comme les 4 points cardinaux, les 4 éléments, les 4 dimensions de l'Univers (3 de l'espace + 1 du temps), les 4 quadrants de l'analyse mathématique et trigonométrique, etc...

La suite du développement de Paul va d'ailleurs dans le même sens : (je passe sur les v.4-6 qui ne font que prescrire les attitudes de prière)

11/7 - « *L'homme ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme.* »

Il faut entendre le mot « gloire » (doxa) dans le sens de « rayonnement », « resplendissement ». Les Juifs, encore aujourd'hui, dans leurs synagogues, prient la tête couverte. La prescription apostolique est donc bien authentiquement chrétienne, et indique la grande révolution de pensée apportée par l'Evangile dans le sentiment religieux. La libération apportée par l'Evangile s'applique d'abord au niveau de la relation de la créature avec son Dieu. Si l'homme peut en effet prier désormais la tête découverte, c'est que Dieu s'est rendu connaissable à travers l'homme. Cela nous paraît tout « naturel », à nous qui sommes habitués au Mystère de l'Incarnation. Mais il n'en était pas de même autrefois : Dieu paraissait tellement « autre », tellement « élevé », que l'idée qu'il pût se rendre connaissable à travers la nature humaine était le blasphème par excellence, qui fut retenu par le Sanhédrin comme grief de condamnation contre Jésus.

« *L'homme est la gloire de Dieu* », Paul parle dans le contexte de l'assemblée chrétienne, et suppose que les chrétiens auxquels il s'adresse sont sanctifiés par l'Esprit et sont devenus frères de Jésus-Christ, pour témoigner de ses vertus. Car dans le monde soumis à l'empire des ténèbres, la gloire de Dieu ne transparaît pas ou si faiblement, sur le visage et le comportement de l'homme. Le chrétien qui aurait le malheur de se comporter d'une manière indigne de son baptême effacerait en lui-même cette gloire, ce resplendissement de Dieu. Cette gloire qui provient de la grâce baptismale est visible aux Anges et aux Saints, mais échappe en général aux hommes impies, tout comme la gloire

du Christ a échappé à ses contemporains. C'est la nature humaine, dans ses étroites limites en effet, qui est porteuse d'une telle gloire, sans qu'il n'y ait rien à y changer, il faut seulement l'assumer dans la foi pour en faire un sacrement d'amour. La glorification totale de l'homme, c'est-à-dire le passage du corps terrestre au corps glorieux, ne changera pas les dispositions fondamentales de la nature, qui sera seulement transfigurée, comme Jésus en a révélé le modèle dans sa transfiguration et sa résurrection, et aussi sa nativité<sup>1</sup>. La femme d'ailleurs, attend de l'homme, du mâle, qu'il soit pour elle cette gloire de Dieu, ce Christ auprès d'elle, ce médiateur du Père. Cette aspiration le plus souvent vague et imprécise, se trouve rarement satisfaite, hélas, dans ce monde de péché !

*« Tandis que la femme est la gloire de l'homme »*

Il appartient à l'homme en effet, de « former » et d'engendrer la femme, en même temps d'ailleurs que la femme le « met en lumière », le révèle à lui-même. Alors qu'en grec, le mot « gloire » (doxa) a le sens de rayonnement, de renommée, en hébreu, il a le sens de gravité, de stabilité, et aussi de santé, car il contient les mêmes consonnes que le mot « foie » qui est l'organe régulateur de la santé du corps. Il faut voir dans ce génie de la langue sacrée une très haute signification : qu'est-ce que la gloire, sinon en définitive cette plénitude de santé qui aboutit à la perfection de l'être et l'établit ainsi dans une vie incorruptible ? La femme est donc indispensable à l'homme, pour qu'il parvienne à cette plénitude, et nous le comprenons fort bien, puisque l'image et la ressemblance de la Trinité Sainte s'inscrit dans l'homme et la femme ensemble<sup>2</sup>.

*11/8 - « En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. »*

Cette affirmation de la primauté du sexe masculin choquerait si elle n'était corrigée par les versets suivants. Paul était de son temps, il était tributaire d'une structure sociale nettement patriarcale. La femme juive était beaucoup mieux considérée, et plus heureuse indiscutablement que la femme païenne. Néanmoins elle n'avait pas ou peu de part au culte de Yahvé dans la synagogue, sa liberté sociale était minime. Elle avait toujours l'avantage cependant d'être assistée par un homme : une femme célibataire ne se concevait pas en Israël.

Quoiqu'il en soit, il faut prendre le Texte Sacré dans toute sa force, et une force de « principe ». Si le péché a abaissé la femme, et l'a réduite chez certains peuples en un horrible esclavage, il a blessé plus encore peut-être le sexe masculin. Car c'est l'homme qui est le premier coupable de la transgression originelle, de la faute de génération. C'est lui qui avait reçu le commandement de Yahvé, mais il n'a pas su en être le témoin auprès de la femme. Nous constatons souvent l'effondrement du chef de famille, même en cette « chrétienté » où théoriquement la grâce est toujours présente : incompetence notamment dans l'éducation des enfants, adultère, abandon du foyer, ivrognerie, etc... C'est très souvent la femme qui fait face contre tous ces désordres, par l'héroïsme de l'amour maternel. Les considérations que nous ferons au livre III sur le péché originel nous feront

---

<sup>1</sup> - Marie a enfanté tout en demeurant vierge, ce qui signifie qu'elle a enfanté dans l'extase de son corps et celui de l'enfant, gloire dont les bergers furent témoins.

<sup>2</sup> - Cette considération fondamentale nous amène à penser que Marie n'a pu être assumptée seule, au ciel, dans la gloire. Joseph l'y avait précédée, comme nous l'exposons dans notre livre « Quelle femme ! ». Toute une école de théologie a enseigné dans l'Eglise l'assomption de Joseph.

mesurer la déficience désastreuse de la paternité charnelle, et nous en verrons les raisons.

Ce verset 8 fait allusion évidemment au texte de la Genèse que le Docteur des nations prend à la lettre, comme nous devons nous aussi le prendre. En tirant la femme de l'homme, Dieu opère en lui une véritable « génération ». Il n'était pas possible à l'homme de se donner un « verbe » semblable à lui-même, qui fût « l'empreinte de sa substance et le rayonnement de sa gloire » (Hb.1/2), même si la parole de l'homme à une efficacité organisatrice certaine, comme cela se voit dans le monde qui est aménagé par le verbe humain, ce verbe ne saurait devenir « subsistant ». Dieu intervient en faveur de cette faiblesse de l'homme qui ne peut créer ni engendrer ; il opère en lui, pendant son sommeil, en le tirant de sa substance, la gestation de l'être qui lui sera semblable et dans lequel il trouvera toutes ses complaisances : la femme.

### *« Mais la femme pour l'homme »*

Paul interprète ici la parole de la Genèse qui présente la femme comme une « aide semblable à lui ». En réalité, c'est l'Adam total, homme et femme, qui présente une heureuse complétude. Reste à déterminer en quoi consiste la primauté, la supériorité de l'homme sur la femme. Il est bien établi aujourd'hui qu'en dignité et en nature ils sont égaux, tout comme le Père et le Fils dans la Trinité sont égaux en nature et en dignité. « Il est égal au Père quant à la divinité... ». De même la femme est égale à l'homme quant à l'humanité. Et même en ces temps de péché et de rédemption, il arrive fréquemment que la femme soit supérieur à l'homme en humanité. « Infirma mundi elegit Deus... », « Dieu a choisi ce qui est faible dans le monde... ». L'Eglise a considéré la femme comme égale à l'homme quant à sa vocation à la sainteté. Elle fut instruite par l'histoire : dès les premiers temps, les vierges chrétiennes ont montré une foi et une patience égales à celle des confesseurs. Il s'est trouvé dans l'Eglise des saintes de toute première grandeur qui ont pratiqué les vertus héroïques aussi bien et mieux même que les hommes.

C'est sur le point de vue du Sacerdoce que s'établit la primauté du mâle : car le mâle est « celui qui se souvient ». Il a reçu la vocation de transmettre le commandement de Yahvé, d'en être le témoin ; et c'est aussi à lui que revient l'initiative de la prière et de la bénédiction. Cela est vrai aussi bien dans l'ordre charnel que dans l'ordre spirituel ; le mâle a le pouvoir consécrationnaire, qu'il accomplit au nom du Christ, lorsqu'il prononce la parole : « Ceci est mon corps ». Le mâle seul en effet peut donner sa chair en nourriture. Si la femme peut accéder à certains degrés du sacerdoce, et même pourquoi pas au Diaconat, comme cela était dans l'Eglise apostolique, il est tout à fait exclu qu'elle accède au sacerdoce proprement dit en tant que célibataire. Mais elle peut participer étroitement au sacerdoce de l'homme, dans l'unité d'une véritable communion de foi, de conscience, de cœur et de corps, suivant une alliance virginale, analogue à celle de Joseph et de Marie qui nous ont donné le Sauveur du monde.

Lorsque Paul déclare que « la femme est faite pour l'homme », il faut bien préciser que l'aide qu'elle doit lui apporter n'est pas seulement un service matériel : la femme a pour vocation d'amener l'homme à la plénitude d'âge - et inversement l'homme doit amener son épouse à la pleine réalisation de sa vocation ontologique. C'est dans le domaine de la sanctification qu'elle doit être son aide. Le Christ lui-même n'est parvenu à la plénitude d'âge qu'avec son Eglise : « Je me sanctifie moi-même, afin qu'ils soient sanctifiés en vérité » (Jn.17/19). L'Epître aux Hébreux nous enseigne que, tout fils qu'il était, il dut être éprouvé pour être amené à la perfection, et devenir le grand prêtre excellent, capable de conduire la multitude au Salut (Hb.5/7-10). Et comment fut-il amené

à cette perfection ? Ou plutôt, comment se manifeste à nos yeux cette perfection du Fils ? C'est par l'immolation qu'il a faite de lui-même, en Agneau sans tache, dans un amour parfaitement oblatif. C'est dans ce sens que Paul exhortait les hommes à aimer leurs femmes « comme le Christ aima l'Eglise » (Eph.5/20s).

*11/10 - « C'est pourquoi la femme doit, à cause des Anges, avoir sur la tête un signe de sujétion. »*

Paul poursuit son idée : celle de la primauté de l'homme dans l'ordre de la création, puisque la femme a été tirée de l'homme. Il est donc normal qu'elle ait conscience de son rôle de dépendance par rapport à l'homme. Que l'homme aussi ait conscience de son rôle de médiateur de Dieu auprès d'elle, car, nous le verrons plus nettement dans le livre III, dans le péché originel, les rôles ont été inversées. C'est la femme qui a pris l'initiative et qui a proposé à l'homme le « fruit défendu ». Ce dernier n'a rien dit, il n'a fait aucune objection, comme s'il était possédé par le démon muet. Mais, par la Lumière de la Foi, la hiérarchie des sexes est rétablie, le Bon Plaisir de la Trinité est entièrement connu ; dès lors, il faut signifier dans l'assemblée chrétienne cette sujétion de la femme, non seulement au mâle - celui qui se souvient - mais à la Parole de Dieu dont il est le témoin et le représentant. Malheureusement, les mâles ont été rarement à la hauteur de la vocation que leur fixe l'Ecriture !

Alors pourquoi « à cause des Anges » ? Paul fait-il allusion à ces « fils de Dieu » qui furent séduits par la beauté des filles des hommes, dont il est question au début du ch.6 de la Genèse ? C'est possible. Je pense plutôt que Paul envisage ici les bons Anges qui, voyant dans l'Eglise l'ordre hiérarchique rétabli, peuvent louer Dieu sans arrière pensée et sans crainte. Et d'autre part, s'il pense aux mauvais Anges, le « signe de sujétion » que porte la femme, est une sorte de signe sacramentel qu'elle oppose à un retour désormais impossible au « vieux péché ». Cette fois, la femme sait qu'elle n'aura plus à dialoguer avec le Serpent, mais à attendre de l'homme son époux, la confirmation, dans sa foi, en la valeur sacrée de la virginité. Là encore, c'est la contemplation du foyer de Nazareth qui apporte la lumière totale, et cette lumière brillait beaucoup plus pour Paul que pour nous, puisqu'il était tout proche des événements du Salut, et surtout parce qu'il connaissait personnellement Marie.

*« D'ailleurs pas de femme sans homme, pas d'homme sans femme dans le Seigneur. »*

Le texte montre qu'il y a une complémentarité nécessaire entre les sexes pour l'avènement de cette sainteté à laquelle nous sommes tous appelés dans le Christ ; que le couple est une donnée ontologique de la nature humaine. C'est ensemble qu'ils sont un, qu'ils sont l'Adam premier. Notons que les rapports entre un confesseur et sa pénitente, entre un directeur de conscience et sa dirigée, peuvent avoir un caractère beaucoup plus intime au niveau des secrets de la conscience que les rapports qu'une femme peut avoir avec son mari. La sexualité – cette dualité homme-femme - imprègne toute la personne, et c'est surtout au niveau des esprits, des âmes et des cœurs que joue cette complémentarité divinement établie entre les sexes.

Ce qui est assuré, d'après ce texte, confirmé par beaucoup d'autres – en conformité avec la disposition universelle de la nature – c'est que la plénitude de l'être ne peut être atteinte que par les « noces » : c'est-à-dire une communion des personnes dans la vérité et dans l'amour. En effet, que signifie l'expression « dans le Seigneur », sinon : « en vue

de l'achèvement de la créature humaine dans le Christ » ? Ou encore : par les moyens que le Christ offre à ses disciples dans son Eglise, à savoir les sacrements...

La discipline du célibat religieux semble s'opposer à la proposition de Paul, et cette discipline est renforcée encore dans le clergé régulier par le cloître qui impose une sévère ségrégation entre les sexes. Il faut le dire : « Au commencement, il n'en était pas ainsi ». Ces dispositions ecclésiastiques sont des « traditions humaines » solidaires d'un monde de péché, d'ignorance et d'erreur, de peur, de honte, et de tous les complexes non résolus. « C'est en raison de la dureté de vos cœurs, disait Jésus aux pharisiens, que Moïse vous a prescrit le billet de répudiation (Mt.19/8). « Au commencement », c'est-à-dire non seulement dans les dispositions fondamentales de la nature, mais aussi dans l'Eglise apostolique, laquelle, sous la lumière fulgurante du Christ, on ne voyait aucune difficulté à ce que les hommes et les femmes se considèrent comme « un », en communion. La conscience chrétienne d'alors, parfaitement instruite de la Vérité, savait faire le discernement exact du Bon Plaisir de Dieu. Lorsque nous aurons retrouvé ce Bon Plaisir, la même liberté nous sera rendue.

L'expression « dans le Seigneur » revient souvent sous la plume de Paul. Elle indique à la fois ce qui existe depuis le Baptême et notre incorporation au Christ, et ce qui sera éternellement en lui et que nous poursuivons comme un idéal. Sous le régime du péché, les rapports de l'homme et de la femme étaient orientés vers la génération charnelle, et la Loi encadrait, vaille que vaille, cette génération pour établir un certain équilibre familial et patriarcal. Mais la sentence divine demeurait suspendue même sur Israël : « Tu mourras de mort ». Dans le Christ au contraire, les rapports de l'homme et de la femme ne sont plus orientés vers la génération charnelle, que la naissance virginale de Jésus a démontrée erronée, mais vers la sanctification et la justice. Saint Paul le dit explicitement dans l'Epître aux Romains :

*« Que le péché ne règne donc plus dans vos corps mortels pour vous soumettre à ses convoitises, et ne faites pas de vos membres des instruments d'injustice en faveur du péché, mais offrez-vous en personne à Dieu comme vivants d'entre les morts, et faites de vos membres des instruments de justice à la gloire de Dieu. Le péché, en effet, n'aura plus d'empire sur vous, car vous n'êtes pas sous la Loi, mais sous la grâce » (Rom.6/13s.).*

*« Grâces soit à Dieu : esclaves que vous étiez du péché, vous avez obéi de tout cœur au type de doctrine que vous avez reçue, et libérés du péché, vous êtes devenus serviteurs pour la justice... De même que vous offriez vos membres à l'impureté et au désordre en vue du désordre, offrez aujourd'hui vos membres comme serviteurs de la justice en vue de la sanctification » (Rom.6/19s.).*

Tout cela signifie nettement que dans le Christ, la vie sexuelle de l'homme ne doit pas être supprimée, mais changer d'orientation. Cela non seulement en vue d'une sanctification personnelle de l'homme par la femme et de la femme par l'homme, mais en vue, dans le mariage selon la Loi nouvelle, selon l'Evangile, d'une paternité « donnée par Dieu » (Mal.2/15, Is ;7/14), selon le « type de doctrine », c'est-à-dire la conception virginale du Sauveur.

11/12 – *« Car si la femme a été tirée de l'homme, l'homme naît de la femme, et tout vient de Dieu. »*

« La femme a été tirée de l'homme » fait allusion au texte de Genèse 2, souverainement important, que nous allons étudier en détail. Et « l'homme naît de la

femme », fait allusion à la fois à notre propre génération et aussi à la génération du Christ qui est « né de la femme » (Gal.4/4). En effet Jésus-Christ n'est pas « né de l'homme » puisque son Père est Dieu lui-même qui a envoyé l'Esprit-Saint pour opérer en Marie la conception humaine et terrestre de son Fils. De ce fait nous découvrons quelle est la véritable gloire de la femme. Précédemment, Paul disait déjà que la femme était « la gloire de l'homme », oui, au sens où c'est lui, en témoin de Dieu, qui va la conduire à cette maternité virginale, spirituelle et divine. Sans doute la maternité charnelle comporte-t-elle une certaine gloire, un « bien » parmi de nombreux maux – les nations ont bien raison de célébrer la « fêtes de mères » pour que le 4<sup>ème</sup> commandement soit respecté et appliqué. Mais la maternité de Marie envers Jésus est tellement plus merveilleuse ! incomparablement plus merveilleuse ! Et de fait, la liturgie de l'Eglise ne nous fait pas célébrer n'importe quelle maternité, mais uniquement celle de Marie. De même les Mystères du Rosaire ne nous font pas réfléchir aux douleurs de l'enfantement, aux techniques de l'accouchement sans douleur ou aux améliorations que la science peut apporter à la parturition - sinon par un saisissant contraste – mais ils nous introduisent dans la contemplation de la maternité virginale. Il serait bien étonnant que ces enseignements généraux et fondamentaux de la foi chrétienne dussent demeurer sans aucune application pratique !

Le texte de saint Paul que nous venons d'étudier nous introduit ainsi directement dans l'étude approfondie du chapitre 2 de la Genèse. Nous porterons toute notre attention sur ce qui, dans ce chapitre, se rapporte à la « génération de la femme par l'homme », analogue à la « génération du Verbe par le Père ». En effet, il faut tout rattacher au Principe, qui n'est autre que la Trinité Sainte, omniprésente, à qui reviennent gloire, louange, et bénédiction.

## **Le chapitre 2 de la Genèse**

Ce chapitre fait suite dans l'Ecriture aux versets 27-28 du chapitre 1, et il en est l'explication et le développement. En effet, le v.27 nous apprenait que Dieu avait fait l'homme selon son image et ressemblance en le faisant mâle et femme. Nous allons voir ici comment Dieu s'y est pris pour réaliser cet ouvrage. Le v.28 est l'ordre de l'expansion de la vie : « Soyez grands et portez du fruit... ». Le chapitre second va nous montrer que, pour la réalisation de cette vue de Dieu, deux voies s'ouvraient devant la liberté de l'homme.

*2/4 – « Voici l'histoire du ciel et de la terre quand ils furent créés, lorsque Yahvé Dieu a fait le ciel et la terre. »*

« Voici l'histoire » se rapporte à la fois à ce qui vient d'être dit et conclut la fin du chapitre précédent, lorsque Dieu a constaté que toute son œuvre était très bonne, mais porte aussi sur ce qui va suivre et qui va expliciter les données précédentes. Le mot « histoire » est en réalité le mot « genèse ».

*2/5 – Au temps où Yahvé fit le ciel et la terre, il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre, et aucune herbe des champs n'avait encore poussé, car Yahvé Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol. Toutefois un flot montait de la terre et arrosait la surface du sol... »*

Délicate poésie que celle de ces versets. Elle évoque les temps obscurs où la terre était encore « informe et vide », « tohu-bohu » (Gen.1/2), où la vie cherchait difficilement,

dans les lagunes vaseuses, à élaborer ses formes premières <sup>1</sup>, puisque Dieu n'avait pas encore séparé le sec de l'humide. Yahvé qui fait pleuvoir pour que naisse la vie, s'exprimera plus tard par la bouche du Fils : « Votre Père qui fait pleuvoir sur les justes et les injustes... » Et Jésus lui-même n'est-il pas le fruit de cette « rosée céleste » : « Nuées, faites pleuvoir le Juste ! Que la terre s'ouvre et qu'elle fasse germer le Sauveur » <sup>2</sup>. La Pensée de Dieu demeure toujours la même, on la suit à la trace dans tout le symbolisme de la nature. Et cette pensée est « vie éternelle ».

« *pas d'homme pour cultiver le sol* ». La vocation de la terre est d'être cultivée et embellie par la main de l'homme. L'abandon de l'agriculture et la désertion des campagnes sont un signe du péché et un désastre pour les civilisations. La faim dans le monde le manifeste assez, et comment lutter contre ce fléau, sinon en revenant à la culture du sol ?

*2/7 – « Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol et il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant. »*

Scientifiquement, personne ne peut savoir ce qui s'est passé aux origines de l'homme. C'est la raison pour laquelle Dieu ne pouvait nous laisser dans l'ignorance sur un point aussi important, et il nous dit exactement ce qu'il a fait. C'est pourquoi nous prenons le texte tel qu'il est écrit, avec le respect qu'il mérite, puisqu'il a Dieu pour auteur.

D'abord il fonde notre dignité d'homme sur une action personnelle et directe de Dieu à notre égard, non seulement dans le moment de la création, qui dure toujours, mais aussi aux origines. Tout en étant créé le sixième jour, il est cependant constitué nettement séparé et distinct des animaux, car il est appelé à participer à la sainteté de Yahvé.

« *La glaise du sol* » : effectivement le corps de l'homme contient tous les éléments de la nature et dans les proportions qu'ils ont dans le système solaire. L'Univers est donc bien notre domaine ; la matière est sainte parce qu'elle vient de Dieu. Le Moyen-Age la méprisait parce qu'il en ignorait les lois admirables, ce qui n'est heureusement plus le cas aujourd'hui. Elle a conquis à nos yeux toute sa dignité ; Il n'est donc pas humiliant pour l'homme d'être modelé de la glaise du sol, c'est-à-dire constitué par les atomes et les molécules aux structures admirables. Cette matière est appelée en l'homme à une vocation d'esprit, de louange, d'action de grâce et d'adoration. Ayons constamment devant l'esprit l'aboutissement de la matière, dans le corps glorieux du Christ et de la Vierge Marie, de saint Joseph sans doute, puis de tous les rachetés.

*2/8 – « Yahvé Dieu planta un jardin d'Eden, en Orient, et il y mit l'homme qu'il avait modelé. »*

Dieu fit un jardin, et non pas une ville. Lorsque la ville existera comme fruit de la multiplication désordonnée des hommes, sous le signe du péché, elle s'appellera « Babylone ». La ville sainte, Jérusalem, est tout autre : elle n'est pas de bois, de briques ou de pierre, mais elle est de chair humaine sanctifiée par l'Esprit de Dieu.

---

<sup>1</sup> - La vie ne peut venir que de Dieu qui la suscite lorsque les conditions à sa survie sont favorables. Il est absolument exclu qu'une simple cellule vivante, d'une complexité inouïe, puisse advenir par le simple fait du hasard.

<sup>2</sup> - Verset et répons de l'Avent.

Il y a sans doute un lieu du Paradis Terrestre : il est difficile à identifier. Mais beaucoup plus qu'un lieu, le Paradis Terrestre est un état de familiarité avec Dieu, d'alliance, d'amitié, d'intelligence de ses desseins. Dieu est présent lorsque nous lui sommes présents par la foi et l'amour. Le but de la Rédemption, cette longue marche d'Israël dans le désert, et ensuite cette longue marche de l'Eglise durant le temps des nations, consiste à retrouver une conscience innocente, éclairée et docile, une conscience d'enfants de Dieu, à l'égard de notre Père céleste, en Jésus, par l'Esprit. La véritable terre promise n'est autre que celle qui nous est déjà donnée, mais qu'il nous faut accueillir avec action de grâce et intelligence des Mystères divins. Ce qui était au départ est aussi ce qui sera à l'arrivée : l'Oméga rejoint l'Alpha. Le progrès est aussi un retour.

« *d'Eden, ou en Eden* » : un jardin de délices. Avant le péché, tout est admirablement beau, bon et délicieux, comme cela sera aussi lorsque la parole du Cantique sera accomplie : « Voici que l'hiver n'est plus, la pluie a cessé, elle a disparu ; Lève-toi, mon amie, et viens... » lorsque « l'Epoux paîtra son troupeau parmi les lys ». Il est tout à fait normal, bon et logique que la vie s'accompagne de joie et d'allégresse. Si la vie naît dans la douleur, c'est que les lois spécifiques que Dieu a prescrites pour l'homme ont été transgressées. L'abîme de douleurs et d'angoisses que nous connaissons n'a d'autre raison que notre propre péché et notre errance hors du Bon Plaisir de Dieu. La découverte et l'application de ce Bon Plaisir rendront à l'homme toutes les joies et tous les délices de la nature. Les plus grandes joies de l'homme sont celles de l'amour, et c'est normal, c'est logique, puisque l'amour vient de Dieu, et nous fait entrer dans la connaissance de la Trinité. Mais il importe évidemment que l'amour reste conforme aux dispositions de la nature humaine qui sont de la main de Dieu. C'est justement ce que nous explique clairement le Cantique des Cantiques, que l'Eglise a toujours interprété conformément au Texte sacré et à la Foi, dans un sens virginal.

« *à l'Orient* » : l'Orient évoque le lever du Soleil et l'admirable lumière qui alors embrase la terre. Le début d'un jour nouveau évoque le début du monde, alors que le péché n'a souillé en rien l'ouvrage du Père.

« *Il y mit l'homme qu'il avait formé* » : On ne peut parler en termes plus concrets ni plus expressifs de ce « milieu vital » indispensable que Yahvé donna à l'homme. Le péché nous en a éloignés et nous en éloigne sans cesse ; il a provoqué les rues immondes et l'atmosphère polluée des cités inhumaines où l'individu étroitement conditionné étouffe comme dans une fourmilière qui n'est pas faite pour lui. La Bible nous présente ici la notion d'espace vital, la notion de « domaine » qui assure à la personne humaine sa sécurité et son autarcie. Les lois de la propriété ont réglementé ce besoin, cette nécessité pour l'homme d'être enraciné quelque part, et non pas « logé », « mis à part », dans un « appartement ». Le péché, là encore, a gravement déséquilibré les dispositions originelles : les riches ont dévoré les biens des pauvres, jusqu'à l'avènement de ce phénomène social aberrant qu'on appelle le prolétariat, où l'existence de la personne et de sa famille ne dépend plus que de l'argent versé en salaire ! Une situation « révolutionnaire » est ainsi créée dont les civilisations ne sortent que par le sang, la violence, et toutes sortes de maux pires encore que ceux que l'on désire voir disparaître. Chacun sait en effet que ceux qui prennent le pouvoir à la suite des révolutions sont plus méchants et plus pervers que ceux qu'ils ont éliminés. Telle est l'histoire des nations, qui n'a cessé de nous éloigner du Paradis Terrestre. Nous espérons sur la Parole du Seigneur qu'elle est bientôt terminée (Lc.21/24).

Il faut en effet se féliciter de ce que, de nos jours, l'Esprit de Dieu pousse ceux qui sont ses vrais fils et filles vers une action non-violente, tendant à rendre à chacun la

jouissance de ses droits imprescriptibles : propriété, sécurité, indépendance, accès à la culture, au travail, etc... Tout cela prépare le retour du Seigneur et l'avènement de son Royaume.

Le Texte sacré de ce chapitre nous présente ensuite la croissance des arbres, et notamment des deux arbres disposés devant la liberté de l'homme (v.8-9). Puis il nous parle des quatre fleuves qui sortent du Paradis (10-14) <sup>1</sup>. Il nous donne ensuite le sens de la vocation de l'homme par rapport à la terre :

*2/15 – « Yahvé Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et la garder ».*

Là encore le péché a détourné l'homme de sa vocation de « salut » qu'il avait par rapport à la terre. La cupidité et l'égoïsme ont ravagé les sols et causé d'innombrables fléaux. Nous commençons heureusement à nous rendre compte de l'erreur, face à l'ampleur du désastre. La pollution commence à semer la panique. A mesure que l'Esprit d'amour s'empare du cœur de l'homme et dirige son activité, une réconciliation s'opère avec toute la nature qui reprend son ancienne beauté. Nous espérons que les choses vont aller très vite dans ce sens, et qu'elles atteindront leur plénitude pour la plus grande joie des fils de Dieu, dans le Millénaire qui vient. L'admiration à l'égard de la nature doit se mêler d'un grand respect et d'une profonde adoration pour son Créateur. Ce n'est que par cette humilité amoureuse que nous pourrons en connaître les véritables lois, que l'on commence à appeler « biologiques », pour le plus grand bien de tous les vivants.

Les v.16-17 nous présentent le commandement de Dieu donné à l'homme concernant les deux Arbres. Nous verrons cela plus loin, sous la lumière du Mystère de l'Incarnation. Nous abordons maintenant le point important de la génération de la femme, rattachée au Principe trinitaire.

*2/19 – « Yahvé Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai une aide semblable à lui ».*

Le livre de l'Ecclésiastique fait écho à cette parole de l'Ecriture, approuvant la réflexion du Qohélet : « Malheur à celui qui est seul » (Ecclésiaste 4/9).

*« Une femme accepte n'importe quel mari,  
« mais il est des filles meilleures que les autres.  
« La beauté d'une femme réjouit le regard,  
« et surpasse tous les désirs de l'homme.  
« Si la bonté et la douceur sont sur sa langue,  
« son mari est le plus heureux des hommes.  
« Celui qui acquiert une femme a le principe du succès,  
« une aide semblable à lui, une colonne d'appui.  
« Faute de clôture, le domaine est livré au pillage :  
« sans une femme l'homme gémit et s'en va à la dérive.  
« Comment se fier à un voleur de grand chemin  
« qui va de ville en ville ?  
« De même à l'homme qui n'a pas de nid  
« et s'arrête où le surprend la nuit. (Si.36/21-27)*

---

<sup>1</sup> - Voir notre « Commentaire de la Genèse où ces textes, qui ne sont pas d'un intérêt direct pour l'objet de ce Traité, sont étudiés.

Beaucoup de siècles s'étaient écoulés depuis la création de l'homme jusqu'au moment où le Sage inspiré par l'Esprit a écrit ses lignes ; elles sont toujours d'actualité. On ose dire même que les prêtres catholiques, dans leur long célibat qui s'étire sur près de deux millénaires, n'ont cessé de faire la longue et douloureuse expérience de cette première parole de l'Écriture : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ».

Dieu avait donc modelé l'homme, le mâle, que le Texte sacré désigne ici non pas par le mot « Zakar » mais par le mot « Adam ». Il semble donc qu'Adam comprenne en lui la femme, tout comme le Père comprend le Fils en son sein. Cet enseignement analogique est de la plus haute importance pour nous amener à comprendre ce que nous appelons en notre temps la « psychologie des profondeurs », à savoir les raisons de l'attraction des sexes. L'homme se retrouve dans la femme, comme le Père dans le Fils. Paul dit bien en effet : « Celui qui aime sa femme s'aime lui-même » (Eph.5/28). Il faut cependant proscrire le mot « androgyne » employé par certains auteurs, qui laissent supposer dans leurs commentaires que la différenciation des sexes est une chose arbitraire ou erronée comportant de soi une anomalie. C'est par de telles théories nébuleuses que l'on prétend ici ou là justifier l'homosexualité qui restera toujours, quelles que soient les prétextes que l'on avance en sa faveur, « une abomination devant Yahvé » (Lev.18/22, Rom.1/26-27). La différenciation des sexes est une œuvre belle et bonne (Gen.1/27), car elle est le reflet créé de la distinction des Hypostases divines et de leur complémentarité éternelle dans l'amour. Le mouvement vers la confusion des sexes qui se manifeste de nos jours, comme il se manifestait chez certains idolâtres païens, est un signe de dégénérescence.

L'adultère (= la séparation des sexes) qui a suivi immédiatement la faute et qui sévit tout au long de l'histoire, a ramené l'homme à cette solitude primitive que Dieu déclare mauvaise. Comme nous ne sommes pas encore sortis du péché, puisque la sentence de mort demeure universelle, nous ne sommes pas encore sortis de la solitude. C'est dans ce sens que la discipline séculaire du célibat ecclésiastique demeure un témoignage de la déficience de genre humain qui est en quelque sorte déraciné de son Principe trinitaire. Il faut effectivement que l'expérience de la solitude des sexes dure longtemps, afin que l'homme soit amené à dire « Amen » à la création sexuée qu'il porte en lui-même, d'une manière lucide et sincère. Ce n'est évidemment que dans le Corps mystique du Christ que cette Unité primordiale sera reconstituée, par la grâce et l'effusion de l'Esprit, dans la mesure où les mâles entendront la parole de l'Apôtre : « Hommes, aimez vos femmes comme le Christ aime l'Église » (Eph.5/20s.).

« *Je lui ferai* » : Ce n'est pas le mot « créer », mais le mot « faire ». Dieu va faire la femme à partir de l'homme. Yahvé parle ici à la première personne du singulier : c'est bien la Trinité Sainte qui agit, mais peut-être plus spécialement le Père qui va « engendrer » une femme pour l'homme à travers l'homme, comme il s'engendre pour lui-même son Fils à travers lui-même. Remarquons ici l'initiative divine : « Je lui ferai ». Indication précieuse qu'il nous faut bien retenir, car il n'appartient pas à l'homme de prendre une initiative pour se trouver, se donner, se façonner une femme. Il appartient à Dieu de conduire jusqu'à chaque homme la femme qui lui est destinée : cela par le jeu des circonstances providentielles « qui sont des maîtres que Dieu nous donne de sa main ». En ce domaine que de précipitations fâcheuses ! Que de folles prétentions ! Il faut enseigner aux hommes la pondération et la patience, et surtout le discernement pour découvrir par la foi, les intentions divines inscrites dans les rencontres entre les personnes, et les correspondances entre les caractères. C'est tout juste si la psychologie naissante commence à découvrir à quelles conditions doivent répondre réciproquement des fiancés pour avoir de bonnes chances d'être assortis l'un à l'autre, et ainsi de tenir compte d'un

état de fait, de création, inscrit dans leur nature, qu'il ne leur appartiendra jamais de transformer ni de falsifier.

« *Une aide* » : nous pensons spontanément en raison des mœurs orientales, à la femme-servante, pour ne pas dire asservie. Le Texte sacré vise infiniment plus haut que cette déplorable sujétion qui accable encore la plupart des femmes dans le monde. Déjà le Livre des Proverbes (ch.31) nous présente la femme « maîtresse de maison », prenant des initiatives, commandant à ses serviteurs et à ses servantes, habile de ses mains, instruite et avisée. Cet idéal qui fut heureusement réalisé en Israël et en terre de chrétienté, est incomparablement supérieur à l'état des femmes célibataires, si nombreuses en notre occident, étroitement conditionnées par leur salaire et les contraintes de la vie urbaine ! Mais ici, le Texte de la Genèse contient plus encore : nous observons en effet que le mot « aide » employé, est celui que le psalmiste utilise la plupart du temps pour appeler Dieu « à son aide », pour dire que Dieu est son « aide » ; or l'aide que Dieu apporte est essentiellement celle de la création et de la sanctification. C'est donc aussi dans cet ordre-là, le plus haut, le plus élevé, que réside la vocation de la femme par rapport à l'homme.

On pourrait citer de nombreux exemples d'hommes qui ne se sont réalisés eux-mêmes, dans leur vocation d'artistes, de penseurs, d'écrivains, de chercheurs... dans leur tâche journalière tout simplement, que sais-je encore... que par l'appui d'une femme fidèle. Mais l'on évoquera mieux encore les nombreux saints qui sont parvenus aux degrés des vertus héroïques et à l'intelligence approfondie des Mystères divins, parce que la femme qu'ils ont découverte et reconnue auprès d'eux comme une « aide » a joué son rôle, dans toute la mesure du possible... Ces réalités de la vie spirituelle étaient assez discrètes et ténues, volontairement cachées : elles heurtaient nombre de structures, et notamment le « célibat religieux » ; comme si ces deux mots pouvaient aller ensemble ! Mais la mystique trinitaire authentique qui se manifeste toujours mieux dans l'Eglise, permettra bientôt de tirer le plus grand profit spirituel de ces illustres exemples, et d'explorer totalement une voie que l'on considérait jusqu'ici interdite.

« *semblable à lui* » : le mot « semblable » adopté traditionnellement par les traducteurs, rend très mal le mot hébreu qui dérive du verbe NGD « mettre en lumière, révéler, manifester ». Ce n'est donc pas une similitude seulement que le Texte sacré indique ici, mais une correspondance vitale d'être, de vie, de sentiments, toute une histoire, par laquelle l'homme se reconnaîtra, se découvrira, s'exprimera, se réalisera par la femme qui lui est donnée pour aide. C'est en se perdant en quelque sorte pour elle et par elle, qu'il se trouvera lui-même ; là joue en effet la loi paradoxale de la personne : « Qui perd sa vie la gagne ». Ces réflexions valent également pour la femme à l'égard de l'homme. C'est bien à cet amour vraiment oblatif de soi-même que Paul nous exhorte lorsqu'il propose aux hommes d'aimer leurs femmes comme le Christ aima l'Eglise. Les moments précieux de la découverte de la femme par l'homme et réciproquement, sont d'une importance capitale, et l'on peut dire unique : ils déterminent magistralement la croissance – ou la mutilation – de la personnalité, la mise en œuvre des talents, l'épanouissement du génie. Malheureusement dans l'état actuel de la société des hommes, et même de l'Eglise, les jeunes sont laissés, dans ce domaine, à leur intuition, c'est-à-dire à leur errance. Aussi, dans cette zone d'ombre et d'incertitude, l'Ange des ténèbres opère des ravages ; il excelle à fourvoyer les étourdis, qui prennent l'échauffement de leur sensibilité pour une certitude dogmatique, dans des mésalliances contractées pour des motifs futiles ou ridicules, et à les écarter ainsi du partenaire qui était par la main de Dieu le « bien-aimé », ou la « bien-aimée » unique et irremplaçable... Nous espérons fermement que la spiritualité trinitaire, jointe au progrès des sciences

psychologiques, permettra à la génération qui vient de dépasser les vieilles erreurs et de rejoindre sur ce point si important, la Pensée divine.

*2/19 – Yahvé Dieu modela du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel et les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les nommerait. Chacun devrait porter le nom que l'homme lui aurait donné. L'homme donna donc des noms à tous les bestiaux, aux oiseaux du ciel, et à toutes les bêtes sauvages, mais pour l'homme il ne trouva pas d'aide qui lui fût semblable ».*

Le v.19 rappelle ce qui avait été dit précédemment dans l'œuvre du 6<sup>ème</sup> jour. Les animaux sont le domaine de l'homme, ils sont ses serviteurs ; en leur donnant des noms, il en prend en quelque sorte possession. Ils l'aideront pour la culture du jardin, pour l'aménagement de la planète, et pour sa propre vie. Il n'est nullement question ici pour l'homme de manger la chair des animaux : cette disposition sera tolérée à la suite du péché. En Gen.1/29-30, il est bien spécifié que l'homme devra se nourrir de végétaux et non d'animaux. Dans le Millénaire qui vient, lorsque « la justice habitera sur la terre », il nous paraîtra horrible et odieux de se nourrir de chair animale, tout comme la cannibalisme nous paraît odieux aujourd'hui. Mais pour exercer son empire pacifique et plein de douceur sur ses frères inférieurs que sont les animaux, l'homme doit entrer en contact avec eux, et les apprivoiser. Pour l'instant la zoologie n'est qu'une nomenclature des genres et des espèces ; la biologie animale étudie les phénomènes de la vie, souvent beaucoup plus « in vitro » que « in vivo »... Nous n'avons aucune science du langage qui pourrait nous soumettre les animaux, aucune science de l'apprivoisement, sinon pour certaines espèces, qui sont d'ailleurs beaucoup plus asservies qu'apprivoisées ! Si l'on exhibe dans les cirques des fauves obéissants, des chiens ou des chevaux « savants », ce n'est qu'en raison du profit et de la gloriole, mais non pour le vrai bien des animaux. L'alliance avec le monde animal nous sera rendue dans le Royaume, mais dès maintenant, il faut que l'amour de la création de Dieu nous rende intelligents pour opérer la réconciliation. « La création toute entière souffre et gémit dans les douleurs, en attendant la manifestation des fils de Dieu... » (Rom.8/19). Ces souffrances furent particulièrement horribles dans le cas où les animaux furent mêlés, sur les champs de bataille, aux carnages que les hommes s'infligeaient les uns les autres... <sup>1</sup>

« *Pour l'homme, il ne trouva pas d'aide semblable à lui* ». Nous retrouvons l'expression « semblable à lui » qui est la même que précédemment. Les considérations que nous avons faites nous permettent de nous rendre compte de la haute portée psychologique de ce verset. L'homme a beau multiplier ses connaissances, accroître son empire sur la nature, et trouver indiscutablement une aide précieuse auprès des animaux, cette érudition et cet empire ne sauraient satisfaire son cœur.

Ainsi en est-il de Dieu qui serait le plus malheureux de tous les êtres, s'il n'avait, dans son immensité éternellement ennuyeuse, que la Création, aussi grande soit-elle, pour l'occuper ! Nous savons heureusement, grâce au Principe Trinitaire que nous révèle l'Apôtre Jean, qu'il n'en est rien ! Même sans la création de l'Univers, Dieu eût été éternellement et souverainement heureux, en raison de son Mystère intime : d'une part, la génération du Verbe par l'Esprit, dans le sein du Père, et d'autre part le dialogue du Père et du Fils dans le même Esprit. La plénitude de l'Etre divin, nous le voyons clairement, n'est pas une « toute-puissance », mais une complétude d'amour, de don, de tendresse, de dilection, d'échange, d'amitié, de cordialité... On peut accumuler les vocables qui

---

<sup>1</sup> - Ainsi, pendant la guerre de 14-18, **700 000** chevaux périrent !  
Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

désignent tous les aspects de l'amour pour tenter d'approcher cette plénitude qu'est le Mystère divin.

Car il y a un abîme entre le Créateur et la créature : ils ne sont pas selon le même mode d'existence ou d'être. Nous disons aussi qu'ils n'ont pas la même nature. L'Univers ne saurait combler le cœur de Dieu pas plus que le monde animal celui de l'homme. Le rapport d'amitié que l'homme peut établir avec un cheval ou un chien n'a absolument rien de comparable avec l'amour qu'il portera ou qu'il recevra d'une personne humaine. Chercher un tel rapport avec un animal constitue une dangereuse idolâtrie. L'animal n'est pas capable de connaissance et d'amour, au sens où nous l'entendons pour l'homme et pour Dieu. Ainsi l'homme est nécessairement déçu par toutes les connaissances qu'il peut avoir de l'Univers, et aussi par toutes les œuvres de ses mains. Le monde, si merveilleux qu'il soit, les machines, si ingénieuses et pratiques qu'elles soient, engendrent un mortel ennui : le cœur de l'homme ne sera satisfait que par une relation d'amour infiniment précieuse qui le haussera jusqu'à l'intelligence du Mystère divin ; et c'est pour combler ainsi cette haute aspiration du cœur de l'homme que Dieu a créé la femme.

Il faut ajouter que les meilleurs rapports d'amitié qui peuvent exister entre les personnes, dans le domaine de l'amour fraternel, de la « philadelphia », ne peuvent pas non plus satisfaire toutes les composantes du cœur humain, car manifestement, l'amour de l'homme et de la femme, que chante le Cantique des Cantiques, même s'il contient des composantes d'amitié, de cordialité, etc... va s'enraciner beaucoup plus profondément dans l'être, et résonne psychologiquement d'une manière toute différente que la simple fraternité. Il est vital, et c'est pourquoi, mal éclairé, il prend parfois un caractère passionnel absolu et impérieux. L'ascèse traditionnelle est très démunie dans ce domaine pour discipliner les forces de l'amour, surtout lorsqu'il se mêle, en raison du péché originel, de jalousie, de convoitise, de recherche de soi. C'est au Livre VII que nous étudierons la manière de donner à l'amour ses vraies dimensions en le purifiant des impuretés qu'il traîne avec lui, en raison de notre mentalité et de notre « corps de péché », pour reprendre l'expression de Paul.

Comprenons bien cependant que le désir d'aimer et d'être aimé est puissant et impérieux, parce que, je le répète, il est vital ; il est vital parce qu'il est le moyen normal, direct et obligé en quelque sorte, pour la créature humaine, de se réaliser suivant l'image et la ressemblance divines. Certes ! Le résultat n'est pas toujours atteint, loin de là ! Disons mieux : il n'est pas encore atteint, parce que les forces de l'amour chantées par les poètes, exploitées par les dramaturges et les romanciers, étudiées par les psychologues, nous laissent encore très démunis, très angoissés, très hésitants. Nous avons été tellement « conditionnés » par un monde où l'amour véritable est pratiquement exclu ! Nous serions comme les alchimistes d'autrefois qui n'avaient pas encore atteint le principe directeur de leur art ; ou encore comme les astronomes, avant Copernic et Galilée, qui étudiaient le ciel en commençant par mettre la planète Terre au centre du monde : erreur capitale ! Ainsi en est-il de nous-mêmes, devant ce ciel intérieur qu'est la psychologie, tant que la Lumière de la Trinité n'éclaire pas d'une manière expérimentale et pratique notre propre cœur. Cette ignorance, cette non-référence au Dieu vivant et vrai nous condamne à l'échec, ce qui signifie ici, à la mort et à la corruption.

*2/21 – « Alors Yahvé fit tomber un profond sommeil sur Adam qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait prise à l'homme, Yahvé Dieu forma une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria : « A ce coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair ! Celle-ci sera appelée femme, parce qu'elle a été prise de l'homme, celle-ci ! »*

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

Texte très important, qui a l'Esprit-Saint pour auteur, et qui par conséquent, ne saurait ni se tromper ni nous tromper. Nous le prenons ici tel qu'il est, et nous admettons, par l'autorité de la Parole de Dieu, que les choses se sont passées ainsi aux origines de l'humanité.

Quant aux esprits timides et pusillanimes, qui n'ont pas encore accédé aux certitudes de la Révélation divine, mais qui cherchent dans les fossiles les « origines de l'homme », nous leur demandons : « Notre aïeul fut-il singe, guenon, l'un ou l'autre, ou les deux à la fois ?... S'il fut singe pour vous, et votre grand-mère guenon, tel n'est pas notre cas. <sup>1</sup> Nous admettrons donc ce que la science – ce qui est certain par la science – nous montre et ce que la Révélation nous enseigne : qu'il y a un abîme entre le primate le plus évolué et l'homme. Nous rejetons donc l'idée d'une évolution progressive pour l'homme : elle est insoutenable en tout domaine. Nous croyons fermement au contraire, avec l'Écriture, que depuis le mauvais choix de l'homme au départ de son existence, la créature humaine a en quelque sorte « fait explosion » en se dégradant progressivement, et qu'elle serait anéantie depuis longtemps par la débauche, la haine et la violence, si Dieu n'était intervenu personnellement par les Prophètes, la Loi, les Sages, et par son Fils Jésus-Christ, non seulement en Israël mais aussi chez d'autres peuples.

Ceci étant dit, abordons l'étude du texte en détail, détails qui tous sont riches de précieux enseignements.

« *Yahvé fit tomber un profond sommeil sur l'homme qui s'endormit* ». Yahvé va-t-il procéder à la manière d'un chirurgien qui pratique une anesthésie ? Sans aucun doute ! Le mot sommeil ici employé signifie « lourde torpeur ». C'est plus qu'un sommeil : le simple dormeur se réveille à la douleur. Comment les anciens pouvaient-ils avoir l'idée d'une anesthésie ? Ils ne le savaient nullement. C'est au contraire la science moderne qui a révélé que la chose était parfaitement possible, et que l'on pouvait ouvrir le corps d'un homme sans le réveiller. Ainsi la science et la technique opératoire démontrent la véracité du Texte sacré.

Ce profond sommeil est semblable à celui des Apôtres au jardin de Gethsémani : ils étaient accablés par le poids d'un très lourd chagrin. Inconsciemment résonnait en eux la souffrance immense du Fils de l'homme en face du péché du monde, en ce moment où le « grain allait tomber en terre pour y mourir et porter du fruit », où « la femme allait enfanter dans les douleurs un homme nouveau » (Jn.12/24 ; 16/21s ; Mc.14/37-40).

Grâce à ce sommeil, cette génération sera sans douleur, et la main de Dieu va opérer en Adam une œuvre analogue à la génération du Verbe dans le sein du Père. Comment l'homme, en effet, aurait-il pu opérer par lui-même cette gestation ? Il est capable de fabriquer quelque ouvrage de ses mains, de rédiger quelque discours expressif de sa pensée... Mais il est bien incapable de sortir de lui-même un être personnel apte à répondre, à dialoguer, à échanger avec lui ce que Dieu fait, lui, de toute éternité avec son Verbe dans l'Esprit. La création – gestation – de la femme place celle-ci du côté du Fils, du Verbe, parce qu'elle est tirée de l'homme comme le Verbe est « sorti du Père » (Jn.16/28). Nous commençons à entrevoir que le Mystère le plus fondamental de Dieu est bien un Mystère de génération.

---

<sup>1</sup> - Ces gens-là sont bien en peine d'étaler devant nos yeux tous les chaînons qui mèneraient à l'homme. Ils attachent une confiance aveugle en cette théorie, ce qui est le contraire même d'une démarche scientifique.

2/21 - « Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de cette côte qu'il avait prise de l'homme, Yahvé-Dieu forma une femme et l'amena à l'homme. »

Dieu poursuit ici son œuvre de « génération » de la femme à partir de la substance de l'homme. Nous employons le mot philosophique de « substance », mais est-il plus expressif, plus précis que le mot « chair » que le Texte sacré emploie ? Non pas ! Le mot « côte » signifie quelque chose de précis, de connu de tout le monde, et l'on voit aussitôt que la main de Dieu est descendue jusqu'à l'os pour arracher de l'homme ce qui lui était de plus intime, de plus incommunicable. C'est pourquoi l'amour de l'homme et de la femme intéresse les profondeurs de l'être. Et finalement c'est bien au niveau de ces profondeurs-là que se situe l'option fondamentale qui décide de la mort ou de la vie.

« *Yahvé-Dieu façonna la femme* » : pour Adam, comme pour les animaux, Yahvé-Dieu s'était servi de la glaise du sol. Ici Yahvé utilise une matière vivante. Faut-il donc parler d'une certaine supériorité de la femme ? Sans aucun doute. Il y a primauté de l'homme dans le domaine sacerdotal, parce qu'il est le témoin et le médiateur de Dieu auprès d'elle, mais il y a supériorité de la femme quant à sa dignité. Les civilisations, sans être toutefois matriarcales, l'ont ainsi pressenti dans les meilleurs moments. Le culte de la femme apparaît chez les poètes et les mystiques, même en dehors du christianisme où il se cristallise et s'exalte à juste titre à l'égard de Marie, mère de Jésus. C'est d'ailleurs le christianisme qui a découvert l'éminente dignité de la femme qui s'enracine essentiellement sur le fait de la virginité. Nous verrons justement dans la dernière partie de ce livre, les intentions divines sur la génération, compte tenu de la virginité.

Mais, dira-t-on, comment le plus peut-il sortir du moins ? Comment la femme peut-elle avoir une plus grande dignité que l'homme puisqu'elle est sortie de lui ? Ne serait-il pas suffisant de parler d'égalité ? Vis-à-vis de certains états sociaux lamentables où la femme est odieusement asservie – comme chez nous par exemple dans le cas de la prostitution commerciale ! – l'affirmation que la femme a la même dignité et les mêmes droits que l'homme ne serait-elle pas un évident facteur de progrès ? Sans aucun doute. Mais il faut aller plus loin, en tenant compte non seulement de l'indication du Texte sacré que nous étudions ici, mais des manières de Dieu à travers toute l'Écriture.

Car c'est un fait : dans le domaine de la vie, le plus sort toujours du moins. La vie est un phénomène essentiellement expansif et inventeur. Certes, dans la nature humaine, le péché a altéré cette possibilité de la vie : elle existe quand même. Même au milieu des pires désordres et des déficiences de la race d'Israël, ont surgi des prophètes et des sages. De même chez les autres peuples, où les misères sont incommensurables, ont surgi contre toute espérance, des génies, des penseurs, des poètes, des chercheurs, des savants, des musiciens, des artistes... pour lesquels il était plus vital d'exprimer la Pensée, le Verbe qui bouillonnait en eux, que de manger, de boire ou de dormir. Oui, malgré le péché, la vie est une incontestable réussite, où le plus sort toujours du moins. La chose est d'autant plus remarquable en notre temps, où l'avènement de l'esprit scientifique et l'essor des techniques en ont tellement changé les conditions de vie et les dimensions de la planète. Ainsi en est-il dans la voie du Salut : et c'est la question que posait le Seigneur aux Pharisiens, en leur proposant l'énigme du psaume 110 h. :

« *Le Seigneur a dit à mon Seigneur...* »

Comment se fait-il que David appelle « son Seigneur » celui qui est son fils ? Le fils serait-il plus grand que le père ? Que le père humain, certes ! Ainsi, il y a croissance de l'homme à la femme par cette génération que Dieu opère en Adam, et croissance ensuite

de la femme à son véritable enfant qui est le Christ, là encore par une génération spirituelle. Si la génération charnelle n'apporte rien de meilleur : « Ce qui est né de la chair est chair », il n'en est plus de même de la génération spirituelle : « Ce qui est né de l'Esprit est Esprit ». En outre, « l'Esprit souffle où il veut », et nul ne peut prévoir quelles seront les splendeurs de la vie future, lorsque l'initiative sera laissée à l'Esprit de Dieu dans le domaine de la génération. Mais Dieu ne peut accomplir envers l'homme et la femme ce Bon Plaisir merveilleux, qu'en respectant entièrement leur liberté.

« *Et il l'amena à l'homme* » : c'est encore l'initiative de Dieu. L'homme ne rencontre pas la femme « au hasard » ; il la reçoit de la main de Dieu. Dans sa sobriété, le Texte contient des enseignements précieux : tout d'abord, il n'appartient pas à l'homme de forcer les circonstances pour « conquérir » une femme, même avec les meilleures intentions du monde. Qu'il lui suffise de l'attendre de la main de Dieu, qui seul est juge des profondeurs des cœurs, et des dispositions complémentaires des personnes. Cette dépendance dans l'humilité est un acte d'adoration très intelligent que la créature libre doit à son Créateur. Ensuite, Adam apprend ainsi par l'expérience, qu'un être nouveau peut sortir par la main de Dieu d'un être vivant, d'un corps vivant, et cela d'une manière bien singulière : à partir d'une côte. Car « aucune parole n'est impossible à Dieu » (Lc.1/37)<sup>1</sup>. Adam ne pouvait être à meilleure école, puisqu'il était le théâtre même de l'acte générateur de Dieu, pour apprendre que l'initiative de la vie appartient à Dieu. Pourquoi donc celui qui a tiré Eve d'Adam serait-il impuissant à susciter la vie directement d'En Haut dans le sein fermé et sacré de la femme, créée vierge ?

C'est sur cette question, évidemment, que repose toute l'option de la Foi chrétienne. Mais pour l'instant, arrêtons là ces considérations sur la génération de la femme à partir de l'homme, pour entrer dans ce qui fait alors la joie d'Adam : celle des Noces, joie qu'il exprime par ces mots : « Celle-ci, à ce coup, est l'os de mes os, et la chair de ma chair ».

\*\*\*

**- Fin du chapitre 8 -**

---

<sup>1</sup> - Parole de l'Ange Gabriel à la Vierge Marie. Cette parole est démonstrative, car si Dieu a le pouvoir de susciter dans le sein stérile et mort de la vieille Elisabeth, une vie nouvelle, à plus forte raison il a ce pouvoir de susciter la vie dans le sein virginal, pur et sain de Marie, et donc de toute vierge.

## Chapitre 9

### **La Lumière de la Trinité**

#### **Le thème des Noces**

Les noces sont-elles horizontales ou verticales ? Question étrange qui voudrait mêler à un mystère tout intérieur des éléments géométriques. Entendons-nous bien : le mot « verticales » veut exprimer la composante de l'amour qui nous relie à notre Créateur, et dont la rupture ou l'altération n'est autre que le péché d'apostasie... mais que les prophètes appelaient « adultère ». Et par le mot « horizontales », nous voulons évoquer cette composante de l'amour qui s'établit entre les sexes et qui se rompt, hélas, si facilement en un monde qui n'est pas encore revenu à son « principe ».

Par ces considérations, nous comprenons que pour être véritables et efficaces en vue de la vie, les noces doivent être intégrales<sup>1</sup>, donner à toutes les composantes de l'amour leurs pleines dimensions. Le commandement « Tu aimeras » est le commandement de la vie ; il a d'abord Dieu pour objet : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces... ». Si les Noces divines ne sont pas réalisées, si les promesses prophétiques : « Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple... » sont encore dans l'avenir, toutes les unions conjugales de ce monde, toutes les rencontres entre amants, tout enflammées soient-elles, tous les mariages, qu'ils soient d'amour, d'intérêt, de raison... sont irrémédiablement voués à l'échec et à la désolation. Maisons construites sur le sable, en dehors de la Parole, étrangères au Rocher d'Israël... « Que le vent se lève, que les fleuves débordent, ils se ruent sur cette maison, et elle s'écroule, et sa ruine est grande... » (Ap.21/3 ; Mt.7/24-31).

La sexualité est à la mode : elle le fut toujours, plus ou moins ouvertement : les poètes n'ont jamais manqué de soupirer du côté de l'amour, et les troubadours, les chansonniers, les comédiens, les tragédiens d'en évoquer les joies et les larmes. Nous parlons peut-être aujourd'hui de ces choses avec plus de réalisme, moins d'hypocrisie qu'autrefois. Le grand public peut se documenter autant qu'il le veut, auprès d'innombrables spécialistes dont les travaux naguère secrets, obscurs, cachés, considérés comme dangereux et offensifs des « bonnes mœurs », paraissent aujourd'hui dans des revues, que tout passant peut se procurer, dans les bureaux de tabac, et les kiosques des gares. Tout ce que l'homme et la femme peuvent dire en leur intime dialogue, dans leur recherche et leur découverte réciproque, a été répété au-delà de toute mesure, et sur la gamme immense de tous les styles, depuis le grotesque jusqu'au sublime. Cependant cette prodigieuse information apporte-t-elle une « formation » ?<sup>2</sup>

Est-ce la course au bonheur ou au plaisir ? Est-ce une ascension ou une chute ? Une croissance ou une dégradation ? Un épanouissement ou une dissolution ? ... En ce

---

<sup>1</sup> - En hébreu le mot « noces » = « achèvement ».

<sup>2</sup> - Le mot « information » est l'un de ceux qui sont le plus dévalués dans notre langage ; Que veut-il dire sinon « donner une forme », un sens et une loi ? C'est mettre une forme à l'intérieur : in-formare, donc une structure interne et une conscience. Or actuellement il signifie seulement transmettre la nouvelle d'un événement purement contingent et pratiquement sans importance !

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

domaine plus qu'en tout autre, la parole de l'Ecclésiaste est vraie, lui qui avait fait le tour de la question, avec toutes les femmes qu'il avait connues à Jérusalem : « Que revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? » En effet, tant que les noces restent strictement horizontales, on multipliera à l'infini comédies et tragédies, romans, nouvelles, opérettes et opéras, films... on pourra chanter lyriquement l'amour, déplorer amèrement que la haine, les préjugés, les conventions empêchent Roméo et Juliette de se rejoindre, de se trouver et de réaliser leur idéal... l'idéal restera toujours inaccessible. Tant que la terre habitée est ce qu'elle est, déracinée du Dieu vivant, c'est le mot de Tolstoï qui demeure : « Les vrais mariages ne se font qu'au ciel ».

Les ennemis de l'amour ne sont pas seulement extérieurs, dans une société encore informe – sans forme – par rapport aux vraies et profondes aspirations du cœur. Ils sont surtout internes, d'ordre psychologiques, parce qu'en ce monde, nos consciences, en raison de nos infirmités, n'ont pas été conditionnées pour supporter les dimensions de l'amour lorsqu'il est vraiment cette « flamme de Yahvé » dont parle le Cantique (Ch.8). Les amourettes se multiplieront à l'infini, comme un miroir brisé dont les morceaux se fragmentent toujours. Sans doute chacun d'eux portera encore quelque reflet de la lumière céleste, si minime qu'il soit ; mais l'image et la ressemblance seront impossibles. On rit à la comédie, on pleure à la tragédie... mais le bilan de cette longue expérience du péché, du « raté », quel est-il ? Est-ce l'action de grâce ? L'exultation ? L'allégresse ? Non pas, mais la résignation passive, la course aux divertissements qui ennuiet et donnent la nausée, et pour beaucoup le désespoir.

Il faut qu'il en soit ainsi, en raison d'une logique ontologique et vitale, parce que nous ne sommes pas enracinés dans le Principe, au niveau de l'amour, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus profond en l'homme. N'avons-nous pas considéré jusqu'ici les noces comme l'affaire strictement personnelle d'un jeune homme et d'une jeune fille qui, au hasard des influences, ont fini par décider de sceller officiellement leur union ? Ne dit-on pas couramment dans la théologie la plus authentique – mais qui sur ce point ne saurait invoquer directement l'Ecriture – que les époux sont les « ministres du Sacrement de mariage » ? N'a-t-on pas enseigné que ce sublime sacrement était un « contrat », dont le point essentiel était l'échange des consentements devant les autorités constituées ? Ces perspectives étroitement juridiques et individualistes sont le résidu d'une société en décomposition qui cherche à se « défendre » contre des effondrements tellement imprévisibles qu'il faut tâcher de les éviter par la contrainte des rites et des lois... Si nous étions dans le « Principe », toutes ces prescriptions légales nous paraîtraient parfaitement ridicules. C'est à ces hauteurs de vue que le Seigneur invitait les Sadducéens qui s'imaginaient, dans l'étroitesse de leurs catégories mentales, que la Loi de Moïse aurait encore quelque incidence dans le Royaume de la Résurrection ! (Lc.20/27-39).

N'allons pas surtout éclairer la lumière par nos ténèbres ! C'est-à-dire partir de nos obscurités et de nos tâtonnements pour pénétrer dans la sphère supérieure de la divine Parole. Certes, le Seigneur dit bien : « Le Royaume des cieux est semblable à des noces qu'un roi fit pour son fils... » Mais n'allons pas croire que le Royaume des cieux est semblable à n'importe quelles noces humaines ! Disons plutôt que nos noces humaines et terrestres, même les plus parfaites, ne sont qu'un reflet lointain des Noces Eternelles ! Sur ce point, les prophètes ont parfois reçu de l'Amour Incréé d'étonnantes lumières. Elles transparaissent ici où là, parmi les versets de l'Ecriture. Paul déclare qu'il a été enlevé au-dessus du Troisième ciel, et que là, il entendit des Paroles sublimes que le monde n'était

pas digne de recevoir (2 Cor.12/1-4) <sup>1</sup>. Mais ces Paroles-là le soutenaient dans ses épreuves, ses persécutions, ses angoisses : elles lui permettaient de voir toute la Logique divine qui préside à la création et l'histoire.

Tâchons donc d'oublier les choses de la terre, en ce qu'elles ont de décevant et de déficient. Elevons-nous au niveau de la divine Parole. Nous serons alors remplis de confusion en mesurant la distance qui sépare le Bon Plaisir de Dieu de ce que nous avons réalisé par notre propre vouloir. Mais cette confusion sera salutaire : nous pourrons changer hardiment de direction, abandonner la multitude qui fonce tête baissée, en buvant et en chantant, couronnée de roses et ornée de bijoux, vers la fosse de la perdition ; nous trouverons cette « porte étroite et ce chemin resserré qui conduisent à la vie », et nous pourrons nous réajuster au Bon Plaisir de la Trinité Sainte sur nous.

Les Noces véritables et substantielles président à l'Univers. Les plus lointains soleils n'étaient pas encore allumés, les galaxies n'avaient pas encore pris consistance, elles n'avaient pas encore pris le départ pour leur course joyeuse dans l'Univers en expansion, aucune cellule vivante n'avait soufflé de vie sur aucune planète, que déjà les Noces étaient conclues, car elles sont éternelles, incréées, immenses : la Trinité Sainte incarne en effet ces Noces d'amour authentique dont l'Esprit est le baiser du Père et du Fils. Dieu immensément heureux en lui-même d'un bonheur infini a donc imaginé et réalisé cette entreprise gigantesque qu'est l'Univers pour appeler aux Noces un nombre infini d'êtres conscients qui pourraient, à des degrés divers et prodigieusement variés, boire à ce fleuve intarissable de la Joie céleste. La Création, qu'est-elle ? – Un appel aux Noces : « Venez, disent les serviteurs, tout est prêt, entrez aux Noces... » Oui, tel est bien ce Royaume préparé dès la Création du monde, auquel entrent les « bénis du Père ». « Le Royaume des cieux est semblable à des Noces qu'un Roi fit pour son Fils... » (Mt.22/1-14 ; Lc.14/15-24). <sup>2</sup>

C'est pourquoi, au sommet de l'Univers, après cette préparation qui nous semble si longue, puisqu'elle s'étire sur des milliards d'années, l'homme sort des mains de Dieu, portant en sa nature corporelle merveilleuse, toute limitée qu'elle soit, la possibilité de réaliser une image et même une ressemblance des Noces divines. Et c'est justement sur ce point-là : « Va-t-il, Adam, entrer dans ces Noces divines, dans ces Noces verticales, oui ou non ?... », que porte toute l'énigme humaine, qui jusqu'à présent a été résolue par la négative. L'histoire est toute entière suspendue à cette question. Car Dieu prévoyait d'abord des Noces « pour son Fils », pour son Verbe, pour celui qui présidait avec lui à l'immense ouvrage de la fondation du monde. C'est à lui que toutes les splendeurs de l'Univers étaient destinées, afin qu'il pût les voir avec des yeux d'homme, les comprendre avec une intelligence humaine, et finalement exprimer en langage d'homme, articulé, poétique, didactique, ou scientifique, ce que Dieu dit de toute éternité en un langage inarticulé, simple, transparent, mais pour nous inaccessible, inaudible, invisible. Pour que le Verbe pût s'exprimer à travers la matière et la lumière, il a fallu le lancement de milliards de soleils, dégageant des énergies invraisemblables, dans des espaces vides aux dimensions inimaginables... Qu'à cela ne tienne ! « Tout puissant le Père, tout puissant le Fils, tout puissant le Saint-Esprit... » Qu'y a-t-il d'impossible à Dieu ? Il a fallu qu'autour de

---

<sup>1</sup> - Paul en disant qu'il ne lui est pas permis – ou qu'il n'est pas convenable – de répéter les Paroles qu'il a entendues, pense que le monde est psychologiquement incapable de les supporter.

<sup>2</sup> - Notez l'importance de cette parole de Jésus, lorsqu'on la réfère à la Création de l'Univers, sous la lumière de Mt.25/34 : « Venez les bénis de mon Père, recevez le Royaume qui vous fut préparé dès la Création du monde ».

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

ces étoiles gravitent des planètes, et qu'elles évoluent dans des conditions de température et de pression, de masse et de composition chimique très étroites, très improbables, pour que sur elles le berceau de la vie permettent aux atomes et aux molécules de se grouper, et d'être ainsi informés d'un message sur lequel grandiraient tous les êtres vivants. Rien n'est impossible à Dieu. De telles planètes existent, au moins une, nous en sommes certains : la nôtre. Et la vie y a produit ce que nos yeux ne se lassent jamais de contempler : des herbes, des fleurs, des arbres... des milliers, des milliards de formes vivantes ont peuplé la terre, regroupées en espèces multiples et variées : depuis les libellules de l'ère primaire, jusqu'à celles d'aujourd'hui qui voltigent auprès des sources... depuis les cirons minuscules jusqu'aux brontosaures aujourd'hui disparus... Tout cela inutile ? Non pas ! Mais un jeu, et une préparation du jardin de l'homme. Un jeu n'est jamais inutile lorsqu'il est significatif, et lorsqu'il aboutit en définitive à une multiplication prodigieuse de joie, de joie de vivre. Et les ères géologiques se succèdent, les montagnes surgissent, grandissent, sont rongées par les glaces et les eaux, et disparaissent... Des fonds marins remontent à la surface, se haussent vers le ciel, soulevant des masses formidables de sédiments pétrifiés, résidus calcaires de la vie des océans. Elle survit à ces cataclysmes la cellule vivante toujours plus différenciée, de l'amibe aux mammifères supérieurs, inlassablement « intelligente », jusqu'à ce qu'elle puisse supporter un embryon de pensée, de sentiments, d'ordre social : les animaux qui ont une face comme celle d'un homme, les primates, font la conquête d'une planète dont ils ne peuvent toutefois exprimer les merveilles en une véritable action de grâce. Tout cela est encore muet, quoique nous soyons au sixième jour<sup>1</sup>. Ouvrage immense que cette préparation aux Noces, mais qui n'est pas un effort pour le Seigneur.<sup>2</sup> La conscience n'est pas encore née, mais quelque chose de sa lumière et de son bonheur transparait cependant à tous les niveaux, à tous les étages de cette formidable construction...

Mais pour l'homme Dieu envisageait beaucoup plus : non seulement il lui donnait le pouvoir de le connaître et de l'aimer, mais il lui proposait une participation à sa gloire intrinsèque. Qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce que la gloire intrinsèque de Dieu ? Qu'est-ce que sa gloire extrinsèque ? Mots barbares, peut-être, mais que nous sommes obligés d'employer. Lorsque nous disons avec les Séraphins : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu de l'Univers, le ciel et la terre sont remplis de sa gloire... » De quelle gloire s'agit-il ? En observant, en contemplant l'Univers, ciel et terre, nous ne voyons que la gloire extrinsèque de Dieu. D'ailleurs, comment ne pas la voir ? Elle éclate tellement, elle resplendit tellement : « C'est là un langage que tous peuvent comprendre » (Ps.18). On la sent, cette gloire, on la goûte intensément : la main de Dieu a passé là, sur ces fleurs, dans ces ruisseaux, sur ces rivages, près de ces sources, dans ces clairières, et tout a été comblé de beauté par cette main invisible et partout présente. Il n'est pas toujours possible de comprendre un raisonnement, mais, qui n'est pas sensible à la beauté - le reflet le plus direct de la Divinité sur nos sens ?

Mais la gloire intrinsèque de Dieu est incomparablement supérieure : c'est celle qui préexiste à toute la création, et que la création elle-même ne saurait révéler. Nous l'ignorierions complètement sans la confiance que Dieu nous en a faite : « Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances » (Lc.3/21 et parall.). Quoi donc ? Encore la même parole ? Certes, nous l'avons déjà rencontrée ? Mais comme le Père n'a

---

<sup>1</sup> - Les 6 jours de la Création sont ceux de la durée de la vision qu'en eut Moïse. En 6 tableaux présentés à lui en 6 jours, Dieu lui révéla ce qu'aucun homme n'avait pu voir, n'étant pas encore créé. Il est fort possible que Ex.24/16 fasse allusion à cela.

<sup>2</sup> - Notons bien que Dieu, s'il le veut, peut tout créer d'un seul mot. On voit cependant qu'il a procéder par étapes comme le ch.1 de la Genèse nous le montre.

pas jugé opportun d'en dire d'autres, et qu'elle nous est parvenue par sept témoignages concordants, il faut la retenir. A vrai dire, lorsque Jésus fit son entrée à Jérusalem, la voix du Père se fit entendre pour la foule, comme un avertissement, en réponse à la prière de Jésus. Il disait en effet, à la vue des souffrances qu'il allait affronter dans cette ville « qui tue les prophètes et massacre ceux qui lui sont envoyés » : « Maintenant, mon âme est troublée, et que dirai-je ?... Père, sauve-moi de cette heure ! Et cependant c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure... Père glorifie ton Nom ! ». Et la voix du Père répondit : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore ». (Jn.12/26-28).

Remarquons la concordance entre ces deux paroles du Père : la première parle de son Fils bien-aimé en lequel il met toutes ses complaisances, et la seconde ne parle que de la gloire qu'il va donner à son Nom de Père. Il faut, nous dit aussi Jésus, que « le Fils soit glorifié dans le Père ». Ne cherchons pas ailleurs : la gloire intrinsèque de Dieu que l'Univers matériel ne peut pas exprimer, dont toutes les créatures intelligentes n'exprimeront, durant l'éternité entière, que la plus infime partie, cette gloire infinie n'est autre que le Mystère de la génération dans l'Amour du Fils par le Père : c'est la vie intime de Dieu. Cette gloire qui était inconnaissable, inaccessible, - même aux Anges – Dieu nous en a fait la confidence. Il n'a pas gardé pour lui son plus haut Secret, il s'est mis à nu devant nous... Nous sommes confondus...

Alors ? C'est à cette gloire intime, intrinsèque de Dieu que nous sommes appelés ? Sans aucun doute, puisque Paul, après l'analyse qu'il nous fait de la déchéance humaine, conclut : « Nous avons été frustrés de la gloire de Dieu » (Rom.3/23). Mais l'Apôtre parle-t-il de cette gloire intrinsèque ? Oui, car il dit bien : « Tous nous avons péché, et nous avons été privés de la gloire de Dieu » ; Tous : qui donc ? Les Juifs aussi bien que les Grecs (= les non-Juifs) : c'est là l'objet justement des trois premiers chapitres de cette Epître aux Romains. Or les Juifs n'ont pas été privés de la gloire extrinsèque de Dieu : ils ont vu cette gloire qui se manifestait spécialement pour eux au passage de la mer Rouge, au Rocher du désert, sur le Sinaï qui était tout embrasé de la gloire de Yahvé. Ils ont vu cette gloire de Yahvé les assister tout au long de leur étonnante histoire. Ils lui donnaient un nom particulier, chargé pour eux de réconfort : la Shékina. Mais, s'ils ont péché, comme les païens, s'ils ont, comme eux, le plus urgent besoin de rédemption, c'est qu'ils ont été privés, comme eux, de la gloire intrinsèque de Dieu.

Revenons donc à cette gloire : « Tu es mon Fils, aujourd'hui, je t'engendre » (Ps.2). « Sur les saintes montagnes, avant l'aurore, je t'ai engendré » (Ps.109). Il faut lire attentivement ce que l'auteur de l'Epître aux Hébreux tire de ces fameux oracles, définissant le Sacerdoce de Jésus-Christ, selon l'Ordre de Melchisédech. Jésus-Christ, lui, dans sa nature humaine, n'a pas été privé de cette gloire. Ce Jésus qui a reçu la confidence : « Tu es mon Fils Bien-aimé... » , comment est-il venu au monde ? N'est-ce pas par la victoire de la Foi, cette Foi qui triomphe du monde, qui anéantit les pièges et les ruses de l'Adversaire, cette Foi de Marie ? Certes, Jésus est le fruit béni non seulement de ses entrailles, mais de sa Foi ! L'assentiment de Marie au Bon Plaisir du Père, fut celui d'une Foi parfaitement lucide, en tout point conforme aux oracles des prophètes, tout spécialement celui d'Isaïe : « Voici que la vierge conçoit dans ses entrailles... » (Is.714)

Si Marie a atteint ainsi cette participation à la gloire intrinsèque de Dieu, en engendrant la Verbe en notre nature humaine, réalisant ainsi l'archétype de la « pensée cachée avant les siècles en Dieu » (Eph.3/9 ; 1 Cor.ch.2), c'est d'abord parce que, comme créature, elle a réalisé l'union nuptiale avec son Créateur. Le mot restera faible pour traduire un état d'âme qui, dans notre monde de péché, est une exception. Mais il faut justement que l'exception devienne la loi courante : car c'est la Vierge Marie qui est dans

la Vérité et dans la Loi, et nous qui sommes dans « l'anomalie », et « l'iniquité »<sup>1</sup>. La normale, l'équité sont assurément de son côté et du côté de saints qui se sont rapprochés de sa haute justice, et qui, ici et là, affirment être parvenus à ce « mariage spirituel » avec leur Créateur. Ils étaient, à la suite de Marie, sur la voie d'obtenir aux yeux du Père la parfaite justice, sur laquelle Dieu met ses complaisances.

Nous avons vu dans le Livre I de ce Traité, comment toute personne humaine est appelée à porter la ressemblance des Hypostases divines. Si ce résultat est obtenu, nous pouvons déjà parler d'une union nuptiale entre le Créateur et sa créature. C'est évidemment l'Amour, l'Esprit-Saint, qui opère cette justification, cette sanctification, et finalement cet achèvement dans lequel se trouve notre bonheur. La spiritualité des temps passés aboutissait à cette sanctification individuelle, dont l'archétype est Jean-Baptiste, le solitaire, l'anachorète, l'homme de Dieu, le témoin des oracles divins, qui, poursuivant lui-même une rude pénitence, exhorte les hommes à rectifier leurs vies, à disposer leurs cœurs à la lumière d'En-Haut et à les ouvrir aux voies du Seigneur (Lc.3/1-22 + parall.). Cependant « le plus petit dans le Royaume de Dieu est plus grand que Jean » (Mt.11/11). Cette parole surprenante de Jésus doit nous inviter à scruter plus profondément ce qu'est ce « Royaume de Dieu », dans lequel le plus petit est plus grand que « le plus grand des fils de la femme ». Nous le portons déjà en nous-même, ce Royaume, mais d'une manière implicite : à nous de le rendre manifeste, de le mettre à jour, afin qu'il devienne le véritable milieu vital de notre sanctification et de notre achèvement.

A vrai dire, puisqu'il n'y a d'autre Dieu que la Trinité Sainte, le Royaume de Dieu ne saurait être autre que celui de la Trinité. Est-ce à dire que c'est le mystère intime de Dieu qui doit être manifesté ? Sans aucun doute. Mais manifesté comment ? Par la créature qui est constituée comme son image et ressemblance ; nous avons vu que cette créature n'est autre qu'Adam, qui fut créé homme-femme, mâle et femelle, dans l'unité, et « qui attend une postérité donnée par Dieu » (Mal.2/15). Ce n'est donc plus l'individu seulement qui doit porter l'empreinte des divines Personnes, mais l'homme et la femme ensemble, qui sont appelés à la re-présenter explicitement. Ils seront ensemble les témoins vivants, les sacrements vivants, dans tout leur comportement, de l'éternelle unité et du parfait bonheur de l'invisible Trinité qui nous soutient tous dans l'existence et dans la vie, en même temps qu'elle est présente et active dans tout l'univers.

Dans la perspective individuelle de la sanctification du « moi », la personne risque fort de s'emmurer en elle-même, et donc de se perdre en voulant se trouver. Inversement, dans le Principe trinitaire, l'homme pour la femme et la femme pour l'homme seront sollicités à accueillir toutes les vertus du Christ et de la Vierge Marie, en raison même de l'amour<sup>2</sup>. Ce n'est plus pour moi que je me sanctifie - même pour acquérir le « salut éternel » - mais pour elle, pour que ma femme, qui est une cellule du corps de l'Eglise, soit amenée pour le Seigneur, et par mon renoncement à moi-même, à la perfection. Et inversement, la femme se sanctifiera dans la perspective de donner à son époux, qui est

---

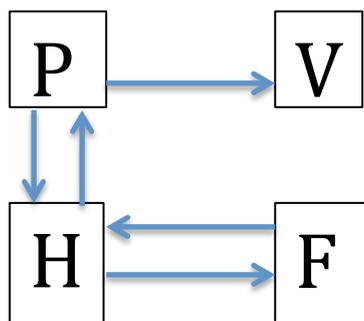
<sup>1</sup> - « anomalie » : nous traduisons ainsi le mot grec qui revient souvent dans les Ecritures pour désigner le mot « anomia » que l'on peut rendre aussi par « sans loi », absence de loi. Il s'agit évidemment de cette loi divine, biologique, et psychologique, - et non pas juridique - par laquelle la créature humaine atteindra la perfection et qui nous est proposée comme un idéal : « Comme votre Père céleste... ». Le monde actuel est « a-normal », hors de la norme, hors de la Loi. Son inquiétude, son trouble, son angoisse en sont la preuve manifeste. Il faut prendre vis-à-vis de ce monde un large recul pour entrer dans la Vérité.

<sup>2</sup> - C'est là justement la voie suréminente que l'Apôtre nous indique comme souverainement efficace, celle de l'Agapè (1 Cor.13)

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

le Christ auprès d'elle, toute la joie que peut apporter la féminité parfaite, c'est-à-dire la sainteté spécifiquement féminine. Il est en effet tellement plus efficace de renoncer à soi-même pour une personne présente et concrète que le Seigneur nous donne à aimer, que pour une Eglise en général, qui existe certes, mais sans lien directement sensible avec nous, sinon celui d'une assemblée chrétienne qui, jusqu'à nos jours, demeurait surtout rituelle et artificielle... L'amour, lorsqu'il est mutuel, lorsqu'il est enraciné dans la foi, lorsqu'il est cette « flamme de Yahvé », l'Esprit-Saint lui-même diffusé dans nos cœurs, apporte avec lui sa récompense, à savoir un accroissement d'être, de vie, de joie. Oui, c'est bien ainsi qu'il faut entendre la parole de Paul : « L'homme n'est pas sans la femme, ni la femme sans l'homme dans le Christ ». C'est-à-dire qu'ils jouent sans cesse, l'un par rapport à l'autre, un rôle de père et de mère, une action de génération spirituelle. Sans doute Dieu a tiré la femme de l'homme en prenant une de ses côtes, mais il appartient à l'homme d'entrer volontairement et librement dans cette action créatrice de Dieu qui se poursuit sans cesse, et qui se poursuivra encore même dans notre épanouissement éternel.

Manifestement le mâle est du côté du Père, par rapport à la femme qui est du côté du Fils, suivant le schéma quadratique que nous avons évoqué et que nous reproduisons ci-contre :

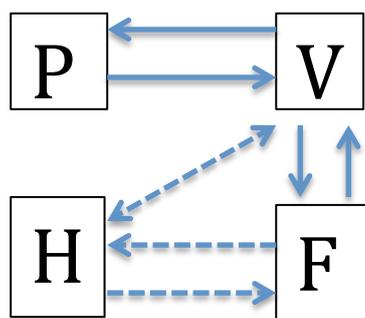


Il appartient d'abord à l'homme de réaliser en lui l'idéal évangélique : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », de recevoir l'Esprit du Père comme fils bien-aimé, et dans cet Esprit d'acquiescer toutes les vertus de Jésus-Christ. C'est bien à Adam que Dieu a donné le commandement primordial : « Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (Gen.2/17). Tout au long de l'Écriture, parlant à la seconde personne du singulier, Dieu s'adresse à l'homme. C'est au mâle que Dieu transmet sa loi sainte : « Tu aimeras... Tu garderas mes commandements... Ecoute Israël... » Et Paul : « Hommes, aimez vos femmes... » Certes la femme n'est pas exclue de cette proclamation de la Loi divine ; il est excellent qu'elle entende aussi directement et personnellement l'appel de Dieu ; néanmoins, dans la perspective biblique, elle n'arrive toujours que « dans l'ombre de l'homme » tout comme l'homme lui-même est dans l'ombre du Christ. Disons que c'est à l'homme et à la femme ensemble que la Trinité Sainte s'adresse, mais à travers le mâle qui est prêtre.

Prêtre, c'est-à-dire médiateur, assurant le passage de l'Esprit de la Révélation et le témoignage de la Loi ; mais aussi le mouvement ascendant de la prière : adoration, louange, demande, propitiation... Dans l'ancienne Alliance, le Sacerdoce d'Aaron accomplissait cette fonction d'intercession au nom du peuple. Le Christ, médiateur de la Loi nouvelle, est le Prêtre - Grand-Prêtre - de l'Eglise. Mais ces réalités sublimes sous lesquelles est enfermée et dirigée l'Histoire des hommes, qui sont évoquées par la sainte Liturgie, trouvent ici, au niveau du couple, leur application « cellulaire » dans le Corps Mystique. Nous voyons là une application des lois générales qui régissent tous les êtres

vivants : ce qui se fait au niveau de l'organisme tout entier se fait d'abord au niveau de la cellule : assimilation, digestion, croissance, élimination... Nous sommes donc en terrain ferme, puisque Paul insiste tant sur le « Corps du Christ, dont nous sommes membres, chacun pour sa part » (1 Cor.ch.12). Nous savons aujourd'hui ce que les Anciens ignoraient, que la plus petite partie du corps est la cellule, et qu'à l'intérieur de la cellule il existe une polarité constante, qui est la structure même, le squelette de la vie. Polarité entre le noyau et le cytoplasme, mais plus profondément encore, entre les deux chaînes parallèles de l'ADN. Nous voyons ainsi, dans cette perspective trinitaire, que la cellule primordiale du Corps Mystique du Christ ne saurait être que l'Homme-Femme, unis dans l'Esprit-Amour, actualisant et réalisant visiblement le Mystère de la Trinité.

Nous aurons plus loin le lieu où approfondir la notion de Sacerdoce : contentons-nous, pour l'instant, de contempler les dispositions divines de la nature dans leur relation avec le Mystère révélé. Nous avons vu qu'il convient de situer le mâle du côté du Père, dans sa relation de dépendance avec lui, comme il convient de situer la femme, en raison de son sexe, du côté du Verbe de Dieu, car elle est engendrée de l'homme, tout comme le Verbe est engendré du Père. Cette relation de dépendance et de réceptivité situe la femme comme l'Eglise par rapport au Christ. Et s'il est vrai que l'homme, le mâle, doit imiter le Christ en toutes ses vertus, il le fera comme serviteur, comme frère et comme ami, alors que la femme acquerra les vertus du Christ comme épouse. Sur ce point la mystique des temps passés est allée très loin, puisque les vierges chrétiennes ont largement ouvert la voie des « épousailles » merveilleuses avec le « Bien-Aimé ». Cependant, ce qui s'est opéré ainsi dans le secret des cloîtres, dans les arcanes de la « vie intérieure », n'est qu'une préparation assez exceptionnelle et souvent extraordinaire que Jésus accordait personnellement à certaines femmes privilégiées en raison de la déficience du mâle dans son rôle sacerdotal. C'est bien à travers l'homme, en effet, que la femme doit trouver tout naturellement son appui et le moyen de réaliser sa vocation féminine. Or tout cela est déjà disposé dans l'œuvre primordiale du Père, la création de l'homme mâle et femelle, création à laquelle il n'y a rien à ajouter et rien à retrancher.



En ce monde, dans l'ignorance due au péché, les noces ne sont qu'une pâle et lointaine figuration du Mystère divin ! Certes nous portons en nous les composantes fondamentales de notre bonheur et de notre épanouissement, mais il faudrait tout un conditionnement de doctrine et de liturgie pour expliciter et clarifier les secrets de nos cœurs, et mettre au jour leur rattachement intime aux Noces éternelles du Père et du Fils dans l'Esprit. Car c'est bien, en définitive, la troisième Personne, l'Esprit de Dieu qui est Lien par excellence, mais lien de liberté non de contrainte, d'oblation non de possession, d'ouverture non de repli, d'expansion non de stagnation. Car c'est à l'Esprit qu'il appartient d'abord d'assurer les Noces verticales dont nous parlons, Noces de la Trinité créatrice à la trinité créée. Aveugles dans un débordement de lumière, sourds dans un concert symphonique que toutes les harmonies de l'Univers font résonner à nos oreilles, tel est notre état d'hommes charnels, génitalement déracinés, et que l'Esprit cherche à ramener

au Principe de toute joie. Reste-t-il dans nos cœurs suffisamment d'amour pour entrer dans les secrets de Dieu ? Sans aucun doute : nous ne pourrions puiser ailleurs que dans l'invisible Trinité la lumière pour éclairer nos propres cœurs. Dans la mesure où l'image de Dieu s'inscrit en nous, par l'action créatrice de l'amour, nous grandirons dans la connaissance du Dieu vivant, pour y puiser la vie impérissable.

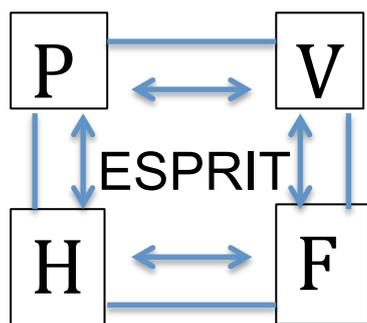
La voie sur-excellente est bien celle de l'amour. Certes l'amour fraternel peut déjà apporter sur terre un bonheur incomparable dans le domaine de la sanctification personnelle ; mais lorsque l'Esprit de Dieu anime, soutient, développe l'amour de l'homme et de la femme, pour le porter aux dimensions de la Charité divine, « afin qu'ils soient remplis de toute la plénitude de Dieu » (Eph.3/19), c'est alors la joie divine elle-même qui entre dans la trinité créée. La prière du Seigneur est alors exaucée, lorsqu'il révélait le Père à ses Apôtres, et l'unité qui constitue son bonheur avec lui dans l'Esprit : « Je parle ainsi dans le monde afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie » (Jn.17/13). Comment cette joie divine pourrait-elle descendre en nous sinon par notre correspondance parfaite avec notre Dieu ?

Tout eut été facile, simple et direct, sans la discordance originelle, car nés charnels en ce monde de péché, il existe une dissonance entre l'Esprit de Dieu et notre propre esprit, entre la super-conscience de Dieu et les balbutiements de notre sous-conscience ! Tant que nous sommes ainsi en voie de Rédemption, dans le passage difficile de l'homme animal à l'homme spirituel, soumis aux éléments du monde que nous ne dominons pas encore, en apprentissage de notre liberté, dans ce passage, cette Pâque, où la Grâce de Dieu cherche à transfigurer nos corps mortels, c'est par une lutte incessante, un discernement pénible que nous devons faire la conquête de la vie, c'est-à-dire renouer la relation parfaite avec notre Créateur. Or la Relation, le Lien ne sont pas dans les choses ni dans les idées, mais dans une Personne qui s'appelle l'Esprit-Saint.

C'est pourquoi il importe de préciser – dans la mesure où on le peut avec des mots humains – ce Lien qu'est l'Esprit. Dans la Trinité, il est la Transparence, l'Echange, le Baiser des divines Hypostases. Et c'est d'abord comme divine puissance de Réconciliation qu'il est donné aux Apôtres : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront enlevés à ceux à qui vous les enlèverez... » (Jn.20/22). C'est ainsi que l'homme justifié par la foi reçoit l'Esprit du Christ qui est aussi l'Esprit du Père ; la première fécondité de l'Esprit est d'abord de justifier le pécheur, de le guérir de ses tares, et d'opérer en lui l'œuvre de sanctification. « Soyez saints parce que je suis saint »<sup>1</sup>. Cette formule qui applique le Nom ineffable « Saint » à la créature humaine, prescrivait autrefois aux prêtres et aux lévites certains rites purificateurs pour qu'ils soient dignes d'officier au Temple en présence du Très-Haut. Nous n'avons plus à servir Dieu dans un temple de pierre fait de main d'homme, mais dans ce temple qu'il a fait de ses propres mains : notre corps. Il importe donc que notre purification et notre sanctification informent – au sens le plus fort de ce mot – les réflexes, les tendances, les affections, toutes les fibres de cette nature corporelle qui est la nôtre, afin qu'elle devienne vraiment significative de l'amour et de la vérité.

---

<sup>1</sup> - Cf. Livre I ch.8 : définition de la sainteté.



Il y a donc nécessairement dans l'intimité de l'homme et de la femme, une liturgie sainte de l'amour significative de la Trinité ; liturgie spirituelle, en ce sens qu'elle est inspirée de l'Esprit-Saint et qu'elle s'exprime dans l'Esprit-Saint. Liturgie inscrite dans la Cantique des Cantiques, mais qui n'était pas vécue en général, avec une vue de foi cohérente ; le métal est certes tout entier dans le minerai, comme la Vérité dans l'Écriture ; mais il faut réduire le minerai, et passer l'Écriture au creuset de la Foi christique pour qu'elle resplendisse alors de tout son éclat d'or inaltérable.

Ainsi l'Esprit de Dieu qui opère d'abord l'intégration de l'homme en Dieu en supprimant le péché d'apostasie, qui assure dans les disciples du Seigneur la réconciliation fraternelle et veille à l'unité dans la charité, le même Esprit sera aussi le Lien d'amour vivant entre les sexes, opérant ainsi la suppression du péché d'adultère. Ainsi sont restaurées les trois grandes composantes du cœur humain, ainsi par l'Esprit de Dieu peuvent-elles atteindre leurs pleines dimensions. Lui seul en effet peut nous faire pénétrer « les secrets de nos cœurs », mais aussi nous introduire dans « les secrets de Dieu », selon l'enseignement de Paul dans la 1<sup>ère</sup> aux Corinthiens, chapitre 2. Par l'Esprit nous puisons dans l'invisible Trinité la lumière qui nous permet de nous comprendre nous-mêmes et de résoudre les difficultés de nos propres cœurs. Et à mesure que l'image divine s'inscrit davantage en nous, nous grandissons dans la connaissance du Dieu vivant, par le miroir que nous en sommes, où il a bien voulu faire briller son visage.

Telle est donc cette première fécondité de l'Esprit : la sanctification de ceux qui le reçoivent en eux-mêmes comme en son Temple. Mais l'Esprit de Dieu a une fécondité créatrice, qui nous a été révélée par la conception virginale de Jésus-Christ le Juste. Un amour humain parfait s'est ouvert à la puissance d'En Haut par une foi sincère, celui de Joseph et de Marie, et le Sauveur est né. C'est pourquoi nous allons porter maintenant toute notre attention sur la démonstration de la Vérité que nous a faite le Verbe en son Mystère de l'Incarnation.

\*\*\*

**- Fin du chapitre 9 -**

## Chapitre 10

### La Lumière de l'Incarnation

#### La proposition de la Trinité Sainte à la trinité créée

Jésus revenait de Jérusalem en Galilée. Il s'arrêta au puits de Jacob. Il s'était assis et se reposait pendant que ses disciples étaient allés acheter des provisions à la ville. C'est là qu'il eut cet entretien tout chargé de lumière céleste avec la femme de Samarie. Lorsqu'ils revinrent, avec leurs victuailles, Jésus leur parut lointain et rêveur. « Mange, Maître », lui dirent-ils. Et c'est là qu'il leur répondit cette parole étonnante :

- « *J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas* ».
- *Ils se dirent entre eux : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? »*
- *Ma nourriture, leur dit Jésus, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'achever son œuvre... » (Jn.ch.4)*

Plus tard, lorsqu'il paraît transgresser la loi du Sabbat en guérissant un paralytique, Jésus s'explique devant les Juifs par une parole semblable :

*« Je ne puis rien faire de moi-même, selon ce que j'entends je juge, et mon jugement est vrai, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » (Jn.5/30).*

De même encore, lorsqu'il propose la Sainte Eucharistie à ses mêmes Juifs incrédules qui se scandalisent de ce qu'un homme puisse donner sa chair à manger, il leur déclare :

*« Je suis descendu du ciel pour faire non pas mon propre vouloir, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » (Jn.6/38).*

Jésus définit ainsi toute son activité, toute sa « spiritualité », pourrait-on dire, par la référence à la volonté de son Père. Ce mot « volonté » d'ailleurs rend assez mal le vocable grec : « Théléma » qui signifie plutôt « désir » ou « bon plaisir ». Jésus vient accomplir le Bon Plaisir du Père, sans doute parce qu'il n'a jamais été accompli par les hommes, depuis l'antique transgression. Le Nouvel Adam, en effet, vient accomplir ce que l'ancien Adam n'avait pas voulu accomplir. C'est pourquoi cette volonté du Père, ce Bon Plaisir du Père détermine non seulement l'activité de Jésus, mais son Mystère même, sa raison d'être, et même sa Personne, assumant en notre nature humaine ce qu'est ce Bon Plaisir sur cette même nature.

Cependant Jésus définit aussi ce « Bon Plaisir » du Père d'une manière plus générale, sans se référer explicitement à lui-même, mais à nous, lorsqu'il dit par exemple : « Le Bon Plaisir de mon Père c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour » (Jn.6/39). Et il insiste beaucoup sur cette « vie éternelle », sur cette « vie impérissable », qu'il identifie avec ce Bon Plaisir du Père : « Le Bon Plaisir de mon Père, est que quiconque voit le Fils et croit en lui ne périsse pas, mais possède la vie éternelle » (Jn.6/40). Aussi venant apporter dans le monde cette volonté du Père, il définit ainsi sa mission : « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en surabondance » (Jn.10/10). Et à la fin de son ministère sur la terre, de sa « visite parmi

son peuple », alors qu'il n'a rencontré dans ce peuple qu'incrédulité, dérision, outrages, et qu'il est sur le point d'être condamné et crucifié par la génération adultère et pécheresse, il insiste avec une très grande force, manifestant ainsi la magnanimité de son Cœur infiniment miséricordieux :

*« Celui qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles aura qui le juge : c'est la parole que j'ai prononcée : c'est elle qui le jugera au dernier jour. Car je n'ai pas parlé de moi-même, mais mon Père qui m'a envoyé m'a prescrit lui-même tout ce que j'ai à proférer et à dire. Et je sais que son commandement est vie éternelle : ce que je vous dis, c'est ce que m'a dit mon Père » (Jn.12/48-50).*

D'après Jean, nous aurions là la dernière parole prononcée par Jésus dans son ministère public. Il parle cette fois de « commandement »... Et si nous n'avons pas encore obtenu cette vie éternelle et impérissable qui est le Bon Plaisir du Père, c'est que nous sommes encore dans la transgression d'Adam. Cela ne fait aucun doute. En effet, le Bon Plaisir, la Volonté, le Commandement du Père peuvent-ils être tenus en échec, sinon par le mauvais choix de notre liberté, par notre non-acceptation, mais surtout en raison des ténèbres qui sont en nous, et qui nous empêchent de voir ce Bon Plaisir du Père. Sinon – si nous en avons la claire connaissance – avec quelle joie, avec quel enthousiasme, nous chercherions à l'appliquer, pour posséder cette vie éternelle, cette vie impérissable ! Où est-elle donc cette vie ? Où la trouverons-nous ? En Jésus ! « En lui est une vie, et cette vie en lui est la lumière des hommes... » Et il le dit lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie... » Oui, la vie est dans le Christ Jésus : dans ses paroles, dans ses exemples, dans sa Personne, dans son Mystère : car c'est en lui que le Père nous a dit et révélé absolument tout ce que nous avons à savoir pour accomplir nous aussi son Bon Plaisir, et obtenir ainsi la vie.

« Dans son Mystère », qu'est-ce à dire ? Il y a donc un Mystère dans le Christ Jésus ? Sans aucun doute, mais donnons bien au mot « Mystère » le sens que lui donne l'Écriture : c'est une lumière cachée, mais une lumière ; elle est inaccessible à l'homme prisonnier de ce monde, mais le croyant la devine, le disciple la découvre ; celui qui consent à s'ouvrir à la grâce d'En Haut, et qui donne son plein assentiment à la Parole de Dieu, voit toute la cohérence divine de cette lumière. Le Mystère devient alors une vérité super-compréhensible, par laquelle nous nous comprenons nous-mêmes, dans les aspirations de nos cœurs, dans les dispositions de la nature et même dans les circonstances de notre vie. Bien mieux : dans ce Mystère de Lumière qui est en Jésus, l'Histoire elle-même devient intelligible, avec toutes ses vicissitudes, car l'Agneau immolé a le pouvoir de briser les sept sceaux du Livre (Ap.ch.5). « Rappelez-vous, disait l'Apôtre Paul aux Hébreux, qu'après avoir été illuminés, vous avez affronté un grand combat d'épreuves » (Hb.10/32). Et aux Ephésiens, il disait aussi : « Voyez quelle super-connaissance nous avons du Mystère du Christ ! » ; il expose ce Mystère avec enthousiasme afin que ses lecteurs ne soient plus « errants et fluctuants à tout vent de doctrine », mais qu'ils soient affermis et enracinés... Aux Corinthiens, chez lesquels il était resté deux ans pour les instruire, il écrivait : « Je rends grâce à Dieu pour la grâce qui vous a été donnée dans le Christ Jésus : en lui, en effet, vous avez été comblés de toutes les richesses, toutes celles de la parole et toutes celles de la science... » (1 Cor.1/4-5). Nul doute donc que les Apôtres avaient la Foi parfaite, la Science parfaite, la pleine Intelligence des Écritures, et c'est pourquoi leur espérance était totale et invincible : ils étaient assurés de remporter la victoire sur la mort, selon la promesse formelle de Jésus : « Celui qui croit en ma parole ne verra jamais la mort... » (Jn.8/51).

Mais les disciples des Apôtres ont-ils vraiment compris ? Tout leur avait été donné, tout leur avait été transmis ; mais avaient-ils tout accepté ? Etaient-ils capables de tout recevoir ? Toute la question est là ! Nous devons en douter, à voir la manière dont les Galates se sont laissés si facilement séduire par ceux qui ont ravagé les champs que Paul avait ensemencés, en passant par derrière lui ! L'Évangile a été très vite corrompu par la patte du Diable, comme en témoignent les derniers écrits des Apôtres. Jude, Pierre dans sa seconde Epître, Paul dans l'Epître aux Philippiens, aux Colossiens, dans les Epîtres pastorales, s'élèvent avec une vive inquiétude, une profonde indignation contre les négateurs, à la fois timides dans la foi et charnels, qui s'inspirent d'une philosophie toute humaine (Col.2/8), ou des éléments caducs du judaïsme, pour ôter à la Foi son efficacité. Alors le Christ serait mort en vain, lui qui est mort à notre place ? « Galates insensés ! Qui vous a ensorcelés ?... Etes-vous à ce point dépourvus d'intelligence en commençant par l'Esprit pour finir maintenant dans la chair ?... » (Gal.3/1s.). Ces paroles, hélas, ne s'adressent pas qu'aux Galates : l'Eglise les répète liturgiquement à l'adresse de tous les fidèles qui, trop souvent, ont la naïveté de croire qu'ils sont plus intelligents que ces pauvres Galates... Ainsi tout au long des siècles les Pères et les Docteurs n'ont cessé d'attirer l'attention des générations chrétiennes sur le même et unique Évangile : tel Irénée, déjà en lutte contre toutes sortes d'hérésies ; tel Augustin, qui malgré de prodigieux efforts, laissa derrière lui une Eglise d'Afrique divisée par le schisme et l'hérésie ; tel Jean Chrysostome qui, chassé de son siège épiscopal, mourut en terre d'exil ; tel Hilaire de Poitiers qui fut condamné à l'unanimité par un concile d'évêques asservis à l'état et qui avaient fait naufrage dans l'Arianisme ; tel Athanase héraut invincible de la Vérité, mais qui dut se terrer dans un tombeau pour échapper à la fureur de ses ennemis... L'histoire de l'Eglise nous montre une barque de Pierre sans cesse sur le point d'être engloutie. Que se passe-t-il donc ? Pourquoi la doctrine que les Apôtres ont reçue du Seigneur n'a-t-elle pas fait l'unanimité ? Pourquoi n'a-t-elle pas produit son fruit de vie ? Sans aucun doute parce qu'elle n'a pas été vue dans toute son ampleur, et surtout parce qu'on n'a pas su encore l'appliquer. En effet, selon la parole de Berthelot « les hommes se divisent sur ce qu'ils croient, et sont unis par ce qu'ils savent ». La Foi comporte encore des zones d'ombre et d'incertitudes, disons plutôt que sa Lumière n'a pas encore pénétré jusqu'aux « secrets des cœurs ». La Vérité chrétienne n'offre pas encore cette certitude que procurent les mathématiques, les sciences expérimentales ; et pourtant, Celui qui nous enseigne dans la foi n'est-il pas infiniment plus compétent et son « théorème » <sup>1</sup> plus lumineux encore que la simple logique et le calcul ?... Que se passe-t-il donc ?

Ce qui se passe, c'est ceci : l'homme ne s'est pas haussé à la splendeur de ce Bon Plaisir de Dieu manifesté en Jésus-Christ.

C'est sur nous tous, c'est sur la suite des siècles que pèse le reproche de Jésus : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » (Mt.14/31), et également le soir de la Résurrection : « Pourquoi des incertitudes s'élèvent-elles dans vos cœurs ? » (Lc.24/38). Il nous reste donc à faire un effort d'intelligence dans l'Esprit-Saint, face à ce dépôt de la Révélation, face à cet Évangile, toujours le même, jusqu'à ce que nous ayons, comme l'Apôtre, la pleine intelligence du Mystère du Christ. Nous aurons alors la clé, la science des Ecritures, de l'histoire, de nos propres misères, mais nous serons engagés sur la voie royale qui mène à la vie.

---

<sup>1</sup> - Théo-réma = parole de Dieu (grec).

## Le Kérygme et le Mystère

Lorsque les Apôtres décidèrent de remplacer Judas, ils s'attachèrent avant tout à trouver un « témoin des faits » (Act.1/15s.), quelqu'un qui avait vu et entendu « depuis la Baptême de Jean jusqu'à l'Ascension du Seigneur ». C'est en effet par l'étude de sa vie publique qu'il convient de commencer la connaissance de Jésus. A partir de ce fait historique, rigoureusement certain, tout homme se pose nécessairement la question : mais qui donc était ce Jésus de Nazareth ? Un sage ? Sans doute : ses préceptes admirables combleraient la Terre de bonheur si les hommes voulaient bien s'y soumettre. Un prophète ? Certes ! La puissance de sa parole toute simple démontrait que Dieu s'exprimait par sa bouche : « jamais homme n'a parlé comme cet homme ! », avouaient ses ennemis. Quant aux savants scribes d'Israël, ils mettaient leur main sur leur bouche, renonçant à l'interroger, de peur d'être confondus... Plus qu'un prophète, car aucun prophète n'avait fait de tels miracles : « Une force sortait de lui qui les guérissait tous... ». Et surtout aucun prophète ne s'était ressuscité des morts. Le tombeau vide, les vêtements pliés, les bandelettes roulées, les apparitions d'anges, le témoignage des femmes, celui, convaincant, de Madeleine : « J'ai vu le Seigneur », et finalement sa venue parmi les siens, quand il se fit voir et toucher par eux, leur montrant ses plaies, et quand il mangea en leur présence : voilà la preuve manifeste que dans sa nature même, ce Jésus de Nazareth nous révèle un Ordre nouveau, dont il est le « premier-né », la « tête », la « principec ». Il le dit lui-même d'ailleurs : « Je suis le Principe, exactement ce que je vous dis... » (Jn.7/25).

Les Apôtres d'ailleurs, n'ont pas connu le Seigneur « selon l'Esprit », dès le point de départ. Paul déclare qu'il l'a connu d'abord « selon la chair » (2 Cor.5/16). Qu'est-ce à dire ? Qu'il savait ce que tous les contemporains de Jésus pouvaient apprendre par la voie de la renommée publique : « Il était fils de Joseph et de Marie, de Nazareth... » Ce n'est qu'à partir des faits « surnaturels » et de sa résurrection que se pose vraiment la question : « Quel était donc cet homme ? ».

Sans doute, Pierre, en plein milieu de la vie publique, avait confessé, au nom de tous les Apôtres : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Mais Pierre voyait-il la portée de telles paroles ? Il semble bien que non, puisque Jésus aussitôt lui dit : « Pierre, ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela... » La formule de Pierre est une révélation venant du Père des lumières. Elle contient déjà cette « vérité toute entière », qui explicitement ne sera dévoilée que plus tard. Et cette vérité toute entière, qu'est telle sinon la réponse à cette question qui est demeurée en suspend devant les Docteurs d'Israël : « Si le Messie est Fils de David, comment est-il son Fils ? » (Mt.22/44-45). Aucun des Sages en Israël, tel Nicodème (Jn.3/10), n'a pu répondre à la question du Seigneur Jésus ; cependant ils avaient l'oracle d'Isaïe : « Dieu sera avec nous lorsque la vierge concevra dans ses entrailles et enfantera un fils » (Is.7/14). S'ils avaient pu répondre à la question, résoudre l'énigme, ils auraient connu le Mystère du Christ, ils l'auraient connu « selon l'Esprit », et non pas selon la chair, et « ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire » (1 Cor. 2/8). Saint Paul le dit, lui l'ancien persécuteur qui dût être terrassé sur le chemin de Damas, pour accéder enfin à la connaissance du Messie « selon l'Esprit ». En effet, jusque-là, suivant docilement l'opinion des prêtres et des scribes, fidèle disciple des officiels gardiens de la Loi, Paul persécutait un blasphémateur qui avait osé appeler Dieu son propre Père. Voilà le grief, l'unique, qui a dressé la Croix pour un homme que personne ne pouvait convaincre de péché ! « Vous avez tous entendu le blasphème ? » proféra Caïphe, lorsque Jésus eut confessé sa filiation divine devant le Sanhédrin. Toute sa vie publique avait été sous cette menace de condamnation, parce que « étant homme, tu te fais Dieu » (Jn.10/33).

Alors quoi ? La Vérité toute entière serait donc précisément ce que les Juifs pieux, zélés, intelligents et sages considéraient comme un blasphème abominable ? Exactement ! A vrai dire, nous nous demandons comment les Apôtres ont pu faire ce pas, accomplir ce retournement, et confesser que Jésus était fils de Dieu « dans la chair », c'est-à-dire dans notre nature humaine (1 Jn.4/2). Il a fallu toute la puissance démonstrative de la Résurrection de celui qu'ils avaient osé suivre malgré la réprobation des prêtres et des anciens ; mais surtout il leur a fallu le témoignage de Marie, qui seule pouvait leur révéler ce que Jésus lui-même n'avait pu leur dire : car nul homme ne peut témoigner valablement de sa propre naissance, et à fortiori de sa conception. De science humaine, comment Jésus pouvait-il savoir qu'il était fils de Dieu sinon par le témoignage de ses parents ? Et même s'il avait porté témoignage sur ce point, qui aurait pu le croire, puisqu'il fut trouvé en tout semblable aux hommes ? L'Évangile ne nous révèle aucune confidence, aucune allusion que Jésus aurait faite sur lui-même, au cours de sa vie publique, concernant le secret de sa conception et de sa naissance, donc de sa filiation. Manifestement, il laissa l'Esprit-Saint conduire ses disciples à cette « Vérité toute entière, qu'avant la Résurrection, ils ne pouvaient encore supporter » (Jn.16/13).

Mais après cette illumination donnée par l'Esprit-Saint sur le Mystère de Jésus, l'hésitation n'est plus possible. Paul l'affirme clairement dès le prologue de l'Épître aux Romains : « Sa Résurrection a démontrée avec évidence qu'il était Fils de Dieu selon l'Esprit de Sainteté » (Rom.1/4). Verset admirable, qui est sans contredit le thème de l'Épître, parce qu'il en éclaire tous les passages que l'on considère comme obscurs, parce qu'il scelle l'unité et la cohérence d'un texte que l'Église, dans sa divine Liturgie, médite précisément pendant le temps de la Nativité du Seigneur. Aussi, il nous faut imaginer les Apôtres réunis au Cénacle autour de Marie, au lendemain de l'Ascension, se préparant avec elle, sous son influence maternelle et virginale, à recevoir l'Esprit promis. Ils font le bilan des trois années qu'ils ont vécues avec le Maître. Ils évoquent leurs souvenirs. Ils « campent » à nouveau le Seigneur qui guérissait, ressuscitait les morts, marchait sur les eaux, distribuait le pain multiplié ; ils se mettent à l'école des faits, tout particulièrement de sa Passion, qui accomplit les Écritures les plus mystérieuses, les moins recevables ; et surtout de sa Résurrection qui dépasse toute espérance. Alors, pour avoir enfin la raison de cette admirable personnalité de Jésus, si grande, si attachante, si exceptionnelle, mais à la fois si simple et si familière, ils se tournent vers Marie : « Dis-nous, Marie... » Comment ne pas penser dès lors que la mère de Jésus fut la « Révélation des Apôtres » ? Elle leur expliqua en effet comment l'Oracle d'Isaïe s'était accomplie en sa faveur. Elle seule en effet, Trône de la Sagesse, pouvait témoigner de la conception virginale de Celui qui s'était toujours appelé le « fils de l'homme ». Elle seule pouvait parler de son admirable naissance, dans la joie et l'allégresse, où l'ancienne sentence grevant la maternité de la femme avait été abolie.

La « vérité toute entière » sur Jésus n'est autre que le Mystère de sa conception virginale par l'Esprit-Saint. C'est là le point de départ et le centre de tout l'Évangile. Lorsque les Apôtres entrent ainsi dans l'intelligence de cette vérité, dans l'acceptation de ce fait, à savoir que Jésus est « né de la femme » (Gal.4/4), mais qu'il est en même temps Fils de Dieu, parce que conçu par l'Esprit de Sainteté, alors, c'est ce même Esprit qui apparaît sur la forme de langues de feu et qui vient s'emparer d'eux, car cette fois, ils connaissent et ils approuvent son œuvre de vérité opérée en Jésus-Christ, dès le premier instant de sa conception, de sa vie sur la Terre, dans notre nature humaine.

Car si le Christ, comme il le déclare si souvent dans sa vie publique, est venu « accomplir la Volonté du Père », ou le « Bon Plaisir du Père », il l'a fait bien avant d'ouvrir

la bouche, pour nous faire savoir les Paroles divines. Il l'a fait dès le point de départ. Comment cela ? En étant conçu par l'Esprit-Saint dans l'utérus d'une femme-vierge. « L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre, et voici pourquoi celui qui naîtra sera saint, et sera appelé Fils de Dieu » (Lc.1/34). Qui nous a rapporté ses paroles ineffables de l'Ange Gabriel, sinon l'humble servante qui les entendit, et qui furent le couronnement de sa foi, la réponse céleste à son attente, à sa disponibilité virginal ! Certes ! le monde n'était pas digne d'entendre une telle confiance, et c'est pourquoi, pendant si longtemps, Marie « gardait toutes ces choses et les méditait dans son cœur ». Seule sa cousine Elisabeth avait deviné sous la mouvance de l'Esprit que « Marie était la mère de son Seigneur » (Lc.1/41-43). Il est vrai que Joseph était entré dans le secret génital bien avant : dès la conception de l'Enfant, une révélation angélique, dans un songe, le confirma dans sa foi. Mais pour les autres hommes, il a fallu que le Seigneur se manifestât en Israël avec la puissance des miracles, avec l'éloquence de la Parole, pour qu'un petit nombre seulement, qui lui furent fidèles dans ses épreuves, fussent amenés à comprendre comment, « de quelle manière »<sup>1</sup> il était fils de David : question qui aux yeux des chefs avait été la « pierre d'achoppement et le rocher de scandale » (Lc.20/9-16).

Nous sommes hélas beaucoup trop habitués à la formulation de la Foi que nous récitons depuis notre enfance dans le Symbole des Apôtres : « Il a été conçu du Saint-Esprit, il est né de la Vierge Marie... ». Nous avons perdu le sens de l'Arcane : car dans l'Eglise apostolique, de telles paroles n'étaient pas « jetées aux pourceaux », comme elles le furent par la suite, jusqu'à nos jours. Ceux qui admettaient le kérygme, le récit des faits, la manifestation publique du Seigneur, et qui par conséquent, passaient par la pédagogie que les Apôtres avaient eux-mêmes reçue du Seigneur, étaient admis au catéchuménat. Ils recevaient l'instruction des Livres saints, s'exerçaient aux vertus chrétiennes, s'arrachaient à la perversion d'un monde corrompu, contre lequel, peu à peu, ils s'immunisaient, et venaient progressivement à la lumière. Mais ils ne recevaient la « Tradition de la Foi » par le Symbole, qu'en dernier lieu lorsque la grandeur de Jésus-Christ leur posait le problème de sa Personne, de sa Filiation. Et c'est alors seulement qu'ils recevaient de l'Eglise sainte, la suprême confiance, concernant la conception virginal du Fils de l'Homme. Alors vraiment le Baptême pouvait opérer en eux cette régénération par l'Esprit, très semblable à celle de Jésus ; l'Eglise sainte était pour eux l'Utérus virginal de leur nouvelle naissance. Le Baptême était le Sacrement de la Foi.

Mais il est bien évident que cette foi, dans sa racine, dans son point de départ, dans son essence, cette foi sans laquelle le Sauveur ne serait pas encore venu, sans laquelle ni les Apôtres, ni les martyrs, ni l'Eglise n'aurait eu le moindre commencement d'existence, cette foi est avant tout celle de Marie qui a rendu possible la réalisation du Dessein de Dieu. C'est parce qu'une femme, en Israël, a su dépasser la génération charnelle que la Messie est venu, que Jésus est né, que nous avons aujourd'hui par grâce la filiation en lui, et que nous vivons déjà de cette prodigieuse espérance de notre Rédemption ! Oui, certes, c'est la Foi de Marie qui est la clé des Ecritures, et qui est aussi la solution de cette énigme fondamentale de la nature humaine, énigme que toutes les religions du monde ont prise en considération : pourquoi le sein qui doit enfanter est-il fermé ? Quelle est donc l'indication que nous donne ici le Créateur ? Celui qui réalise en perfection les oiseaux du ciel et les lys des champs ne saurait rien laisser au hasard en notre propre nature. Qu'est-

---

<sup>1</sup> - Le mot grec que l'on traduit par « comment » est très fort, il vaut mieux je pense le rendre par « de quelle manière ». Le Messie est fils de David par le moyen d'une paternité et d'une maternité « spirituelle » qui accomplissent le Bon Plaisir du Père et sanctifient son Nom.

ce que la virginité en effet, sinon le voile de l'hymen qui ferme l'utérus, mais aussi cette disposition psychologique de la femme qui a le sens que son corps est sacré, et d'une certaine manière « intouchable » ? Mais les mâles aussi savent qu'il y a un mystère de la femme, devant lequel ils sont dans l'expectative, l'angoisse, le trouble, le sarcasme parfois hélas, ou l'adoration, selon que leur cœur s'accorde avec l'esprit des ténèbres ou avec l'Esprit-Saint.

Voilà donc le « Mystère du Christ » qui explique sa personnalité, son comportement, la patience de sa Croix, la gloire de sa Résurrection. Il est né fils de vierge et c'est pourquoi il est fils de Dieu, au sens le plus fort et le plus direct de ce mot. Cependant il se nomme lui-même constamment le « Fils de l'Homme » (Lc.5/24 + paral.). Oui, Fils de l'Homme. Pourquoi donc ? Ne serait-ce pas précisément pour nous dire qu'il réalise lui, comme Premier-né, comme archétype, ce Bon Plaisir secret et caché que la Trinité Sainte avait formé de toute éternité en créant l'Homme-Femme, l'Adam premier, non seulement « à son image » mais aussi « selon sa ressemblance » ? Ce qu'Adam et Eve ont refusé à Dieu, Joseph et Marie l'ont réalisé, et c'est pourquoi Joseph est bien cet Homme, enfin juste, enfin digne du plan de Dieu, dont Jésus se glorifiait d'être le Fils.

Dans ces perspectives-là, la parole de Jean l'Évangéliste revêt une éclatante signification : « Il a éclairé tout homme en faisant son entrée dans le monde »<sup>1</sup>. « Il a éclairé... » : de quelle lumière ? D'une lumière qui porte sur quel point d'application ? Est-il venu leur apprendre l'astronomie, la physique, la chimie, les autres sciences, la maîtrise des éléments du monde ? Non pas, encore que les hommes gagnent énormément par leur connaissance de l'Univers. Il est venu leur apporter ce qu'il promettra à ses disciples fidèles : « la lumière de la vie ». La vie a-t-elle besoin d'avoir une « lumière » ? N'a-t-on pas la persuasion en ce monde qu'elle se suffit à elle-même, pour opérer son développement, son épanouissement, son évolution, et finalement, son aboutissement au « point oméga » ? Eh bien non ! Ce n'est pas vrai : la vie humaine laissée au hasard aboutit inévitablement à une dégradation. Lorsque la liberté de l'homme n'est pas dirigée par une Intelligence venant d'En Haut, elle reste esclave des ténèbres, elle ne peut qu'errer et faillir. L'expérience séculaire le prouve, celle de notre siècle plus encore que celle des précédents. C'est pourquoi les sages et les penseurs, les philosophes, les Saints, les Mystiques, se sont mis à la recherche d'une lumière, de « cette lumière de la

---

<sup>1</sup> - On ne peut traduire autrement le grec de l'Écriture : « Il était lui la vraie lumière qui éclaire tout homme, en faisant son entrée dans le monde. » Le mot grec « entrant dans le monde » ne peut se rapporter à « tout homme » comme voudrait nous le faire croire la Vulgate, car tout homme vivant vient nécessairement en ce monde ! Mais le participe « entrant » se rapporte à « lumière » désignant le Christ, lumière incomparablement supérieure à celle de St Jean-Baptiste qui n'était que « le témoin de cette lumière ». En outre ce participe est un circonstanciel de moyen : c'est en entrant dans le monde (participe présent qui actualise l'action du verbe et la localise dans le temps) qu'il est cette lumière du monde, apportant à tout homme la vérité dont il a impérieusement besoin. Mais la suite du texte dit, malheureusement : « La lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas reçue ». Il n'y en a que quelques-uns qui l'ont reçue, cette lumière, et qui dès lors, reçoivent à leur tour le pouvoir de devenir fils de Dieu. Non qu'ils le soient par nature, bien entendu : ils sont nés « de la volonté de l'homme, de la volonté de la chair », ils ont été enfantés dans le sang. Mais par grâce, dans la mesure où ils croient au Nom de celui qui n'est pas né de cette manière-là, mais « né de Dieu », quels qu'ils soient, ils sont aussi admis à la filiation divine. Il faut bien lire en effet avec les manuscrits les plus autorisés le singulier : « Lui qui n'est pas né du sang... mais de Dieu ».

vie ». Car si Dieu est Dieu, s'il est infiniment bon et tout puissant, comment expliquer le sort lamentable de la créature humaine ? Où est l'erreur ? Elle se situe en l'homme, non en Dieu. Ce que les poètes ont deviné et qu'ils ont évoqué vaguement sous des mythes et des symboles, l'Écriture l'enseigne dès sa première page : l'homme meurt parce qu'il a péché. Nous sommes accusés par la Loi, nous sommes convaincus d'erreur. Mais alors, qu'aurait-il fallu faire ? A cette question la Loi ne répond pas explicitement, mais c'est la Seigneur lui-même, Maître de Vérité, qui « en faisant son entrée dans le monde » nous donne la clé de l'énigme. L'Écriture nous parlait du péché originel, mais lui nous démontre en la réalisant, la voie de la Justice, en laquelle tout mal sera écarté.

Tel est bien le sens de son nom : « Jésus ». L'Ange le dit à Joseph, au lendemain de la conception virginale : « Tu l'appelleras du nom de Jésus, car il vient sauver le peuple de ses péchés » (Mt.1/22). L'Incarnation eût donc suffi à sauver le monde ? Sans aucun doute, si les ténèbres avaient reçu la lumière. Et c'est bien ce que l'Église chante dans sa Liturgie : chaque année, à la vigile de Noël, elle espère toujours que la conscience chrétienne va enfin se hausser au niveau de la Foi : « Demain, dit-elle, sera détruite l'iniquité de la Terre ». « Demain », c'est-à-dire le jour anniversaire de la naissance du Sauveur, naissance dans la pauvreté de l'étable, certes, mais dans la joie et l'allégresse, qui provoque l'enthousiasme des chœurs angéliques. « Demain », c'est le jour de Noël, que l'intuition chrétienne, tout mal éclairée qu'elle soit encore, célèbre avec un débordement de festivités, qui flotte sur les ondes de la radio et de la T.V, qui descend jusque dans la rue, les magasins, les bureaux, les usines. Ce jour de Noël, dont Jésus parlait devant Pilate, en constatant que son Royaume n'était pas de ce monde, en raison de son incrédulité : « Je suis né et je suis venu en ce monde, pour porter témoignage à la Vérité » (Jn.18/37). Pilate questionna ironiquement - il était trop blasé par un monde dont il avait connu les gloires misérables : « Qu'est-ce que la Vérité ? » Mais il n'attendit pas la réponse. Sinon, certes, Jésus lui aurait dit, comme il le disait souvent à ceux qui étaient attirés vers lui par ses miracles, son éloquence, sa renommée : « Si quelqu'un garde ma parole, il sera vraiment mon disciple, il connaîtra la Vérité, et la Vérité le délivrera » (Jn.8/31-32). De quoi ? De l'ignorance bien sûr, et de l'erreur, desquelles découlent tous les maux... Le Christ est maître de doctrine et de vérité, car il est le Verbe, et avant même de parler, il fait lui-même la démonstration concrète et cette Vérité libératrice, par son Incarnation dans les entrailles d'une vierge, par une Génération spirituelle.

N'allons pas chercher ailleurs de Vérité libératrice : nous n'en trouverons pas, « car il n'y a aucun nom donné aux hommes, hormis celui de Jésus, par lequel ils puissent être sauvés » (Act.4/12). Nous ne trouverons pas de paroles capables de donner la vie, de nous rendre la vie, hors de celles que les Apôtres, à la suite de Pierre, firent entendre aux foules de Jérusalem, obéissant en cela à la monition de l'Ange : « Allez, debout ! annoncez au peuple, dans le Temple, toutes ces paroles de vie » (Act.5/20). D'ailleurs bien avant la manifestation de la Résurrection et de l'effusion de l'Esprit sur les Apôtres, le vieillard Siméon ne s'y était pas trompé<sup>1</sup>. En recevant l'enfant Jésus sur ses bras, il proclama hautement, et l'Église après lui n'a jamais cessé de le redire face à toutes les nations :

---

<sup>1</sup> - Siméon, instruit par l'Esprit-Saint, est poussé au Temple par l'Esprit-Saint, c'est-à-dire par Celui qui avait opéré la conception virginale du Sauveur. Il est hautement probable qu'il connaissait Marie, venue antérieurement au Temple, et au service du Temple, pense-t-on, comme de nombreuses jeunes filles en Israël. Pourquoi ne pas penser qu'il était dans la confiance de son vœu de virginité, et de son assentiment plénier aux Oracles des Prophètes ? (Voir notre livre « Quelle Femme ! »).

*« Maintenant, tu peux laisser s'en aller ton serviteur  
« en paix selon ta parole ;  
« car mes yeux ont vu ton salut :  
« lumière pour l'illumination des Nations  
« et gloire d'Israël, ton peuple. (Lc.2/29-32)*

C'est donc par la lumière fulgurante de Jésus-Christ naissant de la vierge qu'il nous faut résoudre l'énigme fondamentale de notre nature humaine. Elle nous est proposée cette énigme dans une parabole toute simple, mais mystérieuse, dès le début du Livre. Ce « début du Livre », la Genèse, où est inscrite la « Volonté du Seigneur », le « Bon Plaisir de Dieu », que le Messie vient accomplir promptement et joyeusement ; comme il l'exprime par le psalmiste :

*« Tu n'as voulu ni holocauste ni oblation,  
« Alors j'ai dit : « Voici je viens ! »  
« Au début du Livre, il m'est prescrit  
« de faire ton bon plaisir, ô Dieu,  
« jusqu'au profond de mes entrailles ! » (Ps.40/7-8 ; Vulg.39)*

Ce Bon Plaisir que l'humanité pécheresse n'a ni accompli ni connu, malgré toute la loi pédagogique et sacrificielle qui aurait dû le lui révéler... Hélas ! les anciens Hébreux n'avaient pas la lumière du Christ ! Deux fois hélas : les chrétiens, malgré cette lumière, ne sont pas sortis de l'ornière du péché originel, du péché de génération !

### **Les deux arbres**

Toute parabole a une clé, sans laquelle elle reste indéchiffrable ; alors, on ne peut que « tourner autour », chercher, de ci, de là, des correspondances littéraires dans les mythologies, dans les légendes et les traditions des peuples. C'est à quoi s'occupent, avec une érudition remarquable, nombre d'exégètes... Espèrent-ils qu'un vieux tesson barbouillé d'un reste de peinture, mis par hasard au jour par la pioche d'un fouilleur, apportera cette clé tant désirée ? Illusion. Si de tels hommes n'ont pas su voir dans le Mystère de Jésus-Christ la véritable explication des énigmes de l'Écriture – et de la nature – aucun trésor enfoui, aucun manuscrit vénérable, aucune trouvaille archéologique, ne leur donnera rien. Car la lumière n'est pas dans la terre, moins encore dans les tombeaux ! ni les villes dévastées par la malédiction divine ! Ce sont-là des œuvres mortes, qu'il convient d'abandonner à la poussière des musées et au comput des ordinateurs. Elles ont l'intérêt d'un immense amusement, et favorisent bien entendu, chez ceux qui s'y adonnent, la vanité de savoir ce que l'ensemble des hommes ignore...

La clé des anciennes paraboles est « Celui » qui la Liturgie invoque comme la « clé de David », qui ferme et personne n'ouvre, qui ouvre et personne ne ferme. Ce qui signifie que celui qui a reçu la grâce de comprendre ne peut plus revenir en arrière : on ne peut « dé-comprendre » ce que l'on a compris ; mais ce qui signifie aussi que sans cette grâce du Christ, les meilleurs raisonnements ne peuvent rien, les arguments les plus péremptoirs n'emportent pas l'assentiment. Il en est toujours ainsi : une preuve ne vaut d'abord que pour celui qui la propose : l'auditeur ne la saisit pas nécessairement, même si elle a une valeur démonstrative intrinsèque. Ainsi un grand mathématicien voit nettement et clairement la vérité de son théorème, mais bien peu d'hommes sont capables de le suivre sur un chemin trop ardu, alors que le maître le considère comme parfaitement sûr et aisé. Ainsi en est-il de la démonstration de la Vérité que nous a faite le Maître par excellence : le Verbe fait chair.

En livrant la clé d'une parabole, que risque-t-on ? D'éclairer ceux qui cherchent sincèrement la Vérité. N'y en eût-il qu'un seul sur terre, ce travail ne serait pas inutile. On risque aussi de provoquer un scandale, un trouble, une levée de boucliers, et des contestations infinies... Ainsi en fut-il du Seigneur, lorsqu'il cessa de parler en paraboles et proposa ouvertement le Salut en annonçant qu'il se trouvait dans sa chair donnée en nourriture comme Pain céleste. Le scandale fut si grand que les foules, la veille encore débordantes d'enthousiasme, s'enfuirent, et que les disciples eux-mêmes l'abandonnèrent (Jn.ch.6). Mais les temps sont venus : avec la « clé de David », nous allons ouvrir les anciennes paraboles établies « dès la création du monde » (Mt.13/35), pour y manifester la proposition merveilleuse que la Trinité Sainte faisait à la trinité créée dès les origines, proposition qui demeure encore aujourd'hui, et qui, pleinement comprise et appliquée dans le Royaume qui vient, nous assurera un bonheur incomparable et la vie éternelle.

Reprenons donc ce chapitre premier de la Genèse ; après le v.27 précédemment étudié, nous lisons :

*v.28 – Et Dieu les bénit et leur dit : « Soyez grands, et portez du fruit ! Remplissez la terre et soumettez-là, mais soyez au-dessus des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tout animal qui se meut sur la terre ».*

« Dieu les bénit » : C'est la Trinité Sainte qui bénit la trinité créée, laquelle, dans ses dispositions originelles et éternelles, est constituée comme « son image et sa ressemblance ». La bénédiction aboutit d'abord au développement personnel : « Soyez grands, puis à la fécondité : « Portez du fruit » ; enfin à la domination sur toutes les autres créatures.

Cependant il n'est nullement dit que l'homme soit créé, comme tous les animaux : « selon son espèce ». Cette omission du Texte sacré est capitale<sup>1</sup>. Il doit être « au-dessus », non seulement parce qu'il a sur eux une supériorité, un pouvoir, comme gardien de l'Alliance, comme un messenger de Dieu auprès de ses frères inférieurs ; mais aussi parce que tout son comportement, toute sa vie doit être une « transcendance » sur la monde animal. Il faudrait traduire pour être exact : « Vous dépasserez le monde animal », « surpasserez le monde animal ». La chose est restée évidente dans le domaine de la pensée et du langage - avec des nuances. Mais c'est aussi et surtout dans le domaine de l'amour, de la sexualité, de la génération que devait s'affirmer et se manifester cette transcendance de l'homme sur les animaux, qu'ils soient oiseaux, poissons ou quadrupèdes ou primates, d'autant que la conjonction « mais » - que l'on traduit rarement – nous conduit à cette interprétation, car elle marque une relation directe entre la première proposition et la seconde. « Portez du fruit », **mais** en transcendant le monde animal (= le mode de reproduction animale).

Sans doute il était au pouvoir de l'homme, en raison de son état de créature libre, de devenir « animal », ou « psychique », mais ceci par une transgression de sa Loi spécifique ; et dès lors de devenir lui aussi « selon son espèce », un « genre humain », de connaître les lois austères et implacables de la lutte pour la vie, et les déficiences de la mortalité individuelle. C'est justement là l'expérience que fait l'humanité, au cours des siècles, sur la Terre entière, jusqu'à nos jours. Mais cette unanimité dans la misère, que

---

<sup>1</sup> - C'est sur l'omission capitale concernant la lignée de Melchisédech, qui est « sans père, ni mère, ni descendance », que l'Épître aux Hébreux appuie tout son raisonnement sur le « Sacerdoce selon l'Ordre de Melchisédech ».

prouve-t-elle, sinon une universalité dans l'erreur ? C'est en effet l'ordre biopsychologique humain tout entier qui est tombé « au-dessous » de la Pensée divine. Nous sommes donc obligés d'admettre que l'expression : « Soyez grands et portez du fruit » - que l'on traduit souvent par « Croissez et multipliez », recèle une ambiguïté, appelle une question : de quelle manière allons-nous devenir grands ? De quelle manière allons-nous porter du fruit ? Et nous retrouvons ainsi curieusement cette même question que Jésus posait aux Docteurs de la Loi et aux Anciens d'Israël : « De quelle manière le Messie est-il fils de David ? »

En effet Jésus disait bien aux Apôtres : « La volonté de mon Père et que vous portiez du fruit » : le Verbe de Dieu reprend le même mot que l'ancienne Ecriture. Et les Apôtres ont bien compris que l'exhortation de leur Maître n'allait pas dans le sens d'une multiplication charnelle de la race d'Abraham ! Car il ajoutait : « Et que votre fruit demeure », donc un fruit qui ne soit ni taré, ni mauvais, qui ne porte pas en lui-même les principes de sa destruction, par le jeu obscur du « hasard et de la nécessité », un fruit qui ne soit pas comme celui de cette vigne du Bien-aimé « qui ne produisit que du verjus » (Is. ch.5) ; non pas un fruit déficient par la vieillesse et la mortalité, par la morbidité et la souffrance, mais un fruit qui « demeure en vie éternelle » (Jn.15/16, 6/27).

Aussi, à cette proposition de la Trinité Sainte, qui subsiste tout au long de l'histoire et même au-delà : « Soyez grands et portez du fruit », nous demandons humblement au Seigneur : « Quelle sorte de fruit ? et par quel moyen ? » Car si la fécondité est prescrite comme une bénédiction, l'utérus de la femme est fermé par la main du Souverain Législateur ! Nous aurait-il laissé dans l'ignorance, devant l'étrangeté de l'ouvrage de ses mains ? Non pas ! Il nous l'a expliqué non seulement par l'ancienne Révélation qui nous est parvenue sous la forme parabolique du ch.2 de la Genèse<sup>1</sup>, mais surtout par la démonstration vivante que le Verbe de Dieu lui-même nous a faite par le Mystère de son Incarnation. Et puisque maintenant nous avons fait dans les larmes et les douleurs, l'expérience d'une fécondité aléatoire, acceptons d'être convaincus d'erreur par le Verbe de Dieu. Est-ce par hasard qu'il a consacré la virginité de sa Mère qui l'enfanta dans la joie et l'allégresse ? Non pas ! Ici le hasard est entièrement exclu : nous avons en pleine lumière la proposition de la Trinité Sainte à la trinité créée.

Ce ne fut que tardivement que l'Ecriture fut divisée en chapitres et en versets. C'est une grande commodité pour fouiller et étudier la divine Parole. Mais cette numération est souvent arbitraire, et ne correspond pas à l'esprit du Livre, qui, dans les anciens rouleaux, se présentait comme un jaillissement continu de la pensée. Il n'y avait pas de chapitre 1, puis 2 ... mais en s'enchaînant directement aux dernières phrases du ch.1, il apparaissait clairement que le ch.2 répondait aux questions que le lecteur ou l'auditeur était en droit de se poser : comment Dieu s'y est-il pris pour faire l'homme et la femme ? Et comment l'homme et la femme doivent-ils s'y prendre pour accomplir le commandement : « Soyez grands et portez du fruit » ? On apprenait ainsi qu'Adam avait été modelé de la glaise du sol, et qu'ensuite la femme avait été engendrée de lui, de sa chair et de ses os, par la

---

<sup>1</sup> - Nous croyons fermement, avec toute l'Eglise, dans son enseignement infaillible, qu'Adam a été créé comme l'Ecriture nous le raconte, a reçu de Dieu une Révélation, et cela par la moyen du langage qu'il a utilisé spontanément et naturellement, tout comme les oiseaux chantent et volent spontanément et naturellement. (Voir les Canons et Décrets du Concile de Trente). Cette Révélation primitive mettait l'homme dans une vraie liberté à savoir qu'il pouvait prévoir le dommage qu'il subirait en transgressant l'ordre divin et la virginité de la nature. Cette Révélation primitive était gardée par les anciens sacerdoce ; recueillie par Moïse, elle nous est parvenue par la Tradition judaïque et chrétienne.

main de Dieu – ce que nous avons précédemment étudié sous la lumière de la Trinité Sainte. Mais pour l’accomplissement du commandement de l’expansion vitale : « Soyez grands, portez du fruit... » Dieu montrait à l’homme les deux voies : c’est sur ce point que porterait le choix fondamental de sa liberté. Dieu met devant lui le bien et le mal, la vie et la mort : il pourra étendre la main où il voudra (Si.15/11-20). La vie appelle une croissance, et dans l’amour une fécondité... Mais quel amour ? quelle fécondité ?... Toute la question est là. Et c’est ici que la Révélation du Seigneur, « Soleil de Justice », entrant dans les ténèbres du monde par l’éclat incomparable d’une gestation virginale, nous montre la solution qui résout entièrement l’énigme de ce deuxième chapitre de la Genèse.

Suivons maintenant de près le Texte sacré :

*2/15 – Yahvé-Dieu prit l’homme et l’établit dans le jardin d’Eden pour le cultiver et le garder. 16 – Et Yahvé-Elohim donna à l’homme un commandement ; il lui dit : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin ; mais de l’arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n’en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort ».*

« *Yahvé-Dieu prit l’homme* » : Il s’agit d’Adam : la femme n’est pas encore engendrée de lui. Indication précieuse : c’est le mâle qui reçoit le commandement, la révélation de Yahvé. Il le transmettra à la femme, puisqu’au ch.3, elle saura l’opposer à la proposition du Serpent.

Cette disposition parabolique trouve son sens plénier avec le Christ, nouvel Adam, médiateur du Père, qui transmet à l’Eglise par l’Evangile et par son Esprit, l’expression parfaite du Bon Plaisir de Dieu. L’application devra s’accomplir au niveau des cellules élémentaires du Corps, où il importe que le mâle soit, dans le Christ, le médiateur du Très-Haut. Alors s’accomplira universellement l’oracle du prophète qui prévoyait qu’un jour « Tous connaîtront Yahvé, du plus petit au plus grand », ainsi que la prescription de Malachie : « Car les lèvres du prêtre gardent la science, et de sa bouche on demande l’enseignement, parce qu’il est messager de Yahvé de l’Univers » (Mal.2/7).

« *Le jardin d’Eden* » : Nous pensons d’abord à un lieu idéalisé que l’on appelle aussi « paradis terrestre ». En fait, il s’agit de tout le milieu vital de l’ensemble de la planète, où l’homme a su s’adapter aux divers climats. Mais il faut penser aux éléments spirituels de ce milieu vital, transmis par une indispensable « tradition de vérité ». Par les générations de péché, cette tradition s’est profondément altérée, avec la dégénérescence du verbe humain, du langage. Ce qui reste de ce milieu vital s’est longtemps gardé et concentré dans l’Eglise, et notamment dans sa sainte Liturgie qui, méditant sans cesse sur les Mystères de la Foi, remettait à longueur d’année sous les yeux des fidèles la Pensée de Dieu, dans laquelle ils pouvaient obtenir le Salut. On voit donc que « la culture et la garde du jardin d’Eden » a des dimensions spirituelles souverainement importantes. « Garde le bon dépôt... » Ce n’est que lors du retour de Jésus-Christ et lors de son règne que nous constaterons que la Vérité libératrice était déjà à portée de nous.

2/16 – « Yahvé Dieu prescrivit à l’homme en lui disant... » Telle est la traduction littérale de l’hébreu. Le mot « prescrire » que nous employons serait à nuancer ainsi : « Et Dieu attira l’attention de l’homme, en lui disant ». C’est une indication, une invitation qui respecte entièrement la liberté. D’ailleurs le précepte du Seigneur est d’ordre biologique et non pas juridique. Il cherche à hausser l’homme à une loi qui lui est spécifique, et par laquelle il doit manifester son dépassement, sa supériorité, sa transcendance sur le monde animal. Le commandement de Yahvé est inscrit dans les dispositions mêmes de la nature. Il ne peut en être autrement, puisque le législateur est en même temps le

Créateur. C'est donc sur une disposition naturelle spécifique à la nature humaine que Dieu attire l'attention de l'homme <sup>1</sup>

2/17 – « *Tu mangeras de tous les arbres du jardin...* » : Les commentateurs oublient souvent de mentionner la première partie du précepte divin, c'est très regrettable, car avant de formuler une mise en garde, une interdiction, Dieu donne d'abord un commandement essentiellement positif : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin ». Non pas comme le voudraient certains traducteurs : « Tu peux manger », mais un impératif formel : « Tu mangeras ». Dieu propose à l'homme l'exploration progressive de toutes les joies que peut lui procurer son milieu vital, qu'elles lui viennent de l'assimilation des éléments dont son organisme a besoin, et mieux encore, des connaissances qu'il est appelé à acquérir dans l'immense Univers. Mais, bien entendu, ce sont les joies de l'amour qui seront excellentes entre toutes les joies : elles sont symbolisées par l'Arbre de vie » qui est planté « au milieu du jardin », c'est-à-dire dans une position privilégiée. L'homme reçoit donc le précepte de manger de l'Arbre de la vie, car il est compris dans « tous les arbres » (Gen.2/9).

La prescription divine, essentiellement positive, exclut tous les « tabous » que diverses superstitions ont imposé aux hommes sous toutes les latitudes. Paul le dira : « Ne mange pas, ne touche pas... voilà bien des préceptes humains » (Col.2/20-21). Jésus, dans le chapitre 7 de Marc, nous donne l'enseignement incomparable de la liberté dans l'accomplissement de l'unique commandement de Dieu : « Par vos traditions, dit-il aux Pharisiens, vous avez réduit à rien le commandement de Dieu » (7/8), ce qui signifie pratiquement : « Vous avez mutilé l'homme ». L'homme s'asservit d'ailleurs à des tabous, à des règlements, à des conventions, dans l'exacte mesure où il s'éloigne de la Loi de Dieu.

Il nous faut donc garder fermement cette « loi parfaite de la liberté », dont nous parle l'Apôtre Jacques, que Dieu donnait à l'homme avant le péché originel, loi qu'il suggère sans cesse à son cœur, aussi bien par les confidences de la Sagesse, les oracles prophétiques, que par l'inspiration de l'Esprit-Saint (Rom.10/7-10). Marie est restée fidèle à l'Arbre de la vie, elle seule - et son époux Joseph - a su parfaitement « garder et cultiver le jardin ». Mais il importe que nous la suivions dans ses voies pour que nous puissions participer à ses privilèges.

« *Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal...* » il est fréquemment fait usage dans l'Écriture de ce mot « arbre » pour désigner tout autre chose qu'un arbre. Ainsi le psaume qui compare le juste, appliqué nuit et jour à la Loi de Yahvé, à « un arbre planté aux bords des eaux, dont jamais le feuillage ne sèche » (Ps.1). Jésus, dans l'Évangile, parlant des vrais et des faux prophètes, ainsi que de leurs doctrines, les compare à des arbres, bons ou mauvais, « qui se reconnaissent à leurs fruits » (Mt.7/15-

---

<sup>1</sup> - Quiconque veut bien réfléchir tant soit peu observera facilement qu'il n'y a dans la nature qu'une seule « barrière », disposée par la main du Créateur : c'est celle de la virginité de la femme, c'est-à-dire, en termes concrets, l'hymen. La femme est seule parmi les êtres vivants, et spécialement les mammifères, à garder l'hymen après la puberté ; certains mammifères qui le portent le perdent à ce moment-là. Cette disposition est universelle pour toutes les races du monde. Toutes les religions en ont tenu le plus grand compte, en prescrivant des rites et des lois par lesquels seul le viol = la rupture de l'hymen, devient acceptable, sinon il est toujours et partout considéré comme une faute grave, souvent passible de mort. Or aucune loi positive, même religieuse ne peut transformer un acte naturellement peccamineux en un acte bon (Cf. Livre IV).

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

20). Voyons donc nous aussi, au-dessus de cette image de « l'arbre », une doctrine, une psychologie, une mentalité, une manière d'être, et finalement un « ordre », à la fois social, religieux, économique, et surtout biologique, ordre qui équivaut ici à « la figure de ce monde qui passe », « tout entier sous l'emprise du mauvais » (1 Jn.213-15 ; 5/19). Dieu nous met donc en garde, comme il mit en garde le premier homme, contre une biopsychologie dans laquelle l'homme peut s'engager, mais où il connaîtra un mélange de bien et de mal, de gloires et de misères, de joies et de douleurs, de vie et de mort : ce dont nous avons fait l'expérience jusqu'ici.

La « LOI » interviendra pour limiter les dégâts ; mais elle restera impuissante à faire sortir l'homme de l'ordre dans lequel il s'est placé ; bien au contraire : « La Loi est la force du péché » (1 cor.15/56). Paul vise avant tout la Loi de Moïse : mais les nations aussi, pour survivre à l'effondrement, se sont donné de multiples lois, ce qui multiplie les transgressions, et nous démontre avec la plus grande évidence qu'il y a, en la créature humaine, quelque chose de cassé, une déficience très lourde, qui se situe non pas seulement au niveau du comportement, mais au niveau de la psychologie profonde, de la conscience. Conscience obscure, psychologie dévoyée entraînant de multiples erreurs de comportement que la Loi sanctionne sans pouvoir jamais ramener l'homme à la véritable Pensée de Dieu.

Ainsi, pour correspondre à la Pensée de Dieu, à son « Bon Plaisir », il importe essentiellement de s'abstenir de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Puisque nous naissons en un monde qui en est le fruit, nous devons transcender les législations et la psychologie de ce monde, pour retrouver dans l'Écriture, dans la Foi, dans les aspirations profondes de nos cœurs, le Bon Plaisir de Dieu antérieur à la faute de l'homme. C'est ce que Jésus indiquait à ses disciples, un jour où ils l'interrogeaient sur la fin des temps : « Pourquoi m'interrogez-vous sur la fin, alors que nous n'êtes même pas dans le commencement ? Soyez donc d'abord dans le commencement, et vous serez aussi dans la fin, et vous ne connaîtrez pas la mort » (Logion 18 de l'Évangile de St Thomas).

Après le bilan de l'histoire et la pleine Révélation du Christ, nous sommes beaucoup plus favorisés que le premier homme, encore fragile comme un enfant, et nous sommes à même de discerner sans aucune ambiguïté les « deux arbres », les « deux voies », « les deux doctrines ». L'expérience humaine générale nous manifeste ce que fut le mauvais choix de l'homme. Le Mystère de Jésus en sa sainte gestation, par la Foi de Marie sa Mère qui l'enfanta saintement (Salve sancta parens...), nous manifeste le choix excellent et parfait. Levons donc le voile qui recouvre les anciennes paraboles, et affirmons hautement ce qui sera vérifié à la suite de ce Traité, comme cela est vérifié par l'histoire : l'arbre de la connaissance du bien et du mal - cette voie où nous subissons ce mélange de bien et de mal – c'est le mauvais usage de la sexualité, qui conduit à la paternité et à la maternité charnelles. L'homme, certes, a le pouvoir d'appeler de nouveaux êtres à la vie en franchissant l'hymen. Mais il récolte alors ce que nous savons : ce monde rempli de misères, de souffrances, de mutilations de toutes sortes, et finalement humilié dans la mort. Souffrance qui commence d'ailleurs avec la déchirure sanglante de l'hymen. Il peut devenir le père d'une race : le mâle accède alors à la gloire d'être géniteur, la femme devient mère : mais à quel prix ?... L'homme devient « selon son espèce », ce qui n'était pas au principe ; et nous voyons alors, ce qui ne se produit pas pour les animaux qui se respectent les uns les autres au sein d'une même espèce<sup>1</sup>, le genre humain

---

<sup>1</sup> - Sauf en cas de force majeure, si leur milieu vital est en cause, où s'ils ont été dénaturés par l'homme.

s'entredéchirer, se diviser en clans, en tribus, en sectes, en nations, en classes, en races... L'humanité devient une véritable jungle, où la guerre est quasi perpétuelle, où les cultures, les civilisations, les royaumes s'éteignent et se détruisent les uns les autres en même temps que le patrimoine humain se détériore et s'amenuise. Le cycle est infernal : ce sont justement les peuples les moins capables de transmettre une vérité libératrice qui prolifèrent le plus. Nous arrivons à cette phase explosive de la chair humaine, où nous sommes obligés d'enrayer la puissance génétique de l'homme par toutes sortes de procédés techniques ou chimiques qui sont pires que le mal. A vrai dire, c'est la génération charnelle qu'il faut contester au nom de la Foi.

Voilà donc ce que nous offre le spectacle du monde, qui lui, est incontestable. Ne soyons ni optimistes ni pessimistes, mais avec un réalisme objectif, constatons avec la Sainte Ecriture que nous avons récolté ce mélange de bien et de mal qui était attaché à l'arbre qui en porte le nom.

Inversement, la Foi nous enseigne que Joseph et Marie se sont engagés dans une autre voie : Joseph n'a pas pris lui-même l'initiative de la vie : il a respecté la virginité de sa femme. Celle-ci en savait la pleine signification, puisqu'elle la pose en objection à l'Ange qui vient lui annoncer qu'elle sera mère d'un fils merveilleux, qui héritera du trône de David, et qui règnera éternellement sur la maison de Jacob ! « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? » Ici, c'est Dieu qui prend l'initiative de la vie, par son Esprit de Sainteté qui agira directement comme semence céleste dans l'Utérus fermé, dans le sanctuaire non fait de main d'homme. D'ailleurs, souvent, le Seigneur est intervenu personnellement dans la conception des patriarches et des prophètes : l'Ecriture en a gardé le souvenir. Il a visité le sein de Sarah, pour y susciter Isaac qui était « de l'Esprit » nous dit saint Paul (Gal.4/29), et qui fut le père de tous les Hébreux. Il a rendu Rébecca féconde, et ensuite Rachel, qui toutes deux étaient stériles. Il est intervenu auprès d'Anne, la mère de Samuel, qui fut le premier des prophètes, et auprès d'Elisabeth, qui fut mère du dernier<sup>1</sup>. Tout cela pour nous apprendre « qu'aucune parole n'est impossible à Dieu » (Lc.1/36). Celui qui peut rendre fécond un sein stérile et mort, peut aussi, à plus forte raison, susciter la vie dans un sein virginal !

La Loi dispense l'homme de se poser le problème de la génération : mais elle ne suffit pas à maintenir l'ordre charnel qui s'écroule toujours sur lui-même, et qui finalement reste odieusement décevant. Si l'on veut s'arracher à l'étreinte de la « connaissance du bien et du mal », la Foi est rigoureusement nécessaire, et cet acte de foi primordial est très simple : Dieu a fermé le sein ; ce n'est pas par hasard, ce n'est pas une simple fantaisie. C'est sans doute parce qu'il a un Dessein merveilleux qui est d'appeler l'homme et la femme à une participation directe à sa Paternité : à sa gloire de Géniteur, par l'Esprit-Saint, de Père, dans l'Amour, et à l'image du Fils, le « premier-né ».

« *Le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort* ». Cette menace est un avertissement paternel, plein de bienveillance, qui tend non pas à réduire la liberté de l'homme, mais à lui donner sa pleine signification en l'arrachant à la « loi des grands nombres »<sup>2</sup> qui est bonne pour les espèces animales, mais qui ne convient pas à sa

---

<sup>1</sup> - C'est sur ce point essentiel que porte l'acte de foi d'Abraham, par lequel il fut justifié aux yeux de Dieu (Rom.ch.4 ; Gen.16/1 ; 7/15-22, 18/9-15, 21/1-7, 25/19-31, 30/22 ; Sam.1/9s., 2/1s. ; Jug.13 ; Lc.ch.1).

<sup>2</sup> - Les lois des grands nombres régissent les phénomènes physico-chimiques à l'échelle atomique et moléculaire. De même les lois biologiques de la génétique animale obéissent  
Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

dignité. En effet, un choix est d'autant plus « libre » qu'il est plus raisonnable et plus motivé, qu'il est plus logique et plus intelligent. Tant que l'homme se décide face à un hasard ou à une simple « probabilité », il est encore victime d'une grande part d'incertitude, esclave par conséquent de son ignorance. Son engagement ne saurait être dit « libre », puisqu'une arrière pensée le retient : « Ai-je raison ? Ai-je tort de prendre cette décision ? ». Au contraire, lorsque l'homme est rigoureusement ou raisonnablement assuré de la valeur de la décision qu'il prend, de la justesse et de la justice de son engagement, lorsqu'il sait pertinemment qu'il va vers son vrai bien, il est alors et uniquement pleinement libre.

C'est pourquoi l'avertissement de Dieu favorise la liberté de l'homme. Ce dernier ne peut tout prévoir : il ne prévoit même rien du tout. Mais il lui suffit de savoir que Dieu est souverainement sage et bienveillant, de faire confiance à son Créateur qui voit et qui sait, au Maître à qui rien ne saurait échapper. C'est pourquoi un acte qui se soumet par principe au commandement divin est beaucoup plus libre que la transgression de ce commandement, laquelle suppose toujours une conscience ténébreuse, révoltée, et même pervertie.

« *Le jour où tu en mangeras* » : c'est une phrase temporelle, avec une nuance de conditionnel. On peut la traduire aussi : « S'il t'arrive de manger ». Il faut bien entendre que « c'est à partir du moment où » tu en mangeras, que se déclenchera pour toi un processus de déficience vitale qui te conduira à la mort ; en effet :

« *mourant, tu mourras* » : l'expression hébraïque signifie bien cela. « Tu t'engageras dans un processus de mort irréversible ». Tu commenceras à mourir et tu finiras par mourir. En somme, tu es devenu mortel. Désormais la mort sera comme une sentence perpétuelle sur ta tête. L'expression comporte donc cette idée de certitude dans le résultat qui sera atteint et dans la progression incoercible vers ce résultat. C'est ce que démontre à nos yeux la vie humaine en ce monde. De génération en génération, avec la déficience progressive et inévitable de notre code génétique, la mort se fait plus présente, plus universelle, plus cruelle, jusqu'à la terreur des maladies incurables et de la bombe atomique, ou chimique, que le monde entier subit aujourd'hui.

Nous avons donc bien raison de dire avec l'Eglise qu'il s'agit là d'une « **chute** » ; on l'appelle « originelle », car elle fut celle de nos premiers parents, mais elle est aussi à l'origine de chacune de nos vies : elle demeure de génération en génération « faute semblable à celle d'Adam » (Rom.5/14)<sup>1</sup>, ce qui explique l'universalité de la mort. Le patrimoine de culture et de civilisation religieuse se perd de plus en plus parmi les « nations », jusqu'à la réalisation sous nos yeux de la prophétie de Paul qui prédit dans l'Esprit-Saint, les désordres de notre temps (1Tim.4/1-5). Il y a donc un effondrement de la conscience morale et une dépravation des comportements humains qui auraient anéanti depuis longtemps le genre humain, si Dieu n'était intervenu par la Loi et les Prophètes, les Sages et les Saints, le Christ et l'Eglise, pour opérer comme en secret son œuvre de Rédemption, alors que le péché continue de ravager les générations qui en découlent. Et cela sera jusqu'au retour du Seigneur : « Que le pécheur pêche encore, que l'homme souillé se souille encore, que l'homme de bien vive encore dans le bien, et que le saint se sanctifie encore » (Ap.22/11).

---

aux lois des grands nombres, c'est le « hasard » qui décide de l'identité de tel ou tel spermatozoïde fécondateur. Dieu n'a pas voulu que l'homme fut asservi à cette loi.

<sup>1</sup> - Voir notre commentaire de l'Épître aux Romains.

Ce qu'il est important ici de préciser, c'est que la liberté de l'homme est toujours sauvegardée par le Seigneur : les dispositions générales de la nature sont exactement les mêmes qu'au point de départ, la Révélation dans son essentiel demeure, et elle a été confirmée et définitivement précisée par l'Évangile. Malheureusement, l'entraînement collectif du péché diminue fortement la liberté individuelle, de sorte que la culpabilité aussi est amoindrie. Mais les désordres et les tares dues au péché se multiplient dans des proportions planétaires, ce qui nous oblige, enfin, à une salutaire réflexion portant à la fois sur la psychologie dite des profondeurs, et sur le bilan de l'histoire.

\*\*\*

## **Conclusion du chapitre 10 : LA PROPOSITION DIVINE**

La parabole est donc éclairante ; ce n'est pas par hasard que Dieu a fermé par un voile discret le sanctuaire très saint de la vie, tout comme un voile fermait le Saint des Saints, dans le Temple de Jérusalem (Mt.27/51 ; Hb.9/3) Le porche oriental qui conduit au sanctuaire est également fermé, car « la Gloire de Dieu y est passée » (Ez.44/1-3). « Bien clos le jardin, scellée la fontaine » (Cant.4/12). Ceux qui ont le sens de l'Amour divin voient aussi les hauteurs de ses vues, et savent qu'ils auront à renforcer le rempart de la virginité par des créneaux d'argent et barricader la porte par des ais de cèdre (Cant.8/8-10).

Dieu qui sonde les reins et les cœurs n'est-il pas seul juge pour déterminer quand un homme et une femme sont capables, personnellement et par leur communion dans l'amour, d'assumer les responsabilités d'être père et mère d'un fils qu'il lui appartient de donner ? Dieu ne voit-il pas que l'homme, en procréant charnellement ne pourra jamais prévoir le résultat de son acte, incapable qu'il sera toujours de scruter les gènes de ses spermatozoïdes et de contrôler la structure corporelle et mentale qu'il donnera à ses enfants ? Oui, la sexualité génitale est toujours possible – quoique au principe interdite : « Tu ne mangeras pas » - moyennant la législation et l'affrontement loyal des conséquences de l'acte générateur. Mais cette possibilité est une voie inférieure par rapport à la voie sur-excellente qui ne comporte, elle, aucun mal et qui permet au couple d'accéder à une relation vitale et génitale avec l'Esprit-Saint de Dieu. C'est ainsi que parlait le prophète Malachie enseignant que Dieu avait fait de l'homme et de la femme un seul être, et cet être, « qu'attend-il ? - une postérité donnée par Dieu » (Mal.2/15). Il y a donc une sexualité non génitale, expressive de l'amour, respectueuse de l'Alliance, cette Alliance première dont le signe est le voile de l'hymen. Une sexualité qui ne viole pas le Sanctuaire que Dieu se réserve, mais qui est orientée à l'unité des personnes, de sorte qu'ils ne sont plus deux mais une seule chair. Si nous contestons la génération charnelle, c'est pour envisager une génération incomparablement meilleure, conforme cette fois à la démonstration que le Verbe de Dieu fait chair nous a donnée. Telle est donc la proposition de la Trinité Créatrice à la trinité créée : tous les points ne sont peut-être pas encore éclaircis, mais nous voyons déjà nettement comment cette proposition divine, discrète et permanente, pleinement révélée par la Foi, devient parfaitement cohérente avec la nature et l'Écriture. Eve opposa son refus, Marie son fiat, son acquiescement. D'un côté le péché, la misère, la souffrance et la mort. De l'autre Jésus, plein de grâce et de vérité. D'un côté la Loi, impuissante à enrayer le désastre, de l'autre la grâce et la promesse de la vie. Voilà les deux arbres, entre lesquels le Seigneur demande de juger par la considération de leurs fruits... Qui hésiterait encore ?

**- Fin du chapitre 10 -**

## Chapitre 11

### **La Lumière de l'Incarnation**

#### **La réponse de la trinité créée à la trinité Créatrice**

En fait, il n'y a pas eu de réponse. De moins de la part de cette première trinité créée qu'était le premier Adam. La Genèse en effet, après nous avoir exposé paraboliquement le plan de Dieu, nous raconte tout simplement ce qui s'est passé : et comment pourrait-elle nous raconter autre chose ? La Parole de Dieu ne peut s'inscrire que dans les événements, au travers de ce que l'homme réalise. Aussi le refus de l'homme a attiré sur lui plusieurs sentences de malédiction, qui sont, dans les faits, les conséquences logiques et inévitables de sa faute. Créé image et ressemblance de Dieu, il pouvait, selon la voie qu'il allait choisir, selon la réponse donnée à son Créateur, se diriger soit vers l'immortalité, soit vers la fosse et la cendre. C'est cette dernière alternative qu'il a choisie. Dieu le constatera avec une certaine amertume :

*« C'est par la connaissance du bien et du mal que l'homme est devenu semblable à l'un d'entre nous... » (Gen.3/22).*

Ce qui ne signifie pas que l'homme est semblable à Dieu parce qu'il connaît le bien et le mal, mais tout simplement que la voie du bien et du mal qu'il a librement et lamentablement choisie – séduit en cela par le Diable – ne l'empêchera pas néanmoins de devenir ce qu'il est, par une disposition divine inéluctable, image et ressemblance de Dieu - moyennant cependant son libre retour. Mais ce résultat sera atteint par la voie douloureuse de la souffrance et de l'expiation, alors qu'il aurait pu être atteint dans la joie et l'allégresse, moyennant la Foi.

Donc, à dire vrai, Adam, le premier, n'a pas donné de réponse à la proposition divine : et il en fut de même de tous ses fils. C'est pourquoi le souvenir du vrai Dieu s'estompe peu à peu des générations humaines, la ressemblance avec la Trinité Sainte s'efface, la dureté des cœurs opère la brisure de l'adultère, et finalement, il ne reste plus sur le visage et dans le comportement humains qu'une caricature de la Sainte Trinité. Une caricature est encore ressemblante, mais hélas !... Il ne faut pas se tourner de ce côté-là pour savoir ce que Dieu veut de nous ! L'expérience humaine, dans sa totalité, ne peut nous l'apprendre : qu'elle soit celle des générations antérieures, ou des générations futures, tant qu'elles demeureront charnelles. Nous n'avons là que l'exemple multiplié, mais toujours le même, de ce qu'il ne fallait pas faire.

Néanmoins cette étude de la chute, de la transgression, sera fort utile : nous la ferons précisément dans le Livre III de ce Traité. Nous comprendrons aussi clairement que possible ce que fut et ce que demeure le péché originel, responsable de tous nos maux, mais dont nous ne pourrions nous dégager que si nous savons le détecter, le situer et le discerner. « La vie est la lumière des hommes ». Quelle vie ? Celle du Christ, qui apporte une lumière positive fulgurante, éblouissante même puisqu'elle a été considérée comme exceptionnelle et inimitable ! Mais notre pauvre vie traînante, si ténébreuse qu'elle soit, peut devenir quand même une lumière, à condition que nous sachions prendre un certain recul par rapport aux « soucis de ce siècle », aux « divertissements de ce monde ». Tout homme sincère ne peut que conclure, en mesurant les désastres et les fléaux dont nous

sommes frappés : il en est ainsi, malgré toutes les admirables possibilités de l'homme, de son intelligence, de ses mains, de son cœur, parce que nous avons commis, et que nous commettons une erreur monstrueuse dont nous ne sommes qu'à peine conscients ; cette erreur atteint les motivations du jugement moral, altère les centres nerveux profonds, et opère un travail de dissolution au niveau des échanges cellulaires de l'organisme, en ces lieux de la jonction de l'esprit et des moelles, où s'enracine la vie en son primordial jaillissement... La détection de cette « erreur », de cette « faute » serait à elle seule une étape importante sur la voie du Salut.

Mais nous avons un moyen beaucoup plus direct que cette inspection décevante de nos infirmités et l'analyse indéfinie de nos langueurs. En fait, la réponse positive à la proposition de la Trinité Sainte a été donnée, et c'est précisément à la suite de cette réponse positive que le Sauveur du monde est né, Jésus-Christ, le Soleil de Justice. Si donc une seule réponse positive et totale au Dessein de Dieu nous a donné le Sauveur du monde, que ne pourra donner, comme gloire à Dieu et comme bonheur à l'homme, la réponse positive de toute une Eglise fidèle, et finalement la réponse du genre humain tout entier, recevant à la fois sa Rédemption, sa Justification, sa Sanctification, en passant délibérément, par une conversion intégrale, de l'ordre pernicieux et de la mentalité peccamineuse de ce siècle-ci, à l'Ordre vraiment conforme à la Pensée du Père, telle qu'elle nous est manifestée par le Mystère de Jésus-Christ. N'est-ce pas pour hâter le moment de ce retournement de mentalité et de mœurs qu'elle nous fait revivre chaque année les faits qui demeurent à l'origine de notre Salut, qu'elle garde comme la prunelle de ses yeux le mémorial eucharistique où le Seigneur, en son suprême Testament, nous a rituellement promulgué la véritable loi biologique capable de ramener l'homme à l'immortalité ?

*« Homme ce que tu veux te sera donné... »*

Dissipons immédiatement une objection qui monte à l'esprit de tout lecteur, entravé qu'il se trouve dans la désespérance de ce monde. « Certes, dit-il, le premier homme avait le choix, mais nous ne l'avons plus, puisque désormais les choses sont ainsi. Ne sommes-nous pas engagés, dès notre conception, dans la mortalité qui pèse inéluctablement sur tous les fils d'Adam ? C'est pure folie que de prétendre quitter la caravane ! Elle erre dans le désert sans jamais parvenir à l'oasis de ses rêves, mais comment un chercheur isolé aurait-il quelque chance de la mieux trouver ? Y aurait-il une morale meilleure que celle d'un conformisme honnête à ce que tout le monde pense, dit et fait ? Sans doute, la Parole prophétique, comme l'exemple du Christ, condamnent notre génération adultère et pécheresse, mais n'est-ce pas faire un dangereux acte d'orgueil, plus dangereux sans doute que l'humble résignation à l'inévitable, que de vouloir tellement donner raison à Dieu que l'on en vienne à condamner le monde entier ?... » et pourtant, une seule parole de Dieu, un seul verset de l'Écriture, anéantissent, puisqu'ils émanent de l'Esprit-Saint, tous les raisonnements, toutes les philosophies, toutes les enquêtes, toutes les statistiques, tous les systèmes élaborés par les hommes.

N'écoutons pas la voix frauduleuse de cette résignation qui n'est finalement qu'une lâcheté ; n'hésitons pas à donner raison à Dieu, même si nous devons, ce faisant, nous poser en signe de contradiction pour le monde entier, ce monde dont Jean nous dit qu'il « gît tout entier sous l'empire du Mauvais » (1 Jn.5/19). D'autant que celui qui nous a parlé ne nous a pas dit qu'une seule parole, que l'Écriture ne se réduit pas à un seul verset ! Sa révélation s'étend sur les siècles, à travers les Prophètes et les Sages, et finalement elle prend toute son ampleur en Jésus-Christ, Verbe de Vérité.

Or, si la condamnation portée sur le genre humain : « Tu mourras de mort », atteignait infailliblement tout homme, quels que soient ses efforts, sa droiture, sa sainteté, Dieu serait souverainement injuste : il nous ferait en effet payer pour une faute dont nous ne sommes pas personnellement responsables ; il faut donc admettre, car Dieu est juste, que les erreurs de nos pères, que Pierre appelle « la folle tradition de nos pères » (1 Pi.1/18) peuvent ne pas nous entraîner inéluctablement. Une chance nous est offerte, que nous pouvons perdre sans doute, que nous perdons habituellement, très jeune ; une chance difficile que les saints jusqu'à nos jours n'ont pas su, ou pu, exploiter totalement : ils restaient tributaires de la conscience de leur temps. Mais cette chance existe toujours, comme un appel discret et lointain, mais très réel, plus réel même que toute créature matérielle, réel comme le Principe ignoré, mais présent, qui nous soutient dans l'existence alors que nos intelligences et nos cœurs ne savent pas y adhérer.

D'ailleurs l'Écriture est formelle : elle nous invite à faire le bon choix - à nous engager librement dans la voie de la vie :

*« Vois je mets devant toi la vie et le bien, la mort et le mal, en te prescrivant aujourd'hui d'aimer Yahvé ton Dieu, de marcher dans ses voies et d'observer ses commandements, afin que tu vives et te multiplies et que Yahvé te bénisse dans le pays où tu vas entrer pour le posséder.*

*« Mais si ton cœur se détourne, si tu n'écoutes point et que tu te laisses entraîner à te prosterner devant d'autres dieux et à les servir, je vous déclare en ce jour que vous périrez certainement...*

*« J'en prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre : j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie afin que tu vives toi et ta postérité en aimant Yahvé ton Dieu, en écoutant sa voix, et en t'attachant à lui, car cela c'est ta vie... » (Deut.30/15-20).*

Ce texte se lit à la fin du Deutéronome. Il s'insère dans une conjoncture historique précise, au moment où les Juifs s'apprêtent à entrer en Terre Promise, avec tout le capital de foi et de Révélation qu'ils ont reçu depuis le Sinaï. La Loi, certes, ne saurait supprimer le péché, mais elle comporte déjà de riches espérances de vie et de bonheur, à condition que l'on en observe les préceptes. Mais au-delà de cette application historique très particulière, le texte a un sens plénier et une portée générale : il vaut pour tout homme, aussi bien pour Adam que pour les Hébreux et les chrétiens, que pour ceux qui connaîtront le Royaume dans sa plénitude. Le tout est de savoir à quel NIVEAU de conscience et de psychologie nous posons notre choix pour la vie ou pour la mort. Si nous restons au niveau de la Loi de Moïse, nous ne sortons pas de la caravane : nous serons seulement des éléments disciplinés, de sorte que le voyage ne sera ni trop pénible ni trop ennuyeux... Mais si nous allons au-delà des ordonnances de la Loi mosaïque, que le Texte du Deutéronome vise plus directement, pour remonter aux dispositions fondamentales de la NATURE elle-même, indépendamment de toute prescription positive, si nous posons notre option au niveau de la VIRGINITE sacrée, nous avons la chance unique de passer dans l'au-delà de ce monde, ou si l'on veut de demeurer dans le Jardin du Commencement et du Principe, et dès lors, d'obtenir non plus les promesses de la Loi seulement, qui sont liées à la Terre, mais les Promesses du Christ qui visent le retour à l'immortalité première.

Or nous avons la possibilité de ce choix : cela est évident. La conscience de l'Église fidèle l'a toujours su par l'inspiration de l'Esprit : elle a mis sans cesse l'état de virginité au-dessus de l'état de mariage (Detz.980). Si elle impose aux prêtres le célibat, n'est-ce pas justement pour qu'ils soient en ce siècle corrompu, les témoins d'une Pensée de Dieu,

mal précisée peut-être encore, mais très réelle, et qui demeure transcendante à la génération qui entraîne la mort avec le péché qu'elle transmet ? C'est cela, sans aucun doute ! Ce qui n'apparaît pas à la conscience claire, même chrétienne, c'est le sens des options qu'ont posées les saints, dans leur résonance avec l'Esprit de Dieu, et que la discipline sacrée a maintenu coûte que coûte, malgré la pression ambiante des hésitants, des négateurs, ou des naïfs.

Cette liberté de choix si clairement exprimée par le Deutéronome, nous est encore spécifiée par la Sagesse de l'Ecclésiastique :

*« Ne dis pas : « Le Seigneur est cause que je me sois écarté »,  
« car il ne fait pas ce dont il a horreur.  
« Ne dis pas : « C'est lui qui m'a fait errer »,  
« car il n'a que faire de l'homme pécheur.  
« Le Seigneur hait toute abomination,  
« et aucune n'est aimée de ceux qui le craignent.  
« C'est lui qui, dès le commencement, a fait l'homme  
« et l'a laissé dans la main de son propre conseil.  
« Si tu veux le bien, tu garderas ses commandements,  
« être fidèle dépend de ton gré.  
« Il t'est présenté le feu et l'eau :  
« étends la main où tu veux.  
« Devant les hommes sont la vie et la mort,  
« à chacun sera donné ce qu'il aura choisi ;  
« Car la Sagesse du Seigneur est grande,  
« il est puissant, il voit toutes choses.  
« Ses yeux sont sur ceux qui le craignent  
« et lui-même connaît toute œuvre d'homme.  
« Il n'a commandé à personne d'être impie,  
« il n'a donné à personne la permission de pécher. (Eccl. 15/1-20).*

Ce texte est remarquable, surtout parce qu'il expose cette liberté humaine comme étant strictement la même pour Adam que pour le lecteur du texte, quel que soit le siècle, le peuple, le lieu. En effet, comparons les deux versets :

*« C'est lui (Dieu) qui, au commencement a fait l'homme,  
« et l'a laissé dans la main de son propre conseil (de son bon vouloir).*

L'expression hébraïque « dans la main de » est fort significative : n'est-ce pas la main qui est le membre sur lequel l'homme a la plus grande emprise ? Comment mieux caractériser la liberté ? L'homme est donc, si l'on peut dire « dans sa propre main », et cela vis-à-vis de l'option fondamentale :

*« Devant les hommes sont la vie et la mort... »*

L'Esprit-Saint qui est l'auteur de ce texte parle brusquement au pluriel : ce qui venait d'être dit d'Adam s'adresse à tous :

*« Ce qu'il aura choisi lui sera donné ».*

Nous sommes au singulier, tout comme dans le verset antérieur où nous entendions la monition divine à la seconde personne : « Si tu veux le bien... étends la main où tu  
Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

veux... ». Si Dieu n'a « donné à personne la permission de pécher », c'est que tout le mal qui est dans le monde est étranger à la volonté de Dieu, et ne dépend que de la volonté de l'homme.

Nous retrouvons bien là cette pédagogie qui figure partout dans l'Écriture, lorsqu'elle s'adresse à chaque personne en particulier : « Tu ne tueras pas... tu ne te prosterner pas devant d'autres dieux... Tu ne mentiras pas... Tu ne voleras pas... ». Et de même le Seigneur Jésus : « Si quelqu'un m'aime... Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton prochain ?... Vends tout ce que tu possèdes... Si quelqu'un te frappe sur une joue tends-lui l'autre... ».

Tous ces exemples montrent bien qu'à travers chaque conscience d'homme, à travers chaque âge, la même sollicitation de l'Esprit est présente : « Dieu ne veut pas la mort du pécheur mais qu'il se convertisse et qu'il vive... ». Dieu ne tient nullement à châtier les enfants à cause du péché des pères ; il donne à chaque personne la possibilité de ce libre choix, non seulement au niveau de chacun des préceptes de la vie morale, mais au niveau de cette conversion totale à la Foi, qui nous ramène au Principe de la Création de Dieu.

Aussi laissons de côté les tristes exemples des générations de péché, de cette suite incroyablement monotone de meurtres, d'adultères, de violence de toutes sortes, de misères sans fin, de « pleurs et de gémissements : les grincements de dents de la géhenne »<sup>1</sup> où vient pourrir la chair humaine, qui était et qui reste le chef-d'œuvre de Dieu, que la jalousie de Satan a perdue dans la corruption. Mais voyons la véritable et pleine réponse que la trinité créée a déjà donnée à la Trinité Créatrice, lorsqu'au terme de la longue pédagogie de la Loi, le premier couple de la nouvelle Alliance rejoignit très exactement le Bon Plaisir divin.

*« Joseph était un homme juste... »*

Faut-il s'affliger de ce que l'Évangile soit si discret sur la vie, le caractère, l'histoire du bienheureux Joseph ? Notre curiosité, certes, reste insatisfaite. Mais il nous faut bénir l'Esprit-Saint de ne pas nous en avoir dit davantage ; car alors notre attention eut été dissipée dans des anecdotes, des épisodes, ou même dans la seule contemplation des « vertus morales » de saint Joseph... Malgré le silence de l'Écriture sur tous ces points, les prédicateurs n'ont pas manqué de prêter au père de l'Enfant Jésus toutes les qualités que l'on imagine dans un homme parfait.

Joseph était-il parfait ? Nul ne saurait le dire, il n'y a aucun inconvénient à le penser. S'il n'était pas parfait au point de départ – à moins qu'il n'ait été, lui aussi, conçu sans péché - il l'est assurément devenu par la foi. Là n'est pas la question. Ce qui est assuré, et ce qui est essentiel, ce qui est « l'unique nécessaire », c'est qu'il est resté chaste, qu'il a gardé et respecté l'Alliance virginale, en laissant à Dieu ce qui lui appartient : le sein fermé de son épouse, restée vierge et devenue mère par l'Esprit de Dieu.

---

<sup>1</sup> - Géhenne : c'est la vallée du Gihon : vallon profond dominé par le rempart de Jérusalem. C'est là que s'entassaient les ordures de la ville depuis des siècles, où l'on mettait le feu. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Le ver ne cesse pas, le feu ne s'éteint pas... ». Jésus désigne donc cette pourriture et ces charniers (cimetières, etc...) qui sont aux portes des cités humaines, et qui demeurent le signe permanent de la sentence : « Tu mourras de mort ».

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

Telle est la gloire de saint Joseph. Il « a dépassé » - comme son nom l'indique - l'ordre charnel. Cela nous suffit. C'est l'Évangile essentiel. Joseph est passé de l'ordre de la Loi, du régime du péché, à l'Ordre de la Foi, au régime de la Grâce. Quel fut le processus psychologique qui amena Joseph à la Foi parfaite, nettement supérieure à tout ce que la Loi pouvait dire explicitement ? Nous ne savons. Mais nous pouvons conjecturer que les conversations qu'il eut avec son père Jacob (Mt.1/16), avec Marie, avec Joachim et Anne - père et mère de Marie - avec les sages qu'il a pu connaître en Israël, l'enseignement qu'il recevait chaque Sabbat en la synagogue ont pu former en lui un « terrain bien préparé et généreux » (Lc.8/15), où pouvait être semé le « Germe du Salut » qu'avait prévu le prophète Zacharie (3/8-10). Dieu ne laisse jamais ses serviteurs dans l'ignorance de ses desseins, surtout lorsqu'ils y sont personnellement intéressés pour en être les artisans. Nous devons donc être certains que l'Esprit-Saint a guidé le cœur et l'esprit de saint Joseph dans les voies de la Justice, mais non pas celle que confère la Loi seulement, mais celle qui procède de la Foi. Et cette certitude devient une évidence si nous considérons que c'est sur un simple songe que Joseph se décide à garder Marie pour femme. L'Évangile dit bien en effet que l'Ange du Seigneur lui apparaît en songe (Mt.1/20), songe qui ne peut que le confirmer dans une décision que la Foi détermine, en dépit des habitudes et des conventions de ce monde. C'est sur ce point délicat, que l'on a appelé « la nuit obscure de saint Joseph », qu'il convient de s'arrêter quelques instants.

Suivons de près le texte de Matthieu :

1/18 – « *Or telle fut la genèse de Jésus-Christ...* »

Le mot « GENESIS » employé ici par l'Évangéliste, doit se traduire soit par « génération » soit par « genèse ». Ce verset 18 arrive à la fin de toute la liste des « générations de péché », qui depuis le livre de l'ancienne « genèse », nous ont amené d'Adam à Abraham, puis à Jacob, le père de saint Joseph. Là, le cycle s'arrête : « Or telle fut la genèse de Jésus-Christ », toute différente des genèses antérieures. C'est le même mot que Marie emploiera également dans son Magnificat : Toutes les générations me diront bienheureuses... » ; c'est le mot également qui montera souvent sur les lèvres de Jésus, lorsqu'il s'adresse à la foule : « Génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterez-vous ?... » C'est Jésus, fils de vierge, qui parle ainsi... Matthieu ne reproduit pas ce que Luc dit dans ses deux premiers chapitres, mais il apporte un témoignage concordant, recueilli sans doute dans la proche parenté de Joseph.

Les Pères de l'Église ont toujours enseigné que c'est parce que Jésus n'appartenait pas à cette génération de chair et de sang qui est la nôtre – faisant ainsi écho au prologue de Jean – que rien n'a passé en lui de la souillure de la faute originelle. Cette vision de foi est celle de l'Église qui, dans sa liturgie, chante aux premières vêpres de la Circoncision l'antienne suivante :

*« Voici un grand mystère d'hérédité :  
« l'utérus de celle qui ne connaît pas l'homme,  
« devient soudain Temple de Dieu.  
« Celui qui a pris chair en elle  
« n'a pas été souillé ;  
« toutes les générations viendront et diront :  
« Gloire à toi Seigneur ! »*

Ce n'est qu'en adhérant de tout cœur à cette Foi de l'Église que l'on a une chance de déboucher dans l'Ordre de la Vérité et de la Vie.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

*1/18 – « ... Sa mère Marie, ayant été mariée à Joseph, sans qu'ils eussent été ensemble, fut trouvée enceinte de l'Esprit-Saint ».*

« *Mariée* » : traduit justement par « *desponsata* » en latin. Luc emploie ce même mot en 1/27, et aussi en 2/5 alors que Joseph se rend à Bethléem pour le recensement, avec celle qui est son « épouse »<sup>1</sup>. Les rites du mariage chez les Juifs, étaient fort différents de ce qu'ils sont chez nous. Ils ne comportaient pas à proprement parler de « cérémonie religieuse », la religion était intégrée au culte familial. On a gardé dans l'Eglise le souvenir des « épousailles de saint Joseph et de sainte Marie », fêtées le 23 janvier<sup>2</sup>. Marie et Joseph sont déjà engagés comme « mari et femme », puisque Joseph envisage de « délier »<sup>3</sup> son épouse. D'autre part, avant même l'Annonciation, ils étaient ensemble, comme l'indique Luc 1/26-27<sup>4</sup>.

« *eussent été ensemble* » : et non pas « *habité* » ensemble. Le mot est discret comme il convient à ces questions délicates. Il signifie seulement que Joseph et Marie vivaient l'un et l'autre dans la virginité.

« *Elle fut trouvée enceinte de l'Esprit-Saint* ». Lisons le texte attentivement : il n'y a pas seulement « *elle fut trouvée enceinte* », mais « *elle fut trouvée enceinte de l'Esprit-Saint* ». Ce qui signifie que Joseph n'a pas pensé un seul instant qu'elle pût être adultère : il a cru aussitôt, sur le témoignage de Marie, que le Germe de vie qu'elle portait en elle venait d'En Haut. Joseph en effet connaissait Marie et l'aimait avec une révérence et un respect tout à fait conformes à l'éminente dignité de l'Immaculée.

*1/19 – « Joseph son époux, étant juste, comme il ne voulait pas la proposer en exemple, résolut en secret de la délier ».*

« *la proposer en exemple* » : il faut donner au mot grec « *deigmatisai* » le sens qu'il a réellement et que la Vulgate a rendu par « *traducere* », à la suite de saint Jérôme, qui ne semble pas avoir compris la pensée de l'Évangéliste. Ce verbe vient du mot « *deigma* » qui signifie exemple ; à la forme active, il signifie « *faire un exemple* », à la forme aoriste employé ici, il veut dire : « *proposer en exemple* »<sup>5</sup> ; et en effet Joseph ne peut pas proclamer publiquement que sa femme est enceinte non pas de lui mais de l'Esprit-Saint : qui le croirait ? D'autre part, comme il est juste, il ne peut en conscience assumer cette paternité, en laissant croire que l'enfant est de lui. Il y aurait là dole. Il veut donc laisser à

---

<sup>1</sup> - Le verbe grec ici employé est « *mnèsteuô* », qui signifie non seulement « être désirée en mariage, être fiancée », mais aussi « être épousée, être mariée » (voyez le dictionnaire). C'est ce dernier sens qu'il faut choisir, conformément à Luc 2/5. Ce verbe est d'autant plus intéressant qu'il dérive directement du mot « *mémoire* » ; il rejoint directement la définition du mot « *homme* » : « *Zakar* » = celui qui se souvient. La femme est confiée à la mémoire de l'homme qui doit garder le commandement que Dieu lui a donnée, à lui, le mâle, comme « *prêtre* » du Dieu vivant.

<sup>2</sup> - Office propre à la France et au Canada.

<sup>3</sup> - C'est le mot grec exact : ce qui montre bien qu'ils sont déjà « *liés* » par les liens du mariage.

<sup>4</sup> - « *Le 6<sup>ème</sup> mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth auprès d'une vierge mariée (verbe « *mnèsteuô* ») à un homme du nom de Joseph, de la maison de David... »*

<sup>5</sup> - Second sens du dictionnaire.

Dieu ce qui lui appartient : cet enfant, et le soin de faire connaître à son peuple la « Bonne Nouvelle ». Il décide donc de se retirer, non sans douleur, on l'imagine, car il aime tendrement son épouse ; en la déliant du lien matrimonial, il lui rend sa pleine liberté : il la donne à Dieu. Il est étrange de constater à quel point la conscience chrétienne est encore brouillée par le comportement charnel, puisqu'elle comprend le texte à l'inverse de ce qu'il signifie. Joseph a-t-il été pris de vertige face à sa vocation exceptionnelle : celle de devenir, à la face du monde, le « père » du Messie ? S'en juge-t-il indigne, comme le prophète Isaïe dans le Temple de Jérusalem, qui devant la Sainteté de Dieu, s'exclame : « Je suis un homme aux lèvres souillées... » ? Si donc Joseph « renvoie » Marie, c'est sur lui que retombera l'opprobre de l'opinion publique, conformément à la Loi de Moïse : il accepte cette croix, beaucoup moins lourde et moins amère que la séparation d'avec Marie, qui est pour lui un déchirement du cœur. Voilà exactement la « nuit obscure de saint Joseph ». Il ignore encore que l'intervention personnelle de l'Esprit vivifiant dans le sein virginal de Marie ne vient pas briser, mais au contraire confirmer et consacrer un amour qui a été fidèle à l'Alliance virginale et éternelle.

*1/20 – « Alors qu'il avait cela dans l'esprit, voici que l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie ta femme, du fait que ce qui est né en elle est de l'Esprit-Saint ».*

L'Ange du Seigneur vient confirmer Joseph sur trois points de sa foi : 1 – « Fils de David » : Joseph apprend donc par le ciel ce que lui avait transmis sa tradition familiale, qu'il est bien de la lignée de David, donc que le fils de sa femme pourra réaliser l'oracle annonçant que le Messie, le Sauveur du monde, Roi des rois, sera de la lignée de David. 2 – « Ne crains pas de prendre avec toi Marie, ta femme » : Joseph est confirmé dans son alliance nuptiale indissoluble. 3 – Cet enfant est de Dieu : ce n'est pas une raison pour hésiter à assumer son rôle de père, père selon l'Esprit et non selon la chair.

« *Comme il avait cela dans l'esprit* » L'expression qui serait tout à fait adéquate pour traduire le mot grec « enthumèthentos » serait : « comme il avait cela sur le cœur », dans le sens de « chagriné, ennuyé par cette affaire ». Et non pas, comme on le suppose habituellement, « comme il était dans le dessein de renvoyer Marie ».

« *en songe* » : un simple songe ne peut pas déterminer carrément un homme sérieux, même si le songe apporte l'image d'un Ange. Ce ne peut être qu'une indication, et c'est bien ainsi qu'il faut l'entendre. Les songes interviendront aussi pour la fuite en Egypte, et pour le retour : décisions auxquelles Joseph pouvait être raisonnablement amené par les circonstances et la connaissance des personnes. Joseph, le patriarche, avait aussi le don d'interpréter les songes.

« *de prendre avec toi Marie, ta femme* » : l'Ange confirme Joseph dans son désir de garder Marie auprès de lui, et aussi dans la valeur de leur union nuptiale, encore qu'elle ne soit pas conjugale au sens charnel que l'on donne habituellement à ce mot. Une union virginale est un véritable mariage aux yeux de Dieu, lorsque les deux conjoints unis par l'Esprit-Saint, qui est la « Flamme de Yahvé », réalisent l'image et la ressemblance de la Trinité Sainte, ce qui est ici typiquement le cas. Joseph et Marie était dans une transparence de cœur et d'esprit totale. Marie, qui fit une longue marche pour aller porter « la Bonne Nouvelle » à sa cousine Elisabeth, l'avait auparavant confiée à son époux, la chose est évidente, d'autant que cette conception virginale du Messie était l'attente d'Israël (Is.7/14) <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> - Voyez aussi notre livre « Quelle femme ! ».

« du fait que » : c'est bien ainsi qu'il faut traduire le « gar » grec ici employé. Le trouble de Joseph ne porte pas sur Marie mais sur l'enfant : peut-il « usurper » en quelque sorte la paternité de Dieu en laissant croire que cet enfant est son fils selon la chair ? Comme il est juste, il choisit de se retirer.

*1/21 – « Elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus : c'est lui en effet qui vient sauver le peuple de ses péchés ».*

A Zacharie, l'Ange avait dit : « Elle t'enfantera un fils » qui fut Jean-Baptiste, car Zacharie n'avait pas fait la sacrifice de la paternité charnelle. Joseph l'avait fait en accord avec son épouse qui avait choisi la virginité comme elle le rappelle à l'Ange Gabriel. L'Ange lui dit donc : « Elle enfantera un fils ».

Il existe une cohérence profonde entre la conception spirituelle et virginale, le Nom de Jésus, et le sens que l'Ange donne à ce nom = Sauveur. C'est par le Mystère de l'Incarnation que les péchés sont enlevés, comme le chante l'antienne de la vigile de Noël. Car les péchés, si divers et multipliés qu'ils soient, - multiplication bien monotone – n'ont qu'une seule origine, la faute dite « originelle », la faute de génération, par laquelle la nature humaine est déficiente, échappe au plan de Dieu, et tombe « hors du Père » (Jn.6/39). Jésus, au contraire, vient accomplir ce plan de Dieu, et sa naissance n'est possible que parce que ses parents ont correspondu par une foi pleine, à la proposition divine.

« Tu lui donneras le nom de Jésus » : c'est reconnaître la paternité de Joseph sur cet enfant, devant tout Israël - car il revenait au Père de donner un nom à ses enfants. Le Ciel lui-même reconnaît la paternité de Joseph, et nous indique par là qu'elle est une paternité authentique, LA paternité digne de l'homme, dans le respect de la virginité de son épouse, paternité spirituelle : « selon l'Esprit »

*1/22 – Tout cela arriva afin que fût accompli l'oracle du Seigneur parlant par le prophète : « Voici que la Vierge portera dans ses entrailles et enfantera un fils, et on l'appellera de son nom « Emmanuel », ce qui signifie « Dieu avec nous » (Is.7/14).*

C'est saint Matthieu lui-même – ou mieux encore, l'Ange de Dieu <sup>1</sup> - qui nous fixe le sens canonique que nous devons donner à l'oracle du prophète. Cet oracle a été une lumière pour Joseph et Marie. Il est bien dit que l'oracle du prophète a été « accompli », c'est-à-dire qu'il prend toute sa plénitude de sens. Effectivement, la gloire de Marie et de Joseph restera toujours incomparable, parce que leur fils non seulement méritait le nom de Fils de Dieu dans sa nature humaine, étant conçu de l'Esprit-Saint, mais parce qu'il préexistait éternellement dans le Sein du Père : « Dieu avec nous ». C'est ainsi que Joseph et Marie sont associés à la génération du Verbe de Dieu par le seul fait qu'ils ont laissé à l'Esprit le soin de lui donner une nature humaine, ou mieux : la véritable nature humaine, dont la beauté, la grâce et la vérité, réalisent enfin ce que Dieu avait déposé en l'homme. Et c'est pourquoi Jésus, glorifiant son père Joseph, dira partout : « Je suis le Fils de l'Homme ».

Ce disant, il donne en effet une gloire incomparable à son père Joseph : cette affirmation du Verbe de Dieu manifeste assez que la Paternité de Joseph à son égard est la seule qui soit vraiment digne de la trinité créée, dans son rapport intime et spirituel avec

---

<sup>1</sup> - La phrase précédente est dans la bouche de l'Ange ; on peut aussi lui attribuer cette phrase, qui confirme Joseph dans la réalisation de la promesse d'Isaïe.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

la Trinité Créatrice. Joseph dépasse la génération charnelle dont nous sommes encore tributaires, étant « nés de la chair et du sang » (Jn.1/13). Or, nous savons par Paul que « ni la chair ni le sang ne peuvent hériter du Royaume de Dieu » (1 Cor.15/50), car « ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit (Jn.3/6). Nous devons nous-mêmes naître « d'En Haut », et participer ainsi par la foi à la génération du Christ, reniant notre propre génération, pour avoir part à la vie éternelle et aux réalités célestes.

Toutes ces paroles des Ecritures prennent un saisissant relief lorsqu'on les voit réalisées par Joseph et Marie dans toute leur plénitude, et dans leur divine simplicité.

*1/24 – « Joseph, se réveillant de son sommeil, fit comme l'Ange du Seigneur le lui avait prescrit : il prit sa femme, et sans qu'il la connut, elle enfanta un fils, et il l'appela de son nom : Jésus. »*

Le verset a fait quelques difficultés en raison des traductions qui, en général, rendent très mal le grec « eôs an », qui dit simplement qu'elle enfanta un fils sans qu'il la connut, mais qui ne dit nullement qu'il la connut par la suite, et nous savons bien par la Tradition Apostolique qu'il ne la connut jamais, au sens biblique de ce terme. Nous le savons d'autant mieux qu'il est rigoureusement impossible lorsque l'on a fait l'expérience de la paternité d'En Haut, qui seule procure les véritables joies – quel père a été plus heureux que Joseph dans son fils ? – on n'a nul désir et nulle pensée de revenir à la paternité d'en bas, à la reproduction charnelle. Un aveugle qui recouvre la vue a-t-il quelque idée de revenir à son ancien aveuglement ? C'est pourquoi saint Pierre, qui avait renoncé à la paternité charnelle par la connaissance qu'il avait de Jésus, n'hésite pas à qualifier l'ordre ancien de « folle tradition de nos pères » (1 Pi.1/18). C'est pourquoi Paul traite les Galates d'insensés, eux qui, ayant commencé par l'Esprit, prétendaient revenir à la circoncision, c'est-à-dire à la voie charnelle ordonnée par la Loi <sup>1</sup>.

« *Il ne la connut pas* », et cependant elle enfanta un fils qu'il appela du nom de Jésus. Celui qui avait pris l'initiative de la vie dans le sein stérile et mort de Sarah, à l'origine de la race élue, peut rendre aussi fécond le sein très pur d'une vierge. Tel est l'acte de foi essentiel que Joseph pose avec la confirmation de l'Ange de Dieu. C'est aussi « en faisant la Vérité » que Joseph « vient à la lumière ». Devant l'évidence des faits et dans l'amour incomparable qu'il portait à Marie, et qu'il recevait d'elle, il entra dans la profonde intelligence des Ecritures. Nous pouvons par son exemple suivre le même chemin, car nous avons les mêmes textes prophétiques que lui, et nous avons en plus les enseignements de Jésus et des Apôtres. En fait, il a donné le véritable assentiment au plan de Dieu, mais moins directement que Marie ; il dut surmonter l'épreuve de la Loi qui sanctionnait l'ordre charnel et pouvait laisser croire ce qu'ont cru les Juifs qui ont condamné le Seigneur, et ce que croient encore la plupart des hommes sur la Terre, que cet ordre-là est le seul possible. Cette Loi qui est la « force du péché », a joué ici son rôle de pédagogue, elle le joua aussi pour la Vierge Marie, dont nous allons maintenant étudier la réponse parfaite dans saint Luc.

« *Je suis la servante du Seigneur* ». Comme dans le cas de Joseph, l'Évangile est d'une discrétion extrême sur la vie de Marie, les circonstances de sa vie d'enfant et de jeune fille. Il ne nous dit que l'essentiel, ce qui nous est nécessaire et indispensable pour que nous puissions passer de la mort à la vie. Cet indispensable n'a cependant pas été jusqu'ici suffisant, puisque toutes les femmes chrétiennes qui récitent leur « Je vous salue Marie », n'ont pas encore pris conscience, malgré tant de répétitions d'une seule et même

---

<sup>1</sup> - Voyez notre commentaire de l'Épître aux Galates.  
Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

formule, que si le fruit des entrailles de Marie est béni, le fruit de leurs entrailles à elles ne l'est pas. Nous n'avons pas encore pris conscience non plus que, si Marie est « Immaculée Conception », notre propre conception n'est pas immaculée, et qu'il nous faut donc trouver le moyen pour la génération suivante, qu'elle puisse le devenir. Il nous faut accéder à la loi spécifiquement divine qui doit présider à la génération humaine pour qu'elle cesse de porter un fruit de mort. Et c'est pourquoi rien n'est meilleur, pour faire ce passage, que de méditer sur les Mystères de Marie, qui nous sont proposés par la vraie Foi, en donnant aux mots, malheureusement trop usés, le sens qu'ils ont véritablement.

« O, Marie conçue sans péché... »

Formule traditionnelle qui évoque une vérité que nul chrétien, désormais, ne peut révoquer en doute. Si donc Marie a été conçue sans péché, c'est sans aucun doute parce que son père et sa mère, Joachim et Anne, ont dépassé l'ordre ancien et retrouvé la pensée de Dieu sur la génération. Instruits qu'ils étaient de la Loi et des Prophètes, - beaucoup mieux que n'importe quel chrétien ordinaire de notre temps ! - ils purent analyser ce que fut pour eux l'épreuve de la stérilité, puisque la Tradition nous rapporte qu'Anne était stérile. Elle comprit alors la haute signification du psaume : « J'ai reconnu Seigneur que tes jugements sont équitables parce que tu m'as humiliée. Remplis ma chair de ta crainte, afin que je comprenne tes enseignements » (Introït des Saintes Femmes). Sa prière fut exaucée et elle a mérité de concevoir miraculeusement, par une intervention divine manifeste, ce fruit « béni » de ses entrailles non virginales, mais que Dieu daigna quand même miraculeusement visité. Marie fut ainsi préservée de la faute originelle, en prévision des mérites de Jésus, qui naîtra, lui, comme « fruit béni des entrailles virginales » (Oraison de la fête du 8 décembre).

Il est impossible de préciser avec quelle foi Anne réalisa ce qui se passait en elle ; mais nous sommes assurés que ces choses-là ne se font pas par hasard : elles sont le fruit d'une prière ardente, et d'un dialogue lucide avec le Seigneur. La Tradition nous a d'ailleurs gardé l'image d'Anne, la mère de Marie, montrant à sa fille déjà grande le Livre des Ecritures. Cette Tradition vénérable a une haute signification : elle nous révèle qu'Anne accomplit envers Marie une maternité spirituelle qui aida celle-ci à comprendre le sens des anciennes Paroles, dans leur rapport intime avec la vie, la relation de la femme vierge avec son époux, et surtout avec son Créateur. C'était là, je pense, le « bon dépôt de la Foi », qui devait, tout comme celui de Paul – car c'est le même – demeuré caché jusqu'à « ce jour-là », c'est-à-dire le jour du retour du Seigneur et de la régénération (Mt.19/28).

Marie Immaculée avait un sens très sûr des Ecritures prophétiques et une parfaite docilité à l'Esprit-Saint. Reine des Prophètes, Reine des Apôtres, est aussi Reine des Anges. C'est dans la lumière de la Foi parfaitement lucide qu'il faut lire le récit du grand événement de sa vie, et aussi le grand événement de l'histoire du monde entier :

*Luc 1/26 – Or, au sixième mois, l'Ange Gabriel fut envoyé de la part de Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge mariée à un homme du nom de Joseph, et le nom de la vierge était Marie ».*

Le sixième mois : après l'annonciation à Zacharie, le père de Jean-Baptiste, événement que saint Luc vient de raconter, dans les premiers versets de son Evangile.

« Gabriel » : signifie « force virile de Dieu » (mot hébreu). Il fut envoyé de la part de Dieu. Nous tenons ce récit comme parfaitement historique, et nous croyons fermement

que les choses se sont déroulées telles qu'elles sont écrites, ni plus ni moins. Nous faisons en cela une confiance absolue en saint Luc et à l'enseignement de l'Eglise qui a toujours tenu cet évangile comme canonique et qui en fait très souvent la lecture solennelle dans sa sainte Liturgie <sup>1</sup>.

« *Nazareth* » : ville qui n'est pas mentionnée dans l'Ancien Testament. Ville ou plutôt simple village ou bourgade dont les habitants devaient être méprisés, puisque nous avons la parole de Nathanaël : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? ». Mais justement, les vues de Dieu ne sont pas celles des hommes : « Il choisit ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort ». Et aussi la parole du Seigneur : « Ce qui est élevé devant les hommes est une abomination aux yeux de Dieu ».

« *Vierge* » : et non pas « jeune fille » ! comme traduisent insolemment certains modernes, négligeant le terme même de Luc et Matthieu : « parthénos » = vierge. Prenons le mot vierge dans toute sa plénitude de sens : Marie est corporellement vierge, elle l'est aussi psychologiquement, c'est-à-dire qu'elle comprend d'une manière parfaitement rationnelle le sens de sa propre virginité, dans la lumière de l'Esprit-Saint.

*1/30 – L'Ange lui dit : « Ne crains pas Marie, tu as trouvé grâce aux yeux de Dieu... »*

« *Ne crains pas...* ». C'est la parole habituelle des messagers célestes, car, depuis le péché originel, la créature humaine est effrayée devant son Créateur, et son Souverain Maître, comme nous le lisons dans le chapitre 3 de la Genèse. Si Marie a trouvé « grâce aux yeux de Dieu », c'est par la Foi : comment pourrait-il en être autrement ? C'est par la foi que l'homme est justifié devant Dieu, c'est-à-dire par la correspondance de sa pensée avec la Pensée divine. Elle a donc « trouvé grâce » plus qu'aucune autre créature. Concluons : nous ne pouvons trouver grâce nous-mêmes plus aisément et plus sûrement devant Dieu qu'en entrant pleinement et délibérément dans la Foi de Marie, et non seulement dans la foi théorique mais dans la foi pratique. C'est ce que Jésus recommandait à tous, lorsque la femme, élevant la voix dans la foule glorifia sa mère : « Heureux, disait-elle, le ventre qui t'a porté et les mamelles que tu as sucées ! » Et Jésus répondit : « Heureux, sans aucun doute <sup>2</sup>, ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la mettent en pratique » (Lc.11/27-28).

*1/31 – « Et voici que tu concevras dans ton ventre et tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père et il règnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura pas de fin... »*

Le vœu de la femme, le plus beau vœu qu'une femme puisse formuler est ici proposé à Marie : celui de la maternité, et d'une maternité glorieuse qui réalise toutes les espérances d'Israël. Certes, la femme est faite pour la maternité, mais « quelle maternité ? ». Eh bien, nous avons là justement l'idéal divin sur la femme, dont la maternité est appelée à participer à la génération du Verbe. « Il sera appelé fils du Très-

---

<sup>1</sup> - Nous insistons sur l'historicité de cet Evangile dit de « l'Enfance », parce que c'est devenu nécessaire à notre époque où toute une exégèse perfide et prétendue « savante » s'efforce de dire le contraire de ce que dit l'Écriture. L'Eglise a toujours tenu pour historique et vrai tout ce qui est dans l'Évangile, et il n'y a aucune raison sérieuse d'en douter.

<sup>2</sup> - Et non pas « plutôt » comme on le trouve dans certaines traductions ! C'est bien le sens du mot grec « menoun » : « sans aucun doute, certainement, bien sûr... »

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

Haut ». Si Marie a le privilège unique d'enfanter Celui même qui préexistait avant sa naissance temporelle, dans le Sein du Père, toute femme, connaissant le sens de sa virginité, et vivant un amour virginal avec son époux, médiateur auprès d'elle de la Pensée de Dieu, est elle aussi appelée à enfanter un véritable fils de Dieu. Le plan de la Rédemption qui nous fait fils de Dieu par le Baptême, nous ramène en réalité au Plan premier de la Création et de l'Alliance virginale première et éternelle.

« *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David...* » Ces paroles se rapportent directement au Messie, et reproduisent presque mot pour mot les oracles divins inscrits dans les Ecritures : Is.9/7 ; 2 Sam.7/12-16 ; Mich.4/7 ; Dan.7/14.

En face de cet idéal incomparable d'une maternité glorieuse, quelle va être la réponse de Marie ? Va-t-elle entrer tout de suite et sans réflexion dans cette promesse de l'Ange ? Non pas : elle sait en effet que Satan peut se déguiser en ange de lumière. Elle va donc mettre à l'épreuve le Messenger céleste, en lui objectant la barrière de sa virginité, en même temps que le texte du Prophète qui en donne à jamais le sens : « Voici que la vierge concevra et enfantera dans ses entrailles... (Is.7/14).

*1/34 – Et Marie dit à l'Ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? »*

C'est la Reine des Anges qui interroge, non pas pour s'informer, mais pour se rendre compte de l'authenticité du Message. Elle est instruite en effet par les Ecritures, elle sait pertinemment que « la vierge concevra un garçon », et que alors « Dieu-sera-avec-nous » (Is.7/14). Dieu ne saurait se contredire : celui qui a parlé autrefois aux Pères, par les Prophètes n'a certainement pas changé d'avis. Le Messenger qu'elle reçoit dans sa maison doit donc refléter la Pensée divine. De même que Jésus au désert a triomphé de Satan qui cherchait à le faire douter de sa filiation divine, en recourant à l'Ecriture, ainsi Marie : elle ne cite pas explicitement le Prophète, mais elle a épousé sa pensée, et sa détermination de garder la virginité sacrée est pour elle l'application concrète de la Parole de Dieu. « Elle est heureuse parce qu'elle a écouté la Parole de Dieu, et qu'elle la met en pratique » (Cant.8/10 ; Lc.11/28).

*1/35 – L'Ange lui répondit et lui dit : « L'Esprit-Saint viendra sur toi et la force du Très-Haut te couvrira de son ombre ; voilà pourquoi l'engendré-saint sera appelé fils de Dieu ».*

Par la génération humaine du Verbe de Dieu, nous recevons, pour la première fois dans l'histoire, la Révélation des trois personnes divines. La Trinité Sainte, lorsqu'elle peut ainsi réaliser son Dessein sur la nature humaine, sur la trinité créée, se révèle entièrement. Le visage de Dieu, qui avait été caché à Moïse sur le Mont Sinaï, se manifeste ici aussi parfaitement que cela se peut. Nous avons en effet : « l'Esprit-Saint, le Très-Haut, et le Fils de Dieu ». En Marie, les grandes composantes de l'Amour vont aux Relations subsistantes, comme fille bien-aimée du Père, comme épouse de l'Esprit, comme Mère du Verbe. Jamais nous ne contemplerons assez le grand Mystère d'amour et de vie qui s'accomplit ici en Marie, dans une super-conscience de la Pensée de Dieu, et dans l'humilité parfaite de la créature.

« *L'engendré-saint* » : il est bien difficile de traduire le grec, nous donnons ici un littéralisme un peu rude, mais qui a l'avantage d'être très proche des Ecritures, qui rappelle cette « semence sainte », qu'Isaïe prévoyait à la fin de son chapitre 6 (v.13). Vision particulièrement remarquable d'un prophète qui ne se fait aucune illusion sur

« l'engeance dévoyée, sur la race pécheresse, frappée d'une plaie sanglante de la tête aux pieds... » (Is.ch.1). C'est dès le sein que l'homme est déjà dans une voie corrompue : il faut donc que ce soit dès le sein qu'il soit replacé dans la Vérité. Et c'est le Verbe de Dieu lui-même qui « vient dans le monde pour porter témoignage à la Vérité » (Jn.18/37).

Le Fils du Roi vient en son saint Temple, non fait de main d'homme. Le Prêtre selon l'Ordre de Melchisédech – Jésus - reçoit ici l'Onction divine qui n'est autre que l'Esprit-Saint. Ah certes ! il ne s'agit plus ici d'une « reproduction » liée aux lois du hasard et des grands nombres, comme cela se fait encore dans la race d'Adam, mais il s'agit cette fois d'une véritable « pro-crétation », c'est-à-dire d'une création nouvelle. Paul dira de même, à la fin de l'Epître aux Galates, que ni la circoncision, ni l'incirconcision ne comptent, ce qui importe c'est d'être une créature nouvelle en Jésus-Christ. Ce que nous recevons ainsi par Grâce, dans le plan du Salut, nous ramène à ce qui aurait dû être à l'origine, et qui a été écarté par le péché. « Car nous avons tous échappé à la gloire de Dieu » (Rom.3/23) ; tandis que Marie, au contraire, par sa foi parfaite et son intelligence spirituelle du plan de Dieu, réalise cette gloire d'une manière exemplaire et typique. Nous ne pouvons être sauvés que par le Christ et dans le Christ, en devenant membres de son Corps, c'est-à-dire en recevant sur nous l'influence de la maternité virgine et spirituelle qui fut la sienne, qui lui donna sa pleine « justice » en notre nature. A ce titre, il est le « premier-né d'une multitude de frères » (Rom.8/29) : ceux qui croient en son Nom et reçoivent la filiation divine comme il l'a reçue lui-même, par Marie : « Femme, voici ton fils ».

Mais il est bien évident que la régénération sera possible pour l'humanité lorsqu'elle acceptera de contester et d'abandonner sa triste génération de péché, pour accéder à la génération dont Marie est l'exemple. On ne voit pas d'autre solution... C'est pourquoi, si la conscience chrétienne perd le sens de la virginité sacrée, l'Enfer triomphe. L'homme animal et charnel, parce qu'il « est né de la chair et du sang », est incapable de comprendre les vues de Dieu (1Cor.ch.2). Il ne peut donc hériter du Royaume de Dieu (Jn.ch.3). Il faut qu'il devienne spirituel, par la mortification en lui de l'être ancien, et le développement de l'être nouveau, créé par la Foi et le Baptême, selon la Sainteté et la Vérité. Mais ici, lorsque la trinité créée donne la vraie réponse à la Trinité Créatrice, la création de l'être nouveau se fait directement par l'Esprit-Saint sur l'initiative du Père. Il est très étonnant que les Chrétiens, théoriquement instruits de la foi, aient continué à procréer charnellement, comme si l'intervention du Verbe de Vérité dans les entrailles de Marie, n'avait aucune puissance de démonstration ! C'est dans cette perspective que Paul était profondément ulcéré lorsqu'il déplorait que les Galates insensés soient revenus aux désordres du péché et aux rudiments de la Loi, après avoir reçu l'illumination de la Foi dans l'Esprit. En effet, si le Mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire de la génération de Jésus, telle qu'elle est racontée dans les Saints Evangiles, fut parfaitement comprise des Apôtres, et heureusement de la sainte Liturgie, il n'en n'a pas été de même de l'ensemble du peuple chrétien dont la conscience est encore tributaire de la génération charnelle.

D'ailleurs, beaucoup plus que Marie, l'Ange nous invite à faire un simple raisonnement : « Qui peut le plus peut le moins ». Si Dieu a le pouvoir de rendre fécond le sien stérile et vieilli, comment n'aurait-il pas le pouvoir de féconder le sein d'une vierge ? Qu'y a-t-il d'impossible à celui qui a fait le ciel et la terre ?

*1/36 – « Et voici qu'Elisabeth ta parente, elle aussi a conçu un fils dans sa vieillesse, et elle en est à son sixième mois, elle que l'on appelait stérile. »*

L'Evangile de Luc raconte en détail l'apparition de l'Ange Gabriel à Zacharie, le père de Jean-Baptiste, et comment son incrédulité est châtiée par un mutisme de neuf mois. Il

est ainsi très facile de faire le parallèle entre les deux annonces : l'un achevant l'ordre de la Loi, par une intervention miraculeuse de Dieu, l'autre inaugurant l'Ordre de la Foi par une action créatrice personnelle de l'Esprit-Saint, au moment de la conception de Jésus. Car Jean ne sera sanctifié qu'après sa conception, au moment de la visite de Marie à Elisabeth.

Dieu reproduit à l'égard d'Elisabeth ce qu'il avait opéré autrefois : la naissance miraculeuse d'Isaac du sein stérile et mort de Sarah, mais aussi de Rebecca, de Rachel, de la mère de Samson, d'Anne la mère de Samuel, et aussi sans doute à l'égard de beaucoup d'autres femmes qui ont enfanté des sages et des prophètes, que l'Esprit-Saint a suscité par miracle à travers les générations de péché (Sag.7/27). Abraham fut justifié aux yeux de Dieu, nous dit l'Écriture – et c'est là toute l'argumentation de Paul dans l'Épître aux Romains – lorsqu'il crut fermement que Sarah sa femme, malgré trois impossibilités, pouvait donner naissance à un fils : le fils de la promesse, celui qui n'est pas « selon la chair », comme le furent les nombreux autres fils d'Abraham, mais « de l'Esprit » (Gal.4/29), fruit et fils de la Foi, et qui reçoit la bénédiction en héritage. Ce n'est en effet que lorsque Dieu reprend ses droits de Père que la bénédiction peut passer. Mais si l'homme, par ignorance, ou ce qui serait très grave, par mauvais vouloir, prive Dieu de ses droits de Père, la progéniture est qualifiée de « fils de colère » (Eph.2/3). Et c'est bien ce que l'expérience prouve sur notre terre de misère.

La Foi chrétienne s'inscrit donc directement dans la foi d'Abraham et des patriarches, puisque son affirmation fondamentale est que Jésus est né Fils de Dieu par l'action directe de l'Esprit-Saint dans les entrailles virginales de Marie. De même qu'Abraham crut que Dieu prendrait l'initiative de la vie en sa femme Sarah, de même le chrétien croit que Dieu a pris l'initiative de la vie en Marie. Mais alors que Sarah était stérile, Marie est vierge, et elle adhère de toute la spontanéité lucide de sa conscience au Dessein de la Trinité. Voici pourquoi elle est, au principe même de notre Foi, mère du Christ et mère du corps du Christ, qui est l'Église.

La logique de la Foi commence donc à nous apparaître clairement, très simple, très raisonnable, qui exclut les hasards, les erreurs, les maladresses, les ténèbres de l'ordre – ou plutôt du désordre – du péché, tel que nous le connaissons encore, et sur lequel pèse la sentence divine : « Tu mourras de mort ». C'est évident : la vie est bien du côté de Marie et de son Fils, celui-ci triomphant de la mort par la Résurrection, celle-là victorieuse de la mort et de la corruption par la merveilleuse assumption de sa chair<sup>1</sup>. Nous pouvons donc maintenant en toute clarté faire notre choix : « Je mets devant toi la vie et la mort, tends la main où tu voudras, dit notre Dieu ». Nous pouvons certes suivre l'entraînement de ce monde, et sa psychologie si lourdement abusée par le Diable, mais alors nous connaîtrons la raison profonde de nos malheurs, et nous ne pourrons plus nous en plaindre lorsqu'ils nous adviendront. Nous pouvons aussi nous engager dans la voie de Marie qui est beaucoup plus simple, parfaitement limpide et claire, accessible aux plus petits enfants, et qui rend à Dieu, la Trinité Sainte, le véritable culte en Esprit et en Vérité.

---

<sup>1</sup> - Nous adhérons de toute notre pensée au Dogme de l'Assomption, tel qu'il a été promulgué par Pie XII en l'honneur de la Vierge Marie. Nous croyons aussi avec toute une école de théologie à l'Assomption de saint Joseph : car il fut agréable à Dieu, au moins autant qu'Hénoch dont l'Écriture nous dit qu'il fut enlevé. Il nous a donné par sa Foi le Sauveur, comment n'aurait-il pas été sauvé de la mort, salaire du péché ? C'est, je pense, l'assomption de Joseph – preuve de sa justice – qui détermina Jésus à aller proclamer : « Le Royaume de Dieu s'est approché de vous ». (Voir notre livre « Quelle femme ! »)  
Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

Il faut bien traduire ainsi ce verset, sans omettre le mot « parole », car on lit en général dans les traductions : « Rien n'est impossible à Dieu ». Ce qui est vrai, certes, dans le domaine de la création matérielle qui nous entoure, qui par ses merveilles sans nombre ne cesse de provoquer notre admiration encore que nous n'en voyons que la plus petite partie ; mais dans le domaine de la création humaine, Dieu a voulu limiter sa Toute Puissance par notre liberté. Et si « nous refusons sa parole » alors il y a des choses qui deviennent impossibles à Dieu parce que nous l'avons écarté nous-mêmes de notre pensée et de notre comportement : nous nous sommes rendus tributaires des seules « causes secondes », des lois du hasard et des grands nombres qui sont bonnes, certes, pour la créature non-intelligente et non-libre, mais qui ne sont pas pour nous.

Mais lorsque la Foi adhère à la Parole de Dieu, alors de nouveau, nous rendons à Dieu sa Toute Puissance bienveillante et vivifiante à notre égard. La créature humaine trouvant sa propre liberté, réalise son véritable destin qui est de participer, d'une certaine manière, à la génération du Verbe de Dieu, en donnant au Père des fils par l'action de l'Esprit-Saint. La Trinité Sainte entre en symbiose avec la trinité créée, mais cette symbiose n'est pas automatique : elle est liée à la liberté et à l'intelligence, moyennant la Foi. Il est possible à Dieu, en effet, de rendre fécond le sein stérile et mort d'Elisabeth, mais il lui est plus possible encore de rendre fécond le sein d'une vierge, à la condition toutefois, qu'elle et son époux, réalisant par un amour vraiment oblatif, l'image et la ressemblance divines, acceptent, en le comprenant pleinement, le Dessein de Dieu. Rien n'est impossible à Dieu, hormis ce qu'il a voulu lui-même se rendre impossible, à savoir transgresser la liberté de l'homme. Car la liberté que nous avons vient de lui, et ses dons sont sans repentance.

Dans un domaine plus général encore, d'ailleurs, il est impossible à Dieu, qui est la Raison et la Logique même, de transgresser ses propres lois : il ne pourra jamais faire que deux et deux ne fassent pas quatre - quel que soit le mode d'écriture – et en vertu de cette Raison transcendante de Dieu, tous les êtres sont fondés par des lois belles et bonnes que Dieu ne transgressera jamais. Il y a donc une loi spécifique pour l'homme, dans le domaine de la génération, qui est indiquée par la virginité et promulguée par la Révélation. Dieu a voulu qu'elle ne fût pas automatique, mais le résultat d'un engagement pleinement conscient de la personne dans la connaissance du Mystère divin, de son propre Mystère trinitaire. Telle est la hauteur de la vocation fondamentale de la Créature humaine ; telle est la gravité du dommage qu'il risque en y échappant.

Il suffit en effet d'observer que dans certains cas, la génération charnelle n'est ni plus ni moins qu'une véritable absurdité en même temps qu'un péché grave. Lorsque au contraire, la génération se soumet à la Parole de Dieu, alors, non seulement elle échappe aux vicissitudes du hasard, mais elle devient pleinement satisfaisante pour l'homme et la femme, et leur apporte un bonheur incomparable, comme ce fut le cas pour Joseph et Marie. La seule manière pour l'homme d'être raisonnable, c'est d'éviter le hasard : ici plus encore qu'en tout autre domaine, et par conséquent de se conformer à la Parole par laquelle tout est possible à Dieu, mais aussi tout devient possible à l'homme. « Tout est possible à celui qui croit » (Mt.17/20-21). Il est évident que, si Dieu a mis sa Toute Puissance au service de certains saints pour accomplir des prodiges, il la met surtout dans l'Ordre de la vie, non pas pour « faire des miracles », mais pour n'avoir plus à en faire, vis-à-vis de ses enfants bien-aimés qui se seront placés dans un Ordre biopsychologique parfait, celui de Melchisédech, où la santé sera parfaite, où « il n'y aura plus ni cris, ni larmes, ni douleurs ». Pour que cet Ordre soit instauré, il faut que la Foi porte sur le point

essentiel, à savoir sur l'Amour et la génération, en tenant compte des grands Mystères de la Trinité et de l'Incarnation.

*1/39 – Et Marie dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta Parole. Et l'Ange la quitta ».*

L'acquiescement de Marie est parfaitement lucide, et par conséquent total. « Ecce ancilla Domini » : voici la parole qui exprime l'épanouissement de la liberté totale de la créature. Elle agit selon toute la lumière qu'elle a reçue de la Parole prophétique, confirmée par l'Ange, et avec toute l'argumentation intérieure du Paraclet, de l'Avocat. Elle n'aura d'ailleurs pas besoin de parler, puisque sa cousine Elisabeth, inspirée par l'Esprit-Saint proclamera la première la réalisation de l'Evangile : « D'où me vient cet honneur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? » (Lc.1/43). Si Elisabeth comprend aussitôt, à la simple salutation de Marie, ce qui vient de se passer en elle, c'est assurément que les deux femmes ont eu antérieurement des entretiens importants sur les Desseins de Dieu. Et l'on peut être assuré, en raison de la manière dont Dieu conduit ses serviteurs, ne leur laissant rien ignorer de ce qu'il fait, que sainte Elisabeth obtint la grâce de la maternité de Jean-Baptiste, au moment où elle commença à entrevoir la vraie Pensée de Dieu<sup>1</sup>. C'est ce qui s'est produit aussi pour sainte Anne, la mère de Marie, qui mérita de concevoir l'Immaculée parce que, avec Joachim, elle était revenue à l'intelligence du Dessein de Dieu sur la nature féminine virginale, en accord avec la Parole prophétique.

Mais revenons ici à la parole de Marie : « Je suis la servante du Seigneur », que l'on pourrait traduire peut-être, en suivant le latin : « Je suis une servante du Seigneur ». C'est l'attitude fondamentale de la créature, qui peut être appelée à divers «services» pour le Royaume, bien différents et complémentaires les uns des autres, selon la vocation et les talents de chacun. Ce thème est souvent développé à partir de cette parole, dans la prédication courante. Mais ici, le service que Marie rend à Dieu, c'est de lui donner un fils dans la nature humaine. « Il est ainsi devenu ce qu'il n'était pas », selon une antienne liturgique. C'est le « service » de sa maternité spirituelle et virginale qui accomplit en elle sa vocation de femme, vierge, épouse et mère, dans un épanouissement inexprimable de sa personnalité. Mieux que le serviteur fidèle de l'Evangile (Mt. ch.25), elle « entre dans la joie de son Maître ». Nous voyons ainsi que sa glorieuse Assomption est la conséquence strictement logique de cette première option, à la lumière des Prophètes, qu'elle sanctionne au moment de la visite de l'Ange.

« ...selon ta Parole » : nous retrouvons le mot « parole » que l'Ange vient de prononcer en disant : « Aucune parole n'est impossible à Dieu ». Marie accepte sa dépendance de créature selon toutes les possibilités féminines qui sont en elle, selon leur rapport avec la Divinité créatrice. « Qu'il me soit fait » : Marie nous introduit ainsi dans un « monde », dont la psychologie est toute différente, et même rigoureusement contraire à celle du monde d'ici-bas, qui nous a si douloureusement scandalisés et mutilés dès notre enfance. Rien de ce qui semble exister dans la figure de ce monde fondé sur le péché ne vient du Père : rien ne s'y appuie sur le Verbe, sur cette Parole qui « demeure éternellement » et qui peut faire demeurer éternellement ceux qui s'appuient sur elle. Marie est dans l'être et dans le principe : alors que nous, par notre naissance charnelle, nous avons été projetés dans le monde des contingences, du hasard, des apparences, des illusions, des convenances arbitraires. Le comportement général des hommes, de quoi s'inspire-t-il ? De la convoitise et du désir des vanités. Et ce comportement quasi

---

<sup>1</sup> - Jean-Baptiste ne fut pas conçu de l'Esprit-Saint : il reçut Celui-ci après 6 mois de gestation, ce qui en fait « le plus grand des fils de la femme ».

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

universel a produit des habitudes mentales aliénées, où notre nature se disloque, s'éparpille, se perd, et se corrompt. Marie au contraire adhère de tout son être et de tout son amour à la Parole, à laquelle rien n'est impossible lorsqu'elle rencontre le point d'application d'une liberté intelligente, humble et disponible.

« ...qu'il me soit fait », ou « qu'il m'advienne ». Ce qui lui sera fait, à Marie, c'est cette maternité merveilleuse qui échappera à la sentence suspendue sur la génération charnelle : dans la joie, elle enfantera pour la vie, alors qu'Eve et toutes les femmes jusqu'à nos jours, ont enfanté dans la douleur et pour la mort.

Le contraste est saisissant : Marie nous présente le plus beau des enfants des hommes, face à des millions d'enfants squelettiques, rachitiques, infirmes, aveugles, sourds, tarés, vicieux, qui peuplent les continents ; d'une part, une gloire incomparable et unique, de l'autre une misère multiple, universelle, incoercible... l'abîme est-il franchissable ? La tentation a été grande, il faut le dire, de faire de Marie une exception : on le fit, on la présente comme telle aujourd'hui.

Et cependant, elle n'est pas une exception : elle est au contraire l'application vivante de la Loi. C'est nous qui faisons exception – et non pas elle, et elle seule - au Dessein du Père, c'est-à-dire, suivant l'étymologie de ce mot, qui sommes retranchés, et à l'extérieur.

En effet, ce qui était à sa portée, n'est-ce pas ce qui est très exactement à la portée de toute femme, puisque toute femme est vierge ? Ce qui était à la portée de saint Joseph, n'est-ce pas ce qui est à la portée de tout homme ? Comme le dit le Livre de Moïse : « La Loi que je te donne aujourd'hui, elle est sur tes lèvres et dans ton cœur... » (Deut.30/11-14). Sans doute, le Deutéronome semble ici parler de la Loi qui était donnée à Israël pour régler la génération charnelle. Mais l'Esprit-Saint, par le ministère de Paul, nous a précisé que le vieux texte parlait aussi, et d'une manière primordiale, de la Justice qui vient de la Foi (Rom.10/5-8). Et nous le voyons clairement maintenant : la Justice de la Foi ne peut être autre qu'un assentiment parfait de la trinité créée à la Trinité Créatrice, au niveau de l'Amour et au niveau de la génération.

\*\*\*

**- Fin du chapitre 11 -**

## Chapitre 12

### **L'intégration de la nature humaine dans la Foi.**

Le péché avait aliéné la nature humaine. Elle était devenue une étrangère pour nous : l'homme divisé contre lui-même, la femme répudiée, le corps bafoué et méprisé, la vêtement généralisé, symbole et instrument de la honte, l'exploitation de l'homme par l'homme par le moyen de la convoitise... et ces fléaux immenses qui déferlent sur nous, innombrables conflits, épouvantables guerres, où la nature humaine fut la victime séculaire des idoles monstrueuses qui commandaient le carnage...

La Foi, au contraire, intègre la nature humaine : lui confère son intégrité, sa plénitude. Mais par le mot « Foi », entendons bien cette intelligence lucide des Mystères dans leur application précise sur le comportement humain, et cela dans les points les plus fondamentaux : l'amour, la sexualité, la génération. Nous parlons bien de la « Foi », et non pas d'une simple croyance. Car si toutes les religions ont admis ou professé certaines vérités qui se retrouvent aussi dans le Christianisme, ce dernier seulement présente la Vérité toute entière, et c'est dans une appréhension et une compréhension de cette Vérité toute entière que l'on peut espérer, en l'appliquant sur la psychologie et la conduite, le fruit qu'elle donnera, c'est-à-dire la victoire sur la mort par l'Assomption de la chair dans la gloire, selon les promesses de Jésus-Christ.<sup>1</sup>

Ce qui était au commencement sera aussi à la fin : l'Alpha rejoint l'Oméga. « Soyez dans le commencement, et vous serez aussi dans la fin... » disait Jésus à ses disciples. Or, il y eut assurément au commencement, un moment de bonheur et de plénitude, qui résonne encore comme une nostalgie poignante dans les cœurs qui savent aimer. L'Écriture nous l'enseigne explicitement. Nous avons à rejoindre cet état paradisiaque qui fut autrefois fragile, parce que l'histoire n'avait pas encore déroulé son cours, ne nous avait pas encore explicité les Jugements divins. Maintenant que nous avons fait l'expérience, combien douloureuse ! du péché et de la mort, de la misère et de la corruption, nous pouvons, à la lumière de la Révélation divine, expliciter et développer ce qui était explicitement contenu dans le bonheur d'Adam lorsqu'il sortit fils de Dieu des mains de son Créateur (Lc.3/38).

En effet, une fois qu'il fut sorti de son sommeil, et qu'il eut pris connaissance de la femme que Dieu lui présentait, il s'écria :

*« Cette fois, celle-ci est l'os de mes os, et la chair de ma chair !*

*« Celle-ci sera appelée « femme » (Ischa) parce quelle a été tirée de l'homme (Isch).*

N'ajoutons aucun terme abstrait qui viendrait obscurcir et empâter cette expression si limpide et si simple des Écritures : « Os de mes os, et chair de ma chair ». Saint Paul reprendra cette même formule lorsqu'il parlera du Mystère du Christ et de l'Église : « Ne sommes-nous pas membres de son corps, tirée de sa chair et de ses os ? » (Eph.5/30).

---

<sup>1</sup> - Nous tenons en effet les promesses de Jésus avec la même adhésion de foi que celle que nous apportons aux paroles eucharistiques. « Celui qui garde ma Parole ne verra jamais la mort » (Jn.8/51) est une parole aussi certaine que celle que l'Église a authentifiée par toute sa liturgie : « Ceci est mon corps ». Nous prenons les mots dans leur sens obvie et direct.

Or nous savons comment nous, Eglise et Epouse, nous devenons partie organique du Christ : par la manducation eucharistique de son Corps : « Prenez et mangez, ceci est mon corps » ; « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui ; de même que le Père est vivant et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi » (Jn.ch.6). Nous comprenons ainsi le Mystère eucharistique qui fait l'Eglise à partir de l'amour de l'homme et de la femme : cette intuition sera juste et éclairante dans la mesure où nous aurons quelque expérience de cet amour. Mais réciproquement, maintenant que l'histoire du Salut se déroule, et que sont établies les institutions divines qui le procurent aux hommes, nous avons l'avantage de nourrir et de cultiver l'amour de l'homme et de la femme, à partir du modèle eucharistique. Et c'est bien cette voie déductive, s'appuyant sur l'Amour rédempteur que Paul indiquait à ses disciples d'Ephèse : « Hommes, aimez vos femmes, comme le Christ aima l'Eglise... »

Notons en effet que le Christ a aimé l'Eglise comme vierge, et qu'il l'a aimée comme épouse. Il l'a aimée virginalement, tout comme saint Joseph a aimé Marie. Et cette considération nous apporte une puissante lumière dans laquelle viennent resplendir les versets merveilleux du Cantique des Cantiques <sup>1</sup> :

*« Qu'il me baise des baisers de sa bouche  
« car ton « amour » <sup>2</sup> est délicieux, plus que le vin.  
« Mon bien-aimé est un sachet de myrrhe  
« qui repose entre mes seins.  
« Mon bien-aimé est une grappe de cypre  
« dans les vignes d'En-Gaddi.*

*« Que tu es belle, ma bien-aimée, que tu es belle,  
« tes yeux sont des colombes !*

*« Que tu es beau mon bien-aimé, que tu es beau !  
« notre lit n'est que verdure.*

...

*« Comme le lys entre les chardons,  
« ainsi ma bien-aimée parmi les jeunes femmes.*

*« Comme un pommier entre les arbres d'un verger,  
« tel est mon bien-aimé parmi les hommes.*

---

<sup>1</sup> - Nous ne pouvons citer ici, ni expliquer tout le Cantique des Cantiques. Il convient cependant que le lecteur le lise entièrement. Le texte est inspiré au sens littéral, comme toute parole de l'Ecriture, car Dieu est à la fois l'Auteur de l'Ecriture et le Créateur de la nature. A travers cette interprétation littérale qu'il faut maintenir, il faut discerner toute la profondeur de l'Amour du Christ pour l'Eglise, et finalement le dialogue intime des Personnes divines, dialogue qui a voulu passer par les lèvres humaines, dans les confidences intimes d'amour de l'homme et de la femme. L'Eglise interprète toujours le Cantique des Cantiques dans le sens de l'Amour virginal : elle en fait la lecture pour les fêtes de la Vierge Marie et des Vierges.

<sup>2</sup> - Le mot traduit ici par « amour » est le mot « Dôd », du verbe « Iadd » qui signifie « jaillir ». Il s'agit de l'organe mâle en érection, qui était célébré religieusement dans l'Antiquité dite païenne. Il faut rapporter à Dieu ce qui est à Dieu, sans fausse honte et sans scandale, et cesser de rapporter à des idoles de néant les puissances de l'Amour qui ont Dieu pour Créateur.

*« A son ombre désirée, je me suis couchée,  
« et son fruit <sup>1</sup> est doux à mon palais.  
« Il m'a menée au cellier  
« et la bannière qu'il dresse sur moi c'est l'amour (dôd).  
« Sa main gauche est sous ma tête  
« et sa droite m'étreint.*

...

*« Je vous en conjure, fille de Jérusalem,  
« par les gazelles et les biches des champs,  
« n'éveillez pas, ne réveillez pas ma bien-aimée  
« avant l'heure de son bon plaisir.*

...

*« J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée,  
« je récolte ma myrrhe et mon baume,  
« je mange mon miel et son rayon,  
« je bois mon vin et mon lait...  
« Mangez, amis, buvez  
« enivrez-vous, mes bien-aimés...*

L'esprit-Saint invite ainsi la trinité créée à participer à la joie immense et ineffable de Dieu, qui est au fondement même de la création. Qui pourra jamais dire les hauteurs et les profondeurs de l'Amour, lorsqu'il s'enracine consciemment en son Principe éternel ? Il faut en effet cette participation, cet engagement lucide de la conscience pour accueillir la joie de l'amour sans aucun trouble, sans réticence et dans la sauvegarde de l'Alliance première et virginale. C'est ainsi que l'homme est sans cesse convié par l'Écriture, et par les aspirations secrètes de son cœur, à l'Arbre de la vie, alors que l'entraînement de ce monde et du démon homicide tend toujours à le retenir sous l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Oui, c'est au niveau de l'Amour que se joue notre option fondamentale : si les poètes ont chanté conjointement l'amour et la mort, c'est que leur expérience se bornait à un amour charnel et profane, violateur de l'alliance et étranger, au moins psychologiquement, au rayonnement de la Trinité Sainte. En réalité, l'Amour est plus fort que la mort, et c'est lui qui vaincra la mort, lorsqu'il sera établi dans la Vérité, lorsqu'il saura « d'où il vient et où il va », comme l'Amour vivant et personnel qu'est l'Esprit-Saint de Dieu (Jn.3/8) <sup>2</sup>. Ainsi nous voyons que la foi en la Trinité est seule capable d'intégrer toutes les puissances de l'amour en les rapportant à leur principe et en les dirigeant vers leur fin. Cette voie « sur-excellente de l'amour » <sup>3</sup> nous achemine à la réalisation de notre être, de l'Adam premier et dernier, par l'exemple typique et efficace, rédempteur et sauveur de l'amour capital du Christ pour l'Église. Eucharistiquement – c'est-à-dire dans l'action de grâce – il devient possible de retrouver et d'appliquer la loi biologique spécifique de la sexualité humaine, qui transcende la sexualité génitale. L'image et la

---

<sup>1</sup> - « son fruit » : il s'agit de la semence de l'homme, très précieuse, que la vierge-épouse prend comme nourriture de vie. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole de Paul : « L'homme nourrit sa femme de lui-même (ektrépheï, en grec) ; et le Christ : « Celui qui croit en moi des fleuves de vie jailliront de son ventre (ek tès koïlias autou). L'Église chante cette parole dans sa liturgie des Vierges (introït de la fête de Ste Marguerite Marie)

<sup>2</sup> - Il faut traduire ici le mot « pneuma » par « Esprit », et non pas par « vent », comme le prétendent certains traducteurs qui rendent le Texte sacré inintelligible.

<sup>3</sup> - 1 cor.ch.13. L'hymne à l'amour ne vise pas seulement l'amour fraternel, mais aussi l'amour de l'homme de la femme, lorsqu'il est conforme à la « loi parfaite de la liberté », selon l'expression de saint Jacques, et qu'il se purifie de la convoitise. En effet, dans ce ch.13, le mot « amour » est « agapè », et non pas « philadelphia ».

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

ressemblance divine s'impriment ainsi en l'homme mâle et femelle, parce que la femme, « engendrée de l'homme » réalise avec lui une unité corporelle « os de ses os et chair de sa chair », où se reflète l'Unité substantielle des divines Personnes.

Cet état de bonheur fut celui d'Adam à la rencontre de la femme : il sentait impérieusement en lui-même cet idéal d'unité qui, en fait, se trouvera réalisé et sans risque de rupture, au terme seulement de la Rédemption, dans la Jérusalem Céleste. C'est à ce moment en effet, que la prière de Jésus obtiendra son plein exaucement :

*« Qu'il soient un, Père, comme toi et moi nous sommes un...  
« qu'ils soient ainsi un en nous,  
« afin que le monde croie que tu m'as envoyé...  
« qu'ils soient achevés dans l'unité... (Jn.ch.17)*

Le verbe de Dieu qui est le coopérateur du Père, qui se dit lui-même « Le Principe » (Jn.7/25) sait mieux que nous pourquoi l'humanité est composée des deux sexes complémentaires. Dans sa prière sacerdotale suprême, il voyait ainsi l'homme et la femme, tous les mâles et toutes les femmes, le masculin et le féminin, comme synthétisés en un seul et une seule, exprimant dans le visible et le sensible, dans la beauté de la chair glorifiée, l'invisible Mystère du Père et du Fils dans l'Unité de l'Esprit. Si les joies de l'amour sont les plus grandes et les plus désirables, comme l'Ecriture l'indique nettement, c'est qu'elles sont les plus efficaces pour réaliser ce qu'elles signifient, à condition toutefois qu'elles sachent respecter l'Alliance, par laquelle le Bon Plaisir de Dieu peut se réaliser sur la nature humaine.

Certes, la conjoncture psychologique de notre époque semble favorable, car nous ne sommes plus au temps où tout ce qui touchait à la sexualité était considéré comme « tabou ». De nos jours, au contraire, l'intimité de l'homme et de la femme, autrefois réservée aux alcôves, s'étale publiquement, jusque sur les bancs publics ; la littérature « du cœur » est exposée à prix modique dans les kiosques des gares et des carrefours. Mais cette abondante publicité n'a pas encore dit l'essentiel, à savoir le rattachement primordial et indispensable de l'attirance des sexes, de la sentimentalité, des témoignages de l'amour, de l'échange entre les personnes, à leur Principe incréé, inaltérable et éternel. Sans cet enracinement, sans ce « baptême », qui doit être explicite, où la conscience est enfin libérée de ses doutes, de ses hésitations, de ses peurs, de ses ténèbres... comment l'amour humain pourrait-il subsister ? Comment pourrait-il nous apporter ce que nous devons en attendre, à savoir la vie impérissable, en raison même de la véracité de Dieu, qui ne s'est jamais trompé, ni dans sa Nature, ni dans l'Ecriture... ?

Ainsi l'unité porteuse de joie, qu'Adam connut au jour de sa création, mais qu'il perdit bien vite, est encore devant nous, mais peut-être plus proche que nous osons l'imaginer. L'Esprit de Dieu travaille avec nous, et nous ne pouvons prévoir quelle révolution psychologique peut se produire, peut-être soudaine comme l'éclair, qui en quelques années, en quelques mois, en quelques semaines, pourrait opérer un formidable « Baptême » de la trinité créée dans la Trinité Créatrice... « Celle-ci sera appelée « femme », dit-il, parce qu'elle a été prise de l'homme ». Nous pourrions dire : parce qu'elle a été engendrée de l'homme, tout comme le Verbe est engendré du Père. Malheureusement, en français, les mots « femme » et « homme », « mâle » et « femelle » ne se rapportent plus à la même racine : c'est déplorable, de sorte que la parole du Livre Saint ne signifie plus rien pour nous. D'ailleurs, cette disparité étymologique est une manifestation de la scission, de la disparité, de la rupture que le péché a introduite depuis

d'innombrables générations entre les sexes. La femme étrangère pour l'homme, l'homme étranger pour la femme : voilà tout le drame de l'humanité.

Il n'en était pas de même dans la langue sacrée héritée du Paradis Terrestre <sup>1</sup>. Car en hébreu, les mots « homme » et « femme » ici employé par Adam, se rejoignent dans la même racine : « Isch » dont le féminin est « Ischa ». Il existe une analogie linguistique semblable en latin, où le mot « vir » a pour féminin « virgo », ce qui est également très significatif, alors que la femme mariée et ouverte par le coït n'est plus que la « mulier » <sup>2</sup>. Après le péché, l'homme donnera à la femme un autre nom que le sien : « Eve » : nous verrons cela dans le Livre III qui traite du péché originel.

Cette unité encore fragile qu'Adam exprime au premier moment de l'amour, demeure cependant l'idéal indestructible de la Sainte Trinité : qu'ils soient un, Père, comme toi et moi nous sommes un... » Jésus nous dit explicitement que « les choses qu'il annonçait seraient réalisées lorsque l'unité serait retrouvée entre les sexes » <sup>3</sup>.

Ce qui manquait à Adam, exprimant ainsi sa joie de rencontrer la femme : « Celle-ci est os de mes os, et chair de ma chair », c'est l'action de grâce : il n'en est pas question. Il n'est pas écrit qu'il ait dit : « Je te rends grâce, ô Dieu, parce que tu as suscité par ta parole toute-puissante, celle qui fait ma joie et mon bonheur ». Peut-être s'imagine-t-il que tout lui est dû ? Comprend-il que tout est donné et tout est gratuit, que tout « don parfait descend du Père des Lumières » ? L'homme devra subir la longue pédagogie de l'histoire, et faire l'expérience de la miséricorde, pour songer à l'action de grâces !... L'Apocalypse nous présente en effet la louange monter sur les lèvres humaines au terme de l'histoire :

*« Vraiment tu es digne, ô notre Seigneur et notre Dieu,  
« de recevoir la gloire, l'honneur, et la puissance,  
« car c'est toi qui as créé toutes choses*

---

<sup>1</sup> - L'hébreu est la langue la plus ancienne qui ait été constamment comprise et enseignée ; cette langue appelée à juste titre « sacrée » possède une perfection que nulle invention humaine n'eût été capable de lui fournir. Elle a été altérée par le péché, comme toutes les langues, mais c'est en elle que nous trouvons les racines géniales qui donnent un sens spirituel et divin à ce qu'elles désignent.

<sup>2</sup> - Etymologie de « mulier » : comme moixeuo = profaner.

<sup>3</sup> - C'est là une parole de Jésus qui ne figure pas dans les Evangiles, mais qui est rapportée par saint Clément d'Alexandrie, dans ses Stromates. La voici : « Alors que Salomé s'informait pour savoir quand serait manifesté ce dont il parlait, le Seigneur lui dit : « Lorsque vous foulerez aux pieds le vêtement de la honte, et que les deux deviendront un, le mâle et la femelle, et qu'il n'y aura plus (d'opposition) entre mâle et femelle » (St.III 13, 92/2). Cette parole rejoint ces logia que l'on lit dans l'Evangile de saint Thomas (logion 37) : « Ses disciples lui dirent : « Quel jour nous apparaîtras-tu, et quel jour te verrons-nous ? » Jésus dit : « Lorsque vous vous dépouillerez sans que vous ayez honte, que vous ôterez vos vêtements et les déposerez à vos pieds à la manière des petits enfants, et que vous les piétinerez ! Alors (vous deviendrez) les fils de Celui qui est vivant et vous n'aurez plus de crainte ». Et aussi (logion 106) : Jésus dit : « Lorsque vous ferez que les deux soient un, vous deviendrez fils de l'Homme, et si vous dites : « Montagne, déplace-toi ! » - elle se déplacera. » L'Evangile selon Thomas : « Logia Jesou » = « Parole de Jésus » fut retrouvé en 1945 dans une jarre cachée dans un cimetière en Haute-Egypte. Les trois quarts de ces paroles se retrouvent dans les Evangiles canoniques. Certaines du quart restant sont citées par les Pères.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

*« et c'est par ta volonté qu'elles ont reçu l'existence,  
« et qu'elles ont été créées. » (Ap.4/11)*

L'intégration des puissances de l'Amour dans la Foi trinitaire est une étape indispensable sur la route du Salut et de la réalisation parfaite de la créature humaine. C'est ainsi que nous serons établis dans cet équilibre qui a existé au moment de la joie d'Adam, mais qui fut vite perdu. Cet équilibre est cependant bien marqué par le verset qui conclut ce 2<sup>ème</sup> chapitre de la Genèse :

*« Or, ils étaient nus, l'homme et la femme,  
« et ils ne rougissaient pas l'un devant l'autre.*

Verset admirable ! Comment a-t-il pu nous parvenir, puisque tous ceux qui l'ont fidèlement recopié, pendant des siècles, portaient le vêtement, et considéraient celui-ci comme pudique, vertueux et même « religieux » ? Au fond du cœur de l'homme, au-dessous des conventions sociales, si fortes, si contraignantes soient-elles, il subsiste un sens de la beauté et de la dignité du corps qui, heureusement, ne peut être arraché ni par les railleries, ni par les blasphèmes, ni même par la désespérance qui fonde toutes les mystiques d'évasion. Satan jaloux a vomi sa bave outrageuse sur la chair, dont la gloire, malgré sa fragilité, l'humilie. Il est hélas facile de donner prise au Diable, dans ce domaine : Paul nous explique la raison de tous les désordres de conduite qu'il dénonce avec tant de réalisme dans les premiers chapitres de l'Épître aux Romains : « Ils ont considéré, dit-il, que leurs corps étaient en eux-mêmes méprisables » (1/24). Une ascèse s'est introduite, et s'est même incrustée dans l'Église, où le mépris du corps a passé pour une vertu !... Cette déviation est catastrophique : car elle met toute la puissance de la religion et de l'obligation morale au service d'une action destructrice, profondément ennemie de la vie et de l'amour, de la beauté et de la grâce, que la Trinité Sainte a disposées dans le corps dont elle a voulu faire son Temple. « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jn.14/23).

Notre attitude, c'est évident, est diamétralement opposée : bien loin de considérer le corps comme un étranger – voire comme un ennemi – nous allons au contraire l'intégrer parfaitement dans la foi. Et cela est fort simple, puisque le premier article du Credo nous l'affirme : « Dieu est le Créateur tout-puissant, et infiniment sage, des choses visibles et invisibles... » Pour les choses invisibles, pas de problème : elles ne sauraient offusquer notre regard. Mais parmi les choses visibles, la « partie ténébreuse du corps », comme le dit Jésus (Lc.11/35-36), manifeste assez clairement qu'il y a « quelque chose qui ne va pas », dans notre psychologie. Nous acceptons notre visage, nos mains, nos pieds, avec toutefois certaines réticences marquées, ici ou là, selon les civilisations. Pourquoi cette non-acceptation du sexe que nous recouvrons toujours de ce vêtement que nous appelons « pudique » ? <sup>1</sup>. Nous verrons au Livre III comment le génie de l'Écriture nous transporte d'un seul coup d'aile à la racine des diverses manifestations de la honte, sur toutes les latitudes de la planète. Sachons seulement ici que l'innocence originelle est à reconquérir. C'est à quoi nous invitait Jésus, lorsqu'il présentait un petit enfant tout nu sur son genou comme le citoyen modèle du Royaume : « Je vous le dis en vérité, si vous ne vous retournez pas, et si vous ne redevenez pas semblables à cet enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » (Mt.18/2).

---

<sup>1</sup> - En fait, il n'y a rien d'aussi impudique que le vêtement, qui met en évidence ce qu'il prétend cacher, en excitant la « folle du logis ». A-t-on idée de voiler les fleurs, qui sont cependant les organes reproducteurs des plantes. En hébreu, deux mots signifient « vêtement » : l'un « pour la honte », l'autre « mensonge ».

Là encore, la conjoncture de notre siècle semble éminemment favorable. La naturisme, - ou le nudisme – multiplie partout ses adeptes. Ceux qui en font l'expérience, dans de bonnes conditions de loyauté et de dignité, peuvent témoigner de tout le bien psychologique et physiologique qu'ils en ressentent. En effet, retourner au « Jardin », n'est autre que de revenir au « milieu vital » essentiel que le Père nous a fabriqué de sa propre main. S'accepter tel que l'on est sous le regard de l'autre, n'est-ce pas la preuve d'une humilité louable ? Une atmosphère de sympathie et de fraternité naît spontanément lorsque le « mensonge du vêtement » cesse d'imposer sa barrière infranchissable entre les fils et les filles de Dieu. Cependant, le naturisme pratiqué en notre temps, ne réalise encore que imparfaitement la libération psychologique, car il n'intègre pas la sexualité. L'expérience prouve en effet que la nudité collective exclut absolument – sauf le cas morbide de l'orgie – les manifestations corporelles de l'amour qui exigent l'intimité. C'est aussi dans ce domaine que la honte doit être écartée, pour que nous soyons ramenés aux conditions initiales évoquées par le Texte sacré : « ils ne rougissaient pas l'homme et la femme, l'un devant l'autre ». En outre, ce n'est pas au niveau psychologique seulement que la nudité doit être retrouvée et l'équilibre qu'elle signifie, mais au niveau de la conscience religieuse et morale. C'est en effet devant Dieu, et dans un acte d'adoration – et d'admiration – que le corps doit être accepté loyalement.

L'Esprit de Dieu nous conduira à cette victoire sur tous les troubles qui proviennent de la vieille honte, sans doute plus vite que nous osons l'imaginer. Le Seigneur prophétisait cela lorsque, dans l'entretien avec Salomé, il annonçait : « Toutes ces choses s'accompliront lorsque vous foulerez aux pieds le vêtement de la honte... » (De même Logion 37 de l'Évangile selon Thomas). Bien entendu, la chose ne peut être que lorsque la honte elle-même disparaît, lorsqu'une psychologie saine se substitue à une psychologie morbide, celle de ce siècle-ci, et lorsqu'est retrouvé, cette fois d'une manière solide et irréversible, cet équilibre qu'Adam avait au lendemain de sa création.

### Le Corps-Sacrement

Que l'homme est donc devenu compliqué depuis la triste aventure du refus qu'il oppose au Bon Plaisir de Dieu ! La beauté du corps l'attire, mais le trouble ! Il méprise la source de ses joies les plus désirables et les plus précieuses ! Il veut se glorifier dans « la pensée pure », mais il ne remarque pas qu'aucune pensée ne lui serait jamais venue sans l'intermédiaire, sans l'instrument obligatoire des sens. Il se prétend « spirituel », et la moindre indigestion, le moindre malaise, diminuent étrangement ses facultés ! Il forme des projets immenses, mais le sommeil de la nuit lui fait oublier totalement ce qu'il veut, ce qu'il sait, ce qu'il désire, ce qu'il aime, et lui ôte jusqu'au sentiment de sa propre existence ! Le corps s'endort, et cessent aussi toutes les émotions de l'âme ; et il arrive à un grand roi comme nabuchodonosor de rêver qu'il n'est qu'un bœuf mangeur de foin ! Beaucoup s'imaginent que leur « âme » est la partie principale, primordiale de leur être ; or qui a pu jamais savoir ce qu'est le corps que nous voyons et touchons ? Nous en ignorons le mystère intime, et les innombrables dissections de cadavres, les plus puissants microscopes électroniques nous ont appris bien peu de choses sur le secret de la vie, de même sur celui du vieillissement et de la mort ! Comment pourrait-on définir l'âme qu'on ne voit pas, qu'on ne sent pas, et dont on ne peut conjecturer l'existence qu'à travers les ébranlements nerveux infiniment complexes du cerveau ?

Il se faut rendre à l'évidence : cette philosophie dualiste qui occupa si longuement les discoureurs du Moyen-Age n'a aucun fondement réel, je veux dire expérimental. Nous savons aujourd'hui que le cerveau, par l'abondance de ses cellules élémentaires –

plusieurs dizaines de milliards ! – et par la composition même de chacune, est un « instrument de pensée », un ordinateur extraordinairement puissant. Toute une vie d'homme n'utilise, n'utilisera jamais qu'une fraction infime de la « matière grise » ! Le cerveau est capable d'apprendre toutes les langues des hommes – et des Anges, ajoutait Paul – de comprendre toutes les sciences, d'enregistrer tous les événements de l'histoire : il ne sera jamais rempli. Il suffirait que la vie devienne impérissable pour que sa subsistance et sa perfection puissent donner à l'homme tout ce qu'il peut désirer dans le domaine des connaissances et de l'intelligence... En fait, jamais nous n'aurons fini d'explorer les merveilles du corps ; nous sommes des criminels de le mépriser, des maladroits impardonnables de n'en pas faire l'usage sensé, saint et religieux que le Créateur attend de nous.

La science pourra ainsi explorer ce qu'est l'homme : c'est son domaine, il est immense. Elle étudiera le « comment » des divers phénomènes qui régissent la vie : l'assimilation des éléments matériels qui sont la condition de notre subsistance, et des éléments spirituels qui forment et in-forment la conscience. Mais c'est la Foi, bien entendu, qui nous donnera le « pourquoi », qui nous révélera la signification du corps, sa finalité, qui nous guidera et nous affermira dans le bonheur en nous en donnant la raison.

Il est facile de dire d'un mot la signification du corps, c'est le titre de ce paragraphe : le corps est un sacrement. Il est même le sacrement essentiel. Cette proposition n'est pas une invention d'homme, mais la Révélation de Jésus-Christ. Dieu s'est rendu visible et sensible en la personne de son Verbe revêtu de notre chair : nul ne saurait exprimer mieux que l'Apôtre Jean ne l'a fait, l'émerveillement de sa découverte du vrai Dieu en Jésus-homme. Relisons ici les premiers versets de sa première Epître :

*« Ce qui était dès le Principe ;  
« ce que nous avons entendu,  
« ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé,  
« ce que nos mains ont touché du Verbe de vie,  
« car la vie a été manifestée et nous l'avons vue,  
« et nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle  
« qui était dans le Sein du Père et qui a été manifestée ;  
« ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons,  
« afin que vous soyez en communion avec nous,  
« et que notre communion soit avec son Fils Jésus-Christ ;  
« et nous vous écrivons ces choses afin que votre joie soit pleine.*

Je souligne intentionnellement les mots qui indiquent la connaissance sensible que les Apôtres ont eue du Seigneur Jésus. Celui qui écrit ses lignes est Jean, qui suivit l'Agneau de Dieu lorsqu'il fut désigné par le Précurseur, celui que « Jésus aimait », qui reposa sur son sein, au soir de la Cène, alors qu'était promulguée la Loi d'Amour et instituée l'Eucharistie : le corps et le sang livré pour nous. Philippe hésitait encore, lui qui demandait au Seigneur : « Montre-nous le Père, et cela nous suffit ». Mais Jésus lui répondit : « Depuis si longtemps que je suis avec vous, Philippe, et tu ne m'as pas encore connu ? Celui qui m'a vu a vu le Père ! Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? (Jn.14/8-10). Certes : « Qui m'a vu a vu le Père ». Cette parole a suscité combien d'élans mystiques, de désirs ardents de voir la Face de Jésus ! Et cependant, alors qu'il était parmi les siens, combien l'ont vue ? - des milliers ; et Jésus leur disait : « En vérité, je vous le dis, vous m'avez vu et vous ne croyez pas !... (Jn.6/36). Il est donc possible de voir et d'être aveugle, ou comme dit le Seigneur, d'avoir des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point

entendre. Sommes-nous obnubilés ? Sans doute. Nous cherchons la Divinité – joie, bonheur, amour, qui sont des attributs de Dieu – dans une zone imaginative et métaphysique, abstraite et indécise, où nous faisons vivre nos rêves, nos fantômes, nos illusions, nos déceptions, nos espoirs flous, nos angoisses inavouées. C'est une terre déserte et sans habitants ; ce sont-là des rivages désolés, tous ceux qui s'y sont aventurés en imprudents s'y sont enlisés, y ont éprouvé l'amertume des « nuits obscures »... Hors des sens, pour l'homme, rien ne peut exister, car l'homme est essentiellement corporel, lié à la glaise du sol, il est le « terrien »<sup>1</sup>, formé des éléments du monde, non pour s'en évader, mais pour les assumer et les utiliser, pour leur donner enfin une expressivité, un sens, un esprit. La matière est faite pour l'Esprit, et c'est l'homme qui fait le lien. La mélodie n'est rien, tant qu'elle ne passe pas par les cordes de la harpe ; et qui les fera vibrer sinon les mains de l'homme ?

Telle est la vraie mystique qui se dégage de l'Incarnation : nul ne saurait aller à Dieu qu'à travers l'humanité de Jésus-Christ. « Personne ne va au Père si ce n'est par moi » (Jn.14/6). Certes, le Christ était « plein de grâce et de vérité », parce que fils de vierge et conçu de l'Esprit. Le « plus beau des enfants des hommes » était transparence de la Divinité invisible, pour qui avait des yeux pour voir ! Mais quoi... le Christ n'avait pas une nature différente de la nôtre. S'il a manifesté sa gloire dans le moment unique de la Transfiguration, à trois de ses Apôtres seulement, en général, il était tout simple, tout fraternel, tout direct, accueillant et cordial, et c'est bien plus dans la simplicité de sa vie la plus ordinaire que sa « grâce et sa vérité » se manifestaient. Par exemple, quelques jours après sa Résurrection, il prépara lui-même le déjeuner de ses Apôtres occupés à la pêche sur le lac de Tibériade ; il y a plus de manifestation divine dans ce geste du Christ serviteur, leur présentant le pain et les poissons grillés, ou leur lavant les pieds avant la Cène, que dans les miracles les plus éclatants, et par le fait même, répandant une certaine crainte, voire une terreur. Pierre trembla devant le Christ apaisant la tempête plus que devant la colère des flots ! Lorsque saint Jean nous rappelle, comme nous l'avons vu ci-dessus, le passage parmi nous « de la Vie éternelle qui était auprès du Père », il ne fait allusion à aucun de ses miracles, ni à la Transfiguration, ni même à la Résurrection d'entre les morts !

Et Jésus lui-même, prêchant à la Synagogue de Nazareth pour la première fois, s'arrêta sur l'Oracle du Livre d'Isaïe disant : « L'Esprit de Dieu est sur moi... » Il ferma tout simplement le livre et déclara : « Cette parole qui vient de frapper vos oreilles est aujourd'hui accomplie sous vos yeux... » Les gens de Nazareth ne s'étaient pas aperçu que Dieu était là, personnellement présent, en Jésus le Fils du charpentier. Et quand il se fit connaître explicitement, ils ne voulurent pas le croire : ils cherchaient Dieu au-dessus des nuages, ou alors dans cette « terre déserte » que l'imagination situe au-delà des sens... (Lc.4/16-22).

Oui, le Sacrement essentiel de Dieu est le Corps du Christ : nous l'atteignons par la vue, l'ouïe, le toucher... à travers le témoignage apostolique. Nous l'assimilons au point qu'il nous assimile en Lui, pour qu'à notre tour, devenus membres de son corps, nous soyons aussi les sacrements vivants du Dieu invisible. Car si le Christ est venu comme Sacrement de Dieu en notre chair, c'est pour nous réapprendre ce que le péché nous avait fait oublier, à savoir : par l'ouvrage même de la création, nos corps sont sacrés, et ils ont une signification révélatrice de la joie, de l'amour, du bonheur de la Sainte Trinité.

---

<sup>1</sup> - Le mot « terrien » serait dans l'étymologie de notre langue, la meilleure traduction du mot « Adam » (Adamah : la terre rouge). Nos corps sont formés de tous les éléments du monde.

Telle est bien la pédagogie rédemptrice du Verbe de Dieu dans son Eglise, à l'égard de toute l'humanité. Bien différente de celle de la Loi : cette dernière enseignait seulement l'horreur de la mort et l'horreur du péché qui en est la cause ; elle dénonçait le mal sans pouvoir le guérir... Mais avec Jésus nous sommes réintégrés dans notre vraie nature, nous sommes purifiés du péché et conduits à la vie impérissable que nous procure son Sacerdoce. Prenons donc conscience en Lui du sens sacré et sacramentel de nos corps, et à partir de là, pleinement réconciliés nous-mêmes avec notre Père et Créateur, nous deviendrons des instruments et des ministres de Réconciliation (2 Cor.5/18). Elle vaut aussi pour nous aujourd'hui, la Parole que Jésus disait à ses premiers disciples : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie (Jn.20/21).

Cependant, sacré dans son ensemble, le corps possède des membres divers, diversité que Paul met en évidence pour faire comprendre la diversité des ministères dans l'Eglise, corps du Christ (1 Cor.ch.12). Ces membres n'ont pas tous la même dignité. Nous devons les mettre tous au service « de la Justice en vue de la Sainteté » (Rom.6/13, 19). Nos yeux seront ouverts sur les réalités célestes, qui transparaissent dans la beauté de la création ; nos oreilles seront attentives à la divine Parole, plus nécessaire que le pain ; notre odorat recueillera le parfum de l'Esprit, et saura discerner « la bonne odeur de Jésus-Christ », et dépister les relans délétères des enfers, nos pieds seront agiles, non plus pour aller répandre le sang (Rom.3/13), comme ceux de ces millions de fantassins qui se sont entretués sur les champs de bataille, mais pour répandre partout l'Evangile de la paix... Car c'est dans ce combat pour l'amour et la vérité que nous sommes appelés à militer, en vue du retour du Christ et de l'établissement de son règne. Mais ce sont les membres vraiment significatifs et directement sacramentels de la vérité et de l'amour qui prendront, par leur intégration dans la foi, leur plénitude de sens.

Or, le membre significatif de la vérité n'est autre que la bouche, comme organe de la parole. C'est pourquoi l'Evangile nous dit : « Ouvrant sa bouche, il les instruisait disant... » (Mt.5/2). Redondance de style ? Ne savons-nous pas que tout homme parle avec sa bouche ? L'indication est précieuse, soulignant la dignité suréminente des lèvres de Jésus par lesquelles s'exprimait le Verbe de Vie et de Vérité. Nous irons donc dans ce sens, suivant son exemple, empêchant toute parole mensongère d'arriver sur nos lèvres, toute parole négative ou diffamatoire, injurieuse ou même inutile... (Mt.5/33-37 ; 12/36 ; Jac.3). Le témoignage que Jésus rendit à la Vérité ne fut pas accueilli, si ce n'est par quelque disciple. Le nôtre le sera-t-il davantage ? Peu importe le résultat qui est entre les mains de Dieu. Notre seule préoccupation sera d'être fidèles à l'authenticité d'un message conforme à la lettre de l'Ecriture en même temps qu'à l'Esprit qui l'a inspirée et qui fait vivre <sup>1</sup>.

Les mains aussi seront au service de la justice et de la sainteté : car elles peuvent écrire et fixer, pour qu'elles demeurent, les paroles qui montent aux lèvres. Elles peuvent aussi réaliser, par le travail, de « belles œuvres », « de beaux ouvrages », qui amèneront l'homme à « glorifier notre Père qui est dans les cieux » (Mt.5/15). C'est ainsi que les mains sont « exercées au combat et à la bataille », maniant le « glaive de la Parole » en vue de la « victoire de notre foi sur le monde » (Ps.143/1 ; Eph.6/17 ; 1 Jn.2/14, 5/4-5). Nous sommes appelés à « délier les œuvres du Diable » en combattant avec le Seigneur, c'est-à-dire à rendre sacré ce qu'il a profané, à redonner sens à ce qu'il a obscurci, à proclamer ce qu'il a nié, à retrouver ce qu'il nous a fait perdre, à restaurer ce qu'il a détruit.

---

<sup>1</sup> - Ce n'est pas parce que « la lettre tue et que l'Esprit vivifie » qu'il faut supprimer la lettre ! Il faut utiliser pleinement la lettre et la respecter telle qu'elle est pour comprendre, pour avoir l'intelligence (intus-legere) de ce qu'elle signifie. Si l'on supprime la lettre, on n'a plus rien du tout : aucun point de repère pour savoir où l'on est et où l'on va.

Or, nous le savons, c'est le corps qu'il a détruit, lui, l'inventeur de la mort (Sag.2/23 ; Hb.2/14). Et il s'est attaqué dans le corps à ce qu'il y avait de plus précieux, à savoir les organes directement orientés vers l'amour et la vie, pour en être les sacrements. Dans ce domaine, l'appel de l'Esprit-Saint s'est fait entendre dans l'Eglise, dès l'origine, puisque les jeunes vierges chrétiennes : Agathe, Lucie, Cécile, Anasthasie, Agnès... aussi bien que les modernes : Maria Goretti et tant d'autres... ont illustré par l'oblation à Dieu de leur vie, de leur personne, de leur féminité, et en définitive de leur utérus virginal, ce que Pie XII a parfaitement mis en évidence : « la virginité sacrée ».

## LA VIRGINITE SACREE

Que faut-il entendre par ce mot : « virginité » ? Mot abstrait qui ne figure pas dans l'Ecriture, si ce n'est dans le livre du Deutéronome, où il est question des « signes ou preuves de la virginité » (Deut.22/15)<sup>1</sup>. On parle depuis si longtemps dans l'Eglise en termes abstraits, évoquant le « vœu de virginité », ou de « chasteté », ou de « continence », et maintenant « célibat »<sup>2</sup>, nous écartant de la réalité concrète, la seule qui soit disposée par Dieu.

Or cette réalité n'est ni plus ni moins que la fermeture par l'hymen du sein, de l'utérus de la femme. Voilà le fait universel, empiriquement et scientifiquement constaté, propre à la nature humaine. Toutes les religions en ont tenu compte. Toutes les civilisations condamnent le viol, lorsqu'il n'est pas accompli suivant certaines dispositions légales. Le Deutéronome est même extrêmement sévère, puisqu'il prescrit la lapidation des deux partenaires, ou tout au moins du mâle, si l'on peut présumer que la jeune fille n'a pu se faire entendre en criant au secours (22/23s). Nous n'avons donc aucun doute à la lumière de ces textes et de ces coutumes humaines, sur « ce péché qui conduit à la mort », dont parle saint Jean (1 Jn.5/16). Jacques ne s'exprime pas moins formellement lorsqu'il parle du péché conçu par la convoitise, et le « péché, arrivé à son terme, engendre la mort » (1/13-15). Paul dit également que dans l'ignorance où se trouvaient ses lecteurs, « ils faisaient de leurs membres des esclaves de l'injustice au service du péché » (Rom.6/12-20). Les Prophètes avaient compris par l'Esprit de Dieu, le sens sacré du corps, qu'ils exprimaient par le symbolisme du Temple, tel Ezéchiel qui fait la description de ce « porche oriental qui doit demeurer fermé, parce que le Dieu d'Israël y est passé » (44/1-3). Le Saint des Saints était fermé par le voile. Personne n'y avait accès, si ce n'est le grand-prêtre, une seule fois l'an, le jour de la fête de l'expiation. Il était, ce faisant, l'image du Verbe de Dieu dans le moment de son Incarnation. L'année figurait tout le cours de l'histoire, le voile l'hymen, le Saint des Saints l'utérus virginal où le Christ est venu prendre le Nom de Jésus pour « purifier le peuple de ses péchés » (Ez.41/3 ; Ex.30/10 ; Lévit.16/2-29 ; Mt.1/22-24).

---

<sup>1</sup> - Linges ensanglantés par lesquels l'épousée avait épongé son sang au moment de la rupture de l'hymen par le coït. Elle les remettait à ses parents ; ils servaient de pièce à conviction pour témoigner, en cas de contestation, qu'ils avaient donné leur fille vierge à leur gendre.

<sup>2</sup> - Ceci, depuis le concile Vatican II qui ne comprend plus le sens du sacerdoce. On peut être célibataire et courir les filles ! Ce n'est pas le célibat qui compte, « vœu » contraire d'ailleurs au sacrement de mariage – comment deux sacrements (mariage et sacerdoce) pourrait-il être contradictoires ? – mais c'est le vœu de chasteté : ne pas transgresser le sein fermé par la main de Dieu.

Traité de l'Amour – Livre II – La « trinité créée »

Si les religions antiques et les prophètes d'Israël avaient ainsi pressenti le sens sacré de l'utérus virginal fermé par la main du Créateur, Le Verbe de Dieu en venant résider dans son sanctuaire, « naissant sans outrager cette demeure virginale, mais en la consacrant » (Secrète de la fête de la Visitation), nous a pleinement révélé, en le réalisant, le Bon Plaisir de Dieu. Et c'est pourquoi l'Eglise n'a cessé de veiller sur la virginité sacrée comme sur la prunelle de ses yeux.

Cependant, pourquoi ? Pourquoi l'Eglise a-t-elle décrété, sous peine d'anathème, qu'il faut préférer l'état de virginité à l'état de mariage (charnel) ? Pourquoi cette renonciation volontaire à appeler en ce monde de nouveaux êtres que le Baptême pourra transformer en fils et en filles de Dieu ? La femme est faite pour être mère ! Et combien de lourdes déceptions, à l'intérieur même des cloîtres et des maisons religieuses, après les premières années de ferveur et de zèle apostolique ?... Regardent-elles, regardent-ils en arrière après avoir mis la main à la charrue, tous ces « consacrés » au Seigneur qui, trop souvent, se comportent comme s'ils enviaient le monde ? A chaque période de « crise », - c'est-à-dire, je crois, à toute époque - l'Eglise se heurte à des contestations véhémentes sur ces points, qui furent cependant sanctionnés par des anathèmes redoutables. Notre siècle, peut-être plus que les autres, repose la question du célibat sacerdotal, de la valeur de la virginité consacrée - elle ne peut être consacrée que parce qu'elle est initialement sacrée. Au-dessus de toutes ces hésitations, ces recherches, ces problèmes, ces doutes, ces ténèbres, brille comme un phare éblouissant la lumière de la Loi : le Christ Jésus est fils de vierge, et il est demeuré vierge lui-même.

Mais l'on oublie un point essentiel, qui pourtant apporte la vraie solution : Marie, sa mère virginale, n'était pas une vierge célibataire, cloîtrée, désolée, privée des marques de l'amour. Elle était vierge entre les bras d'un homme qui s'appelait Joseph. Elle était vierge dans l'amour : elle vivait avec son époux un amour authentique - ô combien ! - combien tendre et délicat, combien intime et délicieux, rempli de louange et d'action de grâce ! Le respect de l'alliance virginale par ces Gloires de l'humanité, auxquelles nous devons le Sauveur (Jude 8 ; 2 Pe.2/10-12) fit qu'entre eux la sexualité fut restituée dans son ordre sacré, véritablement digne de l'homme.

Considérons en effet l'entreprise du démon, si évidente sous nos yeux, qui amène toutes nos misères, et finalement le vieillissement et la mort, pour concevoir ce qui en est l'opposé, c'est-à-dire le désir de l'Esprit ; ne voyons-nous pas que la virginité est profanée et outragée en ce monde de ténèbres, et que la sexualité, dépouillée de toute action de grâce, étrangère à tout rituel sacré, est devenue pire que profane : commercialisée, et instrument de pure convoitise ? Bien mieux, alors que les animaux supérieurs, les mammifères, savent connaître et aimer leurs petits, il arrive que les hommes les renient et les abandonnent. Que s'est-il donc passé ? La sexualité humaine a été détournée de sa signification divine, malgré l'assistance de la Loi. Que faire donc ? Eh bien, l'inverse : rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Redonner à Son œuvre sa dignité et son sens, de manière que le sexe de l'homme redevienne le sacrement de l'amour, et celui de la femme, le sanctuaire de la vie, par la référence explicite et consciente de l'Esprit-Saint. Que disons-nous là ? Une parole horriblement scandaleuse, tout autant que celle que Jésus proférait devant les Juifs, lorsqu'il leur annonçait que le Salut, la vie, serait donné aux hommes qui mangeraient sa chair et boiraient son sang. Comment ? Vous voulez que les manifestations sexuelles entre l'homme et la femme deviennent des témoignages d'un amour divin ? Vous mêlez Dieu à la chair ? Ecoutons les Juifs protester : « Etant homme, tu te fais Dieu ». Ecoutons l'Evangeliste : « Le Verbe s'est fait chair ». Qu'est-ce donc qui te fait parler, ô homme, toi qui te scandalises des ouvrages de Dieu, de ceux qu'il fait non hors de toi, mais en toi-même ? Ne vois-tu pas surgir en toi le vieux refus qui interdit à

Dieu son droit de regard ? Frappé par tant de misères, apeuré par de si terribles menaces, tu ne comprends cependant pas encore la parole du psaume :

« *Tu as mis nos torts devant toi,*

« *nos secrets sous l'éclat de ta face.*

« *Sous ton courroux tous nos jours déclinent,*

« *nous consomons nos années comme un soupir* » (Ps.90 h).

Oui, ô homme pécheur, qui refuse à Dieu le Temple qu'il a fait de ses propres mains, avec un soin, un travail, une délicatesse merveilleuse... <sup>1</sup> Mais la vieille habitude que tu as de profaner ce qui est sacré, de voiler ce qui te trouble, de jouer la comédie de la joie dans l'incrédulité, du bien-être dans l'angoisse, en te conformant au mensonge de ce monde ; cette vieille habitude pernicieuse a formé en toi une mentalité vieillie, racornie, blasée, railleuse, dédaigneuse, désespérée, de sorte qu'éloignée de la simplicité évangélique, la Foi démontrée par le Verbe de Dieu lui-même ne peut plus percer les ténèbres de ton cœur profond ! Voilà le mal : il est en toi. Ne cherche pas ailleurs. Surmonte ton scandale et accueille le Dessein de Dieu, entre dans l'Amour virginal qui te rendra toute ta dignité, et restituera à ta sexualité sa transcendance souveraine par rapport à celle de tous les animaux.

Consacrer la sexualité : chose qui paraît scandaleuse aux yeux de certains : qu'ils se réfèrent à ce que nous avons écrit sur le scandale au début de ce livre. Et pourtant, ce n'est pas sans peine que notre ennemi est parvenu à désacraliser la sexualité ! Ne voyons-nous pas qu'il a dû pour cela passer par le truchement d'innombrables idoles, afin de rapporter d'abord à de faux-dieux, à des êtres de néant, les puissances de l'amour qu'en lui-même l'homme sentait tout imprégnées et porteuses de la Divinité ? Les idoles, au moins sous les noms qu'elles portaient autrefois, ne sont plus : mais elles ont accompli leur œuvre. Dans l'ambiance d'athéisme et de blasphème que nous respirons en notre temps, les profondeurs du cœur de l'homme peuvent-elles encore rejoindre les profondeurs du Cœur de Dieu ? Oui, c'est certain : car toute la figure de ce monde n'est qu'un masque de comédie qui tombe inévitablement à la lumière de la Vérité. Si certaines personnes se scandalisent, dans un moment de surprise, de cet enracinement de nos tendances profondes dans le Dieu vivant, Combien d'autres, au contraire, se réjouiront, et trouveront dans ce baptême en Esprit et en Vérité, l'assurance et la solidité de leur joie et de leur bonheur.

Tenons donc hardiment les deux bouts de la chaîne : la virginité sacrée, car elle est telle dans la nature, et manifestée par le Christ venu en chair ; et la sexualité également, puisque la Loi ancienne apprenait aux fils des Hébreux que Dieu avait un droit de regard sur les choses de la vie (Lév.18). Or, à travers les longs tâtonnements de la conscience chrétienne, l'Eglise a toujours maintenu fermement que la virginité était sacrée, d'une part, et que le mariage était un sacrement, d'autre part. Elle a tenu les « deux bouts de la chaîne », alors que depuis la mort du dernier Apôtre, elle ne voyait plus très bien les anneaux qui se raccordaient et en faisaient l'unité. C'est en effet dans la synthèse de ces deux positions apparemment contradictoires, que se trouve la Vérité toute entière, qui, au fond, est d'une simplicité toute divine : Dieu le Père se réserve le droit d'être Père, et c'est pour cela qu'il a fermé le sein par le voile de l'hymen.

---

<sup>1</sup> - Les organes féminins qui sont cachés et secrets sont une merveille incroyable aux yeux de la science, qui n'a pas toujours su aborder leur étude avec le respect qui leur était dû. Cela est vrai dans l'ordre de la loi, mais combien plus encore dans l'Ordre de la Foi !

C'est ainsi qu'au point de départ de l'Évangile, comme à son couronnement, nous trouvons Joseph et Marie, exemples vivants de cette prodigieuse synthèse qui sut harmoniser les plus profondes aspirations du cœur humain avec le Bon Plaisir de Dieu, garanti par l'alliance virginale. Dans ces perspectives, la sexualité humaine prend un sens transcendant, comme expression sacramentelle d'un amour indéfectible, puisé dans la Trinité Sainte, qui se rend sensible et visible dans son image et sa ressemblance. En même temps cette précieuse virginité que l'Église sut préserver tout au long des siècles de péché, en l'enveloppant, - parfois un peu trop - dans l'écrin des cloîtres, des constitutions, des vœux, des règlements... cette virginité prend tout son sens en devenant féconde par l'Esprit. Cela est-il trop beau pour être vrai ? Non pas : cela est vrai parce que cela est d'une beauté et d'une simplicité vraiment dignes de Dieu.

### Reproduction charnelle et pro-création spirituelle

L'ordre du monde qui prend son essor par la transgression de la virginité, garde tout de même ses grandeurs, ses exigences, ses moyens de sanctification et de rédemption. Toute vie est indiscutablement supérieure au néant : Dieu n'a pas abandonné sa créature, quoiqu'elle eût décidé d'évoluer hors de sa paternité. L'économie de la Loi est parfaitement capable de maintenir une solidité familiale et sociale, et comporte ses bénédictions (cf. Livre IV). Mais ces demi-réussites ne peuvent nous voiler l'échec qui aboutit au vieillissement et à la mort. L'espèce survit, mais l'individu trépassé.

Cet ordre inférieur n'est qu'une ébauche lointaine, et devient vite une caricature et une parodie du Royaume de Dieu où le Nom du Père sera vraiment sanctifié. Certes, même dans le cadre de la Loi, toute paternité terrestre « peut tirer son nom du Père des lumières » (Eph.3/15). Une trace, un vestige, une image, et parfois même déjà une ressemblance avec la Trinité Sainte peuvent se manifester dans les foyers fidèles, pieux et vertueux, malgré le sang et la douleur, les larmes, les « tribulations de la chair ». Mais ce n'est qu'un reflet reçu de loin, comme le flux tremblant d'une silencieuse étoile que l'on recueille sur la concavité d'un miroir...

« Tous nous avons échappé à la gloire de Dieu... » parole affligeante et saisissante qui pèse sur le genre humain tout entier, sur les Grecs comme sur les Juifs ; elle nous accable comme l'amère constatation d'un échec. Dieu rêvait infiniment mieux, infiniment plus pour sa créature de choix ! Il voulait, il veut toujours lui communiquer quelque chose de sa gloire intrinsèque ; il suffisait pour cela qu'elle sache attendre la visite du Doigt de Dieu qui est l'Esprit. Il aurait désiré, il désire toujours que la femme vierge, rendue féconde par son Esprit, enfante dans la joie et l'allégresse, des enfants qui soient ses fils et ses filles, conditionnés dès leur conception par l'Amour et la Vérité. Ne sommes-nous pas au contraire, conditionnées dès le départ par la convoitise ? La convoitise est pour l'homme une déficience manifeste. Alors ? Dieu aurait-il échoué dans son œuvre sur ce point seulement ? Non, il n'a pas échoué : c'est nous qui n'avons pas compris. L'homme a cru que sa semence n'avait qu'un seul usage, qu'une seule signification, en se référant pour cela aux animaux qui l'entouraient. Il a copié l'animal au lieu d'interroger son Créateur, et de comprendre par la foi son merveilleux Dessein. Car l'Écriture n'a jamais commandé à l'homme de se reproduire charnellement : tout au contraire ! Elle s'est efforcée par la discipline de la Loi, d'enrayer l'éclatement d'une prolifération anarchique et catastrophique. Quant aux Prophètes et aux Sages, et plus particulièrement le « Cantique des Cantiques », ils ont deviné et prévu tout autre chose : que l'union de l'homme et de la femme resterait virginale et deviendrait eucharistique, l'union de leurs personnes en une seule chair se ferait par voie de nourriture, tout comme le Verbe de Dieu l'a promulgué

explicitement en scellant avec l'Eglise son Epouse, la définitive alliance, qui rejoint l'alliance virginale première : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... ».

Alors, la sexualité, dira-t-on, dans ces conditions, est inféconde ? N'est-ce pas une thèse communément admise que l'amour doit toujours envisager une fécondité pour être vrai ? L'amour et la vie qui en découlent ne doivent-ils pas être toujours en expansion ? Le Seigneur n'a-t-il pas dit « Soyez grands et portez du fruit » ? Certes, mais en ajoutant aussitôt : « mais en surpassant les animaux... ». La génération humaine est d'un ordre supérieure à celle des animaux. La Foi qui s'accorde à la stabilité de la vie éternelle et impérissable, qui sait attendre l'heure de Dieu, en respectant la fermeture du sein virginal, la Foi qui comprend que Dieu seul peut donner une postérité échappant au cycle du hasard ténébreux, cette Foi là n'exclut pas la fécondité ! Bien au contraire ! Elle espère une fécondité céleste, telle que le Père, par son Esprit de Sainteté, donnera une forme créée à la parole : « Je te donnerai un fils » dit-il à Abraham (Gen.17/16), et « Yahvé visita Sarah » (Gen.21/1). Puis à Marie : « L'Esprit-Saint viendra sur toi ». La Trinité Sainte, dès lors, n'est plus l'Etoile lointaine cherchée dans les ténèbres de la nuit par un miroir voilé, mais elle est intimement présente et créatrice, et ce n'est vraiment que dans de telles conditions que l'on peut parler de « pro-création ».

Car il n'y a de création que si Dieu intervient personnellement, pour l'avènement d'un être véritablement « nouveau ».

Impensable ! dira-t-on, inouï ! Incroyable !... C'est également ce que l'on disait de la révolution de Copernic qui enseignait que, contrairement à ce que tout le monde pensait, c'est la Terre qui tourne autour du Soleil et non l'inverse. Ainsi nous-mêmes, nous disons que ce monde-ci est fluctuant, caduc, douloureux, angoissé, désespéré... parce qu'il a pris ses habitudes comme des normes, comme les seules normes. Il s'est cru immuable, alors que seule la Parole de Dieu demeure éternellement. Une lumière d'espérance se lève sur ce monde, lorsqu'il commence à se contester lui-même par cette Parole qui le condamne. Heureux en effet celui qui s'y réfère constamment pour en imprégner sa pensée et son cœur, sa mentalité et sa conduite ! Par cette Parole qui demeure, il demeurera lui aussi éternellement. Jean nous l'affirme : « Celui qui accomplit le Bon Plaisir de Dieu demeure éternellement » (1 Jn.2/17).

\*\*\*

**- Fin du chapitre 12 -**

## CONCLUSION

Les Prophètes ont parlé de la Sagesse du Très-Haut au féminin, comme si elle était une épouse bien-aimée sur son Sein, présidant avec lui à l'admirable création de l'Univers, se jouant de toutes ses merveilles. En effet, comment le Tout-Puissant n'aurait-il pas comblé sa Bien-Aimée de tous les cadeaux les plus précieux ? « Tout est fait pour lui, et par lui, car il est la Tête et le Principe, le Premier-né de toute créature... » (Col. ch.1). Nous passons du féminin au masculin ? En effet : lorsque la deuxième Personne divine, que les Prophètes et les Sages avaient pressentie en Dieu, se manifesta parmi nous, elle n'apparut pas sous la forme de l'Épouse bien-aimée, mais sous la forme du « Fils de l'homme ». Dieu n'a pas insisté pour nous faire comprendre que son mystère intime était un mystère d'amour : nous pouvions le savoir, ou du moins le deviner, puisque l'homme et la femme, dans l'unité, constituent son image et ressemblance. Si nous avions gardé entre les sexes cette primordiale unité, la Trinité eût été évidente. Toutefois, les ténèbres du péché n'ont pu éteindre complètement cette lumière originelle, son reflet a subsisté dans les anciennes religions, qui vénéraient des dieux et des déesses, indiquant ainsi que la sexualité humaine avait son fondement dans la divinité.

C'est comme Fils que le Verbe engendré par le Père s'est manifesté. En nos jours, certes, un courant théologique enseigne que le couple humain est l'image de la Trinité. C'est une vue très nouvelle et très ancienne, mais elle ne reflète pas exactement la Révélation évangélique, celle que l'Église a toujours mis en avant dans son enseignement infaillible : le Mystère intime de Dieu est un mystère de génération. « J'ai dit : tu es mon Fils, aujourd'hui, je t'ai engendré ». (Ps.2)

Faut-il le regretter ? On peut le penser, dans un premier mouvement de recherche spirituelle qui tend à enraciner, à baptiser l'amour humain, toute sa richesse, toute son espérance, dans le Principe fondamental qui soutient l'Univers. Nous aimerions peut-être trouver dans l'Écriture, d'une manière plus explicite, une divinité féminine dans le Sein du Père, comme une épouse bien-aimée qui reposerait sur le Corps de son époux... Cette vue ne saurait être contraire aux enseignements divins, d'autant que la Vierge Marie, mère de son Fils, remplit parfaitement ce rôle, quoique non divine. C'est là d'ailleurs que nous voyons et mesurons la grandeur et la haute la dignité de la femme qui se trouve ainsi associée à la Divinité d'une manière toute spéciale. Marie a donné au Verbe de Dieu son corps d'homme : merveille insondable !

L'Écriture et la Tradition apostolique, la Foi chrétienne dans toutes les promulgations de son Magistère infaillible, ont toujours désigné les divines Hypostases sous les noms de Père et de Fils, dans l'Unité de l'Esprit-Saint. Et en effet, Dieu se saurait être Père sans Fils, le Fils ne saurait être Fils sans Père, leur lien d'amour et de connaissance étant l'Esprit-Saint. Le Mystère intime de Dieu n'est pas un baiser d'amour seulement, mais une génération, une genèse : « Le Fils est du Père seul, non pas fait, ni créé, mais engendré ». Il faut nous appuyer sur cette vue de foi pour obtenir la solution totale et définitive de l'énigme humaine. L'homme et la femme, s'aimant en toute loyauté et profondeur, et touchant par là le Cœur même de Dieu, réalisent l'image et la ressemblance dans laquelle ils sont créés, en vivant pour eux-mêmes ce mystère de génération : l'homme engendrant son épouse comme le Père engendre éternellement le Fils. « Ils seront deux en une seule chair », non par la voie génitale mais « eucharistique » : par voie de nourriture. Ils peuvent participer pleinement à la Gloire de la Trinité Sainte en vivant comme elle de ce mystère d'engendrement, et en laissant au seul Père par essence ce qui lui appartient de droit : la Paternité. Ils sont ainsi invités à

offrir à Dieu le « sacrifice de Justice », dans un culte en « Esprit et en Vérité », en renonçant à la paternité et à la maternité charnelle. Laissant à Dieu l'initiative de la vie, c'est-à-dire la fécondité du sein virginal, ils entrent de plain pied dans la Gloire divine. Ce ne sont plus des fils et des filles à leur seule image qu'ils appelleront à la vie, mais c'est Dieu qui suscitera à travers eux ses fils et ses filles en notre nature humaine. Ainsi, comme autrefois Abraham, ils seront « justifiés par la foi », lui qui crut que Yahvé pouvait « amener le néant à l'existence ». Tel est l'aboutissement rigoureusement logique de la Vérité qui nous a été démontrée par le Verbe de Dieu, à Nazareth, dans le foyer de Joseph et de Marie.

Marie est unique, certes, par le fait que Celui qu'elle a mis au monde est le Verbe divin qui préexistait dans le Sein du Père avant sa naissance corporelle et temporelle. Mais elle est un type et un modèle : toute femme, parce que toute femme est vierge, et que toute femme peut comprendre la divine Parole, peut accéder à une maternité semblable, où l'action directe de l'Esprit-Saint suscitera en elle un véritable enfant de Dieu, tout comme Isaac « qui était de l'Esprit » (Gal.4/29), tout comme Marie elle-même conçue immaculée, car d'une semence divine. Le baptême qui nous fait fils de Dieu par le bain d'eau ne fait que réparer artificiellement la déficience d'une nature qui a échappé à la Pensée primordiale de Dieu. Certes, « les Pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes » (Is.55/7-8), des hommes nés dans le péché, s'entend... « Elles sont aussi élevées sur leurs pensées que le ciel est élevé au-dessus de la Terre ».

Que suffit-il au fond, maintenant que nous sommes arrivés au terme de ce long discours, qui n'avait d'autre but que de dissiper nos ténèbres, et d'accommoder nos esprits à la simplicité merveilleuse du Plan divin réalisé en Jésus-Christ... Que suffit-il ? De croire qu'aucune parole n'est impossible à Dieu, et de réaliser la première demande du Pater :

« O Père, que ton Nom soit sanctifié !... »

\*\*\*

**- Fin du Livre II -**

# Traité de l'Amour

## Table des matières

### Livre II – La trinité créée :

#### De l'amour de l'homme et de la femme dans la Pensée de Dieu.

**Objet et plan du livre** p. 3 - 4

**1<sup>ère</sup> partie** : L'homme malade devant la Loi

Ch.1 – Analyse et résolution du scandale p. 5 - 12

Ch.2 – Le scandale de la Vérité p. 13-21

Ch.3 - « Toute chair avait corrompu sa voie... » p. 22-32

Ch.4 – Les vicissitudes du 6<sup>ème</sup> commandement p. 33-40

Ch.5 – La formulation scripturaire du 6<sup>ème</sup> commandement p. 41-48

Ch.6 – Les limites et le sens de la Loi p. 49-54

**2<sup>ème</sup> partie** : L'homme devant la Foi en vue de sa guérison

Ch.7 – La lumière de la Trinité : Dieu les fit mâle et femelle p. 55-77

Ch.8 – La lumière de la Trinité : la hiérarchie des sexes p. 78-99

Ch.9 – La lumière de la Trinité : le thème des Noces p. 100-109

Ch.10 – La lumière de l'Incarnation : la proposition de la Trinité Sainte à la trinité créée p. 110-126

Ch.11 – La lumière de l'Incarnation : la réponse de la trinité créée à la Trinité Créatrice p. 127-144

Ch.12 – L'Intégration de la nature humaine dans la Foi, par la lumière de l'Incarnation. p. 145-159

**Conclusion** p. 160-161

\*\*\*

- Fin du Livre II -

**Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et à jamais !**